



C.L. PARKER

PLAYING DIRTY

Il joue pour gagner.
Elle aussi...

LA SÉRIE MONKEY BUSINESS TRIO
TOME 1



C. L. PARKER

Playing Dirty

Monkey Business Trio, tome 1

TRADUIT PAR ALEXANDRA MOREAU

LE LIVRE DE POCHE

Ce livre est dédié à tous les Shaw, Casey, Landon, Chaz et Denver de ma vie.

On dit que les artistes s'inspirent de ce qui les entoure. En conséquence, je devrais vous remercier pour tous les hauts et les bas que vous m'avez fait subir. Si ce n'était pas illégal (et quelque peu horrifiant, bien que justifiable), je jouerais les Dr Frankenstein et je prendrais le meilleur de chacun d'entre vous pour assembler l'homme idéal. Comme je suis trop jolie pour finir en prison, je me contenterai de continuer à le faire sur papier. Remerciez le Ciel que j'aie trouvé un débouché à toute ma folie, parce que vous ne m'avez sûrement pas

facilité les choses.

1

Shaw

— Alors l’objectif, vous tous, annonce Wade Price, PDG de Striker Sports Entertainment, pour conclure – du moins l’espéré-je – son interminable discours de motivation, c’est d’inviter et de gâter Rockford. De lui donner tout ce qu’il désire. De lui faire du charme jusqu’à ce qu’il signe dans notre agence. Matthews et Whalen, je compte sur vous. Et puisque vous êtes les meilleurs, je vous envoie

tous les deux au rendez-vous. La décision que je prendrai concernant le poste d'associé repose sur le succès de cette rencontre. En clair, c'est celui ou celle qui convaincra Rockford qui décrochera la promotion.

Comme de bien entendu.

Tout le personnel de Striker Sports Entertainment présent à cette réunion hebdomadaire assiste à ce qui est indubitablement la plus féroce épreuve de force entre les deux agents les plus compétitifs de la ville. Qui sont comme par hasard employés dans la même agence. Je suis l'un d'eux, Shaw Matthews. Et le drame de ma vie, Cassidy Whalen, est l'autre.

Quand l'associé de Wade est parti en retraite, la place s'est retrouvée vacante. Cassidy et moi sommes en lice depuis que cela a été annoncé trois mois plus tôt. Je crois que Wade adore nous voir nous chamailler. Je sais que c'est le cas pour le reste du bureau. Nous sommes sans scrupule ni pitié dans notre lutte pour nous emparer des trophées les plus convoités, c'est-à-dire généralement les clients que recherchent tous les autres agents du pays. Le plus souvent, nous sommes victorieux. Ensemble, nous avons une influence impressionnante, mais ce n'est rien par rapport à ce qui nous attend. Cassidy et moi ne nous sommes jamais affrontés en duel pour le même client.

Jusqu'à aujourd'hui.

Ce n'est pas souvent que l'un des sportifs les plus en vue plaque son agent et fait publiquement savoir qu'il est à la recherche de quelqu'un capable de lui faire gagner encore plus d'argent qu'il n'en récolte actuellement – et ce sont déjà des sommes folles. Comme Wade Price a envie de croquer sa part de ce gâteau dément, il lâche ses limiers préférés en les dressant l'un contre l'autre. Je suis bien forcé de reconnaître que c'est une stratégie astucieuse. En jouant de notre irrépressible rivalité, Striker est certain de remporter la victoire.

Notre cible est Denver Rockford, dit « Rocket Man », le quarterback star de San

Diego. Comme son ancien agent n'a apparemment pas la même vision que lui de son avenir, il s'est fait virer et Denver est en quête d'un nouveau représentant. Et son contrat doit bientôt être renouvelé alors qu'il a réussi une performance plus qu'exceptionnelle pour la saison, aussi il ne lui reste plus guère de temps avant de devoir retourner à l'entraînement. Il faut prendre une décision rapide, ce qui implique d'agir vite. Naturellement, Wade estime que Striker est la meilleure agence pour négocier le contrat. Et même si les perspectives financières sont très attrayantes, ce qui me motive le plus, c'est la notoriété que j'obtiendrai en devenant l'agent de Denver.

Cassidy est un obstacle sur ma route.

J'ai l'intention de la balayer, mais elle ne va pas me faciliter la tâche.

C'est une vraie mangeuse d'hommes, le genre qui préfère gérer sa carrière que savourer les fruits de tout ce travail. Elle ne manque jamais une journée de boulot et elle sait sur ses clients des choses qu'eux-mêmes ignorent. Cassidy Whalen est l'adversaire la plus valeureuse qu'il m'ait été donné d'affronter. En fait, la liste de ses clients est tout aussi impressionnante que la mienne. Pas mal pour une nana. Elle est douée. Elle est également barbante. Et c'est une garce.

Elle ne m'aime pas beaucoup, ce qui n'est pas courant, car la plupart des femmes m'apprécient. Peut-être qu'elle a

juste besoin de se faire sauter. À mon avis, cela ne doit pas lui arriver souvent. Je m'en fiche pas mal, mais comme je me fais un devoir de connaître mes ennemis, je fais attention aux détails. Pas de bague au doigt, donc elle n'est ni mariée ni fiancée. Et comme aucun bruit de couloir ne court sur elle, elle n'a pas non plus de liaison au bureau. Encore qu'un bruit de couloir ne soit pas un fait avéré. Des tas d'histoires circulent sur mon compte, mais ce ne sont que des inventions sans le moindre fond de vérité.

L'aversion qu'éprouve mon adversaire pour moi et l'absence d'homme dans sa vie me forcent à formuler quelques petites théories personnelles afin d'y trouver une raison logique. La première de ma liste

est très astucieuse, d'après moi. Je suis prêt à parier que c'est une veuve noire dévorant tout homme qui a l'audace de l'approcher. Même si c'est le cas, je ne suis pas le moins du monde intimidé. J'avoue que je suis un peu curieux de savoir si elle se comporte autant en diablesse au lit que dans les réunions. Dieu sait qu'elle m'a fait bander plus d'une fois en se pavanant comme une princesse, tout en me faisant les pires coups.

— Nous avons des informations sur lui, monsieur ?

Elle a ses lunettes sur le bout du nez, ses longues jambes croisées et la main suspendue dans l'attente de noter le

moindre renseignement sur sa prochaine cible. Je ne sais pas comment, mais elle réussit à être sexy même quand elle fait la lèche-bottes. Mais c'est bien malgré elle.

Nous sommes très semblables à bien des égards, mais pas de ce côté-là. Je préfère l'approche nonchalante, renversé dans mon fauteuil, un coude sur la table, et j'écoute tout. Déjà, je m'ennuie. Ensuite, cette réunion a duré bien plus longtemps que nécessaire, et j'ai des trucs à faire. Je ne me suis pas encombré d'un stylo et d'un bloc : cela ne m'intéresse pas de prendre des notes. Je n'en ai pas besoin. Avec ma mémoire d'éléphant, je peux me rappeler des détails qui ont échappé aux autres, même s'ils ont tout noté.

Je glousse silencieusement, amusé par l'empressement de Cassidy. Elle a dû m'entendre, car la pointe de son talon arrive à atteindre le dessus de mon pied. Et cela n'a rien de plaisant. Je me redresse d'un coup, mais je couvre mon gémissement en toussotant quand le regard de Wade me cloue à mon siège. Cassidy reste imperturbable et toute mignonne à côté de moi, comme si de rien n'était. Alors qu'elle est tout sauf innocente.

Je subis sans un mot le regard réprobateur de Wade pour qu'il puisse lui répondre et que cette réunion en finisse.

— C'est à vous de fouiller pour avoir les détails. Ce sera encore plus

authentique. Et un petit défi vous fera du bien, Whalen.

— Oui, monsieur, acquiesce Cassidy. J'ai hâte de m'y mettre.

Lèche-bottes.

— Je veux que chacun de vous me fasse un rapport pour demain matin, première heure. Maintenant, débarrassez-moi le plancher. C'est le cirque en ville et je veux rentrer. (Ce n'est pas trop tôt. Il se détourne en maugréant :) Je déteste les embouteillages.

J'avais hâte que la réunion se termine, mais encore plus d'aller titiller mon ennemie jurée. L'ébranler un petit peu, peut-être. Dès que j'en ai l'occasion, je

la saisis. Je prends donc mon temps pour quitter le fauteuil en cuir qui me colle presque aux fesses, pendant que la salle se vide et que Cassidy ramasse studieusement ses affaires. Mais qui peut avoir besoin d'autant de bazar pour une malheureuse réunion ?

Une fois la salle vide, je me penche vers elle.

— Vous n'avez jamais eu peur de rester la langue collée sur ses bottes à force de les lécher ?

Sans s'interrompre ni me regarder, elle réplique d'un :

— Et vous, vous n'avez pas peur de trébucher à force de baisser votre froc

devant lui ?

C'est elle tout craché. Cassidy Whalen trompe bien son monde, mais pas moi. J'ai eu droit à ses sarcasmes dès le jour de mon arrivée, un an plus tôt à peine. Elle est jalouse et elle a fait savoir ce qu'elle pensait de moi avant même que j'aie pu poser le pied sur le sol américain après mon long séjour en poste à l'étranger.

— Bravo, Whalen. Très élégant. C'est avec cette bouche-là que vous embrassez votre mère ?

— Qui j'embrasse et comment, cela ne vous regarde pas.

— Et si vous veniez me baiser les

pieds, pour changer ?

Cassidy lâche sa besace et se retourne vers moi.

— J'en ai assez de vos âneries, Matthews. Depuis votre arrivée, vous vous comportez comme si tout vous était dû. Et maintenant, voilà que vous estimez mériter le poste pour lequel je me fatigue à bosser ?

— Ah, parce que vous croyez être la seule à travailler dur, ici ? Je suis sûr que nos autres collègues seraient ravis de vous entendre.

— Ne me faites pas dire ce que je n'ai pas dit. Vous avez très bien compris.

— Excusez-moi, mais je ne parle pas

couramment la langue de vipère.

Elle me gratifie d'un rire sarcastique, mais je lis la fureur dans ses yeux verts. Ce qu'elle est mignonne quand elle est en colère.

— Écoutez-moi, petit malin, dit-elle en se rapprochant un peu trop. Vous avez peut-être été la fierté de Monty Prather, mais il n'est plus là pour vous protéger. En d'autres termes, vous allez sûrement devoir vraiment bosser, parce que si vous croyez une seconde que je vais me coucher dès le premier round sous prétexte que vous croyez que tout vous est dû, vous êtes encore plus crétin que vous en avez l'air. Vous voulez le poste ? Vous feriez bien de vous ressaisir, parce que je

ne vais pas hésiter une seconde à faire tout ce qu'il faut pour l'arracher à vos précieuses petites menottes manucurées.

Pfff... Je ne me fais pas faire de manucures. Et manifestement, à part comment me mettre en rogne, elle ne sait rien sur moi. Je manque de renverser mon fauteuil en me levant brusquement – c'est involontaire, mais l'effet est assez réussi.

— J'avais l'intention d'être coulant avec vous, mais rien que pour ça, je vais vous écraser !

Bon, ce n'est pas une réplique cinglante, et je me déçois. C'est comme se retrouver au lit avec une sublime beauté et ne rien avoir à lui offrir qu'une demi-molle. Et je tiens à préciser : la

sublime beauté, j'ai connu, mais la demi-molle, jamais. Comme je sais que Cassidy a la répartie facile, je n'attends pas : je quitte la salle à grands pas en claquant la porte.

Cette bonne femme m'a mis hors de moi. Je n'ai jamais laissé personne me prendre la tête et je suis surpris qu'elle y soit parvenue aussi facilement. Normalement, je suis plutôt décontracté, cool, à l'aise dans n'importe quelle circonstance, totalement insouciant. Mais quand Cassidy Whalen débarque, quelque chose se détraque en moi. C'est le talon d'Achille de mon calme olympien, la kryptonite de mon assurance. Je garde mon sang-froid la plupart du temps en sa présence, ne voulant pas dévoiler mon

jeu, de peur qu'elle n'en profite. À sa place, j'en ferais autant. Mais il n'est pas question qu'elle gagne. Jamais je ne concéderai la victoire à une femme. Je ne suis pas le genre à m'incliner.

C'est d'un pas martial que je regagne mon bureau pour me ressaisir, ficher le camp d'ici et aller me prendre une bonne bière bien fraîche. Je passe sans même un regard pour le troupeau d'assistantes et de réceptionnistes qui ne manquent jamais de battre des cils et d'exhiber leurs décolletés plongeants : je ne suis pas d'humeur à flirter. OK, cela me ferait sûrement du bien de me faire un peu draguer, mais je ne m'arrête pas.

— J'imagine que la réunion s'est bien

passée ? demande mon assistant en levant le nez quand j'arrive à mon bureau.

— Parce que ça pourrait arriver, Ben ? rétorqué-je. Merde de merde !

— Qu'est-ce qui s'est passé ?

— Devine. Tu as le droit à trois essais.

— Un seul suffira, répond-il d'un ton un peu trop jovial. (C'est Ben Durand tout craché. Pour lui, le verre est toujours à moitié plein et après toutes les tempêtes et les cyclones, ce sera toujours forcément le beau temps. Un indéboulonnable optimiste avec ses cheveux blonds et ses yeux bleus.) Comment va Miss Glaçon, aujourd'hui ?

Je ne peux m'empêcher de ricaner en

entendant le surnom qu'on lui a donné bien avant mon arrivée chez Striker.

— En pleine forme — chaleureuse et adorable comme toujours, réponds-je. D'ailleurs, elle et moi devons rencontrer ensemble Denver Rockford. Je suis sûr qu'elle va essayer de me faire passer pour un crétin devant lui. Il ne va surtout pas falloir lui laisser un avantage. Trouve-moi tout ce que tu peux sur lui. Je veux connaître le moindre détail, même le plus intime.

— Bien reçu, capitaine.

Ben a l'habitude de ma brusquerie après chaque prise de bec avec Cassidy et il ne le prend jamais personnellement. Ce type est un vrai saint.

Une fois à l'abri dans mon bureau, je fais les cent pas comme un lion en cage au lieu d'avancer. Cassidy Whalen et son arrogance hautaine. Cassidy Whalen qui insinue qu'elle mérite davantage le poste que moi sous prétexte qu'elle est là depuis plus longtemps. Cassidy Whalen, ses petites répliques cinglantes et son tempérament frigide. Petite garce de Cassidy Whalen !

Il faut que j'échafaude un plan. Que je trouve le moyen de l'abattre une bonne fois pour toutes. Peut-être qu'en usant de mon charme légendaire, je ferai fondre le glaçon. Peut-être que je réussirai à la mettre à genoux au propre comme au figuré. Bien sûr que j'en suis capable. Elle ne pourra pas me résister. Elle fera

tout pour atterrir dans mon lit et je la baiserais à lui en faire perdre la tête. Du coup, elle commettra une erreur et je fonderai sur elle pour arracher à ses petites menottes le titre tant convoité.

Un seul problème : je la déteste. Comment vais-je pouvoir sauter quelqu'un que je méprise ? En plus, un tel plan va à l'encontre de mon principe : je ne mélange pas sexe et travail. Mais réussir à sortir ces fesses frigides de leur fichue petite culotte, c'est peut-être mon unique moyen de lever cet obstacle sur mon chemin. Rien d'autre n'a marché jusqu'à présent et décrocher ce poste d'associé me permettrait de me fixer quelque part. Dès lors, ce serait pour la bonne cause.

Ce n'est pas que Cassidy soit laide. Cela me fait mal de l'admettre, mais elle n'est pas désagréable à regarder. C'est vrai, elle a quelques atouts. Des jambes de marathoniennne et un cul pour lequel n'importe quel homme sacrifierait une de ses noix pour le plaisir de le faire danser sur ses cuisses. Elle en a peut-être d'autres, mais elle les cache sous son allure de bibliothécaire. Tailleurs sur mesures, lunettes fumées, cheveux roux en chignon bas sur la nuque : c'est classique de la fille qui veut la jouer discrète. Pas moyen de savoir si c'est ce qu'elle cherche vraiment, si elle est réellement réservée à ce point, ou si elle sait secrètement combien d'hommes nourrissent le fantasme de la

bibliothécaire et qu'elle veut s'en servir pour dominer le monde.

Une bibliothécaire sexy avec un accent B.C.B.G. et des satanés escarpins à bout ouvert sur les orteils. Bon, d'accord, peut-être que c'est une bombe.

Mais cet accent est parfois agaçant quand elle y met du sarcasme, c'est-à-dire une fois sur deux quand elle s'adresse à moi. Et ses escarpins me portent sur les nerfs quand elle se met à taper du pied chaque fois que je lui vole la vedette.

C'est au moment où je me représente ces talons aiguilles que je m'aperçois que je serre les dents et les poings. Je vois d'ici son air suffisant quand elle

présentera à Wade un contrat signé de Denver Rockford. Devenue ma chef, cette bonne femme fera de ma vie un enfer et il n'est pas question de la laisser faire. À vrai dire, je suis prêt à toutes les bassesses pour que cela n'arrive jamais. J'ai pris ma décision. Je vais séduire mon ennemie jurée.

— Ton heure est venue, Whalen.

Cassidy

Ally m'emboîte le pas à peine je suis entrée en trombe dans mon bureau, retient la porte que j'ai voulu claquer et la

referme délicatement derrière elle. Même lorsque je n'ai pas la présence d'esprit de garder mon sang-froid, elle l'a. Mon assistante sait jauger de manière experte mon humeur, même s'il n'est pas besoin d'être Sherlock Holmes pour résoudre le mystère aujourd'hui. C'est toujours la même histoire lorsque je viens de croiser Shaw Matthews. Je fais mon possible pour ne rien laisser paraître, mais cela me demande beaucoup d'efforts. Et il faut serrer les dents. Je me suis même mordu la langue une ou deux fois.

Je pousse un grognement dépité en sentant bouillir la colère dans mon sang d'Irlandaise. Je dois être toute rouge.

— Cet arrogant...

— ... enfoiré, achève Ally. (Je dois avouer que le mot m'arrache un nouveau grognement. J'ignore si c'est son insubordination ou le fait que je sois si prévisible qui m'irrite le plus.) Vous le détestez... Il est tellement... *Argh !*

Argh ?

Je fais volte-face mais l'élan de la besace que je porte en bandoulière m'emporte presque.

— Personne n'aime les petits malins, Coop.

Mon assistante s'appelle Ally Cooper, pour être exacte. Même si le nom de famille n'est pas celui de ses parents, ce sont des roadies fans d'Alice Cooper qui

ont estimé que donner légalement ce nom à leur fille serait un hommage approprié. Ally se dit que sa mère a été plus qu'une simple groupie, ce que celle-ci n'a jamais ni confirmé ni nié. Je suis de l'avis d'Ally. Elle possède le physique élancé et les cheveux noir corbeau du scandaleux rocker, et en a même le nez, même s'il lui va mieux qu'à lui. Si les dates de ses tournées correspondent à celle de sa naissance, cela ne peut pas être une coïncidence.

— Pardon, répond-elle avec une moue exagérément contrite.

Elle n'est sûrement pas sincère. J'en suis même certaine. Comme je l'ai dit, elle est indisciplinée. Je la virerais si

elle n'était pas aussi patiente avec moi. Apparemment, il y a anguille sous roche. C'est cela ou bien tout le monde s'est ligué pour me rendre folle. Wade Price y compris. Pas étonnant que je sois d'humeur à grogner.

À vingt-huit ans, je suis la plus jeune femme à se faire un nom dans ce milieu, mais Shaw est un gros bonnet en deuxième division qui a rejoint l'agence moins d'un an auparavant. Et qui est déjà un rival pour le poste d'associé. Quand on vous dit que c'est un monde d'hommes. Sa richesse et son tempérament dragueur l'ont mené très loin. Tout comme les personnes influentes qu'il a dans la poche et dont il ne se prive pas de faire étalage. Cela dit, c'est son

charisme qui charme les clients. J'ai du mal à l'admettre, mais c'est un malin, un beau parleur qui fait de grandes promesses et qui les tient toujours. Même s'il doit puiser dans ses propres deniers pour cela. Tricheur !

— Tu sais que je vais devoir partager une voiture avec lui ?

— Sans blague ? Ils exigent que deux personnes s'entassent dans la même limousine ? Mais qu'est-ce qu'ils croient ?

Là, elle n'essaie même pas de dissimuler ses sarcasmes. Elle va pouvoir s'asseoir sur son bonus de fin d'année.

— Exactement. Je ne pense pas que nous puissions tenir tous les deux là-dedans, avec sa grosse tête d'égoцентриque idiot.

J'ai plus l'air d'une gamine qui pique sa crise que d'une adulte dotée d'une liste de clients assez doués pour former une équipe de première division à eux seuls. Dieu merci, personne ne m'entend. Surtout pas Shaw.

— Ignorez-le, c'est tout.

Comme si c'était une possibilité.

Shaw Matthews fait partie de ces gens autour desquels tout le monde veut graviter, pour profiter de leur rayonnement, voire leur chiper une

parcelle de leur énergie. À croire que ce type est le soleil. Et comme l'univers s'est ligué contre moi, il faut qu'il soit beau gosse, par-dessus le marché : un mètre quatre-vingt-huit, un physique de mannequin, une mâchoire carrée pleine d'assurance et des yeux si bleus et magnétiques que vous osez à peine les regarder en face. Et ses cheveux bruns en bataille lui donnent toujours l'air de sortir tout ébouriffé du placard aux fournitures après un moment volé avec une femme. Et si les rumeurs qui courent dans le bureau sont vraies, c'est probablement le cas. Argent, allure, compétence : il a tout. Et maintenant, il lui faut mon poste, en plus.

— Ignorer Shawn Matthews, c'est plus

facile à dire qu'à faire, dis-je en prenant dans le tiroir du bas de mon bureau mon sac à main que je fourre dans ma besace. Comme nous avons un rendez-vous commun avec Denver Rockford demain après-midi, il faudra que je le supporte en silence. Je sais que tu as déjà lancé ton petit moteur de recherche pour trouver tous les détails possibles sur son compte. C'est grâce à cela que tu réussis à garder ton boulot.

Ally est la meilleure de toutes. Ma protégée la plus douée. OK, c'est la seule.

— Quoi ?

Je secoue la tête pour me ressaisir.

— Rien.

On frappe et je soupire de dépit. J'aurais simplement voulu que la journée soit déjà terminée. Mais quand la porte s'ouvre sans attendre la réponse et que mon patron entre en faisant comme chez lui — d'ailleurs, c'est chez lui — je m'efforce de sourire.

— Je sais que vous vous apprêtez à partir, mais j'aimerais vous parler une minute, dit-il.

— Bien sûr, Wade, réponds-je en congédiant d'un signe de tête Ally qui s'éclipse aussitôt. Asseyez-vous.

Il décline.

— Ce n'est vraiment pas la peine. (Il

glisse les mains dans ses poches et se balance pensivement sur ses talons comme s'il cherchait ses mots.) Cassidy, tout le monde sait que vous avez toujours été ma préférée, et peu importe ce que disent les gens. (C'est vrai, même s'il ne m'a jamais rien donné que je ne méritais pas.) Et personne n'ignore non plus que Shaw est celui de Monty, continue-t-il. Mais ce que personne ne sait, c'est que Monty préparait Matthews à prendre sa place quand il partirait en retraite. (Oh. Ça, c'est nouveau. J'ai brusquement l'impression que le monde a chaviré et je m'agrippe instinctivement au rebord de mon bureau pour garder mon équilibre. Un vrai coup en plein ventre.) À vrai dire, Monty s'apprêtait à le nommer

associé quand je l'ai convaincu de ne pas le faire.

— Que voulez-vous dire, monsieur ?

Je suis surprise de pouvoir parler d'une voix moins chancelante que moi.

— Monty et moi avons fondé Striker ensemble, et j'ai tenu à ce que la décision soit prise conjointement. Je voulais que ce soit vous, et lui voulait Matthews. Nous étions dans une impasse. Nous savions aussi que nous n'aurions droit qu'à un seul essai pour décrocher Rockford. D'ordinaire, nous ne mettrions pas deux agents en concurrence, mais nous nous sommes aperçus qu'en faisant cela, nous augmentions nos chances. Et c'est comme cela que nous avons eu

l'idée de cette compétition.

« Je me suis dit que vous auriez une chance d'obtenir le poste. Tout le personnel sait que vous le méritez. Monty le sait aussi, alors ne lui en veuillez pas, ma petite. Mais, ajoute-t-il en levant l'index, je veux que vous fassiez tout pour gagner.

— Ce ne sera pas un problème, monsieur, lui assuré-je, même si je me demande pourquoi il faut que je le lui confirme quand même après tous les gros contrats que j'ai déjà décrochés pour SSE.

Wade acquiesce et remet la main dans sa poche.

— Ce n'est pas que je manque de foi en vous, Whalen. C'est tout à fait le contraire, même. Je sais de quoi vous êtes capable, c'est pour cela que j'ai lancé ma meilleure championne contre celui de Monty. Et je ne crois pas nécessaire de vous rappeler combien je déteste perdre.

— Non, monsieur, en effet.

— Très bien. C'est pour cela que je vais insister, répond-il en posant sur moi un regard impérieux. Rempportez-moi cette victoire. Par tous les moyens possibles. Vous comprenez ? (Je hoche la tête, mais cela ne lui paraît pas suffisant.) Dites-le.

— Je vous remporterai cette victoire par tous les moyens possibles.

— Par tous les moyens possibles, répète-t-il.

Je ne suis pas idiote. Il veut dire que je dois recourir aux coups bas si nécessaire.

— L'échec n'est même pas envisageable pour moi, monsieur, réponds-je en haussant un menton volontaire.

Il sourit et se détend.

— Je suis heureux que nous ayons eu cette petite conversation, mais je tiens à ce que personne ne soit au courant.

— C'est compris.

— Maintenant, filez, ma petite. Allez vous reposer en vue du rendez-vous de demain.

Il me fait un clin d'œil complice et presque séducteur, mais je n'en prends pas ombrage.

Wade s'en va, laissant la porte ouverte pour moi, et je pars à mon tour après avoir pris mes affaires. Ally est toujours à son bureau et je m'en veux de la faire rester plus tard que d'habitude, mais je sais qu'elle ne rentre jamais avant moi. Peut-être que c'est une petite insolente, mais aucune autre assistante ne pourrait la remplacer.

— Tout va bien ? demande-t-elle.

— Tout va parfaitement. (Même si elle ne me croit pas, elle n'insiste jamais.) Envoie-moi par e-mail tout ce que tu as sur Rockford, et je le lirai dans la voiture

demain après-midi. Peut-être que Matthews n'essaiera pas de me parler si j'ai l'air occupée.

Elle ricane. Carrément.

— Qui pensez-vous leurrer, Cass ? À peine avez-vous su que le mariage entre Denver et son agent capotait que vous avez passé en revue tout ce qu'il faut sur son compte. Et vous relirez tout ce soir au lieu de dormir. (Elle me connaît si bien.) Vous travaillez trop.

— On ne travaille jamais assez. Mes parents se sont usés pour me permettre d'arriver où j'en suis. Je ne vais pas gâcher une occasion.

La photo posée sur le coin de mon

bureau attire mon regard et une nostalgie familière me serre le cœur. Mes parents ne sont pas les seuls que j'ai laissés derrière moi. Je n'ai pas eu beaucoup d'amis dans ma jeunesse, mais Casey est le meilleur d'entre eux. Il ne se passe pas une journée sans que je pense à lui ou regrette qu'il ne soit là pour me sortir l'une de ses pitoyables blagues. Personne ne me comprenait comme lui, même si j'ai quelques amis géniaux qui n'en sont pas loin et qui m'attendent dans notre repaire habituel.

— J'ai besoin de prendre un verre. Passez une bonne soirée et à demain matin.

Avec un peu de chance, je survivrai au

reste de la soirée sans avoir à regarder la tête d'abruti de Shaw.

La Chance est une garce capricieuse et l'Ironie sa comparse sadique. Le Monkey Business est un pub du quartier à l'ambiance irlandaise, avec le traditionnel décor vert, or et bois sombre, ainsi qu'une carte qui se targue d'offrir un choix d'ales que même le plus snob des amateurs de bière peut apprécier. Il pourrait se trouver n'importe où, mais il est bienheureusement situé entre l'endroit où je gagne ma vie et celui où je rentre me reposer chaque soir. Et je m'y sens plus chez moi que dans mon propre appartement. Et c'est pour cela que je

suis doublement irritée quand j'entends *sa* voix à peine la porte ouverte. De tous les pubs, bars et tavernes de San Diego, il a fallu que Shaw Matthews vienne hanter le mien. Je suis convaincue qu'il l'a fait exprès, mais je refuse de le laisser avoir le dessus sur moi. Après tout, je fréquente cet endroit depuis bien plus longtemps que lui.

— Hé, Cass ! Comme d'hab' ? demande Chaz, mon ami barman lorsque je gagne ma table en fendant la foule réunie pour la happy hour.

Un hochement de tête lui suffit. Et mes yeux levés au ciel quand je repère son copain Shaw assis devant lui sur un tabouret lui font comprendre une fois

encore que je n'approuve pas son choix en matière de meilleurs potes. Ce à quoi il répond par un sourire en secouant la tête.

Chaz est un colosse sculpté avec un crâne chauve parfaitement rond, des yeux bleu clair et un sourire éclatant. Les tatouages et les piercings pourraient intimider qui ne le connaît pas, mais Chaz est un gentil. Étant donné qu'il possède comme beaucoup de barmen une sorte de sagesse née de l'expérience, je n'arrive pas à comprendre qu'il puisse cultiver une amitié avec quelqu'un d'aussi superficiel que Shaw. Je ne peux qu'imaginer que Shaw lui a dit quelque chose d'à la fois similaire et différent sur mon compte, car de temps en temps, Chaz

aime me rappeler qu'il joue la Suisse dans cette guerre qui n'en est pas vraiment une.

À l'autre bout de la salle, près du coin gauche du bar, se trouve une table en bois sombre et luisant. Quatre chaises dépareillées trônent en demi-cercle de manière à ce que personne ne tourne le dos à la salle et que chacun puisse l'observer à son aise. Mes amis et moi, nous aimons regarder les gens. Nous aimons aussi veiller à ce que personne n'écoute nos conversations. La proximité avec Chaz et le bar est un avantage supplémentaire. Quand il commence son service, notre ami barman nous fait une amabilité en plaçant la mention RÉSERVÉ sur la table dans l'alcôve afin que nous

n'ayons jamais à en chasser personne. Bon, Demi s'en chargerait probablement.

Demi Renée est des plus charmantes, tant qu'elle vous considère comme un ami. Ce n'est pas non plus une garce avec les inconnus, mais quelqu'un qui la prend à rebrousse-poil le regrette rapidement. Demi donne des cours de self-défense pour femmes, et elle peut en remonter à n'importe quel homme qui ose la défier. Rien dans son apparence ne le laisse deviner. Elle est grande, tout en jambes, avec des cheveux blond platine coupés court et hérissés sur le dessus, une silhouette de poupée Barbie et des cils que l'on jugerait, à tort, faux. Et elle n'a pas peur de se salir les mains. Contrairement à sa meilleure amie et

ancienne coloc' de l'université, Sasha.

Sasha Hale est le genre pourrie gâtée, une vraie fille. Elle a un cœur d'or et est capable de donner à des inconnus tout ce qu'elle possède, ce qui signifie évidemment qu'elle souffre plus souvent qu'à son tour. C'est l'opposé de Demi et du coup, elles s'équilibrent. Sasha n'est pas laide pour autant, absolument pas. Métisse, elle a pris ce qu'il y a de mieux chez son père et sa mère. Elle est petite et tout en courbes, avec une taille minuscule séparant une poitrine généreuse et un cul voluptueux. Il n'y a pas plus doux que sa peau couleur caramel. C'est incroyable, mais elle jure qu'elle n'utilise aucun traitement particulier. Je suis convaincue qu'elle ment et je lui ai dit qu'elle

brûlerait en enfer pour cela. Sa silhouette et sa peau d'ange ne sont pas les seuls avantages que je lui envie. Elle a aussi de grands yeux de biche couleur de miel sombre, avec des cils épais et des sourcils parfaitement incurvés, et le rose naturel de ses lèvres est scandaleux. Je la déteste. Non, je plaisante. Je l'adore. Bon, d'accord, j'adore la détester.

Je fends le reste de la cohue et me laisse enfin tomber sur ma chaise. Comme la bière glacée que Chaz a servie et fait glisser jusqu'au coin du bar est encore hors de ma portée, j'agite la main pour que la personne la plus proche me la passe.

— Dis donc, ma chérie, pour qui tu te

prends ? Non seulement tu arrives en retard, mais en plus, il faudrait qu'on te serve ? Peut-être que tout le monde est ton larbin à ton bureau, mais pas ici. Tu as intérêt à te bouger les fesses et l'attraper toute seule.

C'est Quinn, mon meilleur ami – même si je ne sens pas trop son affection en cet instant. Je fais donc la seule chose possible en l'occurrence : la moue.

Quinn a une peau de porcelaine qui contraste avec ses cheveux d'un noir de jais. Il est très soigné de sa personne et toujours impeccablement vêtu quelles que soient les circonstances. Avec son physique sportif, il aurait pu être mannequin professionnel pour n'importe

quelle marque pour jeunes à la mode, mais c'est simplement notre Quinn. Même si, quand nous ne sommes pas à notre avantage, il n'a aucun scrupule à nous le faire savoir.

— Arrête de faire la tête, ça te rend laide, dit-il en prenant ma bière et en me la tendant. (La moue, ça marche à tous les coups.) Et tu as besoin de ce verre pour porter un toast, de toute façon.

Je soupire, plus épuisée mentalement que physiquement. Sans compter que les hauts talons que je porte ne sont pas encore faits à mon pied.

— Et on fête quoi ?

Il se redresse avec un sourire si

éclatant qu'on doit le voir depuis Mars. Sasha et Demi l'imitent et je crois qu'ils vont tous les trois se lancer dans une chorégraphie de pom-pom girls, avec pompons et acrobaties.

— Regarde ce que Daddy m'a acheté !

Il exhibe son poignet et je suis presque aveuglée par le bijou qui l'orne. Une Breitling Bentley bracelet cuir en or jaune avec — à vue de nez — une quinzaine de carats de diamants. Elle a dû coûter une fortune.

Apparemment, il s'attend à ce que je sois tout aussi excitée que lui. Et je le suis. Sasha et Demi s'écartent pour que Quinn ne les voie pas et font de grands gestes pour que je garde pour moi le fond

de ma pensée, car c'est ainsi que nous gérons tout ce qui touche à « Daddy ». Sinon, Quinn peut finir sur la défensive, et ce n'est pas beau à voir.

Daddy est le monsieur qui entretient Quinn. Un homme plus âgé qui se cache. Nous sommes les meilleures amies de Quinn et même nous, nous ignorons son vrai nom. Nous savons seulement que c'est un client de la banque où travaille Quinn. Un homme marié avec énormément d'argent et d'influence qui estime qu'il n'est pas dans son intérêt de mettre au courant de ses préférences sexuelles sa femme, ses électeurs et les gens en général. Je trouve cela idiot. Surtout quand on songe aux progrès faits dans ce domaine. Mais c'est sa vie, et Quinn

accepte le rôle qu'il y tient en cachette. J'adore mon meilleur ami, vraiment, mais je suis certaine que le somptueux train de vie que Daddy lui offre aide Quinn à garder le secret sur leur liaison.

— Qu'est-ce que tu as été obligé de faire pour avoir ça, et est-ce qu'il t'a au moins laissé porter des genouillères ? demandé-je, préférant garder un ton léger, voire blaguer un peu.

— Oh, tais-toi, jalouse, réplique-t-il avec un geste désinvolte.

Je ne sais pas trop si c'est simplement pour balayer mes insinuations ou essayer de m'aveugler avec le scintillement des diamants.

Demi lève les yeux au ciel.

— Tu vas te faire agresser à peine tu sortiras dans la rue si tu continues de l'exhiber comme ça.

— Bon sang, Quinn, lance Chaz depuis le bar. Tu veux que ton garde du corps te raccompagne chez toi, hein, Demi ?

Demi glousse en minaudant. L'alchimie entre ces deux-là est torride, mais Chaz n'a jamais fait le premier pas. En revanche l'alchimie entre le meilleur pote de Chaz et moi... laisse franchement à désirer.

— Très joli, dit Shaw en se levant pour y jeter lui aussi un coup d'œil.

Il doit penser qu'elle est fausse, que

personne dans notre petit cercle ne peut s'offrir ce genre de chose. Cercle dans lequel il s'impose, ce qui rend l'atmosphère pesante.

Sasha me donne un coup de coude avec un regard insistant sur mon verre embué encore intact. Je me rends compte que je le serre d'une main crispée. Et qu'en plus je suis en train de me mordre la joue. Un petit gloussement discret de Shaw me fait comprendre qu'il l'a lui aussi remarqué. Bon sang ! Pas question de lui laisser voir à quel point il me porte sur les nerfs. Même s'il doit le savoir depuis le premier jour.

— Alors on traîne, Matthews ? Vos amis friqués ont autre chose à faire, ce

soir ?

Je n'ai jamais compris pourquoi un richard comme Shaw Matthews préfère fréquenter un pub plutôt qu'un club un peu chic comme La Petite Frou-Frou, par exemple.

— Vous croyez vraiment m'avoir cerné, hein ? ricane-t-il avant de secouer la tête et retourner se terrer dans son trou — enfin, se percher sur son tabouret.

M'efforçant de conserver le peu de calme qui me reste, je décide que j'ai vraiment besoin de boire ce verre. Je le porte donc à mes lèvres en oubliant totalement que je suis une femme dans un lieu public. Cela ne manque jamais : quand la saveur du houblon touche ma

langue, je ferme les yeux et me retrouve immédiatement transportée dans l'unique taverne de Stonington, dans le Maine. Mon père et son équipage s'y arrêtaient toujours pour en prendre une bien fraîche après une longue campagne de pêche. Et quand il avait le dos tourné, j'en profitais pour boire une petite gorgée en douce, surtout parce que je voulais imiter tout ce que faisait mon père.

Je ne me rends compte que j'ai descendu tout le verre que lorsque je rouvre les yeux et vois mes amis qui me regardent bouche bée.

— Qu'est-ce qu'il y a ?

— Bon sang, Cass. Tu veux qu'on te donne un abreuvoir pour la prochaine ?

demande Sasha en jetant un regard manifestement gêné autour d'elle.

Shaw a disparu.

— Je te jure que si tu rotes, je te flanque une claque.

Jamais Quinn ne me giflerait, mais je ne serais jamais aussi grossière non plus et il le sait.

Rayonnante de fierté, Demi me tape dans la main. Je sais me tenir en général, mais de temps en temps, c'est agréable de se lâcher un peu. Si Casey était là, il approuverait.

— Où est parti le roi des nazes ? demandé-je en espérant qu'il ne m'a pas vue.

Sasha me lance le regard que l'on réserve aux lauréats des grands prix.

— J'en déduis que ça a été annoncé aujourd'hui ?

Quinn lève les bras au ciel.

— J'en suis sûr. Il a été nommé associé, c'est ça ? Ils ne t'ont même pas laissé ta chance, ces sales machos.

— Quoi ? Non ! (Mes amis font parfois un drame pour rien. Je ne comprends toujours pas comment ils peuvent me sous-estimer à ce point.) Nous sommes en concurrence pour le poste. Celui qui décrochera le contrat de Denver sera nommé associé.

Je m'empare de la bouteille de bière

de Demi et bois une rapide gorgée.

— Eh bien, ça devrait être facile, dit-elle.

Je me mets à rire, puis je vois qu'elle a haussé les sourcils comme si elle s'attendait à ce que je comprenne quelque chose qui n'a pas été dit et n'a pas besoin de l'être. Elle a l'air très sérieuse, mais je ne sais absolument pas de quoi il s'agit. Étant allés ensemble à l'université, Demi, Sasha et Quinn étaient amis bien avant que je fasse leur connaissance. Ils se comprennent quasiment à demi-mot. Moi, il me reste un peu de chemin à faire. Des conversations entières se déroulent parfois devant moi sans que j'y comprenne rien, et apparemment, c'est ce

qui est en train de se passer.

Je repose la bouteille.

— Qu'est-ce que tu racontes ?

— Séduis-le, idiote, soupire Sasha.

— Quoi ? Je ne vais pas séduire le joueur le plus courtisé de toute la National Football League. Et encore faudrait-il que ce soit faisable.

Même si je voulais m'abaisser à ce point, ce type peut avoir toutes les femmes qu'il veut et il ne s'en prive pas.

Sasha se contente de désigner mon coloc'.

— Que dit l'expert ?

— Pas gay, répond Quinn, mais

j'aimerais bien le faire changer d'avis sur la question.

— Tu vois ? Pas gay, ça veut dire que tu peux le séduire si tu t'y prends bien.

Quinn est toujours en mode complot. Et je ne comprends absolument rien à ce qu'ils se racontent.

— Attendez ! De quoi vous parlez ?

Sasha me tapote le bras.

— Un instant, ma chérie. Les grands sont occupés.

Ils reprennent de plus belle comme si je n'étais pas là. Et je déteste qu'on m'ignore.

— Mais qu'est-ce que vous racontez,

enfin ?

— Mais oui, bonne idée ! Pourquoi on n'y a pas pensé plus tôt ? s'exclame Sasha en s'enfonçant dans son fauteuil, toute contente.

— Brillante, même, renchérit Demi. Deux coups. Une pierre.

— Oui, opine Sasha. Elle a vraiment besoin de se faire sauter.

— Évidemment que c'est brillant. Vous oubliez que je suis la reine, minaude Quinn, ravi de son petit effet.

— Je peux faire partie de cette conversation, s'il vous plaît ? De quoi s'agit-il ?

Demi reprend sa bière.

— On vient de résoudre ton problème.

Je lui pique la bouteille avant qu'elle atteigne ses lèvres.

— Ah bon ? Et vous pourriez m'informer ?

Comme elle est encore fraîche, je décide d'en boire une gorgée.

— Mais bien sûr. Tu vas séduire Shaw.

Je manque de m'étrangler avec la bière. Sasha me tape dans le dos — comme si cela pouvait arranger les choses — pendant que Demi se précipite sur la bouteille responsable de m'avoir fait frôler la mort.

Bien que continuant de tousser, il n'est pas question que je les laisse continuer à

penser que c'est une possibilité, même lointaine.

— Oh, non, pas question !

— Pourquoi ? s'agace Sasha. Il est beau gosse.

Quinn s'esclaffe, comme s'il se sentait insulté par ces mots. Je suis heureuse d'avoir quelqu'un de mon côté jusqu'au moment où il précise sa pensée :

— Chérie, ce type est une friandise pur sucre.

— Carrément ! dit Demi en riant. Il est à tomber.

— Et il le sait, leur rappelé-je. Et puis on dit que l'Antéchrist sera beau aussi. (Demi veut répliquer, mais je la

devance.) Et il n'est pas question que je couche avec Denver non plus. Je suis assez douée pour obtenir le poste sans avoir à m'abaisser, mais merci d'avoir autant foi en moi.

Mes amis me déçoivent. Ils savent que je ne suis pas du genre à agir ainsi. Peut-être que c'est une blague, mais après le « par tous les moyens possibles » de Wade, je ne suis plus très sûre de moi. Il faut que je prenne un peu de recul. Je ramasse mon sac, me lève et me dirige vers la porte sans même dire au revoir.

Mes amis et moi nous retrouverons demain dans le même bar à la même table. Ils le savent. Moi aussi. Et Shaw Matthews sera très probablement là lui

aussi. Comme s'il avait pu lire dans mes pensées, il se retourne et pose sur moi un regard si brûlant que je suis prise de court et manque d'emboutir une table d'étudiants en goguette. Je me ressaisis in extremis, mais je sens ses yeux sur moi jusqu'à la porte, et la chaleur ne se dissipe qu'une fois que je suis sortie dans la rue. Je suis sûre qu'il se moque de moi, mais cela ne m'empêchera pas de dormir pour autant. Si tout se passe bien demain lors du rendez-vous avec Denver, je lui ferai passer l'envie de sourire.

2

Cassidy

Je hisse ma besace sur mon épaule et quitte le bureau en espérant arriver à la limousine avant Shaw de manière à pouvoir être bien installée avant lui. Après tout, être la première a ses avantages, notamment de savoir que cela le mettra en rage.

Je suis amèrement déçue quand je débouche sur le trottoir devant les

grandes portes de verre de Striker. La limousine est là, certes, mais l'homme impeccablement vêtu qui se trouve devant n'est pas le chauffeur.

C'est Shaw, ravi de sa petite victoire.

— Après vous, me dit-il en désignant la voiture avec un sourire galant.

J'avance d'un pas lourd, mais je ne me laisse pas faire pour autant.

— Vous pouvez arrêter le petit numéro chevaleresque, Matthews. Je ne suis pas l'une de vos pétasses idiotes qui se pâment parce que vous leur faites des politesses. Et comme je n'ai pas particulièrement envie que vous me matiez les fesses, oubliez les bonnes

manières et montez le premier.

Le sourire faux disparaît et Shaw monte dans la limousine. Je m'y glisse après lui en m'installant le plus loin possible, c'est-à-dire sur la banquette en face, juste derrière le chauffeur. Je suis aux anges en voyant Shaw s'agacer parce que j'ai laissé la portière ouverte. Il la claque plus brutalement que nécessaire, puis il donne un petit coup sur la vitre pour indiquer au chauffeur que nous sommes prêts.

Quand nous démarrons, je décide de m'en tenir à mon plan, c'est-à-dire me plonger dans mon travail afin de priver Shaw de la moindre occasion de m'adresser la parole. Sans compter que

réviser mon dossier sur Denver Rockford ne me fera pas de mal. Mais comme vous l'aurez sûrement deviné, Shaw n'est pas du genre à rester à souffrir en silence.

— Bon, j'ai songé à ce qui a poussé Wade à nous envoyer tous les deux voir Rockford ensemble plutôt que séparément.

Shaw Matthews a réfléchi. Cela peut s'avérer comique.

— C'est vrai ? Et qu'a découvert votre petit esprit simplet ? demandé-je en sortant mon ordinateur portable de ma besace.

— Simplet, glousse Shaw avec son air satisfait. Que vous êtes drôle.

Sérieusement, je crois qu'il veut que nous conjuguiions nos efforts. Pour que la proie n'échappe pas à SSE.

Ayant saisi mon mot de passe, je lance ma session et sors le dossier de mon prochain gros client.

— Wade sait très bien que je travaille seule. Et comme le monde entier sait que vous êtes un crétin égoïste, je doute beaucoup qu'il ait cherché à nous faire collaborer. Ce n'est pas le travail d'équipe qui permet de décrocher un sportif ultra-célèbre.

— Ah bon ? Eh bien dans ce cas, pourquoi il nous a envoyés ensemble, à votre avis ?

Il s'enfonce confortablement dans la banquette. On dirait un ami passé en visite plutôt qu'un rival en plein débat.

Nous ne sommes pas amis. Et il se trompe.

— La réponse se voit comme le nez au milieu de la figure, Matthews. Cela fait un bout de temps que nous jouons à celui qui a la plus grosse. Nous allons le savoir aujourd'hui.

Shaw fait — maladroitement — mine d'être offensé.

— Eh bien, je n'ai jamais...

— Ce n'est pas ce qu'on m'a dit, le coupé-je avec un sourire faussement aimable.

— Ha, ha ! Vous savez, si j'étais un salaud, je pourrais me plaindre de harcèlement sexuel auprès des RH. Vous seriez virée et le poste serait à moi.

— Ha ! m'esclaffé-je si bruyamment qu'il sursaute. Et vous dites cela sérieusement, en plus. Comme si vous ne seriez pas viré aussi. Avec combien de femmes du bureau avez-vous couché ?

— Oh, vous voilà jalouse, dit-il avec une moue compatissante.

— Vous me dégoûtez.

— Vous aimeriez quand même bien voir ce que j'ai dans le pantalon.

— Je n'en ai aucune envie !

— Allons. Avouez simplement que

vous êtes curieuse de savoir si les rumeurs sont vraies, et je vous montrerai.

— Vous bluffez, répliqué-je en le regardant droit dans les yeux.

Shaw incline la tête de côté avec un haussement de sourcils insolent.

— Ah bon ?

Et c'est là que tout déraile.

Je fixe, hypnotisée, ses énormes mains qui glissent le long de son ventre pour atteindre sa ceinture et la déboucler. D'un geste vif, il se déboutonne, puis j'entends le bruit de la fermeture Éclair, comme démesurément amplifié, et à chaque dent qui saute, les battements de mon cœur s'accélèrent.

Alors que mon instinct me souffle de me détourner, de ne l'encourager d'aucune manière, mon cerveau refuse de suivre les consignes. C'est n'importe quoi. Pourtant, je ne fais rien pour l'empêcher. Shaw s'attend à ce que je pousse les hauts cris, mais j'ai envie qu'il continue. Il a raison. Je suis curieuse, et il faut simplement que je voie ce qui va se passer. Peut-être que mon cerveau s'est temporairement mis en congé.

En revanche, celui de Shaw est bien là et fonctionne parfaitement. Il continue son manège sans la moindre hésitation, sans le moindre soupir de protestation, sans rien qui n'indique qu'il contrôle parfaitement la situation. Pour lui, ce

n'est rien du tout. Quand sa main disparaît sous le coton noir de son caleçon et réapparaît, remplie d'un gros morceau de chair, je déglutis péniblement, la gorge nouée. Ses longs doigts caressent délicatement la protubérance jaillie de son pantalon, geste que je trouve particulièrement troublant, pour ne rien arranger.

— Oh, mon Dieu !

Les mots franchissent mes lèvres, libérés, comme la vapeur qui s'échappe enfin d'une soupape.

— Qu'est-ce qu'il y a ? Vous n'en aviez encore jamais vu ? Ou bien vous mourez d'envie d'avoir la même, comme je le soupçonne depuis le début ?

Shaw ne cache pas sa satisfaction d'avoir réussi à me faire rougir. Ce qui est parfaitement insensé : ce n'est rien de plus qu'un sexe d'homme, enfin.

J'ignore si c'est une seconde ou une heure qui s'écoule quand Shaw brise enfin le pénible silence en me rappelant le défi que j'ai eu le malheur de formuler.

— Vous vouliez voir qui a la plus grosse. Vous avez vu la mienne. Montrez-moi la vôtre.

J'oublie toute ma réserve en entendant tomber sur le sol le proverbial gant. Je relève brusquement la tête.

— Vous me défiez, sérieusement ?

C'est bien cela. Un concours. Que je

n'ai aucune chance de remporter. Mais je préfère être damnée plutôt que m'incliner devant celui qu'il me lance. Shaw le sait lui aussi. Ce que je trouve amusant, c'est qu'il me prend manifestement pour un danger, sans quoi il n'aurait pas éprouvé le besoin de remporter cette petite victoire pour se reconforter. Eh bien, nous allons voir cela.

Avec un rictus sarcastique et une lueur espiègle dans l'œil, il hausse les épaules.

— Si vous avez peur, dites-le.

Je me redresse, range mon ordinateur portable dans ma besace que je glisse sous la banquette, puis je relève épaules et menton d'un air déterminé.

— Ce n'est pas en ayant peur qu'on gravit comme moi tous les échelons dans un univers dominé par les hommes. (Je fais remonter délicatement ma jupe le long de mes cuisses.) Vous le sauriez si vous aviez réellement dû travailler une fois dans votre vie au lieu que tout vous tombe tout cuit dans le bec.

Je suis sûre qu'il pense que je bluffe. Il n'est pas question que « Miss Glaçon » dévoile son intimité à des gens comme lui. Oui, je sais de quel surnom on m'a affublée au bureau, et je suis à peu près certaine de savoir d'où cela vient. Shaw Matthews va constater dans un instant que je peux faire monter la température.

Ma jupe remonte encore pour révéler

le haut de mes bas noirs et je devine qu'il a du mal à avaler sa salive. L'amateur ne s'attendait pas à ce que je relève le défi et cela se voit sur son visage. Il reste bouche bée, écarquille les yeux et sa main s'immobilise sur son sexe. Il n'arrive plus à détacher son regard de mon entrejambe.

— Qu'est-ce qui vous arrive, Matthews ? Vous avez peur de perdre ? demandé-je avec une arrogance digne de la sienne.

— Je vous jure, Whalen, si vous cachez une bite sous cette jupe...

Il ne peut achever alors que je soulève les fesses pour dévoiler un délicieux string noir assorti à mes bas.

— Si je suis un travesti, je suis sûre que cette minuscule culotte ne parviendrait pas à la cacher, dis-je en frôlant du bout des doigts l'étoffe soyeuse entre mes cuisses.

Shaw se racle la gorge et se ressaisit, refusant tout de même de baisser pavillon.

— Ça ne prouve rien du tout, hormis que j'en ai plus dans la culotte que vous.

Certes.

— Oh, mais ce que j'ai est tellement plus joli.

— Ça reste à voir, non ? (Il ne veut vraiment pas capituler.) Montrez-moi.

Je n'hésite pas. Shaw a fait monter

l'enjeu de la compétition, et je n'ai aucune intention de le laisser gagner. Montrer ce que j'ai en réserve, ce n'est pas quelque chose que j'ai honte de faire. Ce n'est que de la chair et ce n'est pas nouveau pour lui. Pas la mienne, évidemment, mais vous m'avez comprise. En plus, je commence vraiment à trouver ce petit duel tout à fait érotique – et cela, j'en ai honte. Je m'occuperai des conséquences plus tard.

Je glisse deux doigts sous l'étoffe au creux de ma cuisse et retrousse lentement ma petite culotte, sans quitter Shaw du regard. Lui fixe mon entrejambe demi-nu. Quand je le vois s'humecter les lèvres, je sais que je le tiens.

— Et il est aussi délicieux qu'il en a l'air, dis-je en espérant le séduire assez pour qu'il tombe à genoux. (De l'autre main, j'écarte les lèvres et lui laisse voir le fantastique trésor qui est caché juste au-dessus.) Voilà ce que j'ai, moi, dis-je en frottant mon clitoris du bout du doigt. Comme je vous le disais, il n'est pas énorme, mais nettement plus joli. (J'entends ces mots franchir mes lèvres, mais c'est comme si je me regardais agir sans pouvoir maîtriser mes actes. Même lorsque je continue :) Venez me le sucer, Matthews.

Shaw ne paraît pas surpris le moins du monde. Il se contente de baisser les yeux vers son ordinateur portable et son sexe gonflé.

— Honneur aux dames. Sauf si vous ne savez pas vous y prendre, évidemment...

Encore un défi. Les défis et moi, cela ne fait pas bon ménage. Je suis du genre qui ramasse toujours le gant qu'on jette à mes pieds. C'est un gros défaut, qui a pour déplaisante conséquence de me faire oublier qui je suis.

— Oh, mon petit chou, dis-je en riant, vous vous retrouveriez à gémir comme un petit garçon.

— J'en doute franchement.

— Il faut toujours que vous vous entêtiez, hein ? demandé-je en m'agenouillant. Je vais vous ridiculiser une fois de plus.

— Je préférerais que vous parliez moins et que vous agissiez plus.

— Comme vous voudrez, soupiré-je. Je serai ravie de voir votre air déconfit.

Toujours à genoux, je m'avance encore pour me retrouver entre ses jambes. Shaw sursaute quand je m'empare de sa bite.

— Vous êtes une vraie salope, vous.

— On va voir lequel de nous deux l'est le plus.

Je caresse son gland de ma langue avant de l'engloutir dans ma bouche brûlante. Il sent bon, sortant tout juste de la douche et la peau douce est tendue sur sa chair gonflée où palpitent des veines gorgées de sang.

Shaw pousse un soupir en renversant la tête en arrière et je remarque ses mains crispées sur les rebords de la banquette tandis que je le suce avec ardeur. Inutile de dire que je me sens vengée. Il pourrait se laisser aller et savourer ce qui est probablement la plus belle pipe de sa vie, mais cela ne suffit pas à Shaw Matthews. Oh, non. Apparemment, il ne veut pas perdre une miette du spectacle, car il parvient à redresser la tête pour me regarder.

— Bon sang, je préfère nettement votre bouche quand c'est moi qui la remplis.

En représailles à ce commentaire désobligeant, je lui érafle la bite du bout des dents, mais c'est plus de plaisir que

de douleur qu'il gémit en réponse. Ce grognement guttural fait vibrer ce que j'ai de plus intime et je me sens mouiller, ce qui me fait vraiment enrager. Je ne veux pas être attirée par cet homme que je déteste franchement, mais mon corps ne l'entend apparemment pas de cette oreille.

— Enlevez votre jupe, mais gardez vos chaussures, dit Shaw en ôtant mes épingles à cheveux et en libérant mes boucles.

— Allez vous faire foutre, réponds-je après avoir abandonné son sexe pour dégrafer ma jupe et la faire glisser le long de mes cuisses.

Bon sang, depuis quand je le laisse

me dire ce que je dois faire ?

— Par vous, j'espère, ricane-t-il en descendant son pantalon. Venez là finir de me sucer.

Il me saisit par la nuque et me pousse la tête vers ses cuisses. Je me laisse faire tout en le fusillant du regard, mais j'en ai autant envie que lui.

— Mmm... Vous aimez sucer, hein ? Et moi qui étais persuadé que vous étiez vierge ou lesbienne, dit-il en m'empoignant les cheveux pendant que je m'active sur sa personne. Finalement, vous êtes une vilaine petite qui aime sucer des bites à l'arrière des limousines.

Je réponds par un grognement. Il a

trouvé ma faiblesse : j'adore qu'on me dise des cochonnetés. Toutes ces bonnes manières et cette retenue que je dois pratiquer au quotidien du matin au soir n'ont pas leur place dans ma vie sexuelle. J'aime que ça bouge. Que ce soit hard. Et coquin. Et même si je déteste le type que je suis en train de pomper, j'adore avoir sa grosse bite dans ma bouche.

— Vous savez ce qui arrive aux vilaines petites filles, hein ? continue-t-il tout en me maintenant en place et en se penchant en avant. Elles se font claquer le cul.

Sa main s'abat sans ménagement sur mes fesses.

Je pousse un gémissement. Il me

redresse la tête et la plaque de nouveau sur son entrecuisse. Je lui empoigne les jambes, me mettant entièrement à sa merci — chose que je n'aurais jamais autorisée dans d'autres circonstances — et le laisse m'imprimer le rythme qui lui convient.

— Bon Dieu, oui... Suce-moi, gémit-il tout en me fessant de nouveau, car à chaque claque, je le prends encore plus profondément en bouche.

Il ne me ménage pas, mais je lui rends la pareille en enfonçant mes ongles dans ses mollets et en le pompant de plus belle.

Les bruits de succion et nos gémissements de plaisir indiquent à quel point nous sommes désormais

brusquement avides l'un de l'autre. Nous finissons par collaborer vers un objectif commun. Le sens de la compétition est toujours là – nous essayons tous les deux de faire céder l'autre le premier – mais nous œuvrons ensemble et nous y prenons autant de plaisir l'un que l'autre.

Quand j'empoigne ses hanches et enfouis ma tête entre ses cuisses pour l'engloutir jusqu'au bout, il s'immobilise. Sa bouche s'ouvre et il se met à haleter tout en me regardant le besogner. Je le sens tout au fond de ma gorge et même un peu plus loin. Je cesse de lever les yeux vers lui et réprime un sourire, sa bite toujours prisonnière de mes lèvres. Puis je déglutis, enserrant son gland dans le fond de ma gorge.

La sensation arrache un geignement à Shaw et je fais un clin d'œil. On aurait dit un petit garçon effrayé. Je dois dire que mon triomphe est bien mérité.

Cela doit le vexer, car il grommelle un « putain » en me repoussant, si bien que je suis forcée de libérer son sexe.

Je m'affale sur le plancher de la limousine en gloussant.

— Oh, mon Dieu ! La tête que vous avez faite ! Ça valait de l'or ! m'esclaffé-je. J'ai bien essayé de vous mettre en garde, mais vous avez persisté à ne pas me prendre au sérieux.

— Si j'étais vous, je ne rigolerais pas, Whalen. (Shaw desserre sa cravate, se

met à genoux par terre entre mes jambes relevées et d'un geste vif, m'arrache ma petite culotte.) À mon tour.

Avec un sourire narquois, il m'empoigne les genoux et les écarte pour poser mes jambes sur ses épaules.

Sans lâcher mes jambes, il enfouit son visage entre mes cuisses et m'attaque la chatte comme un glouton qui se lèche les doigts après avoir englouti un seau d'ailerons de poulet.

J'étouffe un cri, désarçonnée.

— Oh, bon Dieu !

Shaw lève la tête pour me toiser avec un sourire insolent tout en se purléchant les babines avec langueur.

— Mmm, vous aviez raison. C'est plus savoureux que ça en a l'air.

Il y replonge la tête, léchant frénétiquement chaque centimètre de ma chair ruisselante. Des paroles inarticulées m'échappent en écho aux lapements avides de Shaw. Les sensations qu'il suscite au creux de mon ventre ne ressemblent à rien de ce que j'ai éprouvé jusqu'ici. Mon cœur bondit dans ma poitrine comme si je plongeais du sommet de montagnes russes. Il continue de me dévorer en gémissant et en grognant. Jamais je n'ai entendu, vu ou éprouvé rien de plus sexy.

Et je lui en veux d'autant plus.

Je me cambre vers lui, mais il décide

de me punir de l'avoir fait gémir et il relève la tête, ne faisant plus qu'effleurer mon entrecuisses en me refusant ce que je désire le plus.

— Il ne me semble pas vous entendre rire, à présent, Mlle Whalen. Le ticket de métro est une bonne idée, au fait. Moi qui vous imaginais avec la touffe intacte. (Son haleine brûlante vient caresser mes chairs à vif.) Je pourrais vous faire jouir, vous savez. Mais quel serait l'intérêt pour moi ?

Haletante, je me creuse la cervelle pour trouver une solution adéquate. Je désire si désespérément être soulagée et assouvir mes besoins les plus primaires que j'en oublie toute raison. Mon corps

se mutine, mais je n'en ai cure. J'ai envie de lui.

— Baise-moi, murmuré-je.

— Pardon ?

Shaw est un salaud de la dernière espèce. Ou un imbécile.

— Je veux que vous me baisiez, dis-je comme si je parlais à quelqu'un qui a des difficultés à comprendre, au cas où il aurait vraiment été un idiot. Fichez-moi votre bite dans la chatte et baisez-moi à me rendre dingue. À moins que vous n'en soyez pas capable ? Les rumeurs que les filles du bureau répandent sur vous doivent être quand même un peu vraies.

Shaw me lâche les jambes et se penche

sur moi, collant son nez contre le mien. Sa bite glisse sur ma chatte ruisselante, manquant de me faire perdre mon sang-froid.

— Si on fait ça..., commence-t-il. (Mais il n'achève pas quand je m'arc-boute pour me frotter contre lui.) Si on fait ça, reprend-il, pas un mot à quiconque. Je sais que vous aurez du mal à ne pas vous en vanter, mais pas question que tout le monde sache que j'ai baisé la pire garce du bureau.

— Qu'est-ce que vous vous la racontez.

Il se mord la lèvre, sans pouvoir tout à fait réprimer un sourire insolent. Puis il se tortille au-dessus de moi.

— Ça vous plairait que je vous saute, hein ?

Oh, oui.

Je lève les yeux au ciel tout en enroulant quand même mes jambes autour de ses hanches, mais je refuse de répondre à cette dernière question. Cependant, j'ai tout de même quelque chose à préciser.

— Je vous prie de croire que c'est réciproque. Et je suppose que vous êtes suffisamment soucieux de vous-même pour n'avoir aucune maladie, même si vous courez les putes ?

Car il faut effectivement que ce soit bien clair.

— Je suis parfaitement sain. Et vous ? Vous prenez la pilule ? demande-t-il tout en se frottant encore contre moi.

S'il continue comme ça, je suis sûre de perdre la tête. Mais qu'est-ce que je m'imagine ? En réalité, je l'ai déjà perdue, sinon je ne me comporterais pas comme une traînée.

— Comme si j'avais envie de donner naissance à une progéniture dégénérée comme la vôtre.

— Que c'est drôle, ricane Shaw. Moi qui croyais que vous n'aviez pas d'humour.

— C'est cela, oui, dis-je en passant les doigts dans le col de sa chemise.

Évidemment que je prends la pilule.
Quant à ça, ça va valser.

Je défais prestement les quatre premiers boutons de la chemise, révélant deux pectoraux saillants et une tablette de chocolat. Mes mains caressent sa peau brûlante et palpent les contours de ses muscles lisses, puis je les passe dans son dos et l'attire contre moi. Je lève la tête et pose les lèvres au bas de son cou. Son parfum — mélange de savon, d'eau de toilette et d'odeur d'homme — est délicieux.

— On essaie de me marquer, Whalen ?
Je ne suis pas branché suçons, m'avertit-il avant de se redresser et de s'attaquer aux boutons de mon chemisier.

Il s'arrête après avoir suffisamment déboutonné pour découvrir les secrets qu'il dissimule. Il passe les doigts sous les bonnets de mon soutien-gorge et le tire vers le bas pour libérer mes seins.

— Putain de beaux nichons, murmure-t-il.

Il baisse la tête et emprisonne un téton entre ses lèvres tout en pétrissant l'autre sein d'une main. Sa langue me titille et je me cambre en l'empoignant par les cheveux pour l'immobiliser. Shaw s'occupe de mes seins et entreprend de sucer voracement l'espace entre mes deux seins.

— Salaud, murmuré-je, furieuse qu'il se permette des choses qu'il m'interdit.

Je ne suis guère convaincante, étant donné que je lui presse la tête contre ma poitrine en gémissant, sans vraiment essayer de l'empêcher de continuer. Pour me punir, il se met à me sucer de plus belle, puis il s'interrompt et se redresse pour contempler son œuvre avec un grand sourire satisfait, aussi irritant que séduisant.

— Quand on fait un suçon, on s'arrange pour que ce soit à un endroit discret, observe-t-il.

— Comment savez-vous que personne ne le verra ? demandé-je avec un sourire sarcastique.

— Vous voulez dire que vous couchez avec tout le monde ?

— Pas plus que vous.

— Vraiment ? répond Shaw en haussant un sourcil. Eh bien, permettez-moi de vous offrir ce que vous désirez tant.

Il se met à travailler mon clitoris du bout des doigts tout en me titillant la chatte du bout de son gland, contemplant le spectacle, lèvres entrouvertes, fasciné. Il entre en moi et ressort sans aller plus loin que le bout de son sexe.

— Bon sang, ce que vous êtes serrée.

Je ne peux m'empêcher de saisir la perche qu'il me tend.

— C'est tout ? Je vous croyais mieux monté que ça. Je dois dire que je suis un

peu déçue.

Shaw s'interrompt et me regarde. Je ne le fais pas rire. Je sens qu'il va me clouer le bec d'une remarque bien sentie, mais il se contente de me faire un clin d'œil et de donner un bon coup de reins. Je m'arc-boute et réprime un cri.

— Pardon ? Je n'ai pas bien entendu, fait-il avec un sourire narquois.

Je lui flanque une tape sur la poitrine.

— Bon sang, Matthews ! Vous auriez pu me prévenir avant de chercher à m'éventrer !

— Oui, je suis assez énorme, c'est vrai. Peut-être que si vous appreniez à fermer votre petit clapet...

— Fermez-la, vous, et baissez-moi.

Je n'ai aucun scrupule à profiter de lui pour assouvir mes plaisirs coupables, mais je préfère ne pas subir son arrogance.

Shaw se retire presque entièrement, puis il me pénètre de nouveau lentement, nous arrachant un gémissement à tous les deux. Puis il se colle contre moi et ondule des hanches avec sur le visage une expression qui en dit long sur le plaisir qu'il éprouve. Et quand je ferme les yeux et me mords la lèvre, voilà que Shaw commet l'impensable. Il se penche et s'empare de mes lèvres, embrassant la femme qu'il considère comme son ennemie, comme une garce glaciale qui

préférerait cracher sur sa tombe que le regarder en face.

Et voilà que je lui rends son baiser. Seigneur, ce type sait y faire.

Ensuite, tout commence à vraiment s'échauffer. À tel point que je suis forcée de lui empoigner les fesses et d'y enfoncer mes ongles pour me cramponner quand ses coups de boutoir deviennent de plus en plus rapides et insistants.

Je me laisse aller entre ses bras, m'offrant à son sexe long et épais qui me remplit totalement. Jamais je n'avais été aussi avide et aussi prête à me laisser posséder par un homme. Et il sait s'y prendre, sans tâtonner, il sait comment bouger les hanches et se frotter contre

mon clito juste ce qu'il faut pour m'amener au bord de la jouissance. Mais il ne parle plus, alors que j'avais adoré les saletés qu'il m'avait sorties quand je suçais sa bite énorme.

— Je vous déteste, murmuré-je entre deux baisers torrides. Vous êtes un coureur de putes et je n'en reviens pas de vous avoir laissé me sauter, mais bon Dieu, ce que c'est bon.

— Eh bien, si je suis un coureur de putes, du coup, vous en êtes une, gémit-il. Une pute avec une petite chatte bien serrée qui adore qu'on la démonte.

Et sur ce, Shaw me besogne de plus belle, ses hanches claquant contre mes cuisses.

— Oh, bon Dieu, oui, gémis-je.
Baisez-moi, Shaw. Plus fort.

De toute évidence, j'aime qu'on me parle aussi brutalement qu'on me baise, et cela semble être tout à fait à son goût. Il me tire les jambes pour me poser les talons sur ses épaules, puis il m'empoigne les hanches et me donne ce que je réclame.

— Ça vous plaît, hein ? Vous aimez vous faire sauter par le mec que vous méprisez ?

— Oui... Encore.

Comme s'il n'en faisait pas déjà assez, je glisse une main entre nous pour me caresser.

— Salaud.

J'en connais un qui apprécie le spectacle et je ne dédaigne pas de lui en laisser voir davantage. Surtout quand il me sort des saletés. Je me tripote le clito à deux doigts d'un geste rapide avant d'appuyer dessus, puis de lui décocher une claque.

— C'est bien. Caressez-moi cette jolie petite chatte. Faites-vous du bien, mais vous n'avez pas le droit de jouir. Votre orgasme est à moi. C'est entendu ? À moi.

Je lève la main pour lui montrer mes doigts luisants.

— Bon Dieu, ce que je mouille.

Un grondement de fauve monte dans la

poitrine de Shaw, et d'un seul coup, il se précipite en avant, me soulevant les jambes sur ses épaules tout en posant les mains sur le plancher de part et d'autre de ma tête afin de pouvoir me sucer les doigts. Sous cet angle, il peut me pénétrer encore plus profondément, et je suis parfaitement à l'aise. Encore que ce soit le cadet de ses soucis. Me faire baiser à fond, c'est tout ce que je demande, et c'est exactement ce qu'il fait.

Sa langue avide me lèche les doigts sans en perdre une goutte. Nos corps claquent l'un contre l'autre. Je ne sais pas si ce qu'il fait lui est agréable ou s'il se soucie de me faire du bien. Je dirais plutôt que nous sommes tous les deux gagnants. Je ne tiens pas à ce que mes cris

de plaisir lui fassent prendre le melon, mais rester silencieuse est un peu trop me demander. Toutes mes inhibitions se sont envolées et je ne contrôle plus grand-chose. De toute façon, je m'en fiche.

Il se trouve que Shaw a eu les yeux plus gros que le ventre : il se retire de moi et me relève les genoux si bien que mes hanches se soulèvent du sol. Une fois de plus, il enfouit son visage entre mes cuisses et me lape la chatte. Quand il enfonce sa langue en moi, je pousse un cri, prise de court par mon orgasme. Il ne s'arrête pas là. *Merci, mon Dieu, de ne pas avoir fait de lui un salaud égoïste.* Il continue de me lécher et me sucer jusqu'à ce qu'il ne reste plus une goutte, et c'est alors que je retombe, inerte.

— Oh-oh. Pas question, dit-il sévèrement. Nous n'avons pas encore terminé. Redressez-vous et venez lécher ce qui reste de vous sur ma bite.

Je ne discute pas. Je n'en ai pas non plus terminé. J'ai envie de tout cela — envie de lui comme je n'ai jamais désiré aucun homme. Il est évident qu'il m'a bousillé les neurones aussi, car je ne suis plus capable d'une pensée rationnelle.

Il me tire à lui et me pousse la tête sur son bas-ventre pour me fourrer sa bite dans la bouche. Sa main qui me saisit les cheveux me fait mal, mais cela ne fait qu'attiser le feu qui est en moi. Je prends le dessus, je l'engloutis, savourant ma propre écume pendant qu'il me pousse la

tête. Je gémis en prenant cette offrande tandis qu'il renverse la tête en arrière pour mieux savourer le plaisir du péché auquel nous nous livrons.

— Bon Dieu, vous sucez comme une reine, dit-il. (Mais il n'en a pas encore fini avec moi.) Mettez-vous à genoux. Je vais vous baiser comme vous le voulez. Comme la petite salope perverse que vous êtes mais refusez d'admettre.

Je me redresse en m'essuyant les lèvres d'un revers de main.

— Des promesses, toujours des promesses, le défié-je tout en me mettant en position, désirant ce qu'il pensait être une menace, mais qu'en réalité je convoite.

— Penchez-vous sur la banquette, m'ordonne-t-il. Ça va vous cuire. Ça va aller vite. Et ça va être le meilleur coup de toute votre vie. Essayez de ne pas tomber amoureuse pour autant.

Il m'empale sur sa bite, avec un violent coup de reins, sans crier gare. Je me cambre et pousse un cri. C'est un délicieux supplice que je savoure totalement, et je sais que si je continue de le défier, il m'en redonnera encore.

— Oh, bon Dieu, espèce de salaud, gémis-je, les dents serrées.

— Vous adorez ça, et vous le savez très bien, dit Shaw en me plaquant la joue contre la banquette et en s'enfonçant de nouveau en moi. C'est comme ça qu'on

baise les femmes qui font semblant de dominer mais qui ont secrètement envie de se faire dominer, Cassidy. Par-derrière, clouées au sol sans rien pouvoir faire d'autre qu'accepter leur sort.

Il se penche sur moi et son haleine haletante caresse mon oreille. Ses hanches roulent contre mes fesses, les muscles de ses cuisses se crispent et se détendent à chaque coup de boutoir, tandis qu'il essaie de se contrôler et de maintenir mon corps qui se tortille.

— C'est comme ça que ça vous plaît ? gronde-t-il d'une voix rauque entre deux implacables coups de reins. Vous faites mine d'être indépendante, de ne pas avoir besoin d'un homme. Mais vous savez

comme moi ce que vous voulez vraiment, c'est être dominée, laisser tomber le masque – le petit rôle que vous jouez si soigneusement –, vous soumettre et vous laisser baiser.

Shaw me mord l'épaule comme pour me posséder. Ses doigts se crispent sur mes hanches alors qu'il s'enfonce en moi autant qu'il peut. Étant donné la taille de sa bite, c'est sacrément profond, dans cette position. Il se déhanche, m'arrachant des gargouillements et des gémissements de plaisir, tandis que ses coups de reins s'accélèrent. Je riposte en faisant la seule chose possible en pareille position : je me crispe sur lui en rythme.

— Bon Dieu ! Merde ! Je vais...

Le reste se perd dans un râle.

— C'est ça, connard ! Qui est-ce qui commande, à présent ? (Je ne tiens pas à dominer la situation, mais je ne vais pas non plus lui laisser diriger les débats sans discuter non plus.) C'est agréable, hein ? Vous ne pouvez plus vous retenir. Vous avez une putain d'envie de jouir. De tout lâcher. Cédez, Shaw. Jouissez-moi dans la chatte.

Ses mains se raidissent et je sais qu'il va jouir. Je me colle contre lui, refusant de le laisser se retenir de me donner ce que j'ai tant travaillé à obtenir.

— Bon Dieu ! Non, pas tout... de suite.

Je m'arrache à son emprise, certaine

que je vais avoir un bleu demain matin. Je me retourne avant qu'il ait le temps de comprendre ce que je fais, et je prends sa bite dans ma bouche. Je le suce et je le lèche, tout en prenant ses noix dans mes mains et en les caressant pour qu'elles lâchent tout.

— Avalez ! Pas question de recracher !

Shaw s'enfonce jusqu'à ce que je sente son gland au fond de ma gorge, puis il jouit dans un grondement. Un liquide épais et brûlant gicle tandis qu'il se raidit et que je continue de le caresser de la main et de la langue, en prenant tout ce qu'il me donne.

Cela terminé, je lève vers lui un sourire satisfait et narquois tout en

m'essuyant les lèvres.

— Hum. Délicieux.

Un bruit perçant me vrille les tympans et je me redresse d'un seul coup en tendant le bras pour assener une claque à l'origine de ce vacarme strident, comme j'en ai l'habitude. J'ai la tête en feu. Et en plus, je n'y vois rien et je n'ai pas l'esprit très clair non plus. Je suis dans un sacré état de confusion, et ce n'est rien de le dire.

Où suis-je ? Je regarde autour de moi, et l'environnement familier de ma chambre commence à apparaître. Je suis seule.

Au coin de ma bouche, quelque chose

d'humide éveille mon attention et un souvenir qui me paraît encore bien proche me fait frémir. Je m'essuie les lèvres en poussant des cris de dégoût.

Fausse alerte. Ce n'est pas le sperme répugnant de Shaw. Juste de la bave.

— Qu'est-ce que... ?

J'ai du mal à reprendre mes esprits et je me rends alors compte de ce que mon cerveau tente de réprimer.

— Nooon ! gémis-je en retombant dans mon lit et en me couvrant la tête de mon oreiller. Non, non, nooon !

Je viens de faire un rêve érotique torride où mon ennemi mortel avait le premier rôle. Et je n'ai jamais rien connu

d'aussi délicieux.

Je préférerais être morte...

3

Shaw

Il est 6 h 30, une vieille série beugle à la télévision dans ma chambre et j'ai mal au bas-ventre, allez savoir pourquoi. Je me suis encore endormi devant la télévision, mais il est rare qu'une série des années soixante me cause ce genre de douleur.

Je suis chaud et je bande à m'en faire exploser. Comment je peux encore être

aussi excité après la nuit que j'ai passée avec Yvonne, c'est toute la question. Ou bien elle s'appelait Yvette ? En tout cas, il est clair que je l'ai oubliée aussi facilement que son prénom. Mais peu importe, elle n'a été qu'un moyen de me soulager, même si cela n'a pas été aussi plaisant que je l'espérais quand j'ai quitté le Monkey Business après m'être frotté une fois de plus à la mégère.

Je devrais pourtant être habitué aux horreurs que Cassidy débite sur moi. Ça ne devrait pas m'effleurer. Je devrais m'en contrefoutre, mais cette bonne femme a le don de s'insinuer en moi et de m'obséder à tel point que je vois rouge dès que je suis dans la même pièce qu'elle. Du coup, je ne comprends

vraiment pas pourquoi c'est elle qui occupe toutes mes pensées depuis que je me suis réveillé en constatant que j'avais monté la tente. Je jette un coup d'œil sous le drap en m'attendant à trouver un Alien jaillir de moi. Et je pousse un soupir de soulagement en ne voyant rien qui sort de l'ordinaire. Enfin, rien à part l'énorme et exceptionnelle gaule qui réclame mon attention.

Très bien. Puisqu'il le faut. En revanche, comme il n'est pas question de souiller mes draps propres, je me lève pour filer sous la douche et faire le nécessaire. Même si je suis un peu dépité que ce soit Cassidy et ses lunettes de bibliothécaire qui m'excitent à ce point.

Apparemment, mon esprit a décidé de continuer à me jouer des tours. Quand j'ouvre la porte de la salle de bains, je suis immédiatement assailli par le souvenir de mon premier jour chez SSE, après mon stage dans la filiale britannique de la firme. Je me rappelle avoir passé la porte de la salle où la réunion avait déjà commencé et avoir été présenté à la toute dernière arrivée dans l'équipe. J'étais très sûr de moi, mais les nouveautés ont toujours eu le don de me mettre un peu à cran. Quoi qu'il en soit, quand la porte s'est ouverte et que j'ai eu droit à un grand sourire de Monty Prather, je suis entré, tête haute, comme si j'étais le roi du monde.

J'ai du mal à l'admettre aujourd'hui,

mais j'avais jugé sur le moment que Cassidy Whalen était d'une beauté sobre et élégante. Cette beauté naturelle que beaucoup d'autres femmes tentent d'imiter en forçant sur le maquillage m'avait donné envie de collaborer étroitement avec elle. Seulement, il avait fallu qu'elle l'ouvre.

Lorsque toute l'attention avait délaissé le nouveau bibelot scintillant au profit des derniers champions universitaires prometteurs que Striker espérait recruter, Cassidy s'était imperceptiblement penchée dans ma direction. Elle m'avait toisé par-dessus ses lunettes et avait murmuré : « Bienvenue à bord. Je suis sûre que vous serez parfait pour nos clientes. » Tout cela avait été dit d'un ton

désinvolve, puis elle s'était retournée comme si c'était la manière normale d'accueillir quelqu'un.

— Qu'est-ce que vous sous-entendez ?

Son insinuation m'avait tellement choqué que j'avais involontairement haussé le ton et que j'avais dû attendre que tout le monde se retourne de nouveau vers le devant de la salle pour répéter ma question un ton plus bas.

— Ne vous vexez pas. Nous avons tous un rôle à jouer.

— Ah bon ? Et le vôtre, ce serait lequel ?

Elle avait encore haussé un peu plus son petit nez.

— Moi, je recrute ceux qui rapportent.

J'avais failli éclater de rire, mais il n'était pas question d'attirer encore davantage l'attention sur moi durant ma première réunion.

— Et vous ne m'en croyez pas capable ?

— Si elles portent une jupe, si.

J'entrouvre la porte de ma douche, un peu énervé. Non seulement parce que je l'ai laissée avoir le dernier mot il y a un an, mais aussi parce que je ne m'en suis toujours pas remis.

— Bon Dieu, si seulement elle pouvait la fermer ! grommelé-je en entrant dans la douche.

J'ouvre le robinet et le jet d'eau brûlant qui jaillit sur mon visage et ma poitrine me force à me tourner. Il y a beaucoup de pression dans mon immeuble. Peut-être trop. En tout cas, le débit égale facilement celui de Cassidy.

Alors on traîne, Matthews ? Vos amis friqués ont autre chose à faire, ce soir ?

Je m'empare du flacon de shampooing et j'appuie tellement fort dessus que j'en mets partout.

— Qu'elle aille se faire foutre ! m'exclamé-je en reposant brutalement le flacon sur l'étagère.

Avec un grognement dépité, je m'applique le shampooing sur les

cheveux et je le fais mousser.

Depuis votre arrivée, vous vous comportez comme si tout vous était dû.

Ce n'est pas vrai. Je bosse dur. Je n'ai jamais bossé autant nulle part. Et tout ça parce qu'elle m'a défié dès le premier jour en insinuant que je ne pouvais ramener que des femmes comme clients. Si ça, ce n'est pas du sexisme à l'envers. J'ai largement fait mes preuves, mais croyez-vous que ça lui ait cloué le bec ? Pas du tout. Elle me taille à la moindre occasion.

... l'arracher à vos précieuses petites menottes manucurées.

Je fais sauter le capuchon du gel

douche avec une grimace. Je me fiche de ces trucs, je ne suis pas efféminé. Je fais couler une généreuse dose de gel dans ma main et j'entreprends de me frictionner le visage, la poitrine, les aisselles et les bras.

... vous croyez que tout vous est dû.

— Tu parles.

Là, elle était loin du compte.

Ensuite, je me savonne les abdos, et puis je descends, vers cette satanée gaule.

Vous n'avez jamais eu peur de rester la langue collée sur ses bottes à force de les lécher ?

Si seulement elle pouvait la fermer. J'empoigne ma bite dressée et je serre,

assez satisfait du soulagement temporaire que cela me procure. Je vais lui clouer le bec en lui fourrant ma bonne grosse bite dedans.

Je ferme les yeux et je m'imagine en train de lui empoigner les cheveux et la forcer à baisser la tête. Mon gros gland approche ses lèvres, se colle à sa bouche pour exiger qu'elle l'accueille. Dès qu'elle l'ouvre pour dire quelque chose, j'en profite pour lui enfourner ma bite et l'empêcher d'en rajouter. Et ça marche. Je ne l'entends plus, mais je suis sûr que je la sens et que je la vois. Elle est à genoux, comme elle devrait toujours être, la bouche distendue par ma bite. Elle me griffe le ventre des ongles, mais ce n'est pas pour me repousser. Elle m'attire

contre elle, elle en veut encore plus et lève vers moi ses yeux verts. Cassidy est furibarde, mais elle est folle de ma bite et elle adore se retrouver à ma merci. Et je n'ai aucune pitié.

— Oh, c'est tellement plus agréable, dis-je, savourant le silence.

Je commence à donner quelques coups de reins dans ma paume, les yeux toujours fermés, tout en m'imaginant défoncer la bouche de Cassidy. L'eau tombe en pluie sur mon dos et je m'appuie du pied à la paroi pour mieux profiter de mes coups de reins maintenant que j'ai trouvé un meilleur usage pour la bouche de Cassidy.

Je retire ma bite, mais je ne lui permets

de reprendre son souffle qu'un bref instant avant de lui replonger la tête dessus. De ma main libre, je me caresse les noix comme le ferait Cassidy de sa langue. Après quoi, je lui incline la tête de côté pour qu'elle m'en suce délicatement une, puis l'autre.

— Doucement..., dis-je en sentant la tension quitter mes épaules. Bon Dieu, ce que c'est bon.

Elle a glissé les mains à l'intérieur de mes cuisses et elle s'en donne à cœur joie de la langue et des lèvres, essayant de les gober toutes les deux en même temps. Cela lui plaît tellement que je l'empoigne par les cheveux pour lui relever la tête et lui enfourner ma bite à nouveau. Le petit

frôlement des dents doit être sa manière de me punir, mais j'adore ça.

Je ne devrais pas.

— Merde !

J'ouvre les yeux et je vois les muscles et tendons crispés de mon avant-bras, les veines gonflées par le sang poussé par mes battements de cœur désordonnés. La poigne de fer qui enserre mon sexe n'est pas normale. Pas plus que l'extrémité violacée qui apparaît et disparaît à chacun de mes va-et-vient.

Je ne voulais pas penser à elle. Je voulais juste qu'elle se taise, bon sang.

Quand je referme les yeux, elle est toujours là et je n'ai d'autre choix que de

finir ce que j'ai commencé. Les sensuelles lèvres écarlates de Cassidy astiquent ma bite meurtrie par le frôlement de ses dents. Je me mords les lèvres et je renverse la tête en arrière tout en lui besognant la bouche de plus belle. Je ne l'entends plus. À vrai dire, je n'entends plus rien d'autre que le fracas de l'eau qui gicle sur le sommet de mon crâne.

Mes noix remontent tandis qu'une sensation familière me chatouille le bas-ventre. Je baisse la tête et j'ouvre la bouche avec un râle rauque quand le plaisir qui s'est accumulé atteint son comble et se précipite vers l'issue la plus proche.

Je jouis. Comme un forcené. Et à chaque giclée, la tension s'apaise un peu plus en moi, jusqu'à ce que je sois totalement épuisé. Deux dernières caresses apaisantes suffisent pour conclure le supplice que je me suis fait subir.

Et là, je baisse la tête. J'aurais pu calmer cette érection matinale d'une simple douche froide. Je n'étais pas obligé de tomber aussi bas. De la laisser gagner. Une fois de plus.

Mais ce qui m'énerve le plus, c'est que je me sens plus satisfait de m'être branlé en pensant à Cassidy Whalen que je ne l'ai été en baisant Yvonne trois fois la nuit dernière. Il y a vraiment quelque

chose qui cloche.

La douche refroidit. Des gouttelettes dégoulinent de mes cheveux pour rejoindre les filets d'eau qui ruissellent le long de mes bras, se divisant pour couler de part et d'autre, comme des veines transparentes révélant la manne qui circule en elles avant de se rejoindre un peu plus loin. C'est drôle comme la pression du quotidien peut céder devant les délicats agencements de la nature.

Je ne sais absolument pas pourquoi je me fais cette réflexion, mais elle me paraît importante.

Cassidy

Quelque chose ne va pas chez moi. C'est affreux. Hier, j'étais relativement normale, du moins c'est ce que je pensais, mais aujourd'hui, je suis une perverse masochiste.

Tout est la faute de Shaw. Je ne sais pas comment, mais ce salaud sournois a réussi à me droguer pour me violer en rêve. Ou il a payé une prêtresse vaudou pour qu'elle me jette un sort, ou bien c'est un savant fou qui s'est introduit chez moi par effraction et m'a grillé la

cervelle pendant mon sommeil. Quoi qu'il en soit, je n'arrête pas de penser à Shaw d'une manière tout à fait inconvenante.

La douche de ce matin a été une horreur. Une agréable horreur, mais une horreur quand même. Ce qui a commencé comme d'habitude s'est terminé dans un orgasme inattendu. J'ai même essayé de me faire couler du shampooing dans l'oreille dans l'espoir de me débarrasser de ces pensées malsaines par un lavage de cerveau. Et ce n'est pas tout.

Pendant que je faisais la queue au café où je passe chaque matin avant d'aller au bureau, j'ai lu les textos d'excuses envoyés par mes amis incroyablement

mal élevés. Ils me le paieront plus tard, ces trois-là. À force de minutieuses déductions, j'ai conclu que c'est à force de me répéter hier soir que je devais séduire Shaw qu'ils ont fini par invoquer ce démon incubé.

C'est là que j'ai entendu la voix de mon cauchemar. Bien entendu, j'ai relevé la tête et qui croyez-vous que j'aie vu ? Shaw Matthews, évidemment.

Mais *qu'est-ce* qu'il lui faut ? D'abord il veut mon boulot, ensuite, mon pub, mes amis, et maintenant mon café ? Je commence à me dire que je devrais peut-être aller voir les flics et déposer plainte pour harcèlement. Non, mais c'est vrai, il lui faut tout ?

La serveuse beaucoup trop jeune pour lui tend à Shaw un gobelet où elle a écrit son prénom, ainsi que le sien, Tiff (avec un cœur en guise de point sur le *i*) et son numéro de téléphone.

— Goûtez, fait-elle avec un sourire engageant tout en se penchant exagérément pour lui offrir le spectacle de son décolleté.

Shaw boit une prudente gorgée, puis il lèche la mousse sur ses lèvres.

— Mmm, mais c'est vrai. C'est aussi délicieux que ça en a l'air.

Cette sensation de déjà vu ! Il a dit la même chose dans mon rêve, juste après m'avoir léchée. Ma matinée gâchée et

mon envie de café passée, je fonce vers la sortie, non sans me cogner à une mère qui donne le sein à son bébé. Du coup, j'ai le malheur de déloger le nourrisson de son téton et le priver de son petit-déjeuner, et il se met évidemment à brailler. Je me répands précipitamment en excuses – tout en me demandant pourquoi cette femme se charge en caféine avant de donner le sein – et je file dehors avant que Shaw m'ait repérée.

Mon comportement n'a ni rime ni raison. Rétrospectivement, je me rends compte qu'il ne peut absolument pas savoir de quoi j'ai rêvé, mais je suis convaincue qu'il pourrait tout lire sur mon visage. Comme si un petit diabolotin surexcité allait apparaître sur mon épaule

et s'écrier : « Oh, mon pote, si tu avais pu voir le rêve qu'elle a fait de toi la nuit dernière... Oh là là ! »

Comme je préfère ne rien risquer, j'opte pour un café un peu à l'écart où Shaw ne viendra pas s'aventurer. En tout cas pas ce matin.

Ce détour me met en retard, ce qui m'agace. La ponctualité est une obsession chez moi. Je suis toujours en avance pour tout, parce que pour moi, être à l'heure, c'est être en retard. Le moindre écart par rapport à mon emploi du temps habituel dérègle toute ma journée et il n'en est pas question étant donné le très important rendez-vous que j'ai après déjeuner. Du coup, quand arrive l'heure de ma pause

de midi, je décide qu'une promenade m'éclaircira les idées. Sauf que c'est tout le contraire qui m'arrive.

Je croise bien cinq limousines durant ma promenade. Ce genre de véhicule dans le centre-ville de San Diego n'a rien d'exceptionnel. Mais cinq en l'espace d'un quart d'heure ? Improbable. Une chose qui ne paraît pas aussi improbable mais qui me laisse perplexe, c'est le couple que je croise, l'un et l'autre arborant un suçon au même endroit. J'entends la voix du type, celle de Shaw :

Quand on fait un suçon, on s'arrange pour que ce soit à un endroit discret.

Un frisson me parcourt l'échine, ma réaction habituelle quand j'entends sa

voix, sauf que là, ce n'est pas un frisson de dégoût. Là, j'y perçois quelque chose comme du désir, et cela me fait gonfler les seins et durcir les tétons au point que le coûteux soutien-gorge qui les abrite ne sert plus à grand-chose.

Quand j'étais gamine, Casey m'avait offert un cadeau confectionné par ses soins, une carte de membre du Comité des tout petits tétés. Quand la puberté était arrivée, je l'avais brûlée. Je n'aurais pas rivalisé avec Pamela Anderson, mais mes seins faisaient sans équivoque plus que remplir la proverbiale main d'un honnête homme. Du coup, j'ai l'impression qu'on ne voit plus que cela et je ne suis absolument pas à l'aise. Je le suis encore moins quand ma promenade se termine et

qu'en tournant le coin de la rue, je débouche sur le trottoir plein de monde devant les bureaux de Striker Sports Entertainment.

Zut !

Shaw est adossé à la limousine noire qui nous amènera à destination, chevilles croisées, son portable à l'oreille. Son costume marine est impeccablement coupé, comme de bien entendu. Shaw a certainement le meilleur tailleur de San Diego en permanence à sa disposition afin d'être toujours sur son trente et un. Il ne m'a même pas vue arriver. Son interlocuteur doit lui avoir dit quelque chose d'amusant, car il renverse la tête en arrière et rit à gorge déployée,

découvrant ses dents éclatantes et plissant le coin de ses yeux. Cela lui donne un air plus humain que je n'aurais cru. Je ne sais pas pourquoi, mais je sors mon portable et j'immortalise cet instant.

Oh, mon Dieu, mais qu'est-ce qui me prend ? Il va vraiment falloir que j'efface cette photo de mon portable, mais ce n'est pas le moment. Je reviens à l'écran d'accueil et laisse tomber l'appareil dans ma besace avant de faire une sottise, genre aller lui dégrafer deux boutons de chemise et le supplier de me jeter un regard sensuel.

— Dites donc ? Vous avez entendu ce que je viens de dire ?

C'est seulement à ce moment que je me

rends compte que je me suis arrêtée pile devant lui et que je le fixe droit dans les yeux en question. Et puis comme il sent bon, aussi. Eau de toilette, fraîcheur citronnée et... cul. Exactement comme dans mon rêve, en fait.

J'aurais dû me douter que ce n'était que le commencement d'un grand bouleversement, que tout allait partir de travers et que ma vie ne serait plus jamais la même. Mais je suis trop occupée à essayer de réprimer un geignement agacé quand la toute dernière obsession de mon cerveau masochiste se mordille la lèvre et me jette un regard où brille une curieuse étincelle. Des yeux couleur de crépuscule juste avant un orage d'été, cernés d'un anneau d'obsidienne, qui

augurent du pire comme du divin.

Ouh là ! Quelque chose vibre en moi, une onde de choc qui va titiller mes parties les plus intimes avant de poursuivre sa course le long de mes cuisses et de disparaître comme un souvenir pas si lointain que cela. Quand sa bouche se tord dans un sourire espiègle, je me dis qu'il a fait quelque chose exprès, qu'il possède vraiment, ainsi que je le soupçonnais, une sorte de sinistre pouvoir grâce auquel il fait exploser les petites culottes, qu'il lit dans mes pensées et qu'il sait très précisément ce que j'ai en tête.

— On a un petit problème ? demande-t-il en désignant mon bas-ventre du

menton.

Oh, mon Dieu ! Mais c'est qu'il lit vraiment dans mes pensées !

C'est seulement quand je baisse les yeux, m'attendant à voir ma petite culotte par terre en lambeaux, que je m'aperçois que mon inconscient s'est mis en branle et a forcé mes mains à empoigner la petite culotte en question dans l'espoir d'empêcher le pire d'arriver. J'ai l'air d'une idiote. Et Shaw Matthews se régale. Cela ne peut pas continuer ainsi, tout de même.

— C'est pour ne pas me faire contaminer par vos miasmes, réponds-je.

Shaw ne perçoit pas l'humour de ma

réponse. Je m'en fiche allégrement. Et je monte dans la voiture. J'éclate presque de rire quand il monte à ma suite et claque la porte, mais c'est alors qu'il tape sur la vitre pour signaler au chauffeur de démarrer. Sauf que pour moi, cela signale tout à fait autre chose.

Je me rends compte que je suis seule à l'arrière d'une voiture avec l'homme de mon rêve érotique.

Bon sang, on est à l'étroit, ici. Mais cela sent bon. Comme Shaw.

— Nom d'un chien, murmuré-je en secouant la tête, espérant m'éclaircir les esprits.

— Vous avez dit quelque chose ?

— Non.

Je me demande s'il est aussi bien doté dans la réalité qu'il l'était dans mon rêve.

Mais cesse donc, Cassidy !

— Bon, j'ai songé à ce qui a poussé Wade à nous envoyer tous les deux voir Rockford ensemble plutôt que séparément.

Dieu merci, l'un de nous deux est capable de raisonner. Même si je dois avouer que je suis choquée que ce soit le beau gosse plutôt que moi.

— C'est vrai ? Et qu'a découvert votre petit esprit simplet ?

— Simplet, glousse Shaw avec son air satisfait. Que vous êtes drôle.

Sérieusement, je crois qu'il veut que nous conjuguiions nos efforts. Pour que la proie n'échappe pas à SSE.

Où ai-je entendu ça ?

— Wade sait très bien que je travaille seule. Et comme le monde entier sait que vous êtes un crétin égoïste, je doute beaucoup qu'il ait cherché à nous faire collaborer. Ce n'est pas le travail d'équipe qui permet de décrocher un sportif ultra-célèbre.

— Ah bon ? Eh bien dans ce cas, pourquoi il nous a envoyés ensemble, à votre avis ?

— La réponse se voit comme le nez au milieu de la figure, Matthews.

Je n'achève pas. Ce n'est pas pour faire du genre ni parce que je ne sais pas quoi dire, mais parce que j'ai fortement l'impression d'être déjà passée par là. Toute cette conversation a déjà eu lieu.

— Très bien. Et c'est quoi ?

Je regarde Shaw. Puis son entrejambe. Puis ses mains, l'une étant toujours au bout du bras qu'il a étendu sur le dossier de la banquette et l'autre posée sur sa cuisse et non en train de tripoter son engin. C'est donc cela. C'est la conversation avec laquelle tout a commencé dans mon rêve. Serais-je une voyante ? Ai-je été frappée par une révélation dans mon sommeil ? Parce qu'une telle coïncidence, hein...

À mon avis, j'ai deux possibilités : soit je laisse cette conversation suivre son cours et je vois si la magie existe vraiment, soit je fais un détour pour éviter de commettre la pire erreur de ma vie.

Shaw incline la tête, ce qui m'oblige à les regarder, lui et ses sourcils haussés bêtement, comme s'il attendait que je lui donne la réponse. Et même si j'ai envie de gémir quand je vois sa langue passer très naturellement sur sa lèvre, je sais ce qu'il me reste à faire.

— Trouvez-le tout seul.

Une réponse aussi décevante qu'inattendue, d'après son expression. Il ne va pas tarder à répliquer, forcément.

— Pfff. C'est tout ce que vous avez à dire ?

Shaw ne pouvait pas manquer de la ramener et d'essayer de me faire passer pour une idiote.

Peut-être qu'il n'a pas tort. Peut-être que les pensées crétines qui m'habitent, y compris mon rêve, devraient me faire comprendre que mes méninges ont besoin d'un peu de repos, qu'elles se mettent en congé avant qu'il soit trop tard. Quarante-trois clients de division nationale, y compris des sportifs olympiques, chacun voulant la plus grosse part du gâteau, une oreille attentive et des sponsors généreux, cela épuiserait n'importe qui. Je suis surmenée. C'est tout. Mais il n'est pas

question que je me repose, même si je deviens folle, et si je veux décrocher ce poste d'associée, il faut que je me donne à fond.

Et il ne faut rien de plus pour que le malaise passe. Quand je pense que je l'ai évité toute la journée alors que j'aurais dû faire tout le contraire. Le véritable Shaw n'a absolument rien de commun avec celui de mon rêve, comme mon esprit voudrait m'en convaincre. C'est un crétin égoïste adepte du sarcasme. Il aura suffi qu'il l'ouvre pour éteindre d'un coup les braises qui subsistaient quelque part dans mon bas-ventre. Je peux compter sur son insupportable personne pour me ramener à la réalité quand rien d'autre n'y parvient.

Sans répondre à la question de Shaw, je m'installe avec mon ordinateur portable, refusant de lui adresser la parole durant le restant du trajet. Il fait la tête comme une gamine vexée et je peux enfin respirer.

Allez, on se concentre pour la mission.

4

Shaw

Denver Rockford adore se faire voir, et avec son mètre quatre-vingt-treize et ses cent dix kilos, on ne peut pas le manquer. Surtout lorsque, perché sur la scène dans un bar karaoké, il beugle faux une chanson de U2. Le petit établissement qui n'a probablement jamais connu salle pleine est rempli à ras bord par la famille de Denver, ses amis, des fans et probablement quelques groupies. Mais la

poignée de vautours armés d'appareils photo, en quête du cliché parfait, sont forcés de rester dehors et ne font qu'entrevoir la scène par les vitres fumées.

Les stars de cinéma, du rock et du sport ont peut-être une vie pleine de glamour, mais cela ne veut pas dire qu'elle soit normale. La célébrité s'accompagne d'une perte de vie privée et tout ce qu'ils font en public est analysé. Certains maîtrisent le fauve médiatique et l'utilisent à leur profit, tandis que d'autres se retrouvent embarqués dans une folle équipée.

Et puis il y a les paparazzis. Eux sont plus que prêts à rendre les célébrités

encore plus célèbres. Exploitation : peu importe que ce soit sous un jour positif ou négatif, du moment que quelqu'un paie pour avoir le droit de regarder la vie privée d'un individu.

Et les fans ? Sont-ils prêts à excuser les écarts de conduite ? Quand une star de la musique, de la télévision ou du grand écran quitte les sommets, cela affecte personnellement ses fans, et leur désaffection est automatique. En revanche dans le sport, un faux-pas d'un joueur peut coûter cher à toute l'équipe. Les fans de sport sont parmi les plus dévoués et indulgents qui soient, et la plupart estiment que c'est leur rôle de protéger l'équipe, tout comme une mère protège sa progéniture. L'équipe tout entière ne doit

pas pâtir sous prétexte qu'un des joueurs a commis une faute. Et dans l'esprit des fans, en cas de crime, il suffit de formuler quelques excuses et de remporter une autre victoire pour avoir purgé sa peine et être pardonné. Après tout, la victoire n'est pas tout ce qui compte : c'est *la seule chose qui compte*.

Mon travail en tant qu'agent ne se limite pas à signer des contrats. L'image d'un client permettant de le vendre, j'ai tout intérêt à ce qu'il présente bien. Le reflet qu'a son comportement sur moi ou ma capacité à faire le boulot n'entrent pas en ligne de compte. Dans ce milieu, tout le monde sait qu'on ne peut guère conseiller quelqu'un qui a assez d'argent pour payer des avocats afin d'être tiré de

n'importe quel boubier où il serait tombé. Certes, c'est triste, mais souvent, plus on parle d'un sportif, plus les fans paient pour aller le voir. Il est presque impossible de convaincre un client de faire machine arrière quand son comportement tapageur lui rapporte assez d'argent pour payer toutes les amendes sans finir ruiné pour autant.

Denver Rockford dit « Rocket Man » n'a pas déraillé. Pas encore. Même s'il adore jeter l'argent par les fenêtres et le faire bruyamment savoir. Il attire beaucoup trop l'attention, ce qui fait que tout le monde l'observe en permanence. Exemple type : le spectacle qu'il donne en cet instant, légèrement aviné, en train de balancer des billets à l'assistance sous

les yeux des caméras et des flashes qui crépitent comme un feu d'artifice un jour de fête nationale.

Eh oui, c'est un flambeur, mais c'est aussi le préféré des fans. Et pas seulement à cause de sa générosité ou parce qu'il sait comment faire la fête. Denver a gagné son surnom de « Rocket » durant sa première année dans l'Arizona, après avoir lancé un ballon à quatre-vingt-quatre mètres, atteignant le receveur qu'il visait en pleine poitrine et remportant le match du championnat. Il n'a pas lancé aussi loin depuis, mais ses statistiques sont toujours hors concours. Ayant lancé pour plus de cinq mille mètres et quarante-huit touchdowns rien que durant la dernière saison, c'est un

quarterback superstar de l'envergure des Peyton Manning, Tom Brady, et autres Drew Brees. S'il continue sur sa lancée, rien ne pourra l'empêcher de les dépasser tous. Sans compter qu'à ce stade, le Hall of Fame lui est gagné d'avance.

Il vaut des millions, et il me le faut. En tout bien tout honneur, entendons-nous. Il me le faut pour que je l'ajoute à mon palmarès de clients.

Le mastodonte s'arrête au milieu de la chanson qu'il est en train de massacrer et jette un coup d'œil vers la porte en tendant vers moi un index énorme.

— Shaw Matthews en chair et en os, tout le monde. Respect !

Il saute de la scène et se précipite vers moi.

— Rocket Man ! Jamais je n'aurais pensé que faire le crooner faisait partie de votre répertoire, dis-je avec mon sourire à cent mille dollars en lui tendant une main qu'il balaie d'un geste.

— Mec, pas de ça avec moi. Tu es de la famille pour Nate et Nate est de ma famille, alors viens par là.

Il m'empoigne par les épaules et me broie dans une étreinte de grizzly.

Il sait que j'ai des vues sur lui et que je ferais n'importe quoi pour le signer. Même si la méthode est discutable. Comme cela prouve aussi que je serais

prêt à faire n'importe quoi pour lui, c'est gagné d'avance, d'après moi. Le regard ébahi que me jette Cassidy m'indique qu'elle vient de comprendre ce qui se passe.

Nate Hutchins fait partie de ma bande. C'est même le numéro un. C'est aussi un champion du monde de skate et de snowboard qui a remporté l'or aux X Games d'été et d'hiver et aux Jeux olympiques d'hiver. Il se trouve qu'il est d'Aspen, Colorado. Tout comme mon prospect. Et comme je lui ai promis qu'il resterait numéro un, il a accepté de jouer les entremetteurs et de me faire bonne presse. N'oublions pas que je suis censé faire équipe.

Après une bonne claque dans le dos, Denver me repousse avec un grand sourire qui illumine son visage.

— Nate t'adore tellement que je commence à me dire qu'il est amoureux de toi. Faut dire que tu es beau gosse, alors il a peut-être des raisons. (Il éclate de rire.) Tu comptes tromper ton régulier avec moi ?

Je lance le mode charme et je me mets au boulot. Je la joue sur le même registre que lui et j'éclate de rire.

— Non, ce n'est pas ce que vous croyez. Je voulais juste voir si ça vous branchait qu'on danse un ou deux slows tous les deux, et on verra sur quoi ça débouche.

Et là, je lui fais un clin d'œil. Pas le genre séducteur. Enfin, si, un peu quand même. J'essaie de le séduire, mais pas pour finir au lit. Et il ne faut pas longtemps avant qu'il gobe tout, hameçon, ligne et plombs.

Seulement, ma très déplaisante collègue n'est pas contente de tenir la chandelle pendant que je ferre mon poisson. Voilà qu'elle s'avance et se faufile devant moi pour se présenter. Elle sait très bien que ce n'est pas moi qui vais lui faciliter la vie.

— Bonjour. Cassidy Whalen. Je suis aussi chez SSE. Ravie de faire enfin votre connaissance.

Elle lui tend une main qu'il ne prend

pas, puisqu'il l'a laissée posée sur mon épaule.

— Cassidy Whalen. J'ai entendu des tas de choses impressionnantes sur votre compte, jeune fille.

Jeune fille. Celle-là, elle ne va pas plaire à Cassidy. La légère crispation de ses épaules et le mouvement de son menton m'indiquent que j'ai vu juste, même si Denver n'a rien remarqué. J'étais sûr qu'elle allait creuser sa tombe si on lui en donnait l'occasion, mais pour le moment, elle s'en tire mieux que prévu.

Cassidy lui décoche un sourire plein d'assurance et se radoucit.

— Alors dites-moi. Que recherchez-

vous exactement ?

Comme il la regarde sans comprendre, elle désigne la scène du menton.

Les sourcils froncés laissent place à une expression que je maîtrise moi-même parfaitement. Il la toise longuement, puis :

— Je crois que je viens de le trouver.

Si je ne savais pas que Cassidy Whalen est un glaçon, là, je pourrais m'inquiéter. Elle pourrait faire une petite moue et enlever ses épingles à cheveux pour assurer sa victoire, mais je suis à peu près sûr qu'elle ignore totalement le pouvoir qu'elle détient. C'est un avantage pour moi. Il faut que je me donne un peu de mal pour persuader Denver que je

vaux mieux qu'elle.

— C'est votre famille ? demandé-je dans l'espoir de détourner son attention.

— Ouais ! Je me plais à les considérer comme mon sang, ma sueur et mes larmes, dit-il en désignant respectivement ses parents, larbins et groupies.

Il rit de sa petite blague. Je dois avouer qu'elle est bien bonne.

— Les filles sont du coin, mais elles savent reconnaître un gagnant. Surtout si c'est un gagnant qui rapporte. Tu sais comment c'est. (Il rit de plus belle.) Mais non, je dis pas qu'elles courent après le fric, chantonne-t-il. Pas vrai ? (Il me décoche un coup de coude qui manque de

me fracturer deux côtes, mais je souris imperturbablement malgré la cuisante douleur.) Maman Rockford n'est pas d'accord. Elle croit que son petit bébé est encore innocent. Je ne le suis pas, assure-t-il à Cassidy en se penchant vers elle avec un clin d'œil.

J'éclate de rire et je lui assène une claque dans le dos tout en le dirigeant vers sa table, ayant repéré les cibles numéro deux et trois. Personne n'a plus d'influence sur un homme célibataire que ceux qui lui ont donné la vie. Mon objectif est de me les mettre dans la poche, ce qui devrait être assez facile.

Les parents m'apprécient. Probablement parce que plus j'enrichis

leurs gosses, plus ils vivent grassement. Si j'ai de la chance, Maman Rockford aura peut-être en elle une cougar que je pourrai entourlouper. Juste un petit peu. Durant ma carrière, je me suis retrouvé mêlé à des histoires avec des mamans plus souvent qu'à mon tour et je n'ai pas envie d'en rajouter. En revanche, Papa Rocket devrait être beaucoup plus facile à gérer. L'ego d'un homme est toujours son point faible. Peu importe que ce qu'on lui dit soit vrai, du moment qu'on le caresse dans le sens du poil.

Maman et Papa sont assis en bout de table et Denver vire trois de leurs voisins avant de s'emparer d'un siège. J'en prends un à mon tour, une fois qu'on m'a présenté comme il se doit et qu'on m'y a

invité. Les mères aiment particulièrement ce genre de choses. Celle de Denver remarque mes bonnes manières et me fait un sourire.

— Très heureux de faire votre connaissance, Mme Rockford.

Je m'incline pour lui baiser la main, mais à mon grand dam, elle la retire. Pas parce qu'elle est offensée. Pas du tout. C'est parce que son attention est ailleurs. Par-dessus mon épaule. Elle se lève et tend le bras entre moi et son fils pour atteindre la seule personne que j'essaie d'écarter. Dans ma petite guerre des nerfs, je tentais de donner à ma rivale l'impression d'être exclue. C'est clairement manqué.

La petite bonne femme rondelette lui fait un sourire encore plus grand et sincère.

— Eh bien, il était temps que nous nous rencontrions, Cassidy Whalen ! (Elle l'attire et la gratifie d'une étreinte toute maternelle.) Je tiens à vous remercier encore pour l'interview et tous les conseils que vous avez donnés à mes followers. C'était très généreux de votre part.

— Oh, mais de rien, Mme Rockford. C'était un honneur pour moi d'être invitée.

— Interview ? De quelle interview s'agit-il ? demandé-je.

Mme Rockford ignore ma question et s'assoit, proposant le siège voisin à Cassidy. Malédiction !

— Qu'est-ce que c'est que ces politesses ? Appelez-moi Delilah. Après tout, nous sommes quasiment de vieilles amies, maintenant.

De vieilles amies ? Je me tourne et je cherche du regard une équipe de tournage, me disant que je suis tombé dans un épisode de *La Quatrième Dimension*.

— Seulement si vous m'appellez Cassidy.

Appelez-moi ci, appelez-moi ça, mais on s'en fiche ! De toute évidence, il y a de l'embrouille dans l'air, et je veux en

avoir le cœur net. Mais je la joue cool et je garde mon sourire Shaw Matthews, même si je suis à deux doigts de perdre mon sang-froid dans cet étalage de politesses.

— Alors, est-ce qu'on a le droit d'en savoir plus sur cette interview ?

— Oh, ce n'était rien.

Eh bien, dans ce cas... Qu'est-ce que ça veut dire ? Rien ? C'est forcément quelque chose puisqu'on vient d'aborder le sujet à l'instant.

Maman Rockford lève les mains au ciel.

— Rien, qu'elle dit. Ce qu'elle est modeste.

— Vous trouvez aussi ? dis-je en me tournant pour fusiller du regard Cassidy qui me décoche un sourire pas si innocent que ça.

— Mme Rockford... (Cassidy marque une pause, le temps de croiser ses longues jambes – geste dont Denver ne perd pas une miette – et de faire un sourire désolé à Maman Rockford.) Delilah tient un blog pour les mères de sportifs. Une sorte de manuel pour savoir à quoi s'attendre quand votre fils devient professionnel. Il y a deux ans, elle m'a interviewée pour un article sur les agents. (Elle hausse les épaules comme si ce n'était rien du tout.) Elle a beaucoup de talent. Vous devriez jeter un coup d'œil à son blog, Shaw. Peut-être que vous y

apprendriez un ou deux trucs sur votre boulot.

Elle éclate de rire. Devant moi. Devant Denver Rockford dit Rocket Man et son fichu père. Qui se mettent à rire aussi.

Là, c'est la goutte d'eau. Je ne prends plus de gants.

La meilleure manière de remédier à une situation où on se retrouve seul contre tous, c'est de se mettre à la même hauteur et d'apprendre à rire de soi. C'est donc exactement ce que je fais.

— Oh, je ne doute absolument pas qu'elle puisse m'apprendre des choses. Même si, heureusement pour son fils, j'en sais assez long sur la question pour lui

décrocher le meilleur contrat qui soit. Et, cerise sur le gâteau, je peux aussi dénicher à son petit garçon plus de pubs nationales que pour n'importe quel autre joueur. Parce que, au lieu de donner des conseils, je serai sur le terrain à gagner de l'argent pour lui. C'est comme ça que je bosse. Pas vrai, M. Rockford ?

Le père de Denver laisse tomber l'aileron de poulet qu'il rongeait pour me gratifier d'un « exactement ! » en hochant la tête. En plein dans le mille.

Boulder Rockford est un bonhomme genre jean et gilet en cuir, avec un portefeuille au bout d'une chaîne et des bottes de moto. Il a le crâne rasé, un élastique à sa barbichette blanche et un

anneau en argent à l'oreille. S'il n'avait pas été en vacances avec sa famille, à tous les coups, il y aurait eu sur le parking une Harley rutilante avec un phare en forme de crâne.

Ce cliché mis à part, Boulder est un businessman. Comme il ne s'intéresse qu'à l'argent que gagne son fils et ne fait confiance à personne, il surveille les chiffres. Un dur qui tient les comptes, ce n'est pas le genre à qui j'ai envie de me frotter. Pas question qu'il me la joue *Sons of Anarchy* : il faut donc que je m'assure de tout faire comme il le demande. Ou du moins le lui laisser croire.

— Vous me plaisez. On dirait que vous savez où vous allez, fait Boulder en

vidant sa bière.

Son enthousiasme pour ma suggestion est exactement ce que j'attendais de la part du chef de famille. J'empoigne la chaise voisine de la sienne – malgré l'épouvantable odeur d'after-shave à deux balles – et la retourne pour m'y asseoir à califourchon, appuyé au dossier.

— Vous avez bien raison. Rocket Man, après la dernière saison, vous pouvez demander ce qui vous chante, mon vieux. Les fans vous adorent, les sponsors salivent à l'idée de coller votre tête sur leurs produits, et...

— On va pas leur en vouloir, hein. Je suis un putain de beau gosse !

— Mais oui, vous êtes beau. Au fait, vous saviez que je suis de Detroit ? (Denver secoue la tête et je profite de l'ouverture pour ne rien perdre de mon élan.) Eh oui. Vous savez ce que cela veut dire, n'est-ce pas ? Cela signifie que j'ai une relation privilégiée avec tous les gens qui sont dans cette équipe. Mais surtout, avec ceux qui décident. Ils me font confiance, et vous devriez en faire autant. Je leur ai déjà parlé de vous, d'ailleurs — j'espère que ce n'était pas trop présomptueux de ma part — et je sais qu'ils sont prêts à lâcher un paquet de fric pour vous avoir. Et je vais tout faire pour.

Mine de rien, je suis en train de toucher au but, prêt à faire ma petite danse triomphale. Et elle serait sexy, par-

dessus le marché. Je suis tout excité, parce que ce genre de truc me fait bander. C'est peut-être un peu tordu, mais au moins, ce n'est pas aussi masochiste que le désastre de ce matin dans la douche. Et c'est le moment que la cause du désastre en question choisit pour brandir le carton rouge et faire retomber le soufflé qui gonflait ma braguette.

— C'est exact, mais comme n'importe quelle autre équipe nationale. Nous pourrions peut-être même vous faire revenir dans le Colorado. Qu'est-ce que vous en pensez ? Vous voulez que votre fils revienne au bercail, n'est-ce pas, Mme Rockford ?

Cassidy continue de jouer la carte de la

mère poule. Elle ne risque pas de gagner avec ça, mais c'est bien essayé.

— Vous pensez vraiment que ce serait possible ? demande Mme Rockford, les deux mains sur le cœur.

Boulder la prend par l'épaule pour la réconforter et je suis démoralisé.

— Évidemment que oui. Denver incarne le Colorado. C'est pour ça qu'on lui a donné ce prénom et sa place est là-bas.

Bon sang, elle est douée. Whalen a repris la tête grâce à son petit stratagème. Les Rockford sont fous d'amour pour leur région. Un amour qu'ils ont dans le sang, d'où le prénom de tous les garçons de la

famille. Chacun porte le nom d'une ville et leur deuxième prénom est toujours Colorado.

D'accord. Je me suis fait avoir. Pas grave. J'ai encore plein d'atouts dans ma manche.

— Vous pourriez tout à fait faire cela. Je pensais que vous choisiriez une équipe que vous pourriez mener au titre mais si vous voulez essayer de renforcer votre équipe maison, on peut faire ça aussi. Comme je vous le disais, on peut tout se permettre.

Tout le monde se tait, là, mais le petit sourire de Cassidy en dit long.

— Vous ne nous étalez pas tous les

gros bonnets que vous connaissez dans le Colorado, Shaw ?

Parfois, j'ai envie de la tuer.

Je hausse les épaules. Elle en sera pour ses frais, avec sa tentative de me faire passer pour un imbécile. Et elle le sait aussi bien que moi.

— Je ne suis pas obligé. Je m'y connais en football américain.

Cassidy lève les yeux au ciel.

— Il a passé toute sa carrière en Europe. C'est le football européen, son domaine.

— Le mien, c'est l'argent.

Elle ne peut pas dire le contraire, elle

qui passe son temps à me reprocher d'être un crétin superficiel né avec une cuiller en argent dans la bouche.

— Je m'y connais aussi. Je sais aussi que l'argent permet de construire une maison, mais ce n'est pas pour autant qu'on s'y sent chez soi.

Je la fusille du regard. Principalement parce que c'est une super-garce, mais c'est là que je me rends compte qu'elle vient de me fournir une ouverture.

— Vous préférez vous faire des amis ou de l'argent ? demandé-je à Denver. C'est à vous de décider.

— Enfin, nous voilà d'accord sur quelque chose, dit Cassidy en se penchant

en avant. C'est uniquement à *vous* de décider, Denver. Vous avez de la chance d'avoir des soutiens. Et ce n'est pas la seule chose sur laquelle nous sommes d'accord. Que ce soit ma vision de l'avenir ou celle de Shaw que vous choisissiez, Striker Sport Entertainment est l'agence faite pour vous.

Voyez-vous ça ! La petite sainte-nitouche nous la joue équipe aussi. Sauf qu'elle utilise une approche différente : la lèche.

Denver repousse sa chaise et se lève.

— Bon, assez parlé affaires pour aujourd'hui. Mon public m'attend.

Il empoigne le grand verre devant lui,

le vide d'un trait et le repose bruyamment, ce qui lui vaut les acclamations de sa petite bande de pom-pom girls et un regard réprobateur de sa mère.

— Barman ! Une autre tournée pour mes potes !

Cassidy et moi comprenons que l'heure est venue de prendre congé. Pas question d'abuser quand on courtise un gros joueur. Et puis, passer trop de temps avec un sportif rend les autres jaloux. J'ai quantité de champions, et chacun d'eux est convaincu d'être ma priorité, parce que c'est comme cela que travaille un bon agent. Et c'est vrai. À chaque fois, je ne pense qu'à celui pour lequel je négocie,

jusqu'à ce que le contrat soit signé et que je passe au client suivant. Mais si jamais je dois revenir au premier, je m'y plie. Comme j'aime que mes clients soient satisfaits, je me donne à fond. Je ferai la même chose pour Denver Rockford, s'il m'en donne la possibilité.

Denver me tape dans la main et me serre dans ses bras. J'en profite pour lui glisser quelque chose que Cassidy, j'espère, ne pourra pas contrer.

— Passez-moi simplement la balle, Rocket Man. Je vous promets que vous ne le regretterez pas.

Denver éclate de rire en me lâchant.

— J'ai pigé, mon pote. On se rappelle,

OK ?

Il se tourne vers ma collègue avec un regard lascif tout en s'apprêtant à lui offrir une étreinte qui lui permettra de poser ses grosses pattes sur ses fesses.

Cassidy les écarte avec un regard sévère. Bon sang, le même que la mère tout à l'heure.

— Quand j'aurai envie que vous me touchiez, Denver Rockford, je vous le ferai savoir.

Elle vient de scier la branche sur laquelle elle était assise. Je suis un peu déçu, à vrai dire. Je voulais avoir l'honneur de la faire dégringoler, mais je me contenterai de torcher en vitesse sur

un coin de nappe le contrat que Rocket Man va signer avec moi en représailles.

Denver et son ego démesuré ne me déçoivent pas.

— Vous savez qui je suis ?

Oh, c'est trop beau ! Je sors mon stylo de ma poche tout en cherchant un coin de nappe.

— Oui, tout à fait, répond Cassidy, les mains sur les hanches. Un client potentiel qui ne sait pas quoi faire de ses mains maintenant que la saison est terminée. Mais on y remédiera facilement une fois que vous aurez signé et que vous reprendrez l'entraînement.

— Bon sang ! Les langues bien

pendues, c'est tout ce qui m'excite, répond Denver en faisant mine de s'évanouir.

Maman Rockford saute sur ses pieds pour lui coller une calotte sur l'arrière du crâne.

— Je ne t'ai pas élevé pour que tu manques de respect aux femmes, mon garçon. Excuse-toi.

— Aïe, maman ! Pas devant la presse ! répond-il en se frottant la tête avant de partir boudier dans son coin.

C'en est fini du contrat. Il faut que je me ressaisisse après ce désastre.

Cassidy glousse. Elle *glousse* ! Puis elle se tourne vers Delilah avec un grand

sourire.

— Il est mignon comme tout.

— Ce n'est pas moi qui lui ai appris à se tenir comme ça.

Denver saute sur la scène et s'empare du micro, reprenant son rôle de superstar une fois ce moment gênant oublié. Le DJ qui a déjà préparé « Rocket Man » d'Elton John n'attend plus que lui.

Delilah secoue la tête en entendant le début de la beuglante.

— Il est idiot, mais c'est mon fils. Je vous assure que c'est un gentil garçon.

— Je vous crois, répond Cassidy. Et je vous promets qu'il ne peut pas se tromper en signant chez SSE. Nous nous

occuperons bien de lui et nous veillerons toujours à ses intérêts, même si ce ne sera pas forcément toujours de son goût.

— J'apprécie. (Delilah serre Cassidy dans ses bras et pour la première fois depuis notre arrivée, j'ai droit à un sourire de Maman Rockford.) Il ira chez SSE. Nous y veillerons. Mais c'est lui qui choisira avec lequel de vous deux il signera. Je vous souhaite bonne chance.

Elle tourne les talons et Cassidy et moi nous dirigeons vers la porte. Sans doute que je devrais être heureux de savoir qu'il va signer chez nous. Wade le sera, c'est sûr. Mais la question du poste est toujours en suspens. Je suis un peu démoralisé et un peu moins confiant que

lorsque nous sommes arrivés.

Cela dit, j'ai encore un atout dans ma manche. Un moyen imparable de la désarçonner et la rabaisser un peu.

— Vous passer la balle ? dit Cassidy, interrompant le cours de mes pensées. (Manifestement, elle a surpris mes paroles.) Pour quoi ? Pour que vous la lâchiez ? Vous savez que c'est grave de laisser échapper le ballon, n'est-ce pas, Matthews ?

— Du moment que c'est l'autre équipe qui le lâche, Whalen.

— Nous sommes dans la même.

— Ah bon ? Je pose la question, parce que je n'ai jamais vu des coéquipiers

s'affronter.

— Cela arrive quand l'entraîneur veut qu'un des joueurs s'améliore et arrive au niveau de l'autre. J'espère que vous avez pris des notes.

Et elle me lance un sourire narquois avant de monter dans la voiture.

Apparemment, j'ai sous-estimé mon adversaire.

5

Cassidy

Je débarque au Monkey Business exactement six minutes après mon heure habituelle, ce qui ne me ressemble pas du tout. C'est surtout parce que je suis tellement maniaque dans mon travail que je vérifie, revérifie et corrige quotidiennement mes notes avant d'aller quelque part. Dès que je franchis le seuil du pub, Chaz fait glisser au bout du bar une bière bien fraîche qui m'attend quand

je prends place à notre table. Je descends le liquide glacé comme un étudiant déchaîné faisant un concours de biture durant Spring Break. C'était il y a cinq heures. Je ne me suis pas arrêtée depuis, même si j'ai levé le pied.

Quinn et Demi m'ont pratiquement crue quand je leur ai annoncé que je fêtais ma mini-victoire sur Shaw, mais je savais que c'était un mensonge. La vérité, c'est que j'ai essayé par tous les moyens possibles d'évacuer de ma tête ce foutu rêve et que rien n'a marché. Me prendre une bonne cuite n'a pas l'air plus efficace.

Shaw boit lui aussi, évidemment perché sur son tabouret habituel au bar. Je

soupçonne qu'il n'est pas là non plus pour fêter une victoire, étant donné la manière dont j'ai retourné une situation qu'il considérait comme acquise. Bien fait pour lui. Il savait qu'utiliser l'un de ses clients pour avoir un avantage auprès d'un autre est déloyal et revient à tricher purement et simplement. Et j'ai eu vite fait de lui rabattre son caquet.

Ignorer la présence de Shaw a toujours été difficile, mais jamais impossible. Jusqu'à maintenant. Pour une raison inconnue, je ne peux m'empêcher de lui jeter des regards à la dérobée, tout en me réprimandant consciemment. Il est appuyé au bar d'une telle manière que sous cet angle, ses fesses sont parfaitement mises en valeur. Je ne me suis jamais

considérée comme une fan de fesses, mais je suis fan de Gerard Butler. Ce qui me donne le droit de dire que les fesses de Shaw sont très Gerard Butler, c'est-à-dire suffisamment charnues pour qu'on ait envie d'y mordre, mais assez fermes pour rester viriles. Sa chute de reins s'arrondit en deux jolis melons avant de plonger élégamment jusqu'à ses cuisses. Si je devais me prononcer, je dirais qu'elles sont du même teint doré que le reste de sa personne. Alors qu'il se penche par-dessus le bar pour flanquer une chiquenaude à Chaz, je le suis inconsciemment du regard, espérant que sa chemise va sortir de son pantalon et révéler s'il a aussi des fossettes au-dessous de la ceinture.

Se pencher en avant était une mauvaise idée. Pour moi, en tout cas. La salle commence à pencher un peu sur son axe, ce qui est une bonne chose, puisque cela indique que l'alcool fait son effet. Cela dit, le fait que je m'intéresse autant au derrière de Shaw aurait dû me mettre la puce à l'oreille.

Je ne suis pas tout à fait ivre, mais je ne suis clairement plus aussi remontée que durant le reste de la journée. Dans mon état, je me suis convaincue qu'il était tout à fait raisonnable que le rêve m'ait chamboulé la tête. Après tout, c'est là qu'il s'est déroulé. Mais je ne peux m'empêcher de me demander si une petite partie de jambes en l'air avec Shaw ressemblerait à ce que j'ai vécu en rêve.

Ou, mieux encore, s'il se révélerait aussi salace. Hier, il n'était rien de plus qu'un crétin en costume, imbu de sa personne, capable de baratiner quiconque peut le faire avancer dans le monde. Aujourd'hui, je le vois différemment. C'est toujours un crétin en costume, imbu de sa personne, mais bon sang, il a une de ces allures.

— Oh-oh. Pourquoi elle pleure ? demande Quinn.

Dieu merci. J'ai besoin de penser à autre chose.

Je lève les yeux et je vois que le visage de Sasha, habituellement resplendissant, est mouillé de larmes et qu'un grand type à la peau claire gaulé comme un soldat et

avec les cheveux en brosse l'accompagne jusqu'à notre table. Même si son compagnon n'est pas un inconnu au Monkey Business ou pour nous, la présence de Landon Mercer signifie qu'une fois de plus, il est accouru à son secours, ce qui ne veut dire qu'une seule chose. Sasha vient de plaquer ou de se faire plaquer dans sa dernière relation. Si tant est qu'on puisse qualifier de relations ses fiascos répétés.

Bien que Landon travaille à présent comme consultant spécialiste de la sécurité pour une agence locale du gouvernement, c'est un marine, un vrai de vrai : loyal, honorable et costaud. C'est un héros pour tout le monde, mais pour une femme en particulier, c'est un

superhéros. Et il se satisfait de la soutenir, de la ramasser et de l'épousseter après chaque échec affectif, parce qu'il est de ce genre d'homme.

— Ah, là, là, Sasha, dit Demi en serrant dans ses bras sa coloc' dès l'instant qu'elle prend place à côté d'elle, toujours accompagnée de Landon. Qu'est-ce qui t'est arrivé, cette fois-ci ?

— Il a dit que j'étais égoïste, répond Sasha d'une voix embuée de larmes.

Elle a plutôt un cœur gros comme ça et un penchant pour les blessés de la vie. Cette fois, c'était un fumeur d'herbe au chômage avec des gosses dont il ne pouvait pas s'occuper. Mais c'est juste le dernier en date d'une longue série de

drogués, violents, menteurs qui lui ont tous fait croire que c'était sa faute si elle n'arrivait pas à les remettre sur pied. Le pire, c'est qu'elle leur a toujours fait confiance : elle a tellement bon cœur qu'elle est incapable de comprendre qu'aimer quelqu'un d'un amour inconditionnel est un emplâtre sur une jambe de bois et que leurs blessures profondes ne peuvent être soignées qu'au prix d'années de psychothérapie. C'est une belle femme à l'âme pure issue d'un milieu aisé qui se portera mieux quand elle aura compris que pour soigner ses problèmes de codépendance, il vaut mieux claquer son fric dans une maison que dans un mec. Au moins, une maison ne lui brisera pas le cœur.

— Combien, Sasha ?

Je pose la question qui est sur toutes les lèvres.

Elle baisse la tête et tripote son kleenex.

— Je ne sais pas. Un peu plus de huit mille, je crois.

Quinn lève les bras au ciel.

— C'est insensé ! Vraiment ? Et celui-là, tu le voyais depuis combien de temps ?

— Une cinquantaine de jours.

— Une cinquantaine de jours, répète Quinn en se penchant vers elle par-dessus la table. Huit mille dollars en une

cinquantaine de jours ?

— Ne commence pas avec moi, Quinn. Comme si tu ne prenais pas l'argent que te donne Daddy.

— Une minute ! Est-ce que tu aurais comparé... commence Quinn. (Je le fais taire d'un geste. Il maugrée mais il parvient à réprimer son indignation pour sortir quelque chose d'à peu près productif :) Sasha, ma chérie, Daddy et moi, on s'aime, et ça fait six ans que ça dure. Six ans, pas cinquante jours. Il me fait des cadeaux parce qu'il m'aime, pas parce qu'il veut que je l'aime. Tu comprends la différence ? On ne peut pas acheter l'affection d'autrui.

— Je sais ! Je sais ! répond-elle en

s'effondrant sur son siège. J'ai merdé. Une fois de plus. Voilà, c'est dit. Vous êtes contents ?

Demi tire l'une des boucles aplaties de Sasha.

— Ma chérie, on ne peut pas être contents de te voir le cœur brisé. Ça nous rend ronchons parce qu'on t'aime et que tu mérites bien mieux que les ratés avec qui tu sors. Tu as besoin de quelqu'un qui te chérira. Qui n'irait jamais imaginer te faire souffrir, mentalement, physiquement ou émotionnellement. Quelqu'un qui t'aime pour ce que tu es et non pas pour ce que tu peux faire pour lui. Un chevalier monté sur un blanc étalon...

— Et monté comme un étalon, coupe

Quinn.

— ... et qui a un complexe de superhéros. Métaphoriquement, évidemment.

— Quelqu'un comme Landon, ajouté-je.

Immédiatement, la panique me saisit. Je m'entends le dire. Je jure que j'ai entendu ces mots. Malheureusement, c'est seulement une fois qu'ils ont franchi mes lèvres. Demi et Quinn se tournent brusquement vers moi et se figent comme des lapins pris dans les phares d'une voiture, les yeux écarquillés, bouche close. S'il n'y avait pas la musique de fond, je jurerais que quelqu'un a appuyé sur pause. Puis Landon se racle la gorge

et desserre son col tout en se dandinant.

Oups. Oui, je suis clairement pompette.

— Euh, tu sais... parce que c'est un marine et qu'il conduit une Bronco blanche.

— Comme O. J. Simpson, fait remarquer Quinn.

— Bien vu. Écoute, ce que je voulais dire, reprends-je pour me rattraper, c'est que si un mec ne te fait pas marcher sur des nuages, c'est que c'est un poids mort. (C'est vrai et donc magnifiquement rattrapé.) Peut-être que tu devrais prendre un peu de temps pour t'occuper de toi-même au lieu de te convaincre que tu dois veiller sur quelqu'un d'autre.

— Oui, je sais que tu as raison. Vous avez tous raison. J'ai vraiment les meilleurs amis du monde. Je ne sais pas ce que je ferais sans vous.

Avec un soupir, Demi se lève et hisse Sasha debout.

— Allez, ma chérie. On va rentrer manger du Chunky Monkey.

— Oh, de la glace ! s'exclame Quinn en battant des mains. Je viens, ajoute-t-il en bondissant de sa chaise pour prendre le bras de Sasha. Tu viens aussi ? me demande-t-il.

Je crois que j'ai jeté un coup d'œil vers le bar. Quand mon regard croise celui de Shaw juste avant qu'il se

retourne brusquement, quelque chose me souffle de rester. C'est ce stupide rêve qui me hante à nouveau, mais impossible de le faire taire.

— Allez-y sans moi. Je vais me reprendre une autre bière et rentrer.

— Oh, que non. Tu ne vas pas rentrer à pied toute seule. Tu as perdu la tête ?

— Ne vous inquiétez pas, je veillerai à ce qu'il ne lui arrive rien.

Imaginez ma stupeur en voyant Shaw jouer les Landon. Et en plus, il a tiré la chaise voisine de la mienne et s'est installé comme si je l'y avais invité.

— Ça devrait aller, fait Quinn avec un sourire diabolique et en entraînant les

filles, le tout comme si je n'avais pas mon mot à dire.

J'aurais bien protesté pour la forme, mais Landon pose une main sur l'épaule de Demi pour la retenir et je suis de nouveau distraite.

— Tu sais où il habite ?

— Ah, sûrement, oui, dit Demi en prenant un stylo dans son sac pour griffonner une adresse sur un bout de papier qu'elle tend à Landon. Assure-toi qu'il n'ait plus son numéro et je vais m'occuper de recoller les morceaux de mon côté.

— Reçu, dit-il en regardant l'adresse.

Jamais je n'ai vu Landon énervé. C'est

un type bien à tous égards et personne ne pourra me faire changer d'avis là-dessus. Même si c'est un marine, il ne joue pas les durs, il ne roule pas des mécaniques et il n'en fait pas des caisses. Il est juste Landon, mais je me suis souvent demandé ce qu'il disait aux ex de Sasha. Une chose est sûre, on n'entendait plus jamais parler d'eux une fois qu'il leur avait rendu visite.

Je penche la tête pour le dévisager, et bizarrement, la salle reste d'aplomb.

— Cela abrégerait vos souffrances à tous les deux si tu lui disais, tu sais.

— Si je lui disais quoi ?

— Que tu es amoureux d'elle.

Le sourire de Landon est si sincère que j'en tomberais à genoux si je n'étais pas assise. Comment Sasha peut-elle ne pas être séduite ?

— Quand elle sera prête pour moi, elle verra bien toute seule. (Ce qui est tout à fait exact. Il me fait un gentil clin d'œil, puis il désigne Shaw du menton.) Fais attention en rentrant.

— Bien reçu, mec, dit Shaw alors que Landon s'éloigne. (Il soupire.) Eh bien, on dirait qu'il ne reste plus que nous deux.

Il passe le bras sur le dossier de ma chaise et s'affale, ses longues jambes étendues devant lui. Je suis de nouveau distraite en voyant son autre main

nonchalamment posée sur sa cuisse. Sauf que cette fois, c'est comme le fruit interdit. Avec dans le pantalon un serpent sournois qui veut devenir mon nouvel ami.

Bon sang. Ça ne peut rien donner de bien, tout cela.

Shaw

À en juger par ma chance ces derniers temps, séduire Cassidy Whalen n'était pas gagné. C'est du moins ce que je pensais jusqu'à ce que l'univers décide enfin de me sourire, toutes les planètes

alignées, et qu'un miracle cosmique m'amène sur mon tabouret au Monkey Business, d'où je vois ma cible s'encanailler et, espérons-le, oublier toutes ses inhibitions.

Jamais je ne profiterais d'une fille bourrée. Jamais. Je suis donc content de constater que Cassidy sait tenir l'alcool. Une fois un peu grisée, elle ralentit l'allure pour le rester sans franchir la ligne jaune. Du coup, si je réussis mon coup, je ne franchirai pas de ligne jaune non plus. Il me suffit qu'elle soit suffisamment désinhibée pour baisser sa garde et se montrer plus réceptive à mes charmes.

Quand Quinn lui a demandé si elle

partait avec eux, j'ai été convaincu que mon plan était fichu. Mais c'est là qu'elle s'est tournée vers moi et que j'ai vu quelque chose de lascif dans ses yeux quand elle m'a surpris en train de la regarder. C'est là que j'ai aperçu une ouverture et que je me suis jeté dedans pour profiter de la situation, ce qui est ma spécialité.

Évidemment, il faut que Cassidy reste telle qu'en elle-même. Même si je sais que je vais pouvoir m'en sortir, c'est sûr qu'elle ne va pas me faciliter la tâche.

— Je n'ai pas besoin qu'on me raccompagne chez moi, je peux me débrouiller toute seule.

C'est la quatrième fois qu'elle le

répète depuis que j'ai réglé nos deux notes – parce que je suis un type bien et tout – et nous laissons Chaz fermer boutique.

— Je ne doute pas un instant que vous ayez la capacité d'émasculer n'importe quel homme qui ose vous approcher, mais j'ai donné ma parole à Quinn et j'entends bien la tenir.

Cassidy se retourne avec toute la grâce d'un bébé et entreprend de marcher à reculons pendant que nous continuons de parler. Comme elle est un peu grise, sa coordination laisse nettement à désirer, mais si je le lui dis, elle tiendra à me prouver le contraire en se livrant à une démonstration de chorégraphie.

— Ha ! Vous n'avez aucun honneur, Shaw Matthews. Sinon, vous n'auriez pas joué votre petit tour avec Denver tout à l'heure.

— Je n'ai pas la moindre idée de ce dont vous voulez parler, affirmé-je avec un petit sourire, mains dans les poches.

— Mais bien sûr que si. Ne faites pas l'idiot.

Et elle me tourne à nouveau le dos.

Évidemment que je sais de quoi elle parle. En revanche, mon plan s'est retourné contre moi. Nate m'avait assuré que c'était dans la poche avec Denver Rockford, qu'il m'avait fait bonne presse et que le contrat était quasiment signé. Il

se trompait. Du coup, à peine descendu de voiture, je me suis éloigné pour que Cassidy ne m'entende pas et j'ai appelé mon numéro un pour lui passer un bon savon. Évidemment, ce n'était pas la meilleure idée que j'aie eue. Il se trouve que Nate était au stade et s'apprêtait à entrer sur le terrain quand j'ai appelé. J'ai eu le droit de me faire engueuler et raccrocher au nez avant d'avoir le temps de m'excuser. C'était mérité. Quel genre d'agent appelle un client qui s'apprête à entrer en compétition pour lui sortir des âneries pareilles ? J'avais oublié qu'il passait les qualifications pour les X Games d'été. Une fois de plus, je me suis vautré.

Un grondement de tonnerre résonne sur

la baie et j'aperçois dans le ciel les nuages noirs qui s'accumulent devant la lune. L'air lourd et moite annonce la pluie. La Californie ne connaît pas beaucoup de précipitations, mais quand il y en a, c'est généralement une rapide averse qui vous lessive avant de disparaître. Étant donné que je n'ai pas encore trouvé de tactique de remplacement, il ne manquerait plus que la pluie s'en mêle. Il va falloir avancer.

Cassidy est à deux bons mètres devant moi : apparemment, avec elle, il faut que tout soit une compétition. Je la laisse me devancer cette fois, mais seulement parce que cela me permet d'admirer à loisir son cul et ses longues jambes – perchées sur des chevilles chancelantes et des talons

de dix centimètres.

Deux choix s'offrent à moi. Soit je la laisse continuer et savoure la chute qui va inévitablement survenir, soit je la protège d'elle-même et je nous emmène quelque part au sec avant que nous finissions trempés. Si la chance me sourit, nous arriverons chez elle juste avant que la pluie commence, et la courtoisie la forcera à me récompenser de ma bonne action en me demandant de monter chez elle en attendant la fin de l'averse. Parfait.

— Attendez un peu. (Cassidy continue d'avancer alors que je sais qu'elle m'a entendu, ce qui ne me surprend pas non plus.) Cassidy, arrêtez !

Elle s'immobilise brusquement et remonte sa besace sur son épaule avant de se tourner vers moi d'un air agacé.

— Quoi ?

— Vous allez vous rompre le cou avec ces trucs.

Je m'accroupis en arrivant à sa hauteur et je lui soulève un pied, la forçant à se rattraper à mes épaules.

— Qu'est-ce que vous faites ? Lâchez-moi, imbécile !

Le premier talon glisse sans encombre parce que je l'ai prise au dépourvu. L'autre exige plus d'efforts. Elle a de jolis pieds, aux ongles vernis d'un rouge aussi vif que son attitude.

— Vous imaginez que je vais marcher pieds nus ? Sur un trottoir ? Vous ne savez pas à quel point ce n'est pas hygiénique ?

— Ne faites pas l'enfant. Vous pourrez vous laver les pieds une fois chez vous. Allez.

— Rendez-moi mes souliers, répond-elle sans bouger.

— Non.

— Je ne ferai pas un pas de plus.

Un autre grondement de tonnerre retentit dans le ciel. La pluie ne va plus tarder, et elle reste plantée là, les bras croisés sur la poitrine, comme une gamine qui pique sa crise. Si elle veut faire l'enfant, j'imagine qu'il faut que je la

traite comme telle.

Avec un grondement agacé, je me retourne et m'accroupis de nouveau.

— Montez.

— Quoi ?

— J'ai dit « montez ». Je vais vous porter sur mon dos.

— Pas question que je monte sur votre dos. Vous avez perdu la tête !

— Apparemment. J'ai proposé de vous ramener chez vous, non ? Je me demande bien ce qui m'a pris. (Comme elle ne bouge toujours pas, je me relève.) Écoutez, il va tomber des cordes, vous refusez de marcher pieds nus et je refuse de vous laisser vous blesser avec ces

trucs que vous qualifiez de souliers. Alors pour une fois dans votre vie, conduisez-vous comme une fille et laissez un homme vous aider.

— Vous venez de me demander d'arrêter de me comporter comme une gamine, non ?

Le grognement qui accompagne mon regard noir doit être intimidant, car elle décroise les bras dans un geste conciliant. Sauf qu'elle ne concède rien du tout. C'est pour me faire remarquer ce qu'elle estime être évident.

— Peut-être que vous n'avez pas vu que je ne suis pas habillée pour monter sur votre dos ?

Oh, mais si. J'ai remarqué, depuis le début de la journée. Porter ce genre de talons lui a sculpté un cul et des mollets parfaits, mais la question n'est pas là. Pour le moment, c'est moi qui en ai ras le cul.

— Retrousssez votre satanée jupe et montez sur mon dos pour que je puisse vous ramener chez vous avant que je perde patience et que je me fâche.

— Ok, ça va ! Pas la peine de vous comporter comme un imbécile non plus.

Par prudence, je ne relève pas et je lui tends ses chaussures, qu'elle m'arrache des mains. À ma grande surprise, elle réussit à la fermer suffisamment longtemps pour me sauter sur le dos en

s'appuyant sur mes épaules.

Nom d'un chien, la chaleur de son entrejambe sur mon échine m'électrise le bas-ventre.

— Vous pesez une tonne, mens-je en la hissant dans une position plus confortable, ce qui n'arrange rien à la bosse qui grossit dans mon pantalon.

Et le fait qu'elle enroule ses jambes autour de ma taille, si bien que ses mollets me frottent la braguette, non plus.

Elle me colle une calotte sur le crâne.

— Pas du tout, mais je vous pardonne parce que vous n'empestez pas la raclure que vous êtes.

— De rien. Par où allons-nous ?

Elle tend le bras droit devant et pose ensuite la main sur ma poitrine. Peut-être que je me fais des idées, mais je jurerais qu'elle tâte la marchandise. Il y a monter sur le dos et monter sur le dos. Et c'est celui ou celle qui monte qui fait toute la différence. Pour commencer, sa manière de passer les bras sur mes épaules pour appuyer ses mains sur mes pecs au lieu de les laisser autour de mon cou. Et à propos : quand on vous porte, vous gardez le menton sur l'épaule de l'autre, pour voir devant, au lieu d'enfouir votre museau dans son cou et respirer profondément.

Seigneur, mais elle continue de me renifler, et ces lèvres sensuelles sont en train – pas d'embrasser, mais en tout cas de frôler nettement ma peau. Elle soupire

et j'étouffe un gémissement. Ce faux pas est couvert par une goutte de pluie qui tombe sur mon nez, puis une autre sur ma tête et une troisième sur mon épaule.

Cassidy se met à glousser.

— Et maintenant, qu'est-ce que vous allez faire, Shaw ? me défie-t-elle dans un souffle, d'une voix sensuelle à mon oreille.

Un frisson me parcourt l'échine, mais chaud et agréable, pas le frisson glacé qu'elle provoque habituellement chez moi. Seigneur, mais elle ne vient pas de frotter ses lèvres sur mon cou ?

De toutes les parties de mon corps, ce sont mon cou et mes oreilles qui sont les

plus sensibles. Si une femme sait ce qu'elle fait, me les tripoter est en tout point aussi efficace que s'en prendre directement à mon sexe. Enfin, peut-être pas en tout point, mais pas loin.

Je ferme les yeux et ravale la boule qui se forme dans ma gorge pour me ressaisir. La partie du plan sur laquelle je comptais est fichue. Je ne peux même pas me mettre à courir, parce que les quelques gouttes du début ont rapidement laissé la place à l'averse torrentielle que j'avais prévue. Avant que je puisse échafauder un nouveau plan, Cassidy se laisse glisser le long de mon dos et s'enfuit dans une ruelle sombre sur notre droite.

— Zut !

Je lui cours après et finis par la rattraper au moment où elle se réfugie sous un balcon qui nous protège à peine de la pluie, et encore il faut que je me colle contre elle.

— Vous refusez de marcher pieds nus sur un trottoir, mais vous vous jetez en courant dans une ruelle obscure ?

Elle lève les yeux vers moi, ses cheveux trempés collant à son visage comme des pelures de pêche.

— Aux grands maux les grands remèdes.

Il ne m'a pas échappé que sa jupe est toujours retroussée sur ses cuisses.

— Ah oui ? demandé-je en me

penchant à son oreille. Et vous frotter les lèvres contre mon cou, ça entre dans la catégorie grands maux et grands remèdes ?

— Je ne me suis pas frotté les lèvres contre votre cou ! proteste-t-elle en me poussant sous la pluie.

En riant, je reviens vers elle, bien décidé à ne pas céder quand elle essaie de recommencer.

Avec un grondement dépité, elle se tourne vers la rue.

— Tout ça, c'est votre faute !

— Ma faute ? Et en quoi ?

— J'aurais pu être chez moi à cette heure-ci si vous ne m'aviez pas piqué

mes chaussures.

— Vous vous faites des illusions.

— Ah oui ? Je vais vous dire ce que vous êtes, vous. Un crétin prétentieux et superficiel qui se croit plus malin que tout le monde. À tel point que vous refusez même d'envisager une seconde que quelqu'un qui fait ce travail depuis plus longtemps que vous pourrait le faire mieux. Vous imaginez que vous avez toutes les réponses et que vous ne pouvez rien apprendre de plus sur...

Je lui empoigne la joue d'une main et les cheveux de l'autre pour la forcer à relever la tête. Puis je l'embrasse.

À la seconde où elle prend conscience

de ce qui lui arrive, elle ferme obstinément la bouche. Ses lèvres sont pincées et inertes, mais elle ne me repousse pas, et je suis allé trop loin pour battre en retraite sans me donner à fond. Je me baisse, me colle contre elle pour que la bosse de mon pantalon trouve la chaleur de son entrejambe et c'est à mon tour de me frotter un peu. Cassidy sursaute et pousse un cri de surprise, mais elle reste contre moi au lieu de protester. Sur cette petite victoire, mes lèvres et ma langue se mettent à l'ouvrage pour la soumettre gentiment. Quand sa bouche se montre moins rétive, je sais que j'ai réussi.

Lentement, je recule tout en la maintenant en place afin de pouvoir la

regarder. Un éclair qui déchire le ciel illumine son visage et ses yeux verts étincelants.

— Taisez-vous, dis-je, puis je l'embrasse à nouveau avant qu'elle ait l'idée de m'en empêcher.

Embrasser est une forme d'art, et bien exécuté, cela fait comprendre à l'autre bien davantage qu'un quelconque « tu me plais ». Mes baisers sont doux, mais fermes, avec de longs et profonds coups de langue, de délicats mordillements et des lèvres qui rendent hommage à la chair qu'il m'est permis de goûter. Un baiser de ce genre signifie : « Je veux te dévorer et tu vas vraiment adorer quand je vais m'y mettre ».

Bien que j'aie prévu de séduire Cassidy, je suis surpris du plaisir que je prends à ce baiser. Et encore plus de la manière dont elle me le rend. On dirait que j'ai de nouveau éveillé sa tendance à la compétition. Cette bonne femme est vraiment agaçante. Je la laisse passer les doigts dans mes cheveux sur ma nuque parce que j'aime bien ce genre de truc, mais quand elle essaie de se libérer pour prendre une position convenant mieux à ses intentions, je la retiens. Il y a un méli-mélo de bras et de mains durant le bref instant où je la lâche pour la saisir par les poignets et la clouer au mur. Elle me jette un regard aigu, mais quelque chose me dit qu'elle n'est pas si fâchée que cela. Peut-être que c'est sa manière de lever les

yeux vers moi tout en se mordillant lentement la lèvre. Ou bien le fait que tout son corps soit bandé et prêt à jaillir dans l'action au moindre relâchement de ma part. Ou bien sa façon de lorgner ma bouche, en me suppliant pratiquement de recommencer.

Bien que ce soit cruel, je me penche et reste au-dessus de ses lèvres. Quand elle relève la tête pour les savourer encore, je recule hors de sa portée.

— J'embrasse comme je mange les chattes.

Cassidy ferme les yeux et gémit, et tous ses muscles se détendent. Mais comme je n'ai aucune intention de me calmer, je l'embrasse à nouveau, sachant désormais

qu'elle ne va plus penser à rien d'autre qu'à la sensation que mes lèvres lui procureraient entre les cuisses.

Un autre éclair déchire le ciel, cette fois avec une intensité que je perçois même à travers mes paupières closes. Et si j'ai besoin d'une preuve supplémentaire que l'orage ne fait qu'augmenter, j'ai droit à un nouveau roulement de tonnerre juste au-dessus de nous. Mère Nature est de mauvaise humeur. Peut-être que je devrais voir dans sa fureur un mauvais présage m'incitant à m'arrêter, mais je trouve que l'obscurité de la nuit, le courroux du ciel et le petit coin douillet où nous nous trouvons sont séduisants. Nous sommes visibles de tout un chacun, mais le déluge

a vidé les rues et nous a accordé suffisamment d'intimité et de discrétion.

C'est presque aussi coquin que la manière qu'a Cassidy de se frotter contre moi. C'est tout ce qu'il me fallait pour continuer mon manège. Et comme je suis curieux de voir sa réaction, je lui lâche les mains.

J'écarte l'échancrure de son chemisier et mes lèvres trouvent une artère palpitante. Je ne peux m'empêcher de la mordiller et elle réagit exactement comme je le désirais. Sa tête s'incline encore plus et elle m'enlace les épaules pour empoigner mes cheveux dans un geste pressant.

Oh, Cassidy ne va pas être du genre

doux et délicat ; ce n'est pas non plus ce qu'elle cherche chez son partenaire. Cela me plaît aussi. Faire mal à une femme ne m'excite pas, mais j'aime bien qu'elle sache qui commande.

— Oui, tu aimes ça, hein ?

— Non.

Sa poitrine haletante et la lèvre qu'elle mord indiquent tout le contraire.

Je lève la main pour libérer sa lèvre et mon pouce caresse sa chair rosée avant que mes doigts descendent sur son menton, son cou puis ses clavicules.

— Non ? Mmm... Étrange. Parce que j'aurais juré le contraire. Voyons si cela va te plaire.

Avec une facilité d'expert, j'atteins son téton que je pince et fais rouler entre pouce et index. Puis je me penche encore et saisis entre mes dents la pointe durcie à travers son chemisier mouillé. Elle gémit et se cambre en se collant contre moi.

À travers l'étoffe détrempée, je vois son soutien-gorge vert. Joli, mais il fait obstacle. Des globes laiteux se rejoignent pour former une vallée délicate sur sa poitrine. Quelque chose me dit que ses seins doivent être splendides. Dans mon enthousiasme à le vérifier, je déchire son chemisier, envoyant les boutons valser dans les airs.

Cassidy se fige et regarde le méfait.

— Vraiment ? Vous êtes un sacré con !

— Vous voulez que j'arrête ?

Sans attendre de réponse, je soulève ses seins dans mes paumes et les pétris à travers l'étoffe satinée du soutien-gorge.

— J'ai dit que je voulais que vous arrêtiez ?

Du gras du pouce, je titille ses tétons durcis.

— Je posais la question par simple politesse.

— Oh, quel culot. Vous avez pris mes chaussures, à cause de vous, je suis trempée sous la pluie, à moitié dévêtue et les pieds nus dans une impasse sombre et dégoûtante, et maintenant vous voulez me

faire des politesses ?

Elle n'a pas tort. Alors, tant pis : je continue sur ma lancée en tirant brusquement sur les bonnets de son soutien-gorge pour qu'ils ne me fassent plus obstacle. Bon sang, j'avais vu juste.

Ses seins ne sont pas énormes, mais il y a de quoi faire avec, autant avec la main que la bouche, ce qui représente pour moi la perfection. Elle a la peau pâle, de cet éclat laiteux courant chez les rousses, et les mamelons de la même couleur que ses lèvres, d'un rose tirant sur le pêche. Je m'empare d'un sein tout en donnant un léger baiser sur la pointe tendue de l'autre. Cassidy étouffe un cri quand je l'effleure du bout des dents. Après quoi,

j'aspire son téton dans ma bouche et je le titille avec une succession de coups de langue. Puis je me recule en pressant son sein pour libérer le téton.

Cassidy se cambre de nouveau et glisse une main entre nous pour tirer sur ma chemise.

— Qu'est-ce que vous faites ?

— Vous prenez des libertés. Pourquoi je m'en priverais ?

C'est mignon. Cela risque aussi de nous valoir de gros ennuis. Des ennuis que j'ai bien cherchés, c'est vrai, mais la réalité, c'est que nous ne pourrons jamais faire machine arrière et que c'est donc un risque que nous sommes tous les deux

prêts à prendre. Je sens quelque chose tressauter dans mon pantalon et me souffler d'arrêter de trop réfléchir pour laisser cette femme avoir ce qu'elle veut.

— Si vous descendez sous la ceinture, vous me donnez la permission d'en faire autant, préviens-je.

— Je suis curieuse.

— De quoi ?

— Je voudrais voir si vous êtes aussi bien monté en vrai que...

Elle s'interrompt brusquement.

— Que quoi ?

— Que le disent toutes les filles du bureau.

Je relève la tête.

— Ah oui ? Et elles disent que je suis comment ?

— Bien monté.

— Mmm, je suis navré de vous décevoir, mais aucune d'entre elles ne peut vraiment le savoir.

Je ne mélange jamais le boulot et le plaisir, même si apparemment, je suis bien parti pour enfreindre toutes les règles avec Cassidy afin de remporter le poste. Mais s'agit-il vraiment seulement du poste ? Je balaie cette pensée parce que je ne peux pas me permettre de réfléchir à la question.

Je lui prends la main et la passe entre

nous pour la plaquer sur la bosse de mon pantalon qui a pris des proportions astronomiques.

— Cela devrait vous donner à peu près une idée, mais vous ne serez certaine qu'une fois que vous l'aurez vue de près. (Tout en parlant, je lui bouge la main, si bien que nous nous retrouvons à me caresser à travers mon pantalon. Cassidy n'en perd pas une miette.) Et si vous voulez la voir, il va falloir que vous la sortiez vous-même.

Elle me lance par en dessous un regard coquin.

— Vous ne m'en croyez pas capable ?

Je fais rouler son téton sous mon autre

main, mais je ne la quitte pas de yeux.

— Non, en effet.

Elle dégage sa main et commence à déboucler ma ceinture. Elle bluffe. Je suis certain qu'elle n'ira pas au bout. Sauf qu'elle continue. Elle défait le bouton, puis sa main froide plonge dans mon pantalon pour me caresser la bite.

— Bon sang !

Je me baisse pour lui embrasser de nouveau le cou, ce qui me vaut un nouveau gémissement approuvateur tandis que je me frotte contre sa paume. Dans son excitation, elle m'empoigne la bite, mais d'une manière qui me convient tout à fait.

Je remonte le long de son cou et je lui chuchote à l'oreille :

— Mais vous ne la voyez toujours pas.

Cette bonne femme est tellement prévisible. Il suffit de lui lancer un défi pour qu'elle le relève.

Cassidy descend ma braguette avant de faire glisser mon pantalon trempé le long de mes hanches jusqu'à mi fesses, ce qui suffit amplement pour que ma bite puisse jaillir. Oh, mon Dieu, cette libération dans l'air frais est un pur délice, et la seule chose qui me manque, c'est le poids de son regard. Je veux qu'elle me voie bien.

Je recule pour qu'elle puisse admirer

le spectacle. La pluie me lessive de la tête aux pieds, mais je m'en fiche. Cela vaut la peine de se mouiller pour voir son regard avide. La croqueuse d'hommes meurt d'envie de goûter et je suis disposé à lui offrir ma bite en sacrifice.

— Alors ?

— Impressionnante, fait-elle en la prenant pour la caresser. (Si elle savait à quel point j'apprécie, elle arrêterait probablement. Du coup, je reste aussi impassible que je peux.) Belle, veinée... douce et épaisse.

— Oh, parce que maintenant, vous êtes spécialiste des bites ? dis-je en riant.

— C'était un compliment, Shaw.

Acceptez-le. Je n'en fais pas souvent.

Elle m'attire contre elle, si bien que mon gland touche la peau de son ventre à chaque caresse. Je baisse les yeux et je constate qu'elle manœuvre d'une main experte. Bon sang, j'ai une de ces envies d'elle. Et pas simplement de la séduire. Je veux la baiser, parce que si elle s'embroche sur une bite comme elle me branle, cela va vraiment être quelque chose.

Tout en me caressant, elle m'attire à elle pour que je l'embrasse à nouveau. Sauf que je n'ai rien à faire. C'est Cassidy qui se charge de tout, à tel point que j'en ai mal aux noix et que je bande de plus belle. Sa langue s'empare de la

mienne et la caresse avec autant d'ardeur qu'elle me branle. J'avais entendu dire qu'elle savait faire plusieurs choses en même temps, et je viens d'en avoir la preuve.

Je passe la main sous sa jupe et descends le long de son ventre jusqu'à sa petite culotte. Je pousse un gémissement quand je sens combien elle mouille et je poursuis mon exploration de ses chairs délicates. J'adore sentir mes doigts qui glissent dans les replis soyeux et trempés de son intimité. Et j'adore encore plus cela quand elle se colle à moi en gémissant lorsque je titille son clito et plonge les doigts en elle.

Bon sang, elle est étroite. Tellement

que j'ai la bite qui manque d'exploser. Pas question de douceur et de délicatesse. Ce ne sera jamais le cas entre nous. C'est la fin qui justifie les moyens et je veux simplement exploiter une occasion de reprendre la main et remettre Cassidy à sa place. En tout cas, c'est ce que je me répète.

Je ressors les doigts et je la caresse à nouveau en massant son clito pour l'amener au bord de l'orgasme, puis je les renfonce en elle. Elle renverse la tête en arrière avec un regard de défi alors que ses cuisses s'écartent encore plus. Il n'y a toujours pas assez d'espace pour manœuvrer convenablement. Elle est déjà furieuse à cause de son chemisier fichu, alors rien à foutre, je lui déchire sa petite

culotte aussi.

Elle ouvre la bouche, mais elle n'a pas le temps de parler, car je lui coupe le souffle en la besognant de nouveau. Et là, pas de pitié, j'y vais vite et fort. Ses chairs qui se crispent sur mes doigts et sa main sur ma bite, c'est à la fois divin et insoutenable. Putain, je savais qu'elle aimait que ce soit hard.

— Oh, oui, c'est bon, là, hein ? grondé-je.

Elle est incapable de répondre. On dirait même qu'elle ne respire plus. Peut-être que c'est parce qu'elle est sur le point de jouir. Je la sens qui vient, son odeur monte presque dans l'air et l'électricité qui court entre nous n'a rien

à voir avec celle de l'orage.

Cassidy délaisse ma bite pour se cramponner à mes épaules. Je lui mords la lèvre, je sais qu'elle aime cela, et j'enfonce mes doigts en elle jusqu'aux bout en caressant un point du bout de l'index. C'est là qu'elle commence à se convulser. Elle interrompt notre baiser et enfouit son visage dans mon cou pour jouir dans un long râle rauque. Si elle n'avait pas été tout contre mon oreille, je n'aurais rien entendu et j'aurais manqué quelque chose. Jamais aucune femme n'a paru aussi innocente et coquine en même temps. Comment est-ce que j'arrive à bander encore plus ? Son gémissement est un véritable aphrodisiaque et comme je n'ai pas envie qu'il cesse, je la doigte de

nouveau, de plus en plus violemment jusqu'à ce que je sente tout son corps trembler et qu'elle continue de jouir, encore et encore.

Les plis de sa chatte doivent être tuméfiés et rougis par la férocité de mes va-et-vient. Tant mieux. J'espère que toutes les douleurs qu'elle éprouvera au matin lui rappelleront qui lui a donné le plaisir qui les a accompagnées.

C'est alors que j'arrête pour lui permettre de reprendre son souffle. Normalement, j'aurais voulu qu'elle m'en fasse autant, mais ce soir, je tiens à donner. Après tout, si cela lui plaît, elle fera tout pour en avoir encore. Ce qui veut dire qu'elle commettra des erreurs

dans d'autres domaines.

— Vous êtes sujette au vertige ? (Elle parvient tout juste à secouer la tête.) Tant mieux, dis-je en me baissant et en hissant sa jambe gauche sur mon épaule. Accrochez-vous, ajouté-je avec un petit sourire en voyant son expression interloquée.

De décontenancée, elle passe à stupéfaite quand je lui fais la même chose avec l'autre jambe en troussant encore plus haut sa jupe. Elle se cramponne à mes cheveux quand je la soulève du sol pour une chevauchée à reculons et la plaque dos au mur.

— Vous êtes cinglé ? demande-t-elle, retrouvant brusquement sa voix. Qu'est-

ce que vous faites ? Reposez...

J'adore lui clouer le bec et c'est de nouveau ce que je fais dès que je trouve sa petite chatte ruisselante que je comble de ma langue. Je m'arrêterais pour vérifier que ce silence n'est pas un signe de malaise si la manière dont elle m'arrache quasiment les cheveux tout en se trémoussant contre mes lèvres ne me faisait pas comprendre qu'elle va très bien. Moi, je ne me plains pas. Je la trouve délicieuse. Elle est délicate et trempée, son clito réclame mon attention et, oh oui, je m'occupe de ce petit berlingot jusqu'à ce qu'elle ait un nouvel orgasme. Quand ses cuisses se resserrent autour de ma tête et que ses ongles me griffent le crâne alors qu'elle se redresse

contre le mur pour coller son entrejambe contre moi, je sais qu'elle n'en est pas loin.

Je lape la crème soyeuse et ferme les yeux devant sa surprenante suavité qui explose sur ma langue. Je m'attendais à la trouver aigre. Ou au moins rance. Mais tout en elle, de ses lèvres pleines à ses seins effrontés, son cul voluptueux et sa chatte onctueuse est aussi frais que la pluie qui apaise les rues desséchées de la ville.

Je commence à mouiller moi aussi.

Prenant bien soin de ne pas l'érafler avec les briques, je recule en laissant ses jambes glisser pour qu'elles se retrouvent au creux de mes bras. Je la fais lentement

descendre jusqu'à ce que son entrejambe brûlant et trempé se retrouve devant le mien. En un tournemain, ma bite se retrouve nichée dans les plis de sa chair et je me frotte contre elle.

— C'est bon pour vous ? demandé-je en lui titillant le clitoris et les lèvres du bout de mon gland. Ou bien vous en voulez encore ?

— Encore.

Appuyée sur le mur et contre moi, elle incline son corps pour me laisser la pénétrer. Seigneur, rien que cette chaleur sur le bout de mon gland, c'est incroyable, mais comme ce n'est pas à elle de mener les débats, je me retire.

— Ce n'est comme ça que ça marche, ma petite.

— J'ai suivi des cours d'éducation sexuelle, je vous assure que si.

— Ce n'est pas de ça que je parle.

— Vous ne voulez pas me sauter ?

— Oh, mais si. C'est juste que je tiens à vous entendre me le demander, avant.

— Parce que ce n'est pas déjà suffisamment clair pour vous ?

Bon Dieu, il faut qu'elle recommence à faire la maligne. Avec un gloussement agacé, je lui écarte les jambes et je la pénètre d'un seul coup, sans la moindre pitié.

La sensation des chairs dilatées et comblées nous fait gémir tous les deux. Comme elle est étroite et moi bien monté, c'est fabuleux. Le besoin instinctif de la sentir totalement me pousse à m'enfoncer encore, mais je prends garde de ne pas y aller trop vite. Je ne veux pas lui faire mal. Pas simplement parce que je ne suis pas le connard qu'elle croit, mais parce que nous serions obligés d'arrêter alors que je veux vraiment voir si elle va pouvoir me prendre tout entier.

La bouche de Cassidy s'ouvre, sa lèvre inférieure tremble, et je me rends compte qu'elle doit avoir froid. Il ne gèle pas, certes, mais la pluie a fait baisser la température, nous sommes dévêtus et le vent de l'orage s'est mis de la partie. Je

sens le froid aussi, mais ce n'est pas cher payé pour la chaleur moite que je sens ailleurs. Surtout quand cet ailleurs enveloppe étroitement ma bite toute entière.

Je n'ai rien d'autre à lui offrir que la chaleur de mon corps, et bien que je déteste Cassidy et n'en aie rien à foutre de son confort, j'ai ma bite enfouie en elle et je n'ai pas envie d'arrêter. Je la recouvre de toute ma personne, allant même jusqu'à prendre cette lèvre tremblante entre les miennes. Comme ces frottements nous réchauffent, j'accélère l'allure. Elle devrait s'être habituée à ma taille et pouvoir tout prendre, mais je guette le moindre signe d'inconfort. Et comme je n'en perçois aucun, je la baise.

Je la baise comme elle a besoin qu'on la baise.

Je la baise comme elle demande qu'on la baise.

Cassidy s'accroche à mes épaules tandis que j'écarte les jambes et plie les genoux. De profonds coups de boutoir s'attaquent à son point G pendant que mon bas-ventre presse son clitoris à chaque ondulation de mes hanches. Et c'est là qu'elle me mord. Sacrement fort. Cela va laisser une marque, mais après tout, je lui ai marqué la chatte aussi en la doigtant sans ménagement. Cela dit, pour être sûr, et comme ce prêt pour un rendu ne peut être laissé impuni, je lui écarte encore plus les cuisses et m'enfonce en elle avec

suffisamment de force pour la faire remonter contre le mur. Ça aussi, elle s'en souviendra demain matin.

— Oh, mon Dieu, gémit-elle. Vous êtes vraiment un gros con.

— Surveillez votre langage, réponds-je sans cesser de la besogner. Peut-être que je devrais sortir ma bite de votre chatte et vous la fourrer dans la bouche, plutôt.

Elle gémit : Oh, oui. Mlle Sainte-Nitouche adore qu'on dise des gros mots.

Le bruit d'une baie coulissante s'ouvrant sur un balcon au-dessus de nous est suivi de voix.

— Ça tombe vraiment. Viens voir, chéri, dit une femme.

Cassidy se raidit, lève la tête en ouvrant de grands yeux, puis me regarde. Je continue sur ma lancée, entre coups de reins et ondulation des hanches jusqu'à ce que la peur dans son regard laisse la place au désir. Puis je m'attaque de nouveau à son cou que je mordille à chaque va-et-vient. Cette fois, Cassidy gémit à pleine gorge tellement elle aime cela.

— Qu'est-ce que c'était que ce bruit ? interroge la femme au-dessus de nous.

— Chut, murmuré-je à l'oreille de Cassidy. On va, nous entendre. À moins que ce soit ce que vous cherchez ? Vous voulez qu'ils vous voient vous faire sauter par l'homme que vous détestez le

plus au monde, Cassidy ?

Ses ongles s'enfoncent dans mon dos et elle me mord de nouveau l'épaule pour étouffer son gémissement. Oh, je crois qu'elle en a envie. Qu'elle veut qu'ils la voient se faire baiser dans une ruelle sale sous la pluie battante comme la petite traînée qu'elle est.

— C'est juste le tonnerre, Marie. Rentre avant de te faire frapper par la foudre avec tout ce papier d'aluminium que tu as sur la tête.

— Vous voulez qu'elle rentre ? demandé-je à Cassidy. Je peux l'appeler pour qu'elle regarde par-dessus le balcon.

— Oh, mon Dieu, chuchote-t-elle.

Elle se crispe sur moi, comprimant si fort ma bite que je sens ses pulsations. Elle jouit et relève la tête vers moi pour pousser un cri.

— Bon sang, grommelé-je en la défonçant tandis que cette sensation de pression m'amène à l'orgasme.

Bon sang, ce que j'en avais envie. Je jouis, mais pas sottement.

Je ne jouis jamais dans une femme. Pas seulement parce que je ne veux pas être papa, mais aussi parce que c'est quelque chose de bien trop intime. Et donc, quand je sens que cela va venir, je me retire et me tourne pour éjaculer au creux de sa

cuisse.

Putain, la douceur crémeuse de ce creux est presque aussi délicieuse que sa chatte. Presque. Et je l'ai souillé. Oh, et puis tant pis. Je lui ai donné plusieurs orgasmes, dont un avec la bouche ; qu'elle doive se nettoyer du mien, c'est de bonne guerre.

— Reposez-moi, ordonne-t-elle, redevenue elle-même.

— Vous êtes sûre de pouvoir marcher après ça ? demandé-je, ayant gagné le droit de me vanter un peu.

— Je pense que je m'en sortirai.

Une fois de plus, il a fallu qu'elle gâche tout. Elle ne mérite pas mes

amabilités, mais je la repose délicatement – jouer me met toujours de bonne humeur. La pluie continue de tomber.

Son premier geste consiste à remettre son soutien-gorge en place, puis elle enlève son chemisier pour s'essuyer. Comme il est fichu à cause de moi, j'enlève ma chemise et la lui donne avant de m'occuper de moi. Je ne me soucie pas vraiment de l'air que j'ai – ce n'est pas mon genre – mais je n'ai pas non plus envie de me faire arrêter pour attentat à la pudeur.

— Si jamais vous parlez de cela, dit Cassidy en rajustant sa jupe, je réfuterai énergiquement.

Je me baisse pour ramasser ses

souliers et les lui rendre.

— Ma chérie, il m'en faut un peu plus qu'un petit coup dans une ruelle pour m'inciter à ruiner ma réputation.

Elle relève brusquement la tête et blêmit sous l'insulte, furieuse et peut-être aussi un peu gênée.

Elle est bonne. C'est probablement l'un de mes meilleurs coups depuis des années. Mais elle reste une adversaire et je n'ai jamais cédé à une adversaire. Surtout quand j'ai affaire à une garce.

Elle m'arrache les chaussures des mains et les enfle avec exaspération.

— Oh, il n'y aura pas d'autre fois.

Elle s'apprête à partir, mais ses genoux

flageolent et elle doit s'appuyer au mur.

Bien sûr que si.

Mais je me contente de sourire et de répondre :

— OK.

Une fois qu'elle a retrouvé son équilibre, elle sort de la ruelle et tourne à droite. Je la suis sans me presser. Je ne sais pas très bien la distance qu'il reste à parcourir jusqu'chez elle, mais je tiens à la raccompagner jusqu'au bout après ce que nous venons de faire. Quand elle monte les marches de l'entrée de l'immeuble contre lequel je viens de la baiser, je suis désarçonné.

— Qu'est-ce que vous faites ?

demandé-je.

— Je rentre chez moi. Vous ne vous attendiez pas à ce que je vous fasse un petit bisou d'adieu, quand même ?

Et là, tout devient clair. Cassidy aurait pu courir jusque chez elle quand la pluie a commencé, mais elle n'en a rien fait. Elle a préféré se faire tremper et courir pieds nus dans une ruelle sombre. Pourquoi ? Cherchait-elle ce qui est arrivé ?

— Pas du tout.

— Tant mieux. Parce que je suis à peu près sûre que ce que vous avez eu là-bas était plus que suffisant.

Sans rien ajouter de plus, elle entre en

me laissant sur le trottoir à moitié nu et dégoulinant, en train de me demander qui a vraiment baisé qui.

6

Cassidy

Je vis pour les week-ends. Les samedis soir, notamment. Mais pas pour les clubs les plus tendance que recèle l'une des villes les plus branchées du pays. Je suis un peu anti... eh bien, anti tout ça. Pour moi, le vendredi soir sert à récupérer d'une longue semaine et le dimanche à préparer la suivante, mais le samedi est le jour où je ne fais absolument rien. Et j'ai l'endroit idéal pour m'évader, et je

n'ai même pas à aller bien loin pour le retrouver.

Habiter le dernier étage d'un immeuble qui en compte vingt au cœur de San Diego a ses avantages. Le meilleur est la vue du balcon en terrasse que Quinn et moi partageons. C'est là que se trouve mon petit jardin tout moche, où je bâcle tous les conseils de jardinage donnés par ma mère et parviens seulement à maltraiter les enfants de Mère Nature jusqu'à ce qu'ils se fanent et soient à l'agonie. Au bout de quelques mois, j'ai opté pour des végétaux qu'il est presque impossible de tuer et, pour le moment, les plantes tiennent, mais le pronostic n'est pas très bon.

Le toit est aussi l'endroit où je monte pour admirer les splendides tours de magie du soleil sur l'eau de la baie. Le soir, elle passe d'un bleu profond à l'argent liquide puis à des nuances d'or, de chocolat, rose et orange au couchant, puis le reflet du soleil est remplacé par celui des lumières de la ville qui dansent sur une toile noir d'encre. Mais ce n'est ni mon petit jardin ni le panorama sur la baie qui font de ce toit un refuge.

C'est le ciel. Pour moi, depuis toujours, depuis aussi loin que je me souviens.

Stonington, dans le Maine, est un village de pêcheurs dont la population dépasse tout juste le millier. Si vous

habitez là-bas, c'est que vous y êtes né. Vous pêchez le homard ou vous travaillez sur le port, vous vous sacrifiez pour vos voisins, et vous aimez profondément votre pays. C'est l'Amérique des petites villes, où tout le monde se connaît et où on ne peut rien faire sans que quelqu'un vous dénonce à vos parents. Il y avait donc des jours où Casey et moi montions dans notre petit coin secret sur le toit de ma maison. C'était une mignonne petite alcôve où nous avions tout juste la place de nous cacher tout en ayant encore une vue spectaculaire sur le port. Chaque fois que Casey et moi disparaissions, nos parents nous passaient un savon, pensant que nous étions partis à des kilomètres. Et jamais nous ne leur avons dit que nous

étions juste au-dessus de leur tête pendant tout ce temps.

Casey et moi restions des heures sur ce toit à regarder simplement les nuages et inventer des histoires selon les formes que nous y distinguions. J'étais la plus douée pour cela. La plupart de mes histoires étaient drôles, et certaines étaient échevelées, mais il y avait aussi les histoires romantiques. C'étaient celles où Casey me touchait la main et me regardait comme si plus rien d'autre au monde ne comptait. Comme s'il n'y avait que lui, moi, les nuages et rien d'autre. Sans doute qu'à l'époque, c'était effectivement le cas.

Durant ce bref laps de temps où le

soleil disparaissait et où le soir laissait place au crépuscule, nous nous taisions, comme si nous retenions tous les deux notre souffle en attendant que le dernier rayon de soleil s'évanouisse dans le ciel. Puis le crépuscule faisait place à la nuit et les étoiles dominaient tout le ciel. C'est là que Casey brillait. J'étais émerveillée par ses histoires et le reflet des étoiles dans ses yeux bleus quand il me racontait la légende de Persée chevauchant Pégase pour aller délivrer Andromède des griffes d'un monstre marin, ce souvenir est resté gravé dans ma mémoire. Il savait tout sur les étoiles. Même s'il refusait de l'avouer, il délaissait ses devoirs afin de tout lire sur le sujet rien que pour m'impressionner.

Parce qu'il savait que je les adorais. Et cela n'a pas changé.

Les étoiles ne sont pas pareilles à San Diego. Elles ne sont pas aussi étincelantes et même si elles scintillent, elles n'ont pas l'éclat de celles de mon enfance. Ce qui n'a pas changé, en revanche, c'est la lune. Je peux toujours compter sur elle pour être là, l'objet le plus brillant du ciel, quel que soit l'endroit où je me trouve. J'ai parlé à cette lune comme on écrit dans son journal intime, faisant mine que Casey m'entendrait. Parfois, j'avais seulement besoin de croire que quelque part de l'autre côté, à 5 200 kilomètres de là, Casey me parlait aussi.

Casey Michaels me connaissait mieux que quiconque. Incarnation même du pêcheur de homard, il mesurait un mètre quatre-vingt-six, pesait quatre-vingts kilos, portait généralement un jean, des chaussures de chantier, un T-shirt et une chemise à carreaux. Il avait des cheveux blond sable, des yeux bleus, l'air débraillé et les jambes un peu arquées. C'était une armoire à glace qui bossait aussi dur que son père et son grand-père avant lui. C'était l'image même de la tradition, un morceau du patrimoine, et c'était mon héros. C'était aussi mon meilleur ami et complice depuis le jour où nous nous étions connus.

Nos mères étaient amies. Elles avaient tout fait ensemble. Flirté avec les garçons

sur les quais, épousé le même jour les deux veinards qui étaient tombés fous amoureux d'elles (également le même jour), et étaient même tombées enceintes en même temps. Leur amitié était née le jour de leur rencontre quand elles s'étaient aperçues que leurs prénoms commençaient par la même lettre. Abby avait donc appelé son fils Casey et Anna sa fille Cassidy. Elles étaient comme des sœurs à tous égards. Mais même si Casey et moi avions été élevés comme frère et sœur, nous n'avions jamais eu cette impression. Notre relation était tout autre, c'était quelque chose d'étranger que personne ne pouvait toucher. Et c'était tant mieux, car cela aurait causé de grands embarras quand nous avions

commencé à sortir ensemble, et encore quand nous avions perdu ensemble notre pucelage.

Je n'avais connu personne d'autre que lui et je l'adorais depuis toujours. Il connaissait mes secrets et mes peurs et je lui faisais plus confiance qu'à quiconque. C'était une partie de moi-même, et même si nous n'avions jamais défini ce que nous étions l'un pour l'autre, cela n'avait jamais paru nécessaire. Ce qui nous liait existait depuis toujours. Et puis je l'avais abandonné.

Jamais je ne m'étais demandé si j'irais ou non à l'université. Jusqu'au moment où j'ai commencé à recevoir de partout des lettres d'admission. Je me rappelle

l'expression de Casey quand j'ai reçu la première. Nous étions excités tous les deux. D'ailleurs, il m'avait soulevée dans ses bras et m'avait fait tourbillonner jusqu'à ce que je sois tout étourdie. Et le baiser qu'il m'avait donné. Le souvenir que j'en garde me chatouille encore les lèvres. Seulement, la réalité nous a séparés dès l'instant où ma mère a déclaré : « Ma petite va quitter la maison », et que nous avons compris... que j'allais partir.

Les notes de Casey n'étaient pas mirobolantes, même si j'essayais de l'aider avec des cours particuliers. Mais rien de tout cela ne comptait car il avait toujours su, nous l'avions toujours su, qu'il suivrait les traces de son père. Il

serait pêcheur, ce qui voulait dire qu'il ne pourrait pas venir avec moi. Et je ne pourrais pas rester.

L'université de Boston avait été mon choix parce qu'elle était assez près de Stonington pour que je puisse rentrer pour les vacances. Cependant, c'était une université chère, et mes parents y avaient englouti tout ce qu'ils avaient et même plus. Les pêcheurs de homards gagnaient correctement leur vie, mais cela ne suffit qu'à vivre d'une année à l'autre. Les dépenses supplémentaires de mes études, dont la faculté de droit, avaient coûté à ma mère l'argent qu'elle avait mis de côté pour ouvrir un bed & breakfast. Elle avait sacrifié son rêve pour que je puisse réaliser le mien. Aussi, quand est venu le

moment de chercher un boulot, j'ai postulé chez SSE. C'était à des années-lumière de Casey, mais c'était la seule offre à l'époque qui me donnait les moyens de rendre à mes parents ce qu'ils avaient sacrifié. À présent, ma mère a son bed & breakfast, mais Stonington n'est pas une destination touristique et elle dépense plus pour garder Whalen House à flot qu'elle n'en récolte. Les chèques que j'envoie régulièrement soulagent la pression sur le portefeuille de mon père et permettent à ma mère de continuer à vivre son rêve.

Quand j'ai quitté l'université, j'ai dit à Casey que je reviendrais, et il m'a dit qu'il m'attendrait. Nous avons tenu nos promesses, mais après mes études, mes

retours au foyer se sont réduits à une semaine à Noël et une autre durant l'été. Ces deux dernières années, j'ai sauté la semaine d'été : j'avais tout simplement trop de travail. Je ne pouvais pas me permettre de prendre des vacances alors que mes clients avaient besoin de moi.

Mais les rares fois où je suis rentrée, Casey et moi avons repris exactement là où nous en étions restés. Comme les adolescents que nous étions autrefois, Casey piquait l'un des plaids tricotés d'Abby, me prenait la main et me traînait pratiquement jusque sur les quais. Au cœur de la nuit, nous nous faufilions à bord du bateau de Thomas Michaels pour aller passer un moment intime dans la cabine. La plupart de mes vacances chez

moi, je les passais au lit avec Casey, comme si nous essayions de rattraper les heures de baise manquées de l'année passée et quelques-unes de celles de l'année à venir. Mais inévitablement, je devais dire au revoir.

Et chaque fois, j'avais le cœur brisé un petit peu plus. Finalement, il a fallu que nous nous comportions comme les adultes que nous étions devenus et admettions que cela ne marchait plus comme avant. Nous avons officiellement mis un terme à notre relation, nous rendant mutuellement la liberté que nous désirions en définitive, pour voir où la vie nous mènerait. Mais nous savions que nous resterions amis pour la vie et que si le destin nous réunissait encore, nous pourrions de

nouveau tenter le coup.

Comme toujours le samedi soir, Quinn passe la tête par la porte du balcon et fait une pause dans la conversation téléphonique le temps de me dire qu'il est rentré avant de poursuivre son chemin. C'est du moins ce que je me dis. Jusqu'au moment où il s'arrête tout net, recule de deux pas et éloigne le téléphone de ses lèvres pour demander :

— Attends. Avec qui tu as fait crac-crac ?

— Quoi ?

— Oui, chérie, fait Quinn dans le téléphone. Elle a fait crac-crac.

— Qu'est-ce que tu racontes ?

— Demi demande qui c'est, répond-il en couvrant le téléphone.

— Qui c'est quoi ?

— Ne joue pas avec moi, Cassidy Whalen. *C'est la bite de qui que tu t'es fourrée ?* Là, tu comprends ?

Oui, et pas question que je réponde. Je prends mon air le plus abasourdi et je m'esclaffe :

— Moi ? Coucher ? Pfff, j'aimerais bien !

Quinn me toise d'un air soupçonneux, puis il se détend.

— Fausse alerte, reprend-il au téléphone. J'ai dû me faire des idées. Mes superpouvoirs me trompent

rarement, mais elle a l'air aussi constipé que d'habitude. Elle a *besoin* de se faire sauter. C'est quand, Noël ?

Je devrais me sentir insultée, mais je suis trop occupée à être soulagée de m'être tirée d'affaire. Quinn est vraiment doué pour détecter ce genre de choses, mais je ne veux pas que quiconque, même mes meilleurs amis, sache ce que j'ai fait avec Shaw. Ils savent garder un secret, ce n'est pas là le problème. Le problème, c'est que je sais qu'ils verront à quel point cela m'a plu. Et j'essaie de me mentir sur ce point-là.

Le sexe avec Shaw, ce n'est pas comme avec Casey. Je ne dirais pas que c'est mieux, mais juste que c'est...

différent. Casey a toujours été doux et affectueux, mais Shaw est brutal et cochon. Il a découvert ma faiblesse avec sa manière sauvage de m'érafler du bout des dents. Et les trucs qu'il a dits, le gémissement qu'il a poussé quand il a senti à quel point il me faisait mouiller...

Ce gémissement était presque un râle, un geignement douloureux, émerveillé et approbateur. La réaction de mon corps lui a plu, l'a comblé. La brusque sensation de chaleur qui m'envahit à présent n'a rien à voir avec l'atmosphère ambiante. Je me tortille sur ma chaise longue, aiguillonnée par le souvenir qui caresse mon cerveau et parcourt mon échine d'une onde délicieuse, tout en me rappelant la sensation douloureuse que

m'a laissée son déchaînement sexuel. Mon Dieu, mais pourquoi cela m'a-t-il excitée ?

J'aimerais dire que j'ai pris une mauvaise décision parce que j'avais bu, mais ce serait mentir. Je savais pertinemment ce que je faisais, même si je préférerais mettre cela sur le compte de l'alcool. Au moins, là, j'aurais une excuse valable pour m'être conduite comme une traînée dans une ruelle pouilleuse sous une pluie battante. Le simple fait qu'il ait plu en Californie du Sud aurait dû suffire à me faire courir me mettre à l'abri, mais non... j'ai baisé sous la pluie. Et pire, c'est avec Shaw Matthews que j'ai baisé.

Quelle est la prochaine plaie qui va suivre sur la liste ? Les sauterelles ? Les grenouilles ? Une lune sanglante ?

Cela a peut-être été le meilleur coup de ma vie, mais il gèlera en enfer avant que je l'avoue à Shaw Matthews.

Mon Dieu, il faut que je me trouve une église pour me confesser au plus vite.

La vilaine petite pécheresse catholique qui est en moi — oh, quelle ironie — savoure encore le souvenir du plaisir qu'elle vient de prendre tout en se demandant quand elle va pouvoir recommencer. Je pense qu'il ne sera pas nécessaire de boire un peu pour m'encourager la deuxième fois, mais je suis sûre que cela m'a aidée ce soir.

Sainte Marie, mère de Dieu. Je lui ai bécoté le cou ! J'ai sorti son engin de sa braguette ! Je n'aurai ma rédemption que parce que je ne la lui ai pas sucée !

Mais j'en avais envie. Et je jurerais que Shaw ne m'en aurait pas empêchée non plus.

Je lui ai peut-être tendu la perche, mais il a suivi aussitôt en me défiant. Il devait se dire que j'étais idiote, que je ne comprenais pas qu'il me lançait tous ces défis parce qu'il savait que je ne pourrais m'empêcher de les relever. Et s'il a agi ainsi, c'est seulement parce qu'il avait envie de moi autant que moi de lui.

Mais pourquoi maintenant, si soudainement ? C'est une énigme, non ?

Je penche la tête de côté et je contemple le vaste ciel. Qu'est-ce que tu cherches, Matthews ? Mes neurones ont beau crépiter, la réponse n'est pas écrite dans les étoiles.

— Je sors, dit Quinn depuis le seuil.

Je sors de ma rêverie et me retourne vers lui.

— Où tu vas ?

— Daddy est rentré de son voyage d'affaires, mais sa femme croit qu'il ne revient que lundi matin, répond-il avec un sourire malicieux. Demi et Sasha sont déjà au Monkey Business. Tu viens ?

— Non, je crois que je vais rester ici. Et puis j'ai des trucs à faire, de toute

façon.

— Un samedi soir ? demande-t-il avant de lever les yeux au ciel. C'est bien toi. Enfin, reste là avec ta lune, tes étoiles, ton ordinateur portable et tes graphiques ou ce que tu veux. Mais la vraie vie se passe sur terre, Cass. Pas dans les étoiles. Là-haut, c'est sombre, vide et glacé. Je te recommanderais plutôt de te blottir contre quelqu'un de brûlant. C'est ce que je vais faire, moi.

— Les étoiles sont chaudes.

— Elles sont aussi pleines de gaz.

— Et pas Daddy ?

— Oui, bon, mais je peux lui faire des câlins. À une étoile, non.

Je pourrais prolonger le débat, mais je comprends ce qu'il veut dire. Rien ne m'empêche d'aller au Monkey Business à part le fait que je ne suis pas prête à affronter Shaw et que je sais qu'il va y être. Le week-end va me permettre de temporiser. Quand arrivera le dimanche soir, le choc de ce que nous avons fait se sera atténué.

— Amuse-toi avec Daddy et ne fais rien que je ne ferais, dis-je en me retournant pour me prélasser dans mon fauteuil.

— Si ça, ce n'est pas une contradiction, je ne sais pas ce que c'est, marmonne-t-il avant de s'éloigner.

La porte d'entrée s'ouvre et se referme

sur un déclic, et je me retrouve seule.

Seule, c'est agréable. L'absence de distraction me permet de travailler davantage et de réfléchir plus clairement. Cela dit, au regard des derniers événements, mon imbécile de cerveau qui n'a cessé de distiller des pensées coquines dans mon inconscient et ma conscience, c'est précisément ce qui m'a détournée du droit chemin et fourrée dans le pétrin.

J'ai juste besoin du week-end. Un week-end entier sans Shaw et ensuite, je serai prête à l'affronter lundi. Je laisse retomber ma tête sur le dossier du fauteuil et je ferme les yeux pour savourer la solitude, mais je les rouvre rapidement

quand un déluge d'images de Shaw en train de me baiser vient troubler ma tranquillité.

Bon sang, mais qu'est-ce que j'ai donc fait ?

Ces deux dernières journées et demie ont été pénibles. Encore que je n'aie pas compté les heures. Et que j'aie dormi la moitié du temps. Le week-end paisible que j'escomptais a été traversé de visions de Shaw, Shaw et encore Shaw. Et de la bite de Shaw. Et de sa bouche. Et ses doigts, aussi.

Quinn ayant passé le week-end avec Daddy dans un endroit luxueux, rien ne

m'a empêchée de penser à ce que je considère comme la pire erreur de ma vie. Laisseée seule, j'ai découvert que mes pensées démentes me conduisaient à des comportements déments. Du coup, comme je ne pensais qu'à m'ébattre nue sous la pluie avec un homme qui aime vous prendre à l'envers sur ses épaules, il était inévitable que cela éveille des frustrations. Je me suis sentie forcée de les soulager en partie par tous les moyens possibles et en fait, il n'y en avait vraiment qu'un seul. À ma décharge, je pensais que me masturber reviendrait à faire d'une pierre deux coups. Non seulement cela me débarrasserait de cette sourde douleur dans mon bas-ventre, mais en plus, peut-être que cela me permettrait

de mettre un terme à mes folies et oublier de penser en boucle à Shaw Matthews.

Cette idée m'a conduite à une douzaine d'orgasmes au cours de ces deux jours. Vous voyez ? La folie appelle la folie, et je l'appelais à cor et à cri. J'ai même essayé de remplacer l'image de Shaw par celle de Casey, mais ce salaud sournois ne cessait de s'insinuer dans mes fantasmes comme un film d'horreur qui vous revient constamment à l'esprit et refuse de vous laisser en paix.

S'il faut en juger par ce fantôme qui m'a hantée tout le week-end, il sera tout bonnement impossible de m'en débarrasser dans la réalité.

Il ne me reste plus qu'à recourir au

rotaire et à l'eau bénite et à répandre du sel tout autour de mon bureau. Si seulement j'y avais pensé plus tôt, j'aurais eu le temps de m'arrêter prendre un café. Enfin, j'ai le temps, mais pas si je veux éviter cet égocentrique à qui j'ai donné une raison d'être arrogant. Il va être insupportable et je ne vais pas pouvoir le supporter juste après aussi peu de temps. Du coup, j'ai évité mon précieux café matinal pour ne pas tomber accidentellement sur ce type qui me traque partout où je vais. Qu'est-ce que je lui dirais, sinon ? Et pire, qu'est-ce qu'il me dirait, lui ?

En sortant de l'ascenseur pour gagner mon bureau, je vois que tout espoir de l'éviter s'est envolé. Shaw est perché sur

le rebord du bureau encore inoccupé d'Ally, un gobelet de café dans chaque main et un sourire insolent sur les lèvres. Vraiment, j'ai envie de lui en coller une. Je me suis fatiguée à arriver ici avant tout le monde, y compris mon assistante, et il a réussi à me battre. Une fois de plus.

Shaw Matthews est le diable en personne.

— Bonjour, Whalen. Content de voir que vous réussissez à marcher, dit-il avec un sourire narquois. On dirait à peine que vous vous êtes fait sauter comme une reine il y a trois jours. Quel est votre secret ?

Bon sang. Voilà que mon cœur se met à battre la chamade. Avant, sa présence me

mettait en rage et me donnait envie de lui cogner la tête dans le mur. Maintenant, je me sens toute nue devant lui. Pas de manière déplaisante comme lorsqu'on se retrouve nue dans une pièce remplie d'inconnus, mais plutôt comme lorsqu'on est contente de se débarrasser de ses vêtements parce que cela annonce qu'on va bientôt s'en donner à cœur joie.

C'est seulement au prix d'un gros effort que je garde mon sang-froid, déterminée à ne pas le laisser voir que je transpire. Ni que je suis haletante. Et que je meurs d'envie de lui sauter dessus comme une lycéenne en goguette.

— C'est vraiment inhumain d'être torturée d'aussi bon matin, réponds-je

finement, juste à temps pour qu'il ne voie pas que sa présence m'affecte.

Toute grisée par cette petite victoire, je fais avec. Pour autant qu'il sache, pour moi, nos ébats du week-end sont un souvenir très lointain sans aucune importance. Je peux lui faire croire cela, n'est-ce pas ?

— Torturée. Vous êtes marrante. Tenez, dit-il en me tendant un des gobelets.

— Bonne idée, réponds-je. Un peu de poison devrait abrégé mes souffrances.

— C'est un grand moka au chocolat blanc avec trois sucettes, dit-il, comme si cela m'était familier.

Ça l'est : c'est ce que je commande

habituellement. Beaucoup trop précis pour qu'il ait pu deviner. Peut-être que je n'étais pas si parano que ça quand je disais qu'il me traquait.

— Quand vous êtes partie comme une voleuse l'autre jour au café, Tiff m'a dit que vous étiez une habituée. Alors je lui ai demandé ce que vous prenez d'ordinaire et j'ai décidé de faire preuve d'humanité et de vous l'apporter.

Il insiste, le bras tendu. Je n'avais pas l'intention de me laisser faire, mais quand je hume le parfum du chocolat blanc, tout mon amour-propre s'envole.

— Merci, dis-je en prenant le gobelet. Et bonne journée.

Il n'aura pas droit à davantage de ma part en matière de politesse.

J'entre dans mon bureau, pose le gobelet et ma besace, puis je commence à feuilleter le courrier laissé sur la table depuis vendredi après-midi. Café offert ou pas, je ne suis pas d'humeur à supporter son baratin.

Sans se laisser intimider par ma grossièreté, Shaw me suit en faisant le malin.

— Alors, vous avez eu Rockford au téléphone durant le week-end ?

Je vois. Apparemment, il croit que notre petite escapade signifie davantage. Il va falloir tuer cette idée dans l'œuf.

— D'abord un café, ensuite on me fait la causette ? Désolée, mais je n'étais pas au courant qu'on était amis, à présent. C'était un coup d'un soir. Il faut vous en remettre.

— C'est le couvert, que je préférerais remettre.

Lamentable. Je ricane devant sa piètre tentative.

— Quel homme.

— Il faut vraiment qu'on soit toujours en guerre ? soupire-t-il, d'un ton faussement sincère.

Je n'ai plus envie de jouer et comme il n'a pas encore compris, il va falloir que je frappe là où ça fait mal.

— Oui, petite bite, il le faut.

Shaw s'esclaffe. Cela me donne envie de rire de ma propre blague aussi, mais je m'abstiens.

— Petite ? Il me semble que le mot que vous avez utilisé vendredi était « impressionnante ».

— J'étais ivre. Tout paraît toujours plus gros, en pareil cas.

Il pose son gobelet et fourre les mains dans ses poches.

— Oh, alors c'est comme ça que vous voulez la jouer ?

— Jouer quoi ? Je ne joue à rien.

Je suis parfaitement consciente que

cela fait trois fois que je fais défiler entre mes mains les mêmes lettres dans l'espoir de jouer les indifférentes.

— C'est cela. Vous voulez faire comme si ce qui s'est passé n'était dû qu'à quelques verres de trop et nous savons tous les deux que c'est faux. Vous n'étiez pas ivre. C'est arrivé parce que vous vouliez que cela arrive. Et moi aussi. Et puisque personne d'autre que vous et moi ne saura ce qui s'est passé, vous n'êtes pas obligée de faire comme si cela ne vous avait pas plu.

— Racontez ce que vous voulez pour vous rassurer après votre piètre performance, réponds-je sans même le regarder.

Là, je suis sûre que cela va l'énerver.
Tant mieux.

— Waouh. J'aurais cru que les énormes orgasmes que je vous ai généreusement accordés auraient fait fondre les dix centimètres de glace que vous avez collés sur l'arrière-train. J'ai dû me tromper. Ça arrive. Pas souvent, mais quand même...

— Vous êtes en train de dire que j'ai un gros cul, Matthews ? répliqué-je. Parce qu'il me semble bien que vous ne vous plaigniez pas quand vous le preniez à deux mains pour essayer de vous soulager en moi.

— Pas en vous. Sur vous. Ce n'est pas la même chose.

Du coin de l'œil, je le vois se lever. Je suis soulagée qu'il ait décidé de s'en aller, parce que je ne sais pas jusqu'à combien mon cœur peut battre sans exploser dans ma poitrine. Mais Shaw ne s'est pas levé pour partir. En fait, il traverse la pièce et va fermer la porte à clé.

— Qu'est-ce que vous imaginez que vous êtes en train de faire ?

Mon sang ne fait qu'un tour. Voilà qu'il se permet des choses dans *mon* bureau, ce crétin.

Shaw ne répond pas. Il se contente de marcher droit sur moi avec un sourire carnassier et une étincelle mauvaise dans le regard. Oh, bon sang, je vais perdre

cette partie.

— Vous avez pensé à moi durant le week-end ? demande-t-il sans ralentir.

Je viens de me rendre compte qu'à chaque pas qu'il fait, je recule d'autant.

Je m'efforce de ne pas bafouiller, mais je suis sûre de me vautrer lamentablement.

— Pfff. Vous auriez bien aimé. Désolée de vous annoncer la nouvelle, Matthews, mais vous n'étiez pas aussi bon que vous croyez.

Je mens comme une arracheuse de dents et je suis littéralement en feu.

Pendant ce temps, mon ennemi juré et meilleur coup de ma vie continue

d'avancer et je me retrouve acculée, le dos plaqué contre la baie vitrée au fond de mon bureau. Cela me plaît bien.

Shaw penche la tête de côté et me toise avant d'arrêter son regard sur mon bas-ventre. Mon Dieu, mais il le sent ? Quand il passe sa langue à l'intérieur de sa lèvre avant de se la mordiller, je commence à avoir l'impression que c'est effectivement le cas.

— Mmm-mmm. Figurez-vous que je crois que si. Je crois que vous avez pensé à ma grosse bite qui vous a dilatée et comblée, à la manière dont je vous ai expertement dévoré la chatte et à l'orgasme que je vous ai donné.

Il pose ses bras puissants de part et

d'autre de moi et nous nous retrouvons l'un contre l'autre. La chaleur de son corps fait un délicieux contraste avec le froid de la vitre et mon Dieu, comme il embaume, mais je suis bien décidée à ne pas céder, dans l'espoir que son petit jeu va se retourner contre lui et le forcer à rendre les armes. Au lieu de cela, je sens les contours durs des muscles de sa poitrine et je suis trahie par mes tétons qui durcissent à la sensation de chaleur sous sa chemise et à la vue de son cou qui réclame ma langue.

Il se penche vers moi et me murmure à l'oreille :

— Vous mouillez pour moi, à présent ?

Seigneur...

Je relève le menton, indignée, pour essayer de le convaincre du contraire. Cela aurait pu marcher si j'avais ponctué cela d'un vigoureux démenti.

Sa main se hasarde sur ma hanche et il m'attire contre lui.

— Vous avez envie de recommencer. Vous voulez qu'on baise ensemble. Je le sais parce que j'ai vu la femme sensuelle que vous êtes en réalité. Vous ne pouvez pas le nier, Cassidy. Je le sens à des kilomètres. Je vous sens.

Et là, il me mordille un lobe d'oreille.

La chair de poule me saisit tout le corps. Oh, mon Dieu... les trucs que ce type fait et dit. Badinage sexy mis à part,

il y a quelque chose de carnassier dans ses dents qui m'éraflent et me mordillent. Je ne suis pas du genre que la douleur fait jouir, et je n'ai aucune envie qu'on me morde jusqu'au sang. Non, pour moi, c'est l'acte en lui-même. La démonstration de domination, et bien que je sois une femme indépendante qui contrôle sa vie à tous égards, pour la première fois, j'ai envie de me laisser faire. Pas de me retrouver attachée et utilisée pour son plaisir, mais de ne plus être la seule à diriger, pour une fois.

Je suis sûre qu'il s'en rend compte. Ce qui signifie qu'il mijote quelque chose.

— Sale tricheur.

Je ne sais absolument pas comment je

réussis à sortir cela. Il glousse :

— Règle numéro 1 : connaître les faiblesses de son adversaire et ne jamais hésiter à les exploiter pour avoir le dessus.

Là, il m'a eue. C'est le b.a.-ba.

— Et quelle est la vôtre ?

Il glousse de plus belle. Son haleine sent le café et la menthe. C'est divin.

— Vous n'avez pas fait votre travail ? Je croyais que vous aviez l'habitude de creuser vos dossiers.

— À vous entendre, je voudrais vous étudier. Ce n'est pas le cas.

— L'une des nombreuses différences

entre nous, c'est que je peux au moins être honnête avec moi-même. Et vous aussi, pour le coup. Par exemple, je peux admettre que je me suis branlé à avoir la bite en sang ce week-end en pensant à vous. Vous voulez savoir pourquoi ?

J'ai les genoux qui flageolent rien que d'y penser, mais je tiens bon.

— Je m'en fiche complètement.

— Foutaises. (Il se baisse et se frotte contre moi. Il bande. Bon sang.) Je ne pouvais pas arrêter de penser à votre petite chatte bien étroite. J'ai eu beau me serrer la bite encore et encore (il ondule des hanches à chaque « encore »), je n'ai pas réussi à reproduire la même sensation.

Je serre les poings. J'ai envie de lui empoigner les fesses et de le plaquer contre moi. Bon Dieu, mais j'ai envie de retrousser ma jupe, lui sortir la bite et prendre appui sur ses épaules pour m'empaler dessus. Mais ce serait manquer grossièrement de sens commun. Je suis en train de perdre toute maîtrise et c'est inacceptable.

La photo encadrée posée sur mon bureau attire mon attention et la culpabilité me noue le ventre. Encore une fois. Mais là, il y a quelque chose de différent. Je me rends compte que ce n'est pas que j'ai l'impression de trahir Casey. C'est juste que je ne veux pas qu'il voie que la gentille fille avec qui il a grandi se comporte comme une vilaine avec

quelqu'un comme Shaw.

Je rassemble le peu de retenue qui me reste et je repousse Shaw. Parce que je le déteste. Parce que je suis furieuse de le désirer. Et parce que je vois dans son regard que cela le rend furieux aussi. Et cela m'excite encore plus.

— Vous vous rappelez les nombreuses fois où vous avez ricané dans mon dos en disant que j'avais un balai dans le cul ?

Shaw sourit comme un gosse de douze ans. Si on était dans une cour de récréation, sans aucun doute, il y aurait de la bagarre.

Puisqu'il faut que je lui rappelle que nous sommes des adultes, je renverse les

rôles et me colle à lui suffisamment pour qu'il sente la chaleur de mon corps sans avoir le plaisir que je le touche.

— On ne peut pas maintenir le balai en place si on n'a pas les fesses musclées. Ce genre de pratique n'a aucun secret pour moi. J'espère que ce souvenir va vous durer longtemps, parce que vous n'en ferez plus jamais l'expérience.

— Ah bon ?

Il tend la main vers moi, mais je le repousse.

Il baisse la tête et regarde ma main posée sur sa poitrine, puis il me dévisage. Son sourire de gosse a laissé la place à quelque chose de carnassier et sexuel.

C'est probablement la première fois qu'une femme lui donne une tape sur la main pour l'empêcher de la mettre dans le pot de confiture.

Je dissimule mon sourire victorieux tout en me dégageant pour gagner mon bureau et poser la photo de Casey face sur la table.

J'ouvre ma besace et je vois le morceau de tissu que j'ai emporté exprès.

— Vous pensiez que vous alliez débarquer ici et faire quoi ? Me rappeler quelque chose que je ne pouvais pas avoir oublié ? (Je hausse les épaules.) Je n'ai pas oublié. Mais je suis vraiment curieuse de savoir ce que vous pensiez qui arriverait ensuite. Vous croyiez que

j'allais tomber à genoux et vous supplier de recommencer ? Parce que ça ne risque pas. C'est fait, c'est réglé, je passe à autre chose. Pas de quoi fouetter un chat. Pour votre gouverne, j'y ai effectivement repensé ce week-end. Mais pas comme vous avez pensé à moi. Pendant que vous vous astiquiez en rêvant de me pénétrer de nouveau, je vomissais aux toilettes. (Ce n'est pas vrai, mais je joue tellement bien la comédie qu'il y croit.) Maintenant, Shaw, fichez-moi le camp de mon bureau, j'ai du travail.

— Ce n'est pas terminé, dit-il avec un sourire assez assuré et dévastateur pour que je sois inquiète.

— Et moi, je viens de vous dire que si.

— Nous verrons bien, dit-il en tournant les talons.

Et comme je suis tout simplement incapable de résister, je le suis.

— Dites, Matthews !

Il fait volte-face, ne s'attendant pas à ce que je sois juste derrière lui. Il ouvre de grands yeux en voyant dans ma main la petite culotte qu'il m'a arrachée. Avant qu'il ait le temps de comprendre ce que je compte faire, je la lui balance en pleine face. Il la rattrape quand elle glisse sur sa poitrine.

— Vous me devez une petite culotte neuve.

Et avec un sourire satisfait, je tourne

les talons et regagne mon bureau d'une démarche que je trouve particulièrement sexy.

Je l'entends glousser, puis ma porte se referme. C'est seulement à ce moment-là que je me laisse tomber sur mon fauteuil et pousse un soupir de soulagement. Si je veux tenir tête à Shaw, il va falloir que je bosse. Il n'y a plus qu'à espérer qu'il rende les armes avant moi.

Je déteste vraiment perdre.

Le reste de la journée s'écoule comme d'habitude. Je fais ce en quoi j'excelle pendant qu'Ally continue ses recherches sur Denver Rockford et me les transmet pour que je puisse passer quelques coups de fil et faire des promesses que je

pourrai tenir. Et figurez-vous que cela me permet de décrocher un rendez-vous en privé.

Prends ça en pleine face, Matthews !

7

Shaw

Nous sommes mardi après-midi et Denver Rockford ne répond pas à mes coups de fil. Et il ne me rappelle pas non plus malgré les messages que je lui laisse. Boulder est tout aussi sourd. Inutile de dire que j'ai l'impression qu'on m'ignore royalement.

Je déteste cela. Cela remonte à mon enfance, mais je n'ai pas besoin de filer

des tonnes de fric à un psy pour qu'il me le dise. Mes parents étaient passés maîtres dans l'art de m'oublier et ce n'était pas grave, parce que j'avais appris à me débrouiller tout seul dès mon plus jeune âge. J'étais juste content de ne pas avoir de petit frère ou de petite sœur dont m'occuper en plus.

Jerry et Clarice Matthews étaient des cons égoïstes qui ne s'intéressaient qu'à eux-mêmes. Peut-être que j'ai hérité d'un peu de leur tempérament. Ce serait logique. La manière dont un individu évolue dans la vie dépend de son bagage génétique, de l'influence de son environnement, de comportements acquis et de sa simple volonté. Dieu merci, l'univers était de mon côté et m'avait

donné la détermination et les tripes pour briser le moule et me permettre de devenir celui que je voulais. Même si le spectacle de mes parents m'a laissé un arrière-goût désagréable dans la bouche concernant les relations. Il se pourrait bien que j'aie une phobie de l'engagement à cause de ces tarés incapables de sentiments. S'ils ont battu les statistiques et sont restés mariés pendant presque trente ans, c'est que ni l'un ni l'autre ne voulait consacrer du temps, de l'énergie et de l'argent à divorcer. Moi, je trouvais que leur quotidien consistait surtout à s'empêcher mutuellement de vivre, mais il y a des habitudes difficiles à perdre, sans doute.

C'est peut-être l'image affreuse que

j'ai été forcé de contempler dans mon enfance qui a produit en moi des tendances narcissiques, mais je refuse de jouer les victimes.

On ne m'a rien offert sur un plateau d'argent. Pas même le stage à l'étranger de Monty Prather. Je me suis décarcassé pour le mériter, tout comme mes galons. On ne m'a pas donné un poste de premier plan au bureau de San Diego. Il a fallu que je fasse mes preuves avec les équipes étrangères avant qu'il me donne les clés de Striker. Et c'est sous sa férule que j'ai progressé dans la profession que je me suis choisie. *Sans* avoir fait d'études universitaires pour faciliter mon ascension.

Les gens se trompent sur mon compte. Cassidy y compris. Mais comme je préfère quand même les fausses idées à la vérité, je les laisse croire ce qu'ils veulent. Après tout, c'est moi qui leur ai fourni ces fausses idées avec le mirage que j'ai bâti pour leur faire plaisir.

Cela dit, Cassidy a vu juste sur une chose. Chacun de mes gestes est calculé. Et chacun d'eux m'avantage d'une manière ou d'une autre. Je suis doué pour jauger les gens et déceler ce que je peux manipuler chez eux pour faire avancer mes pions. Et je fais cela en douceur. Prévoir le comportement des autres est une forme d'art, mais en tirer avantage est un don. Une fois que j'ai quelqu'un dans le viseur, il n'a aucune chance de me

refuser ce que je convoite. J'y veille, car je n'aime pas qu'on me dise non.

Cassidy m'a dit non. C'est la première femme à avoir fait cela. C'est peu de dire que cela a décuplé ma détermination. Mais la surprise m'a forcé à battre en retraite. Mon dépit d'être ignoré par Denver est renforcé par le refus de Cassidy. La situation est déséquilibrée. Très déséquilibrée. Il faut que je me remette à la tâche et que je reconquière mon avantage.

Être forcé de travailler tard n'arrange rien. La réunion hebdomadaire a été reportée à aujourd'hui, plus tôt dans la semaine qu'à l'habitude. Très probablement parce que Wade a hâte de

savoir où nous en sommes avec Denver. On aurait pu croire qu'il se serait au moins donné le mal d'être à l'heure à cette réunion, mais apparemment, la partie de golf qu'il a décidé de faire après le déjeuner avec son vieil ami, mon mentor Monty Prather, a duré plus longtemps que prévu. C'est un comportement égoïste, mais quel choix avons-nous quand l'homme qui décide est aussi celui qui signe notre chèque ? Plus précisément, j'ai envie de goûter au plaisir de tirer les ficelles et la seule manière d'y parvenir, c'est de remporter le poste d'associé. Et pour cela, il faut notamment lécher les bottes de Wade. Du coup, à 19 heures, il y a dans la salle de réunion une quinzaine d'agents qui font

semblant d'être bien réveillés et ravis d'être là, alors qu'en réalité, fatigués et affamés, nous avons hâte de pouvoir rentrer.

L'obscurité de l'immense baie vitrée ne fait que rendre encore plus crue la lumière dans la salle. Mais Cassidy paraît aussi fraîche que la rosée du matin. En fait, elle a même le dessus du nez un peu rosi, comme si elle avait passé la journée au bord d'une piscine. C'est à se demander comment cette bonne femme se débrouille. Il va falloir que je trouve un moyen de passer à la vitesse supérieure et la baiser jusqu'à l'épuisement si je veux suivre.

— Rapport d'avancement sur

Rockford... À vous, Matthews.

Bon Dieu, pourquoi faut-il qu'il commence par moi ? Si j'essuie les plâtres, Cassidy va pouvoir renchérir, mais je n'ai pas le choix.

— C'est bien parti. J'ai passé un peu de temps avec lui dernièrement, mens-je.

Cassidy pivote vers moi en haussant les sourcils.

— Ah bon ? Eh bien... Qu'est-ce que vous avez fait, tous les deux ?

Je me tortille dans mon fauteuil, désarçonné. Jamais je ne suis pris au dépourvu. Bien que n'ayant à y recourir que très rarement, je sais qu'une blague et un sourire sont toujours efficaces.

— Vous savez ce qu'on dit : ce qui se passe à Vegas reste à Vegas.

— Alors vous êtes allés à Vegas ? C'est pour ça que vous avez l'air aussi fatigué ?

La garce.

Elle ne me laisse pas le choix : il faut que je la fasse passer pour une idiote.

— Euh, non... C'est juste une expression.

Je balaie l'assistance du regard en riant et en secouant la tête. Mais je cesse de sourire quand elle reprend :

— Ah, je vois. Alors qu'est-ce que vous avez fait ?

Elle me défie du regard, comme toujours. Bon sang, je ne sais pas si j'ai envie de la balancer sur la table et de l'étrangler ou de la baiser à mort. Dans un cas comme dans l'autre, son compte est réglé.

Je me redresse et reprends mon sérieux.

— À ma connaissance, nous sommes en concurrence là-dessus. Ce serait stupide de ma part de vous montrer mon jeu.

Elle baisse ses lunettes sur le bout de son nez et se penche en avant en examinant ostensiblement mes mains.

— Apparemment vous n'avez aucune

carte en main.

— C'est parce que tous mes atouts sont dans ma manche, dis-je avec un clin d'œil, faisant rire tout le monde.

Cassidy rit elle aussi, mais je ne crois pas que ce soit sincère.

— J'aurais pensé que vous vous vanteriez, si c'était le cas.

— Me vanter ne serait pas très fair-play.

— Oh, ne vous inquiétez pas pour moi. J'insiste.

Elle croise les bras et s'enfonce dans son fauteuil. Je ne l'ai jamais vue aussi détendue en réunion.

— Moi aussi, renchérit Wade.

Malédiction.

— Bon, je ne peux pas tout vous dévoiler, mais je peux vous dire que nous avons déjeuné ensemble aujourd'hui.

— *Aujourd'hui* ? répète Cassidy en se redressant.

Je hoche la tête, soudain circonspect, mais je ne peux plus revenir en arrière.

— Eh bien, il devait avoir très faim, étant donné qu'il a déjeuné avec moi aussi aujourd'hui. (Elle se penche en avant et me dévisage en me défiant du regard.) The Hole, à La Jolla. Denver a pris deux langoustes et un steak à point. Difficile d'imaginer qu'il aurait encore

faim après ça. À moins qu'il ait des vers, auquel cas je lui conseillerais d'aller consulter. Qu'est-ce que vous en pensez, Shaw ? Faudrait-il envoyer une ambulance chez lui ?

Elle prend son portable pour joindre le geste à la parole. Bon Dieu, ce cinéma qu'elle fait.

Sentant soudain le poids de tous les regards, je tire sur mon col.

— Non, je me suis mal exprimé. Nous n'avons pas mangé. Nous avons plutôt pris un verre. C'est juste que je ne voulais pas que Wade sache que j'avais pris un verre pendant les horaires de boulot.

— Ne vous inquiétez pas pour moi, Matthews. Du moment que le travail est fait.

Bam ! Un point pour moi. Je fais un sourire narquois à Cassidy.

Elle me rend la pareille et se renverse dans son fauteuil en se tapotant le menton de l'index, les yeux au plafond.

— Mmm... Vous voyez, comme Denver et moi avons passé une bonne partie de la journée ensemble à la plage à discuter de sa stratégie d'avenir avant d'aller déjeuner tardivement, les horaires me laissent perplexe.

Voilà qui explique le coup de soleil sur le nez. Je me crispe, regrettant de ne pas

pouvoir retirer tout ce que je viens de dire. Mais le problème des mensonges, c'est qu'il en faut toujours d'autres pour couvrir le premier.

— Ah oui, il me l'a dit. C'était juste après.

— Ah, je vois. Eh bien, comme c'est commode.

Nous nous regardons en chiens de faïence pendant que Wade nous félicite et insiste pour que nous continuions nos manœuvres pour séduire la poule aux œufs d'or. Après quoi, il conclut la réunion. Tous les autres sont pressés de partir, car ils filent du bureau comme des cafards qui fuient la lumière, mais Cassidy et moi n'en avons pas terminé et

nous le savons. L'électricité entre nous est tangible, différente de la veille dans son bureau et en tous points semblable à celle de la ruelle l'autre nuit. Une constante commence à apparaître. Je n'aurais jamais cru que la compétition puisse être aphrodisiaque, mais je ne peux nier l'envie charnelle et brutale de culbuter cette femme pour lui montrer qui de nous deux est le dominateur.

À bien des égards, elle n'a pas été sage. Et je m'apprête à la rendre encore moins sage.

Je me lève et vais verrouiller la porte.

— Vous êtes allée voir Rockford dans mon dos, dis-je en éteignant.

Si les lumières de la ville ne filtraient pas par la baie derrière elle, je ne pourrais pas distinguer sa silhouette nimbée d'obscurité qui hausse le menton.

— Et vous avez menti en prétendant avoir déjeuné avec lui.

C'est drôle qu'elle ne fasse aucun commentaire sur mes faits et gestes alors qu'elle a très bien entendu le déclic de la serrure.

— Je ne voulais pas que Wade pense que nous ne nous échinons pas pour lui, dis-je en m'avançant vers elle en restant dans l'ombre et en profitant de la demi-obscurité.

— Non, vous vouliez qu'il croie que

vous vous échinez pour lui.

Sa voix tremble, malgré ses efforts pour le dissimuler. Ne pas savoir où je suis doit la mettre hors d'elle. Cassidy Whalen ne se sent bien que lorsque rien ne lui échappe. Et là, elle est aveugle.

— Peut-être, mais vous n'étiez pas obligée de me cuisiner comme cela devant tout le monde.

Elle tourne brusquement la tête en direction de ma voix, l'unique bruit auquel elle peut se raccrocher. Je la vois déglutir. Sa gorge élégante se noue.

— Bien sûr que si. Vous ne vous attendez quand même pas à ce que je joue gentiment, non ? Toutes ces autres femmes

peuvent bien se mettre à quatre pattes devant vous pour que vous les baisiez, mais ce n'est pas mon genre.

— Ah oui ? Je ne peux pas vous sauter ?

Je suis tout près et elle le sait. Vraiment tout près.

— Non.

Foutaises. Elle étouffe un cri quand je baisse le zip de sa jupe et la fait brusquement glisser le long de ses cuisses. Puis je lui enserre la taille et lui plaque le dos contre ma poitrine. Elle n'essaie même pas de résister. J'en étais sûr. Pas même quand je glisse la main dans sa petite culotte.

Bon Dieu, ce qu'elle mouille pour moi. Je laisse échapper sans le vouloir un feulement rauque, comme un prédateur qui avertit tous les autres, tapis dans l'ombre. Je la revendique comme mienne. Ma proie. Mon repas.

Elle ronronne en réponse et mes doigts ruissellent carrément.

— Vous êtes sûre ? Parce que j'ai franchement l'impression que je peux.

Elle se crispe, prête à bondir, ne serait-ce que pour me prouver que j'ai tort.

— Ne bougez pas.

Elle pourrait quand cela lui plaît. Je ne la retiens pas prisonnière et je ne

posséderais jamais une femme contre son gré.

L'hésitation la force à se détendre. Plus encore quand ma main commence à la caresser sous la culotte. Je lui masse le clito tout en titillant ses lèvres pour l'ouvrir. Lentement, très lentement. Tension et détente.

Je comprends mieux Cassidy qu'elle ne l'imagine. Logiquement, elle sait qu'elle pourrait m'arrêter, mais elle en a envie. Elle le désire. Cela fait partie de son instinct naturel qu'elle n'a sans doute jamais exploré.

L'instinct est quelque chose de curieux. On peut le déguiser, mais on ne peut pas vraiment le fuir. Tout finit toujours par

revenir à l'instinct.

Et la logique n'a plus cours.

Cassidy écarte les jambes et ses hanches suivent mes mouvements. Puis elle pose ses mains sur la mienne. Avec empressement. Trop, même. Lenteur et régularité ont ma préférence pour le moment, et elle n'aura droit au plaisir que lorsque j'y serai disposé. On dirait que Mlle Whalen a besoin qu'on détourne son attention.

— Déboutonnez votre chemisier. (Elle hésite.) Faites-le, sinon j'arrête.

La faible lumière de l'extérieur me permet de deviner ses mains tremblantes qui font ce que je demande. Encore

l'instinct. Il faut que Cassidy suive des ordres. C'est profondément enraciné en elle.

Et comme c'est une gentille petite fille, je reprends mes caresses. Sauf que cette fois, l'insoutenable et douloureuse érection qui gonfle mon pantalon prend part à l'action quand je me baisse et me frotte contre ses fesses. Mon Dieu, ce cul insupportablement sexy.

Silence. Il n'y a rien d'autre que le silence pendant que nous nous activons. Non, pas seulement. Notre respiration aussi. Le froissement de nos vêtements. Mes grognements, ses gémissements à peine audibles. Mais le reste du monde est silencieux.

Cassidy est venue à bout de son chemisier.

— Ouvrez-le. (Elle obéit, puis elle tente de se pencher en avant pour le faire glisser de ses épaules, s'imaginant quelque chose que je ne lui ai pas donné la permission de faire. Je la retiens en resserrant mon étreinte.) Je ne vous ai pas dit de l'enlever.

Je sens sa frustration, mais je m'en contrefiche. La leçon que je lui donne va lui apprendre quel effet cela fait quand la situation est renversée et que son adversaire ne joue pas à la loyale. Elle m'a mis à nu durant la réunion, et je vais lui infliger le même sort maintenant. Cassidy doit être domptée et savoir quel

effet cela fait d'être à la merci de son adversaire. J'ai simplement été assez magnanime pour ne pas le faire devant tous ses collègues. Et, bien que je meure d'envie de lui saisir les seins à pleines mains ou de la retourner pour enfourner ses tétons dans ma bouche, je me retiens.

N'ayant pas d'autre choix, Cassidy s'appuie contre moi, laissant aller sa tête sur mon épaule et ses bras ballants le long de mes hanches. Elle a le cou exposé et j'ai une vue imprenable sur ses seins enveloppés de soie, sa chair laiteuse qui m'invite à la goûter. Elle est magnifique. Chaque pouce de son corps est sublime, comme si on lui avait peint la peau pour dissimuler des défauts qu'elle n'a tout bonnement pas.

Par la vallée entre ses seins, je peux voir autre chose : ma main qui glisse sous le satin de sa charmante petite culotte. D'avant en arrière, synchronisée à la perfection avec sa poitrine qui se soulève et s'abaisse. Elle approche de plus en plus mes doigts de son ouverture. Elle veut que je les introduise en elle, mais ce n'est pas à elle de décider.

Ses doigts se crispent de plus en plus sur mes hanches et, s'enhardissant, elle bouge pour m'offrir son cou, comme pour me supplier de lui faire ce que je désire, ainsi que nous le savons tous les deux. Mais pas tout de suite.

Cassidy oublie toute prudence, sa bouche se tourne vers la mienne et une

main abandonne ma hanche pour me saisir la nuque. Elle m'attire à elle, prenant le baiser que je ne lui ai pas offert, et je lui accorde cet unique sursis. Ses lèvres pleines et dociles s'écartent pour accepter ma langue, mais je ne la laisse la goûter qu'un bref instant avant de me retirer pour téter cette friandise charnue. Seigneur, elle a des lèvres fantastiques.

Je ne peux pas me permettre de me laisser aller. Après tout, j'ai quelque chose à prouver. Je me refuse donc à elle et me dérobe pour rester juste hors de sa portée. Son haleine suave et brûlante frôle mes lèvres tandis qu'elle s'efforce d'atteindre les sommets du plaisir que je lui présente. Elle ne cesse de lever sa bouche vers la mienne, déçue que

chacune de ses tentatives échoue. Je ne peux m'empêcher de sourire intérieurement mais moi, au moins, je ne la mets pas au supplice devant tous ses collègues.

Elle finit par renoncer et tourne de nouveau la tête de côté, offrant à mon regard la courbe gracieuse de son cou. Un gémissement douloureux franchit ses lèvres et la petite perle délicieuse gonfle de plus belle sous ma paume tandis que ses chairs sont de plus en plus ruisselantes. Oh, c'est précisément ce que j'attendais.

Elle a cessé de se balancer contre moi pour donner de petits coups de reins de plus en plus rapides qui intensifient la

sensation que lui procure ma main. Elle crispe la main sur ma hanche pour se retenir et son gémissement désespéré se transforme en un râle rauque et passionné.

Ma bouche se déchaîne et mes dents éraflent la jointure de son cou et de son épaule. Après quoi, je lui pince le téton à travers son soutien-gorge tout en plongeant deux doigts en elle.

Cassidy se raidit, paralysée par l'orgasme qui la foudroie tandis que je masse son point sensible en elle. Ses lèvres serrées étouffent son gémissement rauque et elle se cambre pour amener ses fesses tout contre ma bite, si bien que j'ai l'impression qu'elle pourrait faire éclater la braguette pour la pénétrer.

Elle a de la chance. J'avais l'intention de l'amener tout au bord du précipice et de la laisser en suspens sans la faire jouir. Mais je n'ai pas pu m'en empêcher. Savoir que je lui ai fait cela, c'est comme une décharge d'électricité qui me saisit la bite et l'ego.

Mais il reste la question du monstre qui palpète dans mon pantalon et réclame son plaisir.

J'enlève ma main de sa culotte et la retourne face à moi, ce qui n'est pas difficile, car elle n'est plus qu'une marionnette entre mes mains.

— Voyons si vous pouvez donner autant que vous recevez, dis-je.

Elle ouvre de grands yeux surpris quand j'appuie sur ses épaules et la force à s'agenouiller. Je déboucle ma ceinture et mon pantalon, puis je sors ma bite en lui adressant un clin d'œil.

— Vous n'imaginez pas que...

Mais elle a le sifflet coupé quand je lui fourre effrontément le bout de ma bite entre les lèvres et pousse sur sa tête pour la bâillonner.

Bon Dieu, c'est exactement comme dans la douche. Le soulagement de l'avoir mise au silence, le spectacle de ses lèvres sur ma bite, la sensation de chaleur humide : c'est la perfection. Et la dominer ainsi avec ma bite enfoncée dans sa bouche est tout aussi grisant que

l'avoir fait succomber au plaisir qu'elle n'a reçu que grâce à ma générosité.

Les coins de ses lèvres sont distendus pour m'accueillir et cela aussi flatte mon ego. Ce n'est pas que ma bite soit particulièrement longue, mais je sais qu'elle est d'une impressionnante épaisseur. C'est précisément pour cela que Cassidy me flanque une claque sur le ventre quand je m'enfonce jusqu'au bout pour tester ses limites. Si elle avait pu, je suis sûr qu'elle m'aurait mordu. Heureusement pour moi, ma bite lui remplit largement la bouche, ce qui lui ôte toute liberté de mouvement.

Mon empressement ne lui plaît guère, ou du moins c'est ce que je déduis en

sentant ses ongles s'enfoncer dans l'arrière de mes cuisses. Et ce malgré mon pantalon. Mais après tout, comme je n'ai pas aimé non plus ses sarcasmes durant la réunion, nous sommes quittes.

Cependant, je lui accorde une certaine liberté de mouvement. En grande partie parce que j'ai beau avoir envie de lui défoncer la bouche, je veux encore plus qu'elle me suce. Et bon sang, elle se donne. À ma grande surprise, Cassidy ne résiste pas. Si je devais hasarder une hypothèse, je dirais qu'elle est même déterminée à bien faire son travail. Comme si elle se disait que je lui mangerais dans la main si elle s'en acquittait au mieux. C'est possible, mais cela reste à prouver. D'après l'étincelle

coquine que je vois dans ses yeux quand elle prend l'initiative, je dirais qu'elle s'est découvert un nouveau défi à relever. Et comme cela n'augure pour moi rien d'autre que du plaisir, je la laisse faire.

Sauf que je dois réagir avant. Je fais valser ses lunettes. Puis je passe la main derrière elle pour détacher ses cheveux ramenés en chignon sur sa tête et les voir se répandre. Une crinière d'épaisses boucles rousses tombe en cascade sur son dos et ses épaules. En baissant les yeux sur Cassidy à genoux devant moi, son chemisier moulant maintenant grand ouvert, sa jupe droite parfaitement repassée maintenant froissée sur le sol, sa coiffure impeccable désormais fichue et ma bite qui s'en donne à cœur joie dans

sa petite bouche de sainte-nitouche, je me sens le roi du monde.

Et la pipe est plutôt remarquable, elle aussi. Il est difficile de croire que quelqu'un qui se donne un tel mal pour être une mégère puisse soudainement se transformer en une diablesse folle de sexe, mais c'est la deuxième fois que je constate cela chez Cassidy Whalen. Comme quoi, il ne faut clairement pas se fier aux apparences. Quoi qu'il en soit, je ne vais pas tomber dans ce piège.

La main sur sa nuque, je la guide jusqu'à ce qu'elle trouve un rythme qui me convienne. Après quoi, je la laisse faire. Elle apprend vite, celle-là, et j'en suis bien content. Tout comme il faut se

familiariser avec le corps de chaque femme pour lui offrir un plaisir personnalisé, il en est de même avec celui d'un homme. Cassidy s'en sort très bien, même si elle risque de se faire une crampe à la mâchoire.

Elle prend mes noix dans sa main et les caresse avec l'insistance voulue, même si je me rends parfaitement compte que j'en prendrais pour mon grade si elle profitait de sa position pour se comporter en véritable garce. Mais je balaie cette pensée, car ses mains sont aussi douces et chaudes que sa bouche et que sa langue me titille expertement le gland.

Je renverse la tête en arrière en fermant les yeux et je résiste à l'envie de donner

des coups de reins et onduler des hanches. Quand le plaisir commence à s'accumuler et monter en moi, je songe à lui jouir dans la bouche. Mais je me retiens : comme je n'en ai pas terminé avec la leçon que je veux lui faire et que je ne pourrai pas lui donner si elle continue à me sucer comme cela, je me retire.

Décontenancée, elle lève vers moi ses grands yeux verts interrogateurs.

— Levez-vous, lui dis-je. (Je tire le fauteuil où elle s'assoit généralement durant les réunions et j'y pose mes fesses nues, puis je l'incline dans sa direction.) Si vous ne voulez pas perdre une autre culotte, je vous suggère de l'enlever. Et le

reste aussi. Sauf les chaussures. Gardez-les.

C'est un autre jeu de pouvoir. Si elle me désire, elle va devoir le prouver en se déshabillant. Et c'est ce qu'elle fait, glissant les pouces sous l'élastique pour la faire glisser sur ses cuisses. Le chemisier et le soutien-gorge suivent, pendant que je la regarde tout en m'astiquant. Elle est devant moi avec ses satanés talons, nue, démunie, les bras croisés sur le ventre, attendant de voir ce que je vais faire. Je prolonge le suspense tout en la détaillant pour qu'elle se sente encore plus mal à l'aise. Elle est sacrément sexy.

Elle n'a pas une silhouette parfaite,

mais nous n'en sommes pas loin. On dirait une sirène sortie de l'eau. C'est incroyable ce que l'on peut découvrir une fois qu'elle est débarrassée de sa gangue de pierre et de glace. Les lumières crues de la ville jouent sur sa peau couleur de pêche, qui ressemble dans la pénombre à de la porcelaine. Ses seins sont opulents, sa taille étroite, ses hanches généreuses et ses jambes interminables. Et tout en bas de son ventre, une mince bande de délicates boucles orangées sépare ses cuisses et conduit mes yeux jusqu'à cette promesse cachée.

— Shaw...

— Chut ! Venez ici.

J'ai encore une fois changé d'idée. Je

vais la prendre contre la baie vitrée. Je vais la plaquer nue à la face du monde tout en la prenant par derrière. Mais c'est là que je me rends compte... que je ne veux pas que quiconque la voie.

Cassidy s'arrête devant moi, je lui empoigne une cuisse d'une main pour l'approcher encore, jusqu'à ce qu'elle soit forcée de s'appuyer sur mes épaules pour grimper sur le fauteuil et glisser les jambes dans les espaces sous les accoudoirs de part et d'autre et se placer à califourchon sur moi.

Alors que je la laisse glisser lentement sur moi, je sens le fourreau étroit se dilater pour m'accueillir. Bon Dieu, j'ai envie d'exploser quand elle commence à

onduler d'avant en arrière pour s'empaler davantage à chaque coup jusqu'à ce qu'elle m'ait pris tout entier.

Elle a les lèvres entrouvertes et ses seins tremblent alors qu'elle s'agrippe à moi et trouve un rythme qui lui convient. Pas de précipitation ni de cavalcade frénétique façon porno, mais il n'est pas non plus question d'émotions. C'est de la baise. Lente, déterminée à en savourer chaque sensation. Peu m'importe maintenant l'attention que Cassidy accorde aux détails. Il paraît que le diable est dans les détails, et je suis prêt à le croire, car c'est un péché qui devient bien réel, quelque chose que les simples mortels ne sont pas censés connaître.

Elle passe la main entre nous et je la regarde retrousser le capuchon de peau pour révéler son clitoris, puis reprendre son mouvement de hanches pour accentuer le frottement et son plaisir. Bon sang, une femme qui sait ce qu'elle veut et comment l'obtenir, c'est la seule chose qui pourrait me faire perdre la tête.

Je lui empoigne les cheveux à deux mains et l'attire contre moi pour lui dévorer la bouche. C'est à se demander comment elle fait pour avoir un goût aussi délicieux alors qu'elle est aussi méchante. Et peu m'importe de toute façon, car elle poursuit ses va-et-vient, cambrée, ses seins frôlant ma chemise. Je regrette aussitôt de ne pas m'être déshabillé aussi pour avoir le plaisir de

sentir sa peau sur la mienne.

Les mouvements de Cassidy ralentissent, ses coups de hanches se font plus profonds et pesants à mesure qu'elle presse contre mon pelvis. Elle interrompt notre baiser et sa tête tombe en avant, les yeux clos et les lèvres ouvertes. Les pulsations rythmées commencent et elle se contracte sur ma bite en m'entraînant avec elle.

Le demi-silence est brisé par un « Putain ! » que je ne peux plus contenir.

Voulant profiter de l'élan de son orgasme, je saisis ses fesses à pleines mains. Elle empoigne les accoudoirs pour se soutenir pendant que je la soulève et la rabaisse sur moi, encore et encore,

jusqu'à ce que mes noix se contractent et que ma bite dure comme de l'acier soit prête à...

Nom de Dieu ! Je l'arrache de moi juste à temps avant de jouir sur nous deux, même si j'avais en tête quelque chose de bien plus propre. Le sperme jaillit en longues giclées pendant que ma main s'active pour compenser les derniers coups de reins manqués. À vrai dire, il s'en est fallu de peu. J'ai failli ne pas réussir à temps.

Je ne jouis jamais dans une femme et je mets presque toujours un préservatif. J'ignore pourquoi je ne l'ai pas fait avec Cassidy, mais je ne redoute pas les maladies. Quelqu'un d'aussi méticuleux

qu'elle veille à éviter la moindre MST. Et elle a beaucoup trop de sens moral pour cacher une éventuelle maladie.

C'est la crainte de la mettre enceinte qui me taraude le plus. Un homme comme moi doit absolument s'abstenir. Je n'ai pas de temps à consacrer à un gosse et je n'ai aucune envie de jouer les papas.

— Désolé pour le désordre, plaisanté-je.

Cassidy s'est déjà levée pour fouiller dans son sac. Elle en sort finalement des mouchoirs en papier et m'en tend quelques-uns.

— Merci, dis-je en les prenant.

— Ce n'est pas la première fois que je

dois nettoyer derrière vous, et je suis sûre que ce n'est pas la dernière, dit-elle en s'essuyant le ventre.

Et voilà qu'elle recommence ses sarcasmes. Comment ai-je réussi à la faire taire tout à l'heure ? Ah oui, en lui fourrant ma bite dans le gosier.

— Dans ce cas, la prochaine fois, laissez-moi vous jouir dans la bouche, rétorqué-je.

Elle ramasse sa culotte et l'enfile.

— Me jouir dans la bouche, c'est inenvisageable, Matthews. Alors ne vous mettez pas ça en tête, dit-elle en ramassant son soutien-gorge.

Je me lève pour me rajuster.

— Vous êtes en train de me dire qu'il y aura une prochaine fois ?

— Non, dit-elle en enfilant les bretelles du soutien-gorge et en cherchant le reste de ses vêtements.

Je suis prêt : c'est l'avantage de ne pas se déshabiller complètement. Je ramasse son chemisier et viens le lui apporter. Elle s'apprête à me l'arracher des mains, mais je recule la main avant qu'elle ait le temps de le prendre, tout en l'attrapant pour l'attirer contre moi. Je l'embrasse sans aucune délicatesse et ne la libère que lorsqu'elle réussit à récupérer son chemisier et me repousse.

On souffle le chaud et le froid. Je m'en fiche. Cela me fait rigoler. Baiser

Cassidy, c'est sympa, mais il n'y a pas de câlins ensuite et je n'ai aucune envie de m'attarder pour qu'elle s'en prenne à moi parce qu'elle ne sait pas tenir sa langue. Je file donc, non sans l'avoir d'abord mise en garde.

— Pour votre gouverne, m'avoir dit non ne me donne que plus envie de vous donner tort.

8

Cassidy

Mon Dieu, j'ai recommencé !

Sauf que cette fois, je n'ai pas laissé Shaw me sauter. C'est moi qui l'ai chevauché. Et c'était sacrément agréable.

Je suis une traînée.

Et pas une traînée ordinaire. C'est devenu pathologique chez moi. Celles qui font le trottoir méritent plus de respect.

Au moins, elles se font payer pour s'offrir avec autant de facilité que moi.

Shaw va être au Monkey Business, bien sûr. Mais ce n'est pas lui que je redoute de voir. Les superpouvoirs de Quinn l'ont déjà alerté la dernière fois, mais là, il va être servi.

Et à peine j'ai franchi le seuil que cela commence.

— Cass ! Oh, mon Dieu !

Tous les yeux se tournent vers moi quand mon colocataire beugle mon prénom depuis l'autre bout du pub.

Zut ! C'est bien ce que je pensais. Je tourne les talons, prête à filer, mais je me retrouve nez à nez avec Shaw qui arrive à

son tour et je suis obligée de refaire volte-face, sauf que je m'arrête tout net en repérant Denver Rockford assis au bar. Mais qu'est-ce que c'est que cette histoire ?

Rapidement, je passe mentalement en revue mon agenda pour vérifier si nous avons un rendez-vous que j'aurais oublié, ce qui est tout à fait improbable. Cela dit, comme Shaw m'a baisée à m'en faire perdre la tête, peut-être que je suis un peu à côté de la plaque. C'est alors que je me rends compte que je n'aurais jamais invité un client potentiel dans un endroit aussi personnel.

— Il est là pour moi.

L'haleine de Shaw dans ma nuque me

fait sursauter. Je me retiens tout juste de me retourner et lui demander ce qu'il s'imagine faire — nous sommes dans un lieu public, enfin ! — quand je me rends compte qu'il est seulement en train de me passer devant. Mais je suis sûre qu'il n'avait vraiment pas besoin de me passer une main aux fesses.

Attendez. Depuis quand exactement ai-je accepté que Shaw me tripote du moment que ce n'est pas dans un lieu public ?

— Tu veux bien venir par ici, s'il te plaît ?

Sasha me prend par l'épaule et me guide vers mon juge et bourreau en riant tout du long. Ce qui est vraiment

inquiétant, à moins qu'elle se soit remise de ses peines de cœur et soit de meilleure humeur. Elle est même probablement passée à la catastrophe suivante.

Quand nous arrivons à notre table, je tire mon fauteuil habituel aussi loin que possible sans éveiller de soupçons. Si par quelque miracle, j'arrive à éviter les superpouvoirs de Quinn et que les filles ne voient rien sur mon visage, je ne veux pas prendre le risque que mes amis sentent le sexe sur moi. Je me suis arrêtée aux lavabos du bureau pour faire une rapide toilette, mais je suis prête à jurer que je sens encore le parfum de Shaw.

Demi lève les yeux au ciel.

— Quinn a une bonne nouvelle...

— Une nouvelle extraordinaire, jalouse, la corrige Quinn.

— ... Mais il ne voulait rien dire avant que tu arrives, achève-t-elle tout en se limant les ongles.

— Ah bon ? demandé-je, soulagée. (Quinn est quasiment en train de trépigner tellement il est surexcité. Je ne sais pas de quoi il s'agit, mais la nouvelle a l'air énorme. Suffisamment pour qu'il ne flaire rien chez moi.) Alors, qu'est-ce que c'est ?

— Daddy nous a acheté un penthouse !

— Quoi ? Mais je l'aime bien, l'appartement que nous avons. Je n'ai ni envie ni besoin d'un penthouse.

— Pas nous *nous*, dit-il en nous désignant moi et lui de l'index. Daddy et moi. Je déménage. Et je monte en grade.

Je suis abasourdie. Non que je croyais que Quinn et moi vivrions ensemble éternellement, mais je ne pensais pas non plus que Daddy sortirait un jour du placard.

— Ah ? Alors il a quitté sa femme ?

— Évidemment que non.

— Mais tu as dit qu'il vous avait acheté un penthouse à tous les deux.

— Exact. Daddy estime que c'est trop risqué de continuer à descendre dans des hôtels, même sous des faux noms. Du coup, il a acheté le penthouse pour que je

puisse habiter dans un joli endroit.

— Tu habites déjà dans un bel appart', dit Sasha, qui semble aussi inquiète que nous, même si nous savons qu'il vaut mieux marcher sur des œufs.

— Il sera plus beau.

— Et en vivant dans ce plus bel endroit, tu seras surtout disponible pour lui dès qu'il aura du temps à te consacrer.

Demi est en train d'approcher la ligne jaune. Si jamais elle la franchit, Quinn va en faire autant de son côté.

Il incline la tête et la défie d'un regard aigu.

— Crache ce que tu as en tête.

Demi pose sa lime et se redresse.

— Très bien, je vais le faire. Ce bonhomme se sert de toi, Quinn. Et tu te laisses faire. Pourquoi ? Parce que c'est mieux que de rester seul ?

Quinn croise les bras et se renverse en arrière, très à l'aise.

— Au moins, quand j'ai vraiment envie de quelque chose, je le prends au lieu de tourner autour du pot.

— Qu'est-ce que je suis censée comprendre ?

Il désigne le bar et Demi suit son regard. Je vois son air douloureux à la seconde où elle repère une voluptueuse blonde, qui lui ressemble beaucoup,

appuyée au comptoir, en train de polir affectueusement le crâne chauve de Chaz. Le pire, c'est que Chaz flirte avec elle et se laisse caresser comme un chaton ronronnant. Elle n'a absolument aucune classe. À vrai dire, ses énormes nichons qui débordent sur le bois verni du comptoir lui donnent l'air d'une fille facile. Avoir été gâtée par la nature n'est pas un crime, mais celle-là, elle en fait des caisses.

— Tu vas te faire souffler ce mec sous le nez. Et tu seras toute seule.

— Et alors ? Je préfère être seule qu'avoir l'impression d'être un second choix, dit Demi en se détournant de Chaz pour fixer Quinn. Il ne quittera jamais sa

femme, tu sais. Tu mérites mieux.

— Mieux qu'un splendide penthouse, une carte de crédit non plafonnée et la décoratrice personnelle de Jennifer Aniston ?

Demi réfléchit un instant à la question.

— Bien vu, dit-elle en reprenant sa lime et en se renfonçant dans son fauteuil.

— Ah, ça, tu peux le dire, réplique Quinn avant de consulter sa montre et de se lever. À présent, si vous voulez bien m'excuser – et si vous ne voulez pas, je m'en fiche. La très coûteuse montre que m'a offerte mon amant pour décorer mon poignet annonce que l'heure est venue pour moi d'aller le retrouver. Pas

question de faire attendre Daddy.

— Oh, non, pas question, marmonne Sasha.

— Tais-toi, femme, dit Quinn en se baissant pour lui chuchoter à l'oreille : Regarde bien.

Il s'approche du bar où le sosie de Demi continue de flirter avec notre ami barman. Quinn n'est jamais excessivement efféminé, mais ce n'est pas pour autant qu'il ne sait pas jouer les folles quand il en a envie. Et c'est apparemment le cas en cet instant. Avant d'arriver au bar, il appelle Chaz en piaillant et en gloussant avec un déhanchement exagéré. Mais il ne s'arrête pas au bar. Il pose un genou sur un

tabouret pour se hisser, écarte la fille d'un coup de hanche et prend le visage de Chaz entre ses mains pour l'embrasser sur la bouche. Pas en mettant la langue, mais pas un rapide bisou non plus.

Toute notre tablée pousse un cri et tout le monde s'esclaffe en voyant la blonde reculer, choquée.

La plupart des hétéros n'apprécieraient pas qu'un homme leur joue ce coup-là. Mais Chaz n'est pas comme tout le monde. Il adore Quinn autant que nous et il sait que cela ne veut pas dire que Quinn a envie de le tripoter. Sans compter qu'il est suffisamment à l'aise dans sa sexualité pour ne pas s'imaginer qu'un baiser d'un autre homme pourrait le rendre homo. Il

n'y a donc ni coups de poing ni éclats de voix. Il accepte, car il comprend la raison de ce geste. Et ce n'est pas la première fois. Enfin, c'est la première fois que Quinn l'embrasse, mais pas la première que l'un de nous lui met des bâtons dans les roues.

Quinn recule et passe le pouce sur les lèvres de Chaz comme s'il enlevait du rouge.

— Faut que je file, chéri. Je te retrouve à la maison quand tu auras fini ta journée et je m'occupe de toi. (Il se tourne vers la blonde et lui fait un clin d'œil.) Bien essayé, chérie, mais tu perds ton temps.

La blonde empoigne son sac à main avec indignation et file droit vers la

sortie.

Chaz prend un air abattu.

— Ah, mec, mais pourquoi tu as fait ça ?

— Tu sais très bien pourquoi, est la seule explication que Quinn lui donne. (Il se retourne vers Demi pour que Chaz ne voie pas son expression et articule muettement avant de lui souffler un baiser :) De rien.

Demi et Chaz se tournent autour depuis que je les connais. Sauf que ni l'un ni l'autre ne fait le premier pas. Ils ne sont pas du même monde, mais Demi s'en fiche. Lui, non. Dans son esprit, il n'est pas assez bien pour elle et ne le sera

probablement jamais. Ajoutez à cela qu'il se sent humilié qu'elle gagne beaucoup plus d'argent que lui et il y a de fortes chances qu'ils continuent longtemps ce pas de deux qui ne débouche sur rien.

Des éclats de rire attirent mon attention – et celle du reste de la salle. Je me tourne et je vois Denver et Shaw qui rigolent en tapant du poing sur le comptoir.

Je pourrais m'incruster, mais j'ai décidé de laisser Shaw gagner cette partie. La sensation douloureuse entre mes cuisses me rappelle péniblement que je lui laisse beaucoup la bride sur le cou ces derniers temps, mais peu importe.

Avec un soupir d'épuisement mental

comme physique, je me lève et rassemble mes affaires.

— Je file aussi. Rendez-moi service et gardez l'œil sur ces deux-là.

— Pourquoi ? C'est qui ? demande Sasha en lorgnant vers le bar tout en se demandant comment elle pourrait attirer Denver dans son lit.

Ce n'est pas ce qui me surprend le plus. Je la regarde, franchement stupéfaite par sa question.

— Tu rigoles ? La tête du bonhomme est partout dans les magazines et sur les murs. C'est la plus grosse célébrité dans le football depuis des lustres, il se trouve que c'est ma dernière cible en date et tu

ne sais pas qui c'est ?

J'entends presque le déclic se faire en elle.

— Oooh... C'est Denver ?

Il faut que je me retienne pour ne pas lui coller une calotte.

— Oui, c'est Denver.

— Tu peux me le présenter ?

Elle me jette un regard suppliant et je vois d'avance dans ses yeux tout le scénario de la relation désastreuse se dérouler de bout en bout.

— Pas question.

— En plus, il n'a d'yeux que pour notre chère Cass, ricane Demi en

désignant le bar d'un geste désinvolte.

Denver est en train de me regarder.

— Il est tellement grand et sexy et costaud, dit Sasha en se pouléchant comme un personnage de dessin animé qui imagine un steak bien juteux.

— Costaud ?

— Oh, oui.

Je penche la tête pour le regarder et je commence à comprendre. Ce n'est pas que je sois incapable de reconnaître un beau spécimen quand j'en croise un. Denver est clairement un homme viril, grand et costaud, avec une peau et des cheveux dorés par le soleil de Californie. Les rides aux coins de ses yeux bleus

s'animent dès qu'il fait ce sourire contagieux même lorsqu'on n'est pas d'humeur. Dans d'autres circonstances, il m'attirerait probablement, mais c'est un client. Du moins, potentiel. Et il y a des règles dans ce métier, une déontologie.

Mentalement, je vois le visage de Wade et je me rappelle sa consigne : *Rempportez-moi cette victoire. Par tous les moyens possibles.* Je crois que ce Wade imaginaire est en train de me dire qu'une amitié déplacée avec Denver entrerait dans la catégorie du « par tous les moyens possibles ». Apparemment, il s'intéresse déjà à moi. Serait-ce vraiment grave si j'en jouais à mon avantage ? Après tout, il y a un poste d'associé en jeu. Je ne suis pas sûre que ma morale

m'autorise à mettre cela en pratique, mais il y a une chose dont je suis certaine : je n'y arriverai jamais si Sasha me devance.

— Sasha, sérieusement. C'est naze. Et il fait soixante centimètres de plus que toi.

Espérons que ce soit suffisamment dissuasif.

— Je m'en fiche. Je l'escaladerai.

Apparemment non.

— Un homme comme lui peut avoir toutes les femmes qu'il veut et il ne se prive pas. Laisse tomber.

Au moins, Demi est sensée. Ou peut-être qu'elle est insensible aux charmes de Denver parce qu'elle n'a d'yeux que pour

Chaz.

— Très bien. Alors je vais rentrer chez moi et dormir. Interdiction d'escalader mon client en mon absence, dis-je à Sasha avant de lui faire un baiser sur la joue.

En sortant, je ne peux tout simplement pas résister à l'envie de recadrer Shaw. Franchement, c'est sa faute. Il n'aurait pas dû prendre son air satisfait pour me regarder par-dessus l'épaule de Denver. Du coup, je m'arrête à leur hauteur et je lui donne un petit coup sur la hanche.

— C'est toujours bon pour demain ?

Waouh, c'est clair, il ne m'aura pas fallu longtemps pour passer en moins de cinq minutes de « hum, c'est une stratégie

que je pourrais envisager » à « prenons le taureau par les cornes et montons dessus ». Un vrai record.

Denver me gratifie d'un large sourire enjôleur et me prend par la taille.

— Vous savez bien que oui, beauté.

— Parfait. Ne sortez pas trop tard. Il faut que vous vous reposiez.

Je ne m'attarde pas davantage, même pas pour retourner le couteau dans cette nouvelle plaie que j'ai infligée à Shaw. J'ai réussi mon coup. J'ai sauté le pas et il n'est plus possible de revenir en arrière. Je ne sais pas si je vais bien dormir après cela, mais je sais que Shaw va devenir dingue à essayer de

comprendre ce qui vient de lui arriver. D'une certaine manière, le jeu en valait la chandelle. En tout cas pour l'instant.

À partir de ce moment, ma semaine empire. Le mercredi matin, je réussis à peu près à l'éviter – les face-à-face, du moins – mais mon esprit continue à vagabonder et mon corps à réagir involontairement à ces pensées, ce qui est bien ennuyeux. En plus d'une occasion, je suis obligée d'interrompre ce que je fais et de tout recommencer : je n'enregistre tout simplement pas les mots que je lis.

— Hé ho ? Il y a quelqu'un ?

Une fois de plus, je suis partie dans le

vague sans m'en rendre compte. Je sors de ma torpeur et lève les yeux vers Ally.

— Tu m'as dit quelque chose ?

— Est-ce que ça va ? Vous avez l'air un peu à côté de la plaque, aujourd'hui.

— Si, si, ça va. C'est juste que... tu sais, veiller jusqu'à pas d'heure pour étudier le dossier Rockford. Tu sais à quel point je suis maniaque.

— Ah, ça oui. Je sais aussi que vous détestez ne pas être à l'heure, dit-elle en tapotant sa montre.

En jetant un coup d'œil à la pendule au coin de mon écran, je m'aperçois que je suis en retard. Enfin, pas en retard, mais pas en avance non plus. Je referme mon

ordinateur portable avec un peu plus d'énergie que nécessaire et je fourre mes affaires dans ma besace, en oubliant probablement quelque chose d'important, mais en moins de dix minutes, je me suis changée pour une tenue convenant davantage à mon rendez-vous avec Denver et je fonce vers l'ascenseur dont les portes sont en train de se refermer.

— Retenez la porte, s'il vous plaît !

Espérons que l'occupant ne sera pas un salaud qui fera semblant de ne pas m'avoir entendue.

Une main d'homme au poignet orné d'une Rolex jaillit et bloque la porte. Je gémis intérieurement, car je reconnaîtrais cette main n'importe où. Plus

précisément, je reconnaîtrais ces longs doigts robustes. Même avec un bandeau sur les yeux, s'ils me frôlaient. Ce sont des doigts habiles et si leur propriétaire décidait de se mettre à la guitare, je suis sûre que ce serait un virtuose. Mais ce sont ces délicieuses veines saillantes qui volent la vedette.

Vous trouverez peut-être cela bizarre, mais j'ai un penchant pour les veines. Elles sont une preuve de virilité, elles démontrent que le sang qu'elles charrient est puissant et résistant. Comme je suis d'une famille irlandaise, rechercher ces deux traits chez un homme est dans mon ADN.

La porte coulisse entièrement pour

révéler Shaw dans toute son arrogante gloire, souriant jusqu'aux oreilles.

— Voilà un look nouveau chez vous, Whalen. C'est la fin du monde ?

Peut-être qu'il retient la porte, mais c'est toujours un crétin. Je suis en short et débardeur, enfin. Pas de quoi en faire tout un plat.

Je lui décoche un sourire sarcastique sans répondre, car je n'ai que des obscénités qui me viennent à l'esprit et cela pourrait lui donner des idées. Encore qu'il n'ait pas besoin de cela pour en avoir. Je devrais sortir et attendre que l'ascenseur remonte, mais ce serait avouer ma défaite. Je me contente de me caler dans le coin opposé loin de lui. Puis

les portes se referment, nous laissant seuls. Génial. Il arrive toujours quelque chose quand nous sommes en tête-à-tête.

Je ferme les yeux pour me concentrer sur ce qui sera peut-être la tâche la plus importante de ma carrière et je réussis à me ressaisir. Denver Rockford est le seul homme que je dois avoir en tête et c'est moins un homme que la clé qui m'ouvrira ce qui était encore il y a peu le bureau de Monty Prather. Ne perdons pas de vue notre objectif.

— Qu'est-ce que vous faites aujourd'hui avec Denver ? demande Shaw, qui a l'œil dessus aussi.

Je savais que la curiosité l'emporterait chez lui. Mais je ne vais pas céder.

— Je vous le dis si vous me racontez votre soirée d'hier, proposé-je, uniquement parce que je sais qu'il n'en fera rien.

À n'en pas douter, il a rincé Denver hier soir au pub dans l'espoir de lui faire signer le contrat.

Le sourire de Shaw est un aveu. Il n'est pas stupide et il sait que je ne le suis pas non plus. Même si cela l'arrangerait bien.

— Vous profitez des faiblesses de ce bonhomme. C'est bas. Je vous croyais plus honnête.

Mais d'où il sort ça ?

— Pardon ?

Shaw hausse les épaules tout en me

détaillant du regard.

— Il trouve que vous êtes très bien gaulée et vous jouez là-dessus.

— Il a dit cela ? (Je me rends compte un peu trop tard que j'ai pris un ton plein d'espoir et je m'empresse de rectifier.) Parce que si c'est le cas, je vais devoir lui mettre les points sur les *i* et lui faire savoir que contrairement à vous, je ne me sers pas de mon corps pour avancer. J'ai gagné mon poste à la loyale. Au prix de mes efforts et de ma persévérance.

Shaw enfonce ses mains dans ses poches et lève les yeux au ciel.

— Bla-bla-bla. (J'ai le bec cloué devant une telle grossièreté. Il penche la

tête de côté tout en contemplant à loisir mes jambes nues.) Même si j'ai trouvé ses termes beaucoup moins poétiques, j'ai bien compris ce qu'il voulait dire. Évidemment qu'il vous trouve irrésistible. Vous êtes comme une sirène, vous séduisez les hommes pour les attirer vers les pires périls. Mais paradoxalement, il y a un problème qui compromet cette attirance.

Je change de position, espérant que mon mouvement va détourner son attention de mes hanches. Cela marche, mais mes bras croisés ne font qu'attirer son regard sur mes seins.

— Je me contrefiche de votre opinion, mais c'est toujours amusant à entendre.

Alors quel est ce problème ?

Il finit par croiser mon regard et un sourire insolent se peint au coin de ses lèvres.

— La séduction ne fonctionne que tant que vous fermez votre clapet. Encore que je puisse songer à un autre usage que vous pourriez en faire. À moins que vous ne vous soyez servie de moi que pour vous entraîner avant le grand jeu ?

Lui coller une gifle pour avoir dit cela ne ferait que lui donner l'avantage. Heureusement, je garde mon sang-froid et je vois bien qu'il cherche à m'asticoter. Il veut me désarçonner. Il veut que je sois dans tous mes états et que je me mette à piailler. Pas question.

— Vous avez parfaitement raison. Si j'avais couché avec vous, cela voudrait dire que je couche avec n'importe qui sans la moindre raison.

— Qui suis-je pour juger, hein ? répond-il en haussant les épaules. Mais soyons bien clairs : séduire Denver, c'est de la triche.

— C'est ce que vous pensez que je vais faire ?

— Je commence à me dire que c'est votre spécialité. En ayant fait l'expérience moi-même, je sais à quel point vos charmes sont efficaces.

— Ha ! Je vous ai *séduit* ?

— Absolument.

— Et j'aurais fait cela dans quel but ?

— Pour me détourner de mes objectifs.

— Vraiment ? C'est votre excuse pour vos échecs ? Vous êtes vraiment aussi faible que ça ? (Avant que j'aie eu le temps de réagir, je me retrouve soulevée du sol et plaquée sur la paroi dans une démonstration très exagérée de force.) Je ne parlais pas de faiblesse physique, espèce de brute.

Shaw sourit, tout fier de lui. Ses mains sont comme des fers rougis à blanc qu'il a réussi à poser sur mes fesses en les glissant dans les jambes de mon short ample. C'est alors que nous nous rendons compte en même temps de quelque chose d'important. Sauf que je réussis mieux

que lui à ne pas le laisser paraître.

Zut ! Je savais que j'avais oublié quelque chose.

Les mâchoires de Shaw se crispent.

— Vous ne portez pas de culotte. Vous allez à un rendez-vous avec Denver sans porter de culotte ?

Plus précisément, je n'ai pas mis le bas de mon maillot de bain. Je l'ai oublié dans ma précipitation. Mais comme cela me permet de jouer un peu plus avec les nerfs de Shaw, j'en profite.

— Jaloux ? fais-je avec un petit sourire.

Il me repose brusquement sur le sol comme si ce mot l'avait ébouillanté.

— Non.

Mais il a mis trop de temps à me répondre.

L'ascenseur s'arrête dans un sursaut avec un tintement qui résonne dans le silence. Je ne saurai peut-être jamais pourquoi en cet instant précis, j'ai soudain été contente de ne pas porter de culotte, mais je le suis. Peut-être est-ce la sensation de liberté. Quelque chose qui me fait marcher d'un pas guilleret en savourant l'avantage que j'ai obtenu. Et du coup, avec un sourire plein d'assurance, je lui rétorque :

— Vous devriez.

Shaw

À peine les portes s'ouvrent que Cassidy file sans un regard, comme si je n'existais pas.

Je ricane de sa grossièreté avant de me rendre compte qu'elle a donné le départ d'une nouvelle épreuve. Tout est toujours une compétition, évidemment, et parfois ce sont les petites victoires qui remettent tout en perspective. Du coup, naturellement, je presse le pas et me lance dans la course jusqu'à la porte de l'immeuble. *Maudite soit-elle, avec son don pour me faire agir comme un dément.*

Cassidy a dû m'entendre approcher,

car elle accélère elle aussi. Le pire, c'est que je l'imité. Quand nous arrivons aux portes à tambour en même temps, nous faisons match nul : je suis d'un côté et elle de l'autre, et nous refusons de céder. Elle de pousser et moi de bloquer son mouvement pour l'empêcher de me battre. En tout cas, nous nous fichons bien d'avoir attiré l'attention du hall rempli de monde.

— Dé-ga-gez ! grince Cassidy, les dents serrées, tout en pesant de tout son poids sur le battant.

Je forçais à peine, mais en voyant le mal qu'elle se donne pour me coiffer au poteau, une méchante petite idée me vient. Les trottoirs de San Diego grouillent de

monde et la nature humaine veut que l'on s'arrête pour assister à l'humiliation d'un autre. Étant ce que l'on appelle un opportuniste, il n'est absolument pas question de laisser passer cette occasion.

— Très bien, concédé-je avec un petit sourire poli.

Et je lâche immédiatement la porte pour la laisser tourner et envoyer valser sur le trottoir Cassidy prise au dépourvu. Elle trébuche, mais malheureusement, un passant la rattrape avant qu'elle s'étale sur le ciment. OK, je ne cherchais pas à ce qu'elle se fasse mal, mais la gêne que je lui ai causée a éclairé ma journée.

— Tout va bien, madame ? demande son sauveteur au moment où je sors – en

gloussant discrètement, car c'est vraiment à se tordre.

Cassidy se redresse et me foudroie du regard.

— Je n'ai rien, merci beaucoup, répond-elle avant de partir dans la direction opposée en rajustant ses vêtements.

Arrivé au croisement, je m'arrête en sachant que je peux l'observer sans être vu. Et dès qu'elle monte dans le taxi qui l'attendait, je me précipite pour monter dans un autre.

— Suivez cette voiture, dis-je en désignant la direction.

Je ne sais pas ce que Cassidy Whalen a

en tête pour baratiner Rocket Man, mais je vais le découvrir. Et lui river son clou.

9

Shaw

Battre Cassidy à son propre jeu se révèle plus difficile que prévu. Comment suis-je censé rivaliser avec un pique-nique romantique en tête à tête sur la plage ? Vous parlez d'une éthique professionnelle. Elle a beau jurer ses grands dieux qu'elle n'use pas de ses charmes, c'est une petite menteuse et elle a mis le paquet. Au moins, entre-temps, elle a réussi à enfiler le bas de son

maillot avant de faire son petit strip-tease et d'enlever short et débardeur devant un Denver bavant et les yeux exorbités comme le loup du dessin animé.

Denver a réussi à s'approprier un petit coin douillet et peu touristique dans une petite crique quelque part au nord de La Jolla. Je le sais, parce que je les ai suivis. Après quoi, je me suis dissimulé derrière un chêne couvert de plantes grimpantes à fleurs violettes et jaunes qui sentent bon mais qui sont aussi le terrain de jeu préféré d'un essaim d'abeilles. Elles sont empoisonnantes, mais je veux bien les laisser récolter leur pollen du moment qu'elles me laissent glaner des informations. Si seulement je pouvais entendre ce qui se dit. C'est comme

regarder la télévision sans le son : j'ai une idée de ce qui se passe, mais avec les dialogues, ce serait mieux. Je ne peux rien y faire, sauf à risquer de me faire prendre.

Pendant deux heures, je reste assis et me contente d'observer les deux tourtereaux qui picorent fruits et fromage, et boivent du vin en se prélassant sur une grande couverture à l'ombre d'un immense parasol. Il fait chaud, mais la brise de l'océan et l'ombre de l'arbre rendent la situation à peu près supportable. J'ai enlevé ma veste et remonté mes manches au bout d'une demi-heure pour être le plus à l'aise possible pour une durée indéterminée. Je ne sais pas comment, mais il va falloir

que je trouve un moyen de ramener Denver de mon côté. Et tant que Cassidy fait étalage de ses charmes, je ne vais pas avoir la tâche facile.

Je suis très doué pour l'observation. C'est ce talent de base qui m'a permis d'arriver où j'en suis dans ma profession. Toutes ces fois où je me suis faufilé dans les vestiaires ou sur le banc de touche, de place en place dans les gradins, dans les soirées de l'équipe et parfois même dans des suites de luxe, je les dois à mon don pour ne pas attirer l'attention sur moi. Le Ford Field, le Palace, la Joe Louis Arena, le Comerica Park : je connais la topographie de ces lieux comme ma poche. J'y suis pour ainsi dire comme chez moi. Et tous valent mieux que l'enfer

qui devrait figurer en premier sur cette liste.

Un gosse de Detroit assis dans un coin oublié d'une loge VIP bondée du stade peut en apprendre beaucoup s'il se contente de la fermer et de suivre avec attention la manière dont les gros requins se comportent. Propriétaires, investisseurs, agents, pique-assiette, célébrités, sportifs, recrues potentielles et entraîneurs... tous adorent parler. En grande partie parce qu'ils aiment faire étalage qui de son savoir, qui de ses capacités physiques, qui de sa richesse. Peu importe. J'ai accumulé tout ce qui comptait jusqu'à ce que j'en sache assez pour pouvoir leur clouer le bec à tous. J'étais doué et cela m'a énormément aidé.

J'ai connu mon premier triomphe quand Denarius Williams, un cornerback de la ligue professionnelle qui connaissait un énorme succès, a attendu jusqu'à la toute dernière minute pour se choisir son nouvel agent. Suffoquant sous l'attention dont il bénéficiait, il était incapable de prendre sa décision. Et sur un coup de tête, il a consulté le gamin de dix-neuf ans qui n'avait rien à gagner.

— Si tu étais à ma place, tu choisirais lequel, gamin ?

— Je ne suis pas footballeur, alors je ne crois pas que je puisse répondre, M. Williams, lui ai-je dit.

— OK, c'est vrai. Si tu étais l'un d'eux, a-t-il repris en désignant

l'assemblée en costume, quel serait le meilleur plan pour moi ?

C'était la première fois qu'on me demandait mon avis, et j'ai su très exactement ce qu'il fallait dire. Du coup, j'ai balayé ma timidité et j'ai tout sorti. Au début, mon enthousiasme l'a amusé — de toute évidence, il n'avait pas l'intention de prendre au sérieux ce que je lui dirais — mais quand je lui ai débité ses statistiques, précisé les postes dans l'équipe de Detroit où il serait le plus utile, et le pouvoir dont il bénéficiait dans la négociation de son contrat, il s'est tu. Comme tout le reste de l'assistance.

Denarius avait retrouvé son sourire, mais cette fois, c'était parce qu'il était

impressionné.

— Comment tu t'appelles, petit ?

— Shaw Matthews.

Et cela a été la première fois que mon nom signifiait quelque chose. Mieux encore, tous ces gros requins le connaissaient, désormais.

— Eh bien, tu n'es peut-être pas footballeur, Shaw Matthews, mais c'est clair que tu connais les règles du jeu. Dommage que tu ne bosses dans aucune de ces agences, parce que tu as vraiment de l'avenir.

— Qui a dit qu'il ne bossait avec personne ? (L'un des types en costard s'est approché et m'a pris par l'épaule et

tendant la main vers Denarius, qui l'a prise avec circonspection.) Monty Prather, de Striker Sports Entertainment. Shaw est mon protégé, un petit génie que j'ai récemment découvert et pris sous mon aile. C'est un véritable prodige, hein ? J'en suis sacrément fier.

Denarius s'est de nouveau intéressé à moi. On voyait quasiment les rouages tourner dans son cerveau.

— C'est vrai ?

J'ai jeté un coup d'œil au type plein d'assurance à côté de moi, prêt à dénoncer son petit manège s'il n'avait pas l'intention de tenir sa parole. Je ne sais pas si c'est le clin d'œil et le signe de tête qu'il m'a faits, mais j'ai compris que

Monty Prather était l'avenir, qu'il m'avait laissé entrer dans un univers qui sans cela me serait resté fermé. J'ai donc joué le jeu.

En un instant, le gamin terrifié, sorti de rien, s'est transformé en un homme déterminé à tout rafler.

— Oui, monsieur, c'est vrai, ai-je dit, rayonnant d'assurance. Et nous serions honorés de jouer le match avec vous.

Avec un petit rire, Denarius a acquiescé.

— D'accord, alors. Jouons.

Monty m'a pincé l'épaule avec fierté, et deux semaines plus tard, le slogan « Striker Sports Entertainment... Laissez-

nous jouer le match avec vous » était rajouté sur l'enseigne de l'immeuble qui abritait le siège de SSE. Le lendemain, j'étais envoyé en Europe pour apprendre la négociation des contrats avec les équipes étrangères, et Monty restait en contact permanent avec moi, témoignant d'un intérêt personnel comme le père que je n'avais jamais vraiment eu.

Le piaillage suraigu de Cassidy m'arrache à mes souvenirs, et quand je lève le nez, je la vois qui court vers l'eau, Denver sur ses talons. Eh bien, on dirait un passage de roman à l'eau de rose. Trop occupée à folâtrer pour faire attention, Cassidy est surprise par une grosse vague qui la renverse sur le sable où elle en prend une seconde. Bien fait

pour elle. Mais Rocket Man joue les héros, il se précipite, la soulève comme une mariée le jour de ses noces et la sauve – mais de quoi ? D'avoir du sable dans la raie des fesses ?

Pff ! Je n'ai pas besoin d'en voir davantage. Et je n'ai surtout pas besoin de voir comment Denver se penche pour recevoir le baiser qui le remerciera de sa bravoure. Ce qui se trame est vraiment très clair. Ces deux-là sont ensemble ou pas loin de l'être. Cassidy a Denver dans la poche, pour ne pas dire dans son lit.

Je prends ma veste, me lève et retourne vers la route où le taxi m'a déposé. Je me fiche qu'on me voie. De toute façon, ils sont trop occupés pour remarquer quoi

que ce soit.

Il ne me faut pas longtemps pour arrêter un taxi et rentrer bouder devant une bière au Monkey Business. Il faut que je réfléchisse. Je ne suis pas du genre à raccrocher le fusil, et je me suis donné trop de mal pour en arriver où je suis. Je ne vais pas baisser les bras. Il y a forcément quelque chose que je peux faire, et je suis sûr que je vais trouver quoi si j'arrive à chasser de mon esprit l'image de Denver Rockford et Cassidy Whalen. Mon imagination a pris le dessus et j'échafaude toutes sortes de scénarios où Denver la prend par derrière. Merde.

Il ne ferait pas vraiment ça, quand même ?

Le coup que Cassidy m'a joué est déloyal. Et même si j'ai largement séduit quantité de femmes pour réussir à signer un sportif, je n'ai jamais couché avec des clientes. Cela complique beaucoup trop les choses. Cassidy est quand même plus intelligente que cela. Peut-être qu'elle s'est juste contentée de flirter un peu. Et qu'elle ne s'est pas laissé toucher du tout.

Mais qu'est-ce que ça peut me foutre, après tout ?

Cassidy

J'ai appris quelque chose de nouveau

sur moi hier. Apparemment, je transpirais l'envie de me faire sauter. C'est tout ce que je peux trouver pour expliquer que mon ennemi mortel, Shaw Matthews, me baise comme un dingue alors que mon client potentiel, Denver Rockford, essaie de m'attirer dans son lit. Si seulement il avait choisi de me retrouver au bureau plutôt qu'à la plage, il aurait pu s'épargner bien des pertes de temps et des efforts. Oui, j'ai perdu la tête et oublié qui je suis. De toute évidence.

J'aurais dû m'en douter. Vraiment. Denver n'a jamais fait mystère de son attirance pour moi et je me suis retrouvée à parader en maillot de bain pendant qu'il s'imaginait que nous étions un couple. Je savais que ce n'était pas bien, mais je ne

l'ai pas détrompé. Je l'ai laissé continuer et j'ai même joué la comédie. Pendant tout ce temps, je faisais tout pour ne pas reconnaître que c'était un rendez-vous galant, pas un déjeuner d'affaires avec un client. J'ai fait ce qui me dégoûte le plus chez Shaw : j'ai profité d'une situation alors que je n'aurais pas dû.

Rempportez-moi cette victoire. Par tous les moyens possibles. La voix de Wade n'a cessé de résonner en moi durant toute cette petite comédie. Que j'ai honte.

La majeure partie de la conversation a eu lieu entre Denver et mes seins. Mais ai-je essayé de les couvrir ne serait-ce qu'un peu ? Oh, non. Je les ai abondamment recouverts de lotion

solaire. Comment ai-je pu m'abaisser à ce point ? Mes véritables atouts ne sont pas dans un bikini : ils sont dans ma tête, nom d'un chien.

Et maintenant, Denver s'est fait des illusions.

Mais après tout, Shaw aussi. OK, c'est peut-être un maigre avantage, mais jusqu'où suis-je prête à aller pour décrocher ce poste d'associée ? Je pensais qu'il n'y aurait pas plus abject que s'abaisser à coucher avec Shaw, mais apparemment, je suis également capable de mener un client en bateau. Mon père serait vraiment déçu. Sa petite fille n'est rien de plus qu'une traînée ordinaire qui profite d'un quiproquo.

La porte de mon bureau s'ouvre brutalement et Shaw fait irruption sans même avoir pris la peine de frapper.

— La voilà, notre petite si respectueuse des règles.

Eh bien, cette conversation commence bien. Comme elle ne peut qu'empirer, je ne vois aucune raison de la poursuivre.

— Je ne suis pas d'humeur à supporter vos conneries aujourd'hui, Matthews. Sortez.

Naturellement, il m'ignore et continue sur sa lancée.

— Mais apparemment, question règles, vous vous inspirez de *Cinquante nuances de Grey* plutôt que de la morale.

Je lève le nez de mon ordinateur portable et je retire mes lunettes comme si cela allait m'aider à mieux comprendre ce qui se passe.

— Quoi ?

— Je croyais que nous étions convenus que coucher avec le client était interdit.

— Oui, soupiré-je en me renfonçant dans mon fauteuil, eh bien je n'ai pas pu m'empêcher. Il suffit d'une assiette de viande froide et de fromage pour que je me transforme en fille à soldats, dis-je avec un regard faussement rêveur. On a juste déjeuné ensemble, imbécile.

— Ça revient au même, non ? dit Shaw en haussant les épaules et en se perchait

sur le coin de mon bureau, faisant comme chez lui.

— Oh, mon Dieu, vous êtes ridicule !

Sans compter qu'il beugle et qu'il n'a pas pris la peine de refermer la porte derrière lui. Je vais donc le faire moi-même. En passant devant lui, je sens son eau de toilette et c'est tout juste si je ne m'arrête pas pour enfouir mon museau dans son cou. Heureusement, après ses grotesques accusations, je suis aux aguets et pas du tout encline à la bagatelle.

— Alors j'ai raison ? Denver et vous, vous êtes allés faire un tour dans votre Chambre rouge ou pas ?

Waouh. Je n'avais encore jamais vu

cette facette de Shaw. Il a toujours été un crétin, mais il y a quelque chose de différent dans sa crétinerie, cette fois.

— Vous voulez bien baisser d'un ton ? sifflé-je.

— Pourquoi ? Vous craignez que votre assistante découvre que sa chef est vraiment perverse et sans morale, et qu'elle est prête à tout pour obtenir ce qu'elle veut ?

Ally me connaît mieux que cela. Ce n'est pas mon genre. Peut-être que je baise avec Shaw, mais il me rend tellement folle que je fais des sottises. Je pourrais plaider la folie temporaire et aucun tribunal au monde ne discuterait. Mais baiser avec un client, pas question !

Un bref instant, je me dis qu'il est tout à fait possible que Shaw ait souvent recouru à cette tactique. Ce qui expliquerait pourquoi il a si rapidement imaginé qu'il en était de même entre Denver et moi.

Shaw me prend le bras quand je repasse et m'empêche de regagner mon fauteuil.

— Vous vous l'êtes fait ? Denver ?

Je me dégage et croise les bras en lui jetant un regard noir.

— Je n'en reviens pas que nous ayons une telle conversation. Regardez-vous. Vous n'êtes pas seulement un crétin, vous êtes sérieux. Et carrément énervé.

Il se lève et me regarde de toute sa hauteur. Shaw n'est pas exagérément musclé, mais il est très bien foutu et sur le moment, toute cette masse se tend, prête à bondir. Lentement, il pose les mains sur les hanches, comme si le moindre mouvement brusque pourrait me faire fuir. Il a probablement raison d'agir ainsi. J'avoue que je suis à cran, inquiète de voir une veine zigzaguer sur son front comme un éclair qui pourrait jaillir et me frapper à tout instant. Sans compter que la crispation de mâchoire est de retour. En revanche, les yeux, d'un calme surnaturel, suivent le moindre de mes mouvements.

— Contentez-vous de répondre à ma question, Cassidy. Vous avez baisé avec Denver Rockford, ou pas ?

Au moins, il a baissé la voix, mais je ne suis pas sûre d'apprécier le ton glacial. C'est comme parler à quelqu'un qui pourrait se révéler être un tueur en série.

— Et vous ?

Je connais la réponse d'avance, mais je pose quand même la question pour lui montrer à quel point ce sujet de conversation est idiot. Je ne baiserais pas plus avec Denver que Shaw et il le sait très bien. Ou du moins il devrait le savoir.

— Non, mais moi je n'étais pas à moitié à poil sur une plage à gambader dans les vagues jusqu'à épuisement pour pouvoir lui tomber dans les bras.

Je ne peux m'empêcher de pousser un cri tellement je suis choquée.

— Vous nous espionniez ?

— Je préfère dire que je me documentais sérieusement, ricane-t-il.

Je me campe devant lui, mains sur les hanches.

— Certains qualifieraient cela de harcèlement.

— Et d'autres qualifieraient ce que j'ai vu d'exhibitionnisme. C'est illégal dans tous les États, vous savez.

— Oh, mais n'importe quoi ! Je ne gambadais pas dans les vagues et personne ne s'est exhibé. Les fruits que Denver a achetés pour le déjeuner ont

attiré des abeilles et ces bestioles me terrifient. J'ai donc détalé dans l'eau parce que c'est le seul endroit où je pouvais leur échapper. Voilà ce que vous avez vu. Encore que je ne vous doive aucune explication.

— Ce n'était pas une illusion d'optique. Il vous a prise dans ses bras comme une jeune mariée et le regard que vous avez échangé était tout à fait passionné.

— Denver est une armoire à glace, avec des bras gros comme ma tête. Quand il a décidé de vous soulever, vous ne vous en rendez compte qu'une fois en l'air. Il a essayé de jouer les héros. Ce n'est pas ce que je cherchais. Et avant

que vous abordiez le sujet, l'embrasser non plus.

Shaw me regarde, interdit. Pendant une éternité.

— Vous l'avez embrassé ?

Zut ! Apparemment, il n'avait pas vu cela.

— Non ! C'est *lui* qui m'a embrassée.

— Ah ! Je vois, à présent ! dit-il en levant les bras au ciel.

— C'est difficile à croire, étant donné que vous n'y voyez pas plus loin que le bout de votre nez, mais dites-moi donc ce que vous voyez, Shaw ?

Il se met à marcher de long en large.

— Pour vous, ce n'est pas du tout une tactique, n'est-ce pas ? Vous n'essayez pas d'être en position pour forcer Denver à signer avec vous et pouvoir remporter le poste d'associée ?

Je soupire, épuisée par cette conversation.

— Vous racontez n'importe quoi. Arrêtez de tourner autour du pot et venez-en au fait, je vous en prie.

— Vous avez vraiment envie de lui. Pas simplement en tant que client, mais comme amant.

Là, c'est le pompon. Il a perdu la tête.

— Waouh. Vous vous raccrochez aux branches. Si seulement vous vous rendiez

compte des âneries que vous êtes en train de débiter. Sans compter que c'est contradictoire. Je croyais que vous disiez que j'essayais d'être en position pour...

Il m'interrompt avant que je puisse achever :

— Oui, vous essayez de vous mettre en position, c'est clair, mais laquelle ? À plat ventre ou à genoux ?

Je le regarde en plissant les paupières. Il est allé trop loin et il le sait, et alors qu'il a passé le point de non-retour, il continue de courir.

— Vous mouillez ? Rien qu'en pensant à ça... De quoi vous l'avez qualifié ? D'armoire à glace. Vous dégoulinez entre

les cuisses et vous devez avoir la culotte trempée. À condition d'en avoir mis une, évidemment. Et moi qui pensais que vous étiez une fille bien. J'étais loin de m'imaginer vos manigances. Il y en a eu d'autres avant celui-ci ?

C'en est trop. J'en ai plus qu'assez. Je lui flanque une gifle. Une bonne. Puis je le repousse et retrousse ma jupe pour lui montrer que je porte une petite culotte, mais plus pour très longtemps.

— Tenez, vous pouvez la prendre. Enfilez-la, paradez avec, comme ça vous saurez l'effet que cela fait de se promener toute la journée avec. Vous pouvez même passer la main dedans pour vous tripoter, je m'en fiche, parce que vous ne pourrez

plus la passer dans la mienne. (Je lui balance la culotte en soie rouge qui atterrit sur sa poitrine avant de tomber par terre.) Et pour votre gouverne, je peux baiser avec qui je veux. Je n'ai pas besoin de votre permission pour cela. Fichez le camp !

Je lui tourne le dos d'une manière un peu théâtrale, mais en même temps, je suis très fière de moi. Je regagne mon bureau d'un pas guilleret, mais c'est un geste que je vais bientôt regretter.

Je ne l'ai pas entendu arriver derrière moi. À vrai dire, je n'ai pas eu le temps non plus. Un bras puissant m'enserre la taille et je sens sa poitrine contre mon dos. Il me force à me pencher sur mon

bureau tout en m'empoignant par les cheveux pour que je me cambre.

Oh, mon Dieu, mais ce que j'adore cela.

Son haleine brûlante frôle mon oreille, trop haletante pour quelqu'un qui se maîtrise.

— Vous croyez que vous gagnez haut la main ? (Il soulève ma jupe et un courant d'air froid caresse mon cul nu.) Vous vous trompez. (Une claque s'abat sur ma fesse et la brûlure me fait sursauter.) Voilà où elle est, la main.

Je me ressaisis rapidement, et instinctivement, je recule contre son entrejambe. Ou du moins, j'essaie.

— Ah, ah, ah...

Shaw me retient par la hanche pour m'empêcher de me frotter.

C'est un moment très mal choisi pour lever les yeux et croiser le regard de Casey, sur la photo posée sur mon bureau. Mais cela ne me fait pas suffisamment honte pour que j'interrompe cette partie de plaisir qui promet. Sauf si Shaw me refuse mon plaisir comme il le menace. Quoi qu'il en soit, je retourne tout de même le cadre. Casey n'a pas besoin de voir ce qui va se passer et moi de le voir pendant ce temps-là.

— Dites-moi ce que vous voulez, Cassidy ? C'est Denver ?

Mon Dieu, dans quoi me suis-je emberlificotée. Denver, la meilleure chance que j'aie de faire carrière ; Casey, le meilleur ami que j'aie jamais eu ; et Shaw, le meilleur coup que je puisse jamais trouver... Quel dommage de ne pas pouvoir les réunir en un seul pour fabriquer l'homme parfait.

Shaw m'empoigne les fesses et passe la main par dessous pour glisser ses doigts entre mes lèvres ruisselantes. Il laisse échapper un gémissement rauque en sentant combien je mouille.

— Il y a intérêt à ce que ce ne soit pas pour Denver. (Je secoue la tête comme je peux malgré sa poigne de fer.) Non ? (Il enfonce deux doigts en moi et je retiens

mon souffle en sentant cette délicieuse présence qui me fait mouiller de plus belle.) C'est pour moi ? (J'opine. C'est un aveu que j'aurais préféré éviter de faire à Shaw. Il se baisse et ses lèvres me frôlent l'oreille.) Vous voulez que je vous baise ? demande-t-il en retirant presque entièrement ses doigts et en les renfonçant, plus profondément encore. (J'acquiesce de nouveau.) Dites-le.

— Je veux que vous me baisiez. À fond.

— Gentille fille, murmure-t-il.

Bon sang, il a raison. La gentille fille que je suis se tient mal et elle y prend goût. Il est grand temps que je l'accepte.

Mais Shaw ne me donne pas ce que je désire. Il se met à genoux pour regarder les va-et-vient de ses doigts, et mon Dieu, comme il s'active ! Seigneur ! Pouvant à présent bouger la tête, je regarde par-dessus mon épaule, stupéfaite de le voir si fasciné par le spectacle qu'il contemple. Il se mord la lèvre, une main posée sur mes reins pour me maintenir et l'autre s'activant méthodiquement, ni trop lentement, ni trop rapidement, pour m'amener à l'orgasme. Je le sens monter et bouillir en moi, prête à lui donner la récompense de ses efforts. C'est alors que Shaw me pince la fesse, puis remplace ses doigts par sa langue.

Je jouis en m'agrippant au rebord de mon bureau, les yeux fermés. J'ai la

présence d'esprit de m'enfouir le visage dans mon bras pour étouffer le gémissement qui accompagne mon orgasme, mais je ne sais pas combien de temps je vais pouvoir rester silencieuse. Shaw continue de me laper jusqu'à la dernière goutte, et je finis par reprendre mon souffle.

Puis, sans crier gare, il se lève, m'empoigne de nouveau les cheveux et me tourne la tête dans une position inconfortable pour pouvoir m'embrasser brutalement. Le goût de mon orgasme sur ses lèvres et sa langue est délicieusement grisant. C'est le goût de Shaw mêlé au mien : deux choses qui ne devraient pas être réunies. Pourtant, je suis insatiable. J'essaie de me retourner pour être plus à

l'aise, mais sa poigne et sa position inébranlable sont très claires. Je n'aurai rien tant qu'il ne sera pas disposé à me l'accorder. Et il n'accepte pas qu'on demande. Cela m'excite furieusement et je me laisse faire.

Brusquement, il se dégage et d'un coup de reins brutal, il s'introduit en moi. Je ne suis pas prête et cette fois, je ne peux réprimer mon gémissement. Je ne m'étais même pas rendu compte qu'il avait sorti sa bite, mais peu important les détails. Il est en moi, et la sensation de dilatation est délicieuse. Je ne savais pas à quel point j'avais envie de lui. Dieu me vienne en aide...

Shaw

Cassidy gémit quand je la pénètre, et ce n'est pas possible. Elle ne fait jamais de bruit, mais dans le silence de son bureau, tout est amplifié. Je ne peux pas m'arrêter et je n'en ai pas envie, mais je ne veux pas non plus risquer de nous faire surprendre. Je défais donc ma ceinture et la lui tends.

— Tenez, dis-je. Mordez là-dedans.

Je m'attends à ce qu'elle discute ou qu'elle me regarde comme si j'étais fou, mais elle n'en fait rien. Elle comprend parfaitement ce que je veux et elle prend la ceinture sans poser de questions. Je suis ravi à la pensée que ma ceinture va

pouvoir garder la trace de ses dents imprimée dans le cuir. Seigneur, ce que c'est excitant.

Ce qui est encore plus excitant, c'est le spectacle que j'ai devant moi. Le cul de Cassidy nu et offert sur son propre bureau – l'endroit où elle œuvre inlassablement à faire avorter toutes mes tentatives de la dépasser – et soumis à ma volonté. Terriblement sexy. Mais il m'en faut plus. Je veux voir le changement de pouvoir et savourer la domination que j'exerce sur elle. Je me redresse et empoigne sans ménagement ses deux fesses. Des pouces, je caresse sa raie avant de l'écarter. Toute son intimité est exposée et elle est totalement vulnérable. Sa chatte est dilatée par ma bite qu'elle emprisonne et

masse à chaque coup. Bon sang, c'est magnifique.

Je me penche et commence à la laminer. Lentement, posément, pour qu'elle sente ma bite dans ses moindres détails. En pliant les genoux, j'ai un meilleur angle qui me permet de contempler ses chairs roses et trempées. Douces, féminines, inoffensives. Mais Cassidy n'a rien d'inoffensif, elle, n'est-ce pas ?

Je me retire presque complètement avant de m'enfoncer d'un seul coup. Cassidy sursaute, car son corps est à ma merci et je suis sans pitié. Tout comme elle n'en a eu aucune pour moi.

— Ne bougez pas, l'avertis-je en la

clouant sur place.

Et je recommence. Encore et encore. Et encore. En accélérant la cadence et en donnant de profonds et impitoyables coups de boutoir. Le cliquetis de ma boucle de ceinture sonne comme un applaudissement à ma performance et me fait redoubler d'ardeur. Si bien que la violence de mes coups de reins la fait glisser en avant sur le bureau et que je dois la rattraper par les hanches et la ramener vers moi. Pas question qu'elle échappe à ma bite. C'est moi qui commande. Je vais la soumettre, d'une manière ou d'une autre. Mes doigts crispés sur ses chairs, je trousse sa fichue jupe qui glisse et menace de me cacher le spectacle.

Je regrette presque mon geste.

Je suis désarçonné par un détail inattendu. Cassidy a un secret, apparemment. Là, sur sa hanche gauche, le tatouage en bleu d'une étoile filante avec le prénom *Casey* inscrit dessous en une élégante cursive. Un pincement de jalousie me noue les tripes, mais pour un bref instant seulement, le temps de me rappeler que la jalousie n'a pas cours ici. Il ne s'agit que d'aplanir le terrain, d'affirmer ma domination sur ma concurrente et de lui rappeler sa place. Et avec de la chance, peut-être que le désir inlassable que j'éprouve pour elle et qui me rend fou va finalement me quitter. Il *faut* qu'il me quitte.

Je couvre donc ce satané tatouage de mon pouce et je la baise. Je la baise brutalement et sans merci. Seuls se font entendre le claquement de la peau sur la peau et mes grognements étouffés. Cassidy encaisse. Elle encaisse sans dire un mot ni essayer de me retenir. Elle aime cela. Bon sang, je parie même qu'elle adore.

Mais ce foutu tatouage brûle sous mon pouce et me ronge comme de l'acide. Et j'ai beau me sentir de plus en plus invincible avec chaque coup de reins impitoyable que je lui assène, je n'éprouve aucune satisfaction. Je l'empoigne de plus belle et accélère la cadence pour l'atteindre, mais je n'y arrive pas. Mais qu'est-ce qui se passe,

bon sang ?

J'ai parfaitement ressenti à ses crispations chacun de ses orgasmes. Il y en a eu trois, mais je ne vais en éprouver aucun. Hors d'haleine, frustré et dérouté, je me libère de sa chatte étroite et range précipitamment ma bite mollissante dans mon pantalon avant qu'elle puisse constater mon fiasco.

Cassidy enlève la ceinture de sa bouche et se redresse.

— Qu'est-ce qui ne va pas ? (Me voyant reprendre la ceinture et la glisser dans les passants de mon pantalon, Cassidy pose la main sur mon bras.) Shaw ?

Elle se recroqueville quand je lève les yeux sur elle. Je ne sais pas ce qu'elle voit sur mon visage, mais si c'est le reflet du chaos qui résonne dans mon crâne, cela doit faire peur. En même temps, je m'en contrefiche. Je me libère donc de sa main et je fonce vers la porte.

À vrai dire, je ne sais pas ce qui ne va pas. Mais même si je le savais, il est hors de question que je lui en fasse part.

10

Cassidy

Je ne comprends absolument rien à ce qui arrive. C'est le chaos total. Du moins en apparence. Et le temps que je passe à y réfléchir durant le week-end ne fait que rendre les choses plus confuses.

J'ai très bien saisi ce que signifiait l'épisode dans mon bureau jeudi. Shaw s'est senti émasculé, comme obligé de prouver quelque chose. Mais j'ignore

quoi. Ce que je sais, c'est que je n'ai été qu'un instrument dans cette quête, un obstacle qu'il devait surmonter. Cette partie de jambes en l'air a été une expression de notre désaccord, une dispute qui devient physique – mais sexuelle plutôt que violente. Nous n'étions pas deux individus qui baisent pour se faire mutuellement plaisir. Non, c'était entièrement univoque. Quand je lui ai lancé ma petite culotte au visage, Shaw n'a pas réagi par une réplique cinglante, mais plutôt une démonstration de sa domination. De toute évidence, c'est lui qui était du bon côté du manche. Puis il est parti brusquement sans avoir joui ni me laisser la possibilité de répondre. Je n'ai pas eu mon mot à dire et même si je

n'aurais pas dû, cela m'a plu. Il a pris le rôle du dominant et je me suis laissé faire sans la moindre résistance. Je me suis un peu déçue, parce que je ne suis pas du genre qui admet facilement la défaite. Mais d'une certaine manière, je ne me sens pas vaincue. Tous ces orgasmes ont été comme autant de petites victoires pour moi, même si c'est seulement sa générosité qui les a rendus possibles.

Malgré tout, le brusque départ de Shaw au beau milieu de notre – disons « affrontement » – continue de me tracasser. Son départ sans un mot n'a fait que souligner la position de dominant qu'il s'était déjà appropriée. Même si je sais que c'est impossible, j'ai peur que ma position soumise à plat ventre sur mon

bureau conduise à ma soumission en ce qui concerne Denver. Ce n'est pas que je finirais dans la même position avec lui, mais plutôt que je pourrais baisser ma garde et laisser Shaw me devancer aussi dans ce domaine.

Et puis il y a Casey. Certes, Casey n'est pas physiquement là, mais je sens sa présence dans mes pensées et mon cœur. Étant donné que c'est le seul homme pour qui j'ai eu de l'affection, pourquoi pensé-je à lui dans les mêmes circonstances que Shaw ? Tout comme j'ai retourné sa photo sur mon bureau, je mets de côté Casey pour me concentrer sur deux questions plus urgentes : Shaw et Denver.

Tous les deux ont disparu sans laisser

de traces. Denver ne m'a pas rappelée durant le week-end et Shaw ne s'est pas donné la peine de venir au bureau aujourd'hui. En outre, nous ne l'avons pas vu sur son tabouret habituel au Monkey Business. Cela fait un énorme vide. Chaz n'a pas la moindre idée de ce qui se passe. C'est du moins ce qu'il dit. Et il s'en tient à cette version même quand Demi lui fait le grand numéro de séduction qu'elle déploie chaque fois qu'elle veut obtenir quelque chose. Je soupçonne que quelque chose se passe dans mon dos. À moins que Shaw et Denver se soient vus et aient bavardé comme deux filles qui viennent de se rendre compte qu'elles sortent avec le même mec. Dans les faits, je ne suis pas

sortie avec Denver, mais je n'ai rien fait non plus pour qu'il sache sur quel pied danser avec moi.

Épuisée par ma longue journée, j'ouvre la porte de mon appartement, j'entre, et à peine je l'ai refermée que je m'adosse contre le battant. Un bref moment, je me sens comme abandonnée. Pas parce que Denver et Shaw ont disparu, mais parce que mon plus proche ami n'est pas là. Quinn a emménagé avec Daddy durant le week-end et, bien qu'il ne manque aucun meuble dans l'appartement – tous sont à moi –, je sens tout de même un vide.

Avec un long soupir, je me redresse et vais poser ma besace sur le comptoir de la cuisine. Après quoi, je passe dans la

chambre me changer. J'ai à peine enlevé mes chaussures que mon portable sonne. Comme il est hors de question que je manque un appel de Denver, je fonce à la cuisine le récupérer dans mon sac avant qu'il raccroche.

Mais à peine je lis le nom sur l'écran que ma gorge se serre. D'une main tremblante, je décroche.

— Casey ?

— Salut, Cass. Comment va ma préférée ?

Cette voix grave et rauque avec son accent de la côte Est me coupe presque les jambes.

Une larme coule sur ma joue tandis que

je m'assois par terre en serrant le téléphone contre mon oreille. Cette voix... Oh, mon Dieu, cette voix, c'est comme s'il me prenait dans ses bras. Je ne m'étais pas rendu compte que j'avais un tel besoin de l'entendre. Peut-être est-ce pour cela que je pensais à ce point à lui.

— Ça va bien, mens-je. Je bosse comme une folle pour essayer de décrocher un nouveau client.

— Ah bon ? Qui est la victime, cette fois ? glousse-t-il.

Je vois d'ici les rides se former au coin de ses yeux et son sourire éblouissant. Je ne peux m'empêcher de sourire moi aussi. Casey a le don de me

réchauffer et me réconforter.

— Denver Rockford.

— Sans blague ? Dis-moi un truc : il en fait autant dans la vraie vie que sur le terrain ?

— C'est pire, dis-je en riant.

— Je parie qu'il en pince pour toi.

C'est bien Casey : il s' imagine toujours que tout le monde me veut, parce que pour lui, je suis la fille la plus belle du monde. Et chaque fois qu'il pose la question, je peux sans aucun problème lui répondre qu'il se trompe. Mais cette fois, ce serait un mensonge. Apparemment, je lui mens beaucoup, aujourd'hui. Du coup, je préfère éluder d'un : « Arrête de dire

des bêtises. » Ce n'est ni un oui ni un non, mais j'ai noyé le poisson.

— Je ne dis pas de bêtises. Que nous soyons ensemble ou non, tu restes la plus belle.

— Casey...

— OK, je vais arrêter de te faire rougir. (Un silence.) Je suis vraiment fier de toi, Cass. Je sais que tu ne l'entends pas assez souvent, mais c'est vrai. Et tu as pris la bonne décision. Même si tu es à des milliers de kilomètres de la maison... de moi.

— Casey ?

— Oui ?

— Tu me manques vraiment.

— Je sais, Cass. Tu me manques aussi. Chaque jour qui passe. (Il se tait, mais peu importe. Il est là-bas et moi ici, mais nous sommes tout de même ensemble.) Regarde par la fenêtre : tu la vois ?

La lune n'est pas tout à fait pleine, et des nuages la voilent un peu, mais ce n'est pas grave. J'ai quand même le cœur gros, car je sais précisément où il veut en venir.

— Oui, je la vois.

— Moi aussi, dit-il. Quoi qu'il arrive, à tout moment.

Quoi qu'il arrive, quand j'aurais besoin de lui, il sera là, tout comme la lune. C'est ce qu'il veut me dire. Il m'a

fait cette promesse la dernière nuit que nous avons passée sur mon toit avant que je parte pour de bon, la nuit où nous avons rompu. Et il a toujours tenu parole.

— Pareil pour toi.

— Oui... Tout va bien ici. J'ai le dos solide et l'esprit encore plus, et la volonté de m'en sortir. Tu n'as pas à te faire de souci pour moi.

— Et tes parents, ça va ?

— En pleine forme. Mais tu devrais appeler ta mère. Tu sais comment elle est quand elle n'a pas de nouvelles de toi.

— Je l'ai appelée la semaine dernière.

Du moins c'est ce qu'il me semble. À moins que ce soit la semaine d'avant.

J'en veux vraiment à Shaw, et toutes ses âneries, de ne plus savoir où j'en suis.

— Hé, ne t'en prends pas à moi, je ne fais que passer le message, dit-il en riant. De toute façon, tu sais que je tiens la boutique, ici.

— Je sais. Tu es un peu mon héros.

— Oh, c'est gentil. Mais seulement un peu ?

— Tu m'as très bien comprise, dis-je en souriant. Merci.

— Pas besoin de me remercier, Cass. On est presque de la même famille. C'est normal. (Un autre silence, puis :) Alors, quelles nouvelles du super-connard ? (Je suis surprise par la question. Le super-

connard, c'est Shaw, et j'en parle toujours avec Casey, depuis le jour où il a débarqué dans la salle de réunion chez Striker comme s'il allait dégommer tout le monde. Je lui ai donné tort maintes fois depuis, et je lui ai prouvé qu'une femme peut dominer notre monde. Mais je ne sais plus trop qui domine qui, à présent.)

— Tu n'imagines pas, réponds-je.

— À ce point ? Raconte.

Mais je ne peux pas parler de Shaw avec Casey. Plus maintenant. À présent, je ne sais plus où finit le mensonge et où commence la vérité.

— Ça n'en vaut pas la peine. Raconte-moi plutôt ce qu'il en est de ton côté.

— Il n'y a pas grand-chose à dire. On est à Stonington, Cass. Il ne se passe jamais rien, ici, dit-il en riant.

— Alors raconte-moi ce que tu as fait aujourd'hui. De l'heure à laquelle tu t'es réveillé jusqu'à maintenant. Et pas trop vite. Je veux juste entendre ta voix.

— Oh, ma chérie... tu es adorable. (Il aime me dire des trucs comme ça pour que je me sente toute chose, et cela marche à chaque fois.) OK, alors il était une fois...

Bien que sa journée ait été normale, Casey a le don de rendre merveilleux l'ordinaire en embellissant ses histoires. Cette fois, il me raconte Stonington et sa journée sur le bateau comme si c'était la

première fois. C'est comme s'il voyait pour la première fois le village où nous avons grandi et ses habitants. C'est une brillante idée et cela me rappelle le confort de la maison et me donne envie d'être là-bas avec lui sur le toit, sous le regard des étoiles. Et pour ne rien arranger, il paraît que Maman a préparé son fameux chili et en a donné à Casey qui s'en est goinfré.

Nous cessons de rire un peu plus tard quand Casey me rappelle qu'il est trois heures de plus sur la Côte Est et qu'il a besoin de dormir. Étant pêcheur, il doit se lever quand la plupart des gens se couchent. Et Casey n'est pas un tire-au-flanc. En plus d'être l'homme le plus adorable et sexy que je connaisse, c'est

un travailleur.

Je pensais que je serais triste de raccrocher, mais il n'en est rien. Je me sens mieux que jamais, pleine d'assurance. Le « pas de pitié » que me lance Casey est l'encouragement dont j'ai besoin. À la première heure demain, je vais me lancer à la recherche de Denver, lui mettre les points sur les *i* et lui expliquer ce qu'est censée être une relation appropriée entre client et agent, puis je vais conclure par ce que je sais faire le mieux : remporter la victoire.

Mais ce soir, il faut que j'avale quelque chose. C'est du moins ce que le gargouillis de mon ventre me souffle. Il est rare que je mange chez moi, étant

donné que je suis le plus souvent sortie avec mes amis ; par bonheur, Quinn veille à ce que nous ayons toujours ce qu'il faut, au cas où. Comme un potage poulet et vermicelle me paraît une bonne idée, je le verse dans un bol et le glisse dans le micro-ondes avant d'enfiler mon pyjama. C'est-à-dire pour moi, un simple T-shirt et un short en coton. Je suis prête en même temps que ma soupe. Les biscuits sont un peu rassis, mais ils feront l'affaire. Soupe, cuiller et verre d'eau en mains, je décide de m'installer sur le canapé et de me livrer à un autre exercice que je pratique rarement : regarder la télévision.

J'allume avec la télécommande et je m'assois. Naturellement, elle est restée

sur la chaîne spécialisée dans les infos people, car Quinn adorait tout savoir sur la vie des célébrités. Je m'apprête à zapper quand apparaît un flash info et que je manque de m'étouffer en voyant le visage de Denver envahir l'écran.

« Le quarterback de San Diego Denver Rockford, alias Rocket Man, a été au cœur d'un drame qui a mené à l'arrestation de l'agent sportif Shaw Matthews en début de soirée aujourd'hui. Matthews a été appréhendé pour avoir agressé un des paparazzis massés devant un club de strip-tease de Las Vegas après le tournage de cette vidéo. »

À l'écran apparaît Denver en train de grimper sur un podium pour se livrer à un

numéro avec une blonde qui paraît à peine majeure et dont la chaîne a flouté les seins. Elle se baisse pour danser un twerk sur sa braguette façon Miley Cyrus, ce qui est déjà assez répugnant, quand soudain tout déraile. Alors que Denver est en train de la noyer sous une avalanche de billets, une quadragénaire rondouillarde fait irruption en hurlant : « C'est ma fille ! Elle n'a même pas dix-huit ans, pervers ! » Shaw blêmit et se précipite pour faire descendre Denver du podium au moment même où l'auteur de la vidéo trahit sa présence. Du coup, Shaw s'empresse d'essayer de mettre Denver à l'abri tout en masquant l'objectif de la caméra et en repoussant le paparazzi.

La vidéo continue alors qu'ils sortent sur le trottoir, où le cameraman se colle à Shaw alors que la mère de la strip-teaseuse mineure traîne sa fille par le bras en beuglant des menaces de procès à l'encontre de Denver ; lequel répond une phrase incompréhensible, la chaîne ayant bipé un mot sur deux. Une fois que Shaw a réussi à le faire monter dans une voiture, un autre cameraman essaie de s'imposer pour continuer de filmer. C'est là que tout se gâte. Shaw l'empoigne et le balance sur le trottoir, puis il s'empare de la caméra et la fracasse sur le sol. Un policier se jette alors sur Shaw et le cloue à la voiture avant de lui tordre les bras dans le dos.

Je frémis.

— Ouh là, ça a dû faire mal, dis-je à haute voix alors qu'il n'y a personne pour m'entendre.

« Les Rockford n'ont pour l'instant fait aucune déclaration, continue le commentaire. Dans un autre domaine... »

Oui, sauf que cela ne m'intéresse pas. C'est exactement pour cela que je ne regarde pas la télévision. Cela ne donne jamais rien de bon. J'éteins en soupirant.

— Eh bien au moins, maintenant, je sais où ils étaient fourrés.

C'est alors que mon téléphone sonne de nouveau. Sauf que cette fois, ce n'est pas Casey.

— Cassidy Whalen, j'écoute.

— Vous recevez un appel en PCV de..., commence une voix enregistrée.

— Shaw..., annonce le système automatique. Actuellement détenu au centre pénitentiaire du comté de Clark.

Le tout est suivi d'un jargon juridique, mais je suis trop occupée à lever les yeux au ciel pour y prêter attention. Cependant, j'accepte l'appel.

— Alors, mon pote ? C'est comment, Vegas ? demandé-je quand nous sommes finalement mis en relation.

— Super. (Je ne crois pas qu'il le pense vraiment.) Jusqu'à quel point vous êtes au courant ?

— Je ne sais pas grand-chose. Juste ce

qui vient de passer à la télé. Mais je dois vous reconnaître un mérite : c'était très distrayant. Je suppose que vous allez vouloir me raconter votre version, à présent ?

— Pas particulièrement. De toute façon, je n'ai pas le temps. J'ai besoin que vous me rendiez un service.

— Je ne paierai pas votre caution. Vous pouvez moisir là-bas, je m'en tape.

— Je suis dans une situation difficile, mais pas à ce point.

— Le fait que vous m'appeliez d'une taule de Vegas pour me demander un service tendrait à indiquer le contraire.

— Écoutez, je vous demande juste de

vérifier que Denver va bien et qu'il est rentré sans encombre.

— Vous avez perdu Denver ? piaillé-je. Bravo. Vraiment, Matthews. Vous savez qu'il est impulsif et, en plus, vous l'avez amené dans la ville de tous les péchés.

J'ai l'impression d'être une mère qui reproche à son mari de mal s'occuper des enfants.

— Il n'est pas impulsif. Il aime juste flamber un peu. Vous voulez bien prendre de ses nouvelles, oui ou non ?

— J'ai essayé de l'avoir au téléphone tout le week-end. Je doute franchement qu'il se mette subitement à répondre.

(C'est là que me vient une meilleure idée.) Je vais appeler sa mère.

— Non ! Cassidy, n'allez pas raconter tout ça à sa mère. Ce n'est vraiment pas cool.

Rien dans cette affaire ne l'est.

— Salut, Shaw. Surtout, gardez bien le dos au mur le temps que vous êtes là-bas. Vous avez un trop joli cul pour pas tenter le diable.

Et avant qu'il ait pu répondre, je coupe.

Shaw

Cassidy coupe avant que je puisse lui demander d'appeler Chaz pour moi. Ce qui veut dire que je risque de rester coincé en cellule jusqu'à l'audience du tribunal, où, espérons-le, le juge me remettra en liberté avec sursis. Rétrospectivement, peut-être que j'aurais dû utiliser mon unique coup de fil pour appeler mon seul ami, et lui demander de transmettre mon embarrassante requête à ma rivale. Je vais pouvoir passer des heures à me cogner la tête contre le mur à cause de cette mauvaise décision. Enfin, une parmi tant d'autres que j'ai prises ces derniers temps.

Seigneur, quel week-end. Après mon fiasco avec Cassidy jeudi, je me suis remonté le moral. Les petits

dysfonctionnements de mon cerveau doivent être corrigés. Je suis Shaw Matthews, putain, et Shaw Matthews ne perd jamais le contrôle. Surtout pour le céder à une fille. En repensant à cette douloureuse épreuve, je peux au moins être honnête avec moi-même et admettre que dans un effort pour affirmer ma domination, j'ai eu une faiblesse. Cela n'ira pas plus loin.

Toute cette débauche a commencé avec cette course au poste d'associé et c'est là qu'elle se terminera. Même si Whalen est un bon coup, Denver est l'objectif final. Le problème, c'est que Denver pense aussi au cul. J'ai donc décidé de lui donner ce qu'il voulait, et Dieu merci, je sais où aller pour cela. Ce qui a

commencé par une fête avec Yvonne et une autre de ses excellentes amies avant que nous larguions les filles pour foncer à la dernière minute sur Vegas. L'idée était de Denver, évidemment. Mais c'est moi qui payais. Putain. Cela vaudrait la peine au bout du compte quand il signerait son contrat et ferait de moi un très heureux homme avec un avenir assuré pour lequel je me donne tant de mal.

Grâce à Cassidy, mon petit pote avait un peu la tête à l'envers. En revanche, je ne sais pas pourquoi, mais il lui suffisait de penser à elle pour retrouver le sourire. Le traître. Sinon, je serais resté à San Diego et j'aurais sauté Yvonne toute la nuit. C'est ce que j'aurais dû faire. Au moins, je ne me serais pas retrouvé

escorté au commissariat par ces gentils flics. Je n'aurais pas non plus été incarcéré et inculpé d'agression et de destruction intentionnelle de biens. On n'aurait pas pris mes empreintes et ma réputation serait restée intacte. J'ai fait bien des fois la fête avec des clients, mais cela ne s'est jamais terminé par un scandale et une arrestation. Surtout que Denver n'est même pas encore mon client.

Le déclic de la serrure de ma cellule résonne, menaçant, sur les murs en ciment, le haut plafond et les toilettes en acier. Une latino pas trop mal attend de l'autre côté, courtaude et un peu hommasse, les cheveux noirs en chignon, mais quand même mignonne de visage.

— Matthews... vous avez été libéré et j'ai besoin de cette cellule pour le prochain taré, alors bougez-vous.

Je suis certain qu'elle n'est pas censée me parler comme cela, et je n'apprécie pas ce ton. Je ne sais pas trop non plus comment j'ai été libéré, mais je ne vais pas discuter là-dessus. Les policiers prennent tout leur temps pour me rendre mes effets personnels et remplir la paperasse, ce qui m'amuse, étant donné que cela leur en a pris nettement moins pour me coffrer. OK, c'est plus énervant qu'amusant, mais je me retrouve dehors avec une enveloppe kraft en ignorant totalement qui a permis ma libération et où je peux trouver Denver.

Je sors mon portable de l'enveloppe, fais défiler la longue liste d'appels manqués – tous de mes clients actuels, voulant probablement m'exprimer leur inquiétude – mais je n'en trouve aucun de Denver. Je suis sur le point de l'appeler quand je remarque que ma batterie est à l'agonie. Bien évidemment, je n'ai pas de chargeur sur moi.

— Génial, grogné-je.

C'est là qu'une petite brise qui flotte vers moi m'apporte une odeur d'after shave bon marché. Quand j'entends le bruit sourd de bottes sur le sol et le tintement d'une chaîne, je comprends qui a payé ma caution.

— M. Matthews, dit la voix bourrue du

père de Denver.

Je me retourne avec un sourire, sans trop savoir si je ne vais pas me prendre un coup de poing en pleine face pour avoir laissé Denver se conduire aussi mal en public.

— M. Rockford, dites-moi que Denver va bien.

— Oh, oui, il va bien, mon gars. Et pas la peine de me donner du monsieur. Ça me met mal à l'aise. Je suis un mec comme tout le monde, ni pire ni meilleur qu'un autre, alors appelez-moi par mon prénom.

— Dois-je déduire que c'est vous qui avez payé ma caution ?

— Du tout. C'est Denver, mais on a estimé qu'il valait mieux que ce soit moi qui vienne le faire. Mieux vaut qu'il se fasse pas trop remarquer pour le moment.

— Oui, dis-je, gêné. Je suis désolé de cette histoire.

— Le soyez pas. Vous avez pris à sa place et on va pas oublier ça. En plus de la caution, Denver va payer les frais d'avocat et les amendes. C'est le moins qu'il puisse faire pour les ennuis qu'il a causés.

— Attendez. Vous n'êtes pas fâché contre moi ?

Boulder éclate d'un rire jovial et me flanque sur l'épaule une tape de sa grosse

patte qui manque de me faire tomber en avant.

— Sûrement pas ! On va pas reprocher aux hommes de se conduire en hommes. Et puis quand Denver a quelque chose dans le crâne, il le fait. Vous avez bien fait de l'accompagner pour lui éviter les ennuis. Sinon, je vous garantis que ça aurait été pire.

Eh bien, on dirait en fait que j'ai réussi à marquer quelques points, après tout. Reste à savoir si c'est suffisant pour coiffer Cassidy au poteau.

— Où il est, là ?

— Cet imbécile est rentré à l'hôtel avec sa maman, répond Boulder en me

conduisant vers le parking sans enlever sa main de mon épaule. Elle ne lui a rien passé depuis qu'on est arrivé. On a réussi à convaincre la sécurité de l'hôtel de nous ouvrir sa porte et on l'a trouvé dans les vapes, vautré à côté des toilettes de sa suite. (Il rit comme le fait un père quand son fils apprend quelque chose à ses dépens.) Si Cassidy ne l'avait pas retrouvé, on n'aurait probablement jamais su dans quel hôtel il était. Elle est étonnante, celle-là. Pas bête du tout.

Arrivé au parking, il me désigne la porte côté passager d'une minuscule voiture.

— Rigolez pas, répond Boulder à mon sourcil haussé. C'est tout ce qu'ils

avaient de disponible à la dernière minute et c'est pas mon genre de me faire conduire par un chauffeur. Montez.

Il grimpe de son côté et replie sa grande carcasse derrière le volant.

— Bon Dieu, si seulement j'avais ma moto, dit-il en démarrant cette voiture qui ressemble à un jouet mécanique.

Me rappelant la première impression qu'il m'a faite, je ne peux m'empêcher de demander :

— Il n'y aurait pas un crâne chromé sur votre moto, des fois ?

Il me regarde, surpris.

— Avec les mâchoires ouvertes pour laisser passer le phare. Comment vous

savez ça ?

Je souris, tout fier d'avoir vu juste.

— Juste une intuition.

— Vous êtes pas bête non plus, vous, vous savez. Quelle que soit la décision que prend mon fils, je sais qu'il sera en de bonnes mains.

— Ça veut dire qu'il a décidé de venir chez Striker ?

— Ouaip, se contente-t-il de répondre, ce qui me suffit amplement.

Je profite du court trajet jusqu'à l'hôtel pour me lier avec le père de Denver. Comme les motos sont un sujet qui le passionne, je suis ravi de lui poser toutes les questions que je peux là-dessus. Les

types de son âge aiment jouer les professeurs avec ceux du mien dans ce domaine et je suis ravi d'apprendre. Une fois que nous sommes arrivés à l'hôtel, nous montons directement à la suite de Denver, organisons sa sortie par une issue de secours, le fourrons à l'arrière de la voiture comme une sardine dans une boîte, et nous filons à l'aéroport où un jet privé nous attend. Là encore, c'est moi qui paie.

Seigneur, je suis content que cet atroce cauchemar prenne fin. Mais je ne suis pas impatient de me retrouver face à Cassidy le lendemain. Voir son petit air satisfait risque d'être bien pire que ce que j'ai déjà supporté.

11

Cassidy

Avoir un fils super-célèbre ne doit pas être facile. C'est déjà assez déplaisant de découvrir qu'il est monté en public sur un podium et s'est ridiculisé en se comportant comme un crétin obsédé avec une gamine à moitié nue qui se révèle être mineure. Mais se rendre compte qu'il a abandonné l'unique personne qui essayait de le protéger, c'est comme une gifle au visage de ceux qui l'ont élevé dans

l'espoir qu'il devienne quelqu'un de bien. Cette gifle va valoir à Denver d'en prendre une aussi sur l'arrière du crâne.

Delilah n'était pas ravie du tout quand je l'ai appelée pour dénoncer son fils, mais Boulder et elle ont quand même sauté dans un avion pour Vegas. Il ne m'est plus resté qu'à trouver l'hôtel où Denver était descendu, et cela pendant l'heure que durait leur vol. J'ai eu de la chance qu'il soit allé se planquer plutôt que de prendre l'avion du retour en laissant Shaw coincé en cellule. Même si celui-ci a vraiment pris des décisions idiotes et fait montre d'une grossière négligence vis-à-vis de son poulain, le fait que Denver l'ait laissé tomber est bien pire.

Un coup de fil de Delilah me permet de savoir ce qui se passe, et elle m'assure que son fils est sain et sauf et qu'il dormait lorsqu'ils sont arrivés. Elle compte le remettre en état pour qu'il puisse prendre l'avion sans provoquer d'autre drame, puis elle va lui passer un savon. Boulder a payé la caution du complice de Denver, mais Shaw devra revenir prochainement à Vegas pour comparaître devant le juge.

Je me suis également renseignée sur ce que risque Shaw – c'est mon genre de faire cela – et j'ai découvert qu'il s'en tirera probablement avec environ trois mille dollars d'amende. Je m'étais évidemment abondamment documentée sur les gens comme Matthews quand

j'avais appris son arrivée et que les rumeurs sur sa réputation de grand manitou l'avaient précédé au bureau. Peut-être que je m'étais sentie menacée, mais je préfère dire que je me renseignais sur la concurrence. Après tout, il faut connaître son ennemi avant de pouvoir le vaincre.

Shaw n'est pas venu travailler non plus mardi, mais je sais qu'il est rentré : j'ai enfin eu au téléphone Denver, qui s'est répandu en excuses pour tout et rien. Il ne m'en doit aucune, même si j'imagine que c'était impoli de me laisser parler à son répondeur tout le week-end. Ce n'est pas que je me sente particulièrement offensée – les clients occupés font cela tout le temps – mais c'est bien qu'il soit un petit

peu mal à l'aise histoire d'apprendre une précieuse leçon : Tu n'ignoreras point ton agent potentiel. Enfin, quelque chose de ce genre.

Il y a quelqu'un d'autre que j'ai envie de voir mal à l'aise aussi. J'ai hâte de découvrir Shaw dans ses petits souliers la prochaine fois que je le croise, et le Monkey Business est l'endroit adéquat. S'il décide de sortir son museau, c'est là qu'il sera. Je quitte donc le bureau de bonne heure et je vais m'installer bien confortablement avec une bière glacée. Je suis là à bavarder avec mes amis tout en épiant le bar pour voir arriver Shaw tout penaud, quand un cri étouffé attire mon attention vers Quinn. Qui est blême comme un spectre. Il fixe un couple qui

vient de franchir le seuil et il a le sifflet coupé malgré tous ses efforts.

Naturellement, comme je m'inquiète pour lui, je pose le portable où je faisais semblant de lire mes messages.

— Qu'est-ce qu'il y a, Quinn ?
Quelque chose ne va pas ?

Il ouvre et ferme la bouche, mais rien n'en sort. Il me semble même voir perler de la sueur sur son front. Manifestement, il ne se sent pas bien.

— Incroyable, on dirait qu'un ventriloque lui a enfoncé la main dans les fesses pour lui bouger les lèvres mais qu'il a oublié de faire la voix, dit Demi en claquant des doigts devant le nez de

Quinn. Hé, tu arrêtes de faire le poisson ?
Crache ! C'est qui ?

— Daddy..., chuchote-t-il d'un ton théâtral. Avec sa *femme*.

Nous tournons toutes les trois la tête et nous fixons le couple sans même prendre la peine de dissimuler notre curiosité. C'est la première fois que nous voyons Daddy, et en plus, il est avec sa femme ? Deux pour le prix d'un, ce serait malheureux de manquer ça.

Daddy est une bombe. Je ne sais pas pourquoi je suis surprise, mais je le suis. Je m'attendais à voir un vieux bonhomme un peu ventripotent et déplumé branché sur les petits jeunes qui sont hors de sa portée. Ce n'est absolument pas le cas.

Daddy est grand, de corpulence moyenne, et il a manifestement fait du sport. Toute sa personne est impeccable, de ses cheveux bruns élégamment coupés et son visage rasé de près jusqu'au costume sur mesure et à ses chaussures italiennes cousues main en croco. Il a énormément d'allure et il pue le fric.

— Mon Dieu, il est beau gosse, se pâme Sasha.

— Pierce Brosnan, bafouillé-je sans me rendre compte que je broie la main de Quinn. On dirait carrément Pierce Brosnan.

— Tu sautes ce mec ? demande Demi.

Quinn libère sa main.

— Euh, tu n'as pas besoin de savoir qui saute qui. Mais moi, je veux savoir ce qu'il fait *ici* et surtout avec *elle*.

« Elle » est splendide, tout à fait assortie à un type aussi éblouissant. C'est seulement pour la galerie, c'est évident : un type dans sa situation a besoin d'être vu en compagnie d'une femme tout aussi glamour que la vie qu'il mène. Ses cheveux blond platine sont impeccablement coiffés, son maquillage est parfait et ses diamants étincellent tellement qu'elle a besoin de lunettes de soleil quand elle les porte. Et en plus, elle a la plus svelte silhouette qu'on peut se faire fabriquer. Et ce n'est pas tout : quand je baisse les yeux, je manque d'avoir un orgasme.

Ses pieds délicats sont chaussés de hauts talons rouge et noir d'Orsay parfaits pour une pin-up du genre Marilyn Monroe, assortis à sa robe Monica rouge. Quinn avait raison. Que vient faire dans un pub populaire un couple habillé pour une soirée avec l'élite de la société ?

Comme un seul homme, nous nous tournons pour suivre du regard le couple qui semble glisser à travers la salle comme s'ils étaient chez eux et prendre une table tout au fond. Quand Daddy regarde dans notre direction, nous détournons les yeux, sauf Quinn. Il a l'air de quelqu'un dont le cœur vient de voler en éclats.

— Hé, ça va ? lui demandé-je en lui

prenant la main – délicatement, cette fois.

Il continue de fixer l'autre bout de la pièce.

— Regarde-la. C'est une salope débordant de haine. Tu sais qu'elle le menace de dresser leurs enfants contre lui chaque fois qu'il lui refuse quelque chose ?

— Foutue comme elle est, elle a des enfants ? demande Demi. (Sasha lui donne un coup de coude.) Aïe ! Quoi ? Elle est splendide.

Les dents serrées, Sasha marmonne à Demi quelque chose qui ressemble beaucoup à « ferme ton clapet », mais je peux me tromper. Son visage s'adoucit

quand elle se retourne vers Quinn et lui dit, sans serrer les dents :

— Je ne pige pas. Pourquoi ils sont là ?

— Je vais le savoir, dit Quinn en se levant. Daddy va faire un tour.

Et en effet, Daddy se dirige vers les toilettes en faisant discrètement signe de la tête à Quinn de le suivre.

J'ai de la peine pour Quinn, vraiment, mais tant qu'il ne s'estimera pas suffisamment pour exiger le meilleur, en fin de compte, il sera toujours lésé. La situation est une bombe à retardement prête à lui exploser au visage à tout instant.

Comme j'ai encore du temps à perdre en attendant que Shaw arrive, je m'occupe du sujet suivant à l'ordre du jour.

— Qui est le dernier en date, Sasha ? demandé-je avant de prendre une gorgée de ma bière qui est en train de tiédir.

Depuis son dernier fiasco affectif, nous n'avons eu aucune nouvelle sur le front des hommes, ce qui est inhabituel, car elle rebondit généralement assez vite.

Sasha ne fait pas attention. D'ailleurs, elle n'a pas entendu ma question. Elle a les yeux fixés sur le bar. Sur Landon, ce qui représente une intéressante nouveauté. Mais à présent, elle ne le regarde plus de la même manière qu'avant.

— Vous avez remarqué à quel point Landon est sexy, les filles ? demande-t-elle.

Demi et moi échangeons un regard et nous éclatons de rire en même temps.

— Il était temps ! dis-je en frappant la table du plat de la main.

Le bruit attire l'attention de Sasha.

— Qu'est-ce qu'il y a de drôle ? Vous n'êtes pas d'accord ?

Et elle fait sa petite moue. C'est vraiment adorable. Je comprends comment elle évite les amendes et autres situations délicates.

Demi l'attire contre elle et l'embrasse sur la joue.

— Mais non. Ce qui est drôle, c'est que tu t'en rends compte seulement maintenant. Je te jure, Sasha, parfois, tu m'inquiètes, mais je savais que tu trouverais ta voie un jour.

— Quelle voie ?

Demi lui prend le visage entre les mains et la tourne dans la direction de Landon. Il regarde par-dessus son épaule, comme s'il sentait ses yeux sur lui, et il lui fait un clin d'œil. Mon cœur se gonfle d'allégresse. Je n'ai rien vu d'aussi touchant depuis longtemps, et je sais ce qu'il éprouve pour elle.

— Oh, se contente de répondre Sasha.

Je vois presque la lumière se faire

dans ses grands yeux de biche. Elle a enfin compris.

— Barman ! crié-je à Chaz. Une autre tournée pour moi et mes copines. On a quelque chose à fêter.

Shaw ne vient pas. Une fois de plus. Maudit soit-il de m'avoir fait attendre pour lui plonger le nez dans son pipi après l'immense échec qui ternira pour toujours sa carrière. Si le destin m'écoute et décide de m'accorder ses faveurs, en tout cas.

Quinn est ressorti des toilettes, tout guilleret, pour nous dire que Daddy et « sa bonniche » étaient au Monkey Business

à la demande de celle-ci. Daddy a cru qu'elle avait des soupçons sur la manière dont il occupe ses loisirs, mais il se trouve qu'elle avait simplement envie de venir dans un pub. Je réponds que je trouve grossier de qualifier Quinn de « loisir », mais comme cela me vaut un regard noir de mon plus proche ami, je n'insiste pas.

Nous avons le droit de voir pour la première fois Sasha se transformer en flirteuse et s'attaquer à Landon. Avec audace et bruyamment, j'ajouterai. Il a l'air surpris et peut-être un peu incrédule, mais il finit par suivre le mouvement, sans s'affoler, surtout parce que Landon ne s'affole jamais de rien. Il prend les choses comme elles viennent. Ils partent

donc bras dessus, bras dessous, officiellement devenus un futur couple.

Le mercredi matin, bien qu'étant curieuse de savoir comment le tête-à-tête Landon/Sasha s'est passé, je me lance dans une mission : je fonce vers le bureau de Shaw pour voir si cette feignasse a enfin décidé de se traîner au travail. S'il est là, je vais lui dire ce que je pense avant qu'il ait le temps de prétexter une réunion ou un rendez-vous téléphonique.

Le bureau de son assistant n'est pas allumé quand j'y entre, mais j'aperçois un rai de lumière sous la porte. Ben n'est donc pas arrivé, mais peut-être que Shaw, si. J'entre sans frapper – parce que lui-

même ne le fait presque jamais. Et comme de bien entendu, il est à son bureau, une pile de contrats devant lui, jouant la comédie de l'avenir qui appartient à ceux qui se lèvent tôt, alors qu'il est juste venu rattraper son retard après son week-end prolongé. Il lève les yeux et, me voyant, il soupire et enlève des lunettes que je n'imaginai pas qu'il portait.

— Je me demandais combien de temps vous attendriez avant de me fondre dessus, dit-il en s'affaissant sur son siège. Entrez et fermez la porte. On ne va pas donner du grain à moudre aux commères du bureau.

Il a raison. Le personnel épie nos moindres mouvements dans l'espoir de

surprendre quelque chose de croustillant. C'est notre faute : nous ne nous sommes que trop rarement inquiétés d'attirer l'attention sur nos ébats.

Une fois la porte fermée, Shaw va droit au but :

— Allez-y. Crachez. J'ai des tas de crises à gérer, aujourd'hui.

C'est là que je me rends compte que je ne sais pas quoi dire. J'attends depuis longtemps de me défouler sur lui et quand j'en ai enfin l'occasion, je ne sais même pas quoi lui reprocher.

— Eh bien ?

— Vous m'avez mise en colère. (Pas très fin, mais vrai.) Comment avez-vous

pu oser ?

— Oser quoi ? demande-t-il en se penchant en avant. Oser ne pas la jouer à la loyale ? Ou bien oser vous enlever Denver pour l'avoir à moi tout seul pendant un petit moment ? Ou bien oser le caresser dans le sens du poil en assouvissant ses moindres désirs ? Ou plus probablement, oser faire *exactement* ce que vous avez fait depuis le début aussi ?

Manifestement, il s'est préparé à cet affrontement.

— Ah oui ?

Vraiment ? C'est tout ce que je trouve à répondre ?

— Oui.

On dirait des enfants.

— Eh bien, moi, au moins, je ne l'ai pas poussé au scandale, dis-je, une main sur la hanche.

— Il n'y a aucun scandale. Il n'a été accusé de rien puisqu'il n'a pas commis de délit. Le club a été poursuivi pour avoir engagé une mineure. Denver n'avait aucun moyen de le savoir. Aucune plainte contre lui. Contente ?

Non.

— Ça reste quand même de la mauvaise publicité.

Il se pince l'arête du nez en soupirant.

— Manifestement, vous n'avez pas regardé les infos ce matin. On ne parle que de ça. Denver a été totalement innocenté. Il a publié un communiqué pour s'excuser de son comportement et condamner l'exploitation illégale des femmes, mineures ou pas.

Oh. Mais...

— Les féministes du monde entier vont le manger tout cru.

— Excusez-moi. Ai-je oublié de mentionner qu'il a fait don d'une somme déraisonnable à l'Organisation nationale pour les femmes ? Oui, il a fait ça aussi. Sur mon conseil.

Je dois avouer que la rapidité et

l'efficacité avec laquelle Shaw a géré la situation me mettent mal à l'aise.

— Alors il a signé avec vous ?

— Pas encore. Mais c'est bien parti. (Son habituel sourire arrogant se peint sur son visage.) On a peur ?

Oui.

— Pas du tout.

— Vous devriez.

Je repense à notre descente en ascenseur avant mon rendez-vous à la plage avec Denver. Je n'en reviens pas que Shaw me renvoie au visage ce que je lui ai dit alors.

Il éclate d'un rire un peu trop confiant.

Tout comme sa manière de trôner dans son fauteuil.

— Oh, mais feriez-vous la tête, Whalen ? C'est rageant quand on sait qu'on s'est fait devancer dans la course, hein ?

— Vous n'êtes pas en tête.

— On dirait pourtant bien que si.

— Un petit conseil amical ?

Je ne sais plus quoi dire.

— Ce n'est pas parce que nous basons de temps en temps que nous sommes amis. Remettez-vous.

Je ne relève pas cette nouvelle tentative de me renvoyer mes propres paroles en pleine face.

— Vous devriez être plus prudent. Pendant que vous essayez de capturer la poule aux œufs d'or, les autres risquent de fuir le poulailler. Ne pas venir au bureau et oublier vos clients ne peut que vous faire perdre le poste d'associé. Wade n'appréciera pas.

— J'apprécie votre sollicitude vis-à-vis de mes clients, dit Shaw en jetant son stylo sur son bureau, mais soyez tranquille, je m'occupe bien d'eux. Aucun n'a été lésé. Et Wade était d'accord pour que je m'absente du bureau – encore que cela ne vous regarde pas.

Quand on parle du loup... La voix étouffée de Wade se fait entendre devant la porte et salue Ben, qui est

apparemment arrivé pendant que Shaw et moi nous prenions de bec.

— Il est là ? demande Wade à Ben.

— J'en suis à peu près sûr, monsieur. La lumière est allumée et il m'a semblé entendre des voix à l'intérieur.

Si je peux distinguer aussi nettement ce qu'il vient de dire, je me demande jusqu'à quel point il nous a entendus. J'ouvre de grands yeux.

— Vous croyez qu'il a entendu quand nous parlions de baiser ? chuchoté-je.

— Chut ! Je n'en sais rien, mais je ne compte pas prendre de risques. (Il recule son fauteuil.) Allez. Cachez-vous sous mon bureau.

— Quoi ?

Pas question que j'aïlle ramper là-dessous.

— S'il ne trouve personne ici, c'est qu'il n'a pas pu y avoir de conversation, non ? (Il y a effectivement une certaine logique.) Alors filez là-dessous et ne pipez pas un mot. Une fois Wade parti, j'enverrai Ben faire des photocopies, et vous pourrez partir.

Un bref coup à la porte résonne pour la forme, le genre que frappent les gens qui veulent prévenir qu'ils vont entrer, invités ou pas. N'ayant pas le temps de réfléchir, je panique et me précipite sous le bureau de Shaw. Il y a de la place, mais plus trop quand Shaw s'avance pour s'installer. Et

que je me retrouve avec son entrejambe juste sous le nez. Génial.

— Bonjour, Matthews ! Toujours occupé à réparer les dégâts ?

Ha ! Shaw va se prendre un savon et puisque je suis prisonnière sous un bureau, je vais être aux premières loges.

— Bonjour, Monsieur. Les dégâts sont réparés et tout roule.

Le fauteuil en face du bureau grince sous le poids de Wade.

— Merveilleux ! Vous avez vraiment sauvé la situation, mon garçon. Je ne l'oublierai pas de sitôt. Cette histoire aurait vraiment pu mal tourner.

Mon garçon ? Je n'en crois pas mes

oreilles. Shaw ne va pas payer pour sa colossale bévue. Pas de carton rouge. Si nous étions dans un vrai match et que j'étais l'entraîneur de l'équipe adverse, je protesterais énergiquement.

— Je sais. Mais c'était ma faute, au départ. Jamais je n'aurais dû le laisser dérailler à ce point.

Ça, il peut le dire. Je donne un coup de coude dans la cuisse de Shaw, tentée de le mordre. Il veut me rendre un coup de pied et me rate.

— Quoi qu'il en soit, vous avez gardé la tête froide et votre bon sens dans une situation difficile. C'est louable.

Ah bon ? Peut-être que ce n'était pas

assez difficile. Bien que consciente que mon idée idiote pourrait se retourner contre moi et nous faire pincer tous les deux, je ne peux résister à l'envie de ridiculiser Shaw. Wade est toujours en train de se répandre en compliments sur Shaw, comme quoi c'est un atout pour Striker, cette entreprise qu'il a contribué à bâtir à partir de rien, que les clients qu'il a signés sont parmi les plus convoités. J'en ai la nausée. Shaw a dérapé et c'est un déluge de félicitations. Du coup, comme je ne peux rien y faire, je déboutonne son pantalon et sors sa bite.

Je ne sais pas pourquoi je fais cela, mais ce n'est plus possible de m'arrêter à présent. Oh, Shaw essaie bien de me

retenir, mais à moins de se priver de tous ces compliments, il ne peut rien entreprendre.

Comment fait-il pour bander ? Sans doute que je ne devrais pas m'étonner que les compliments l'excitent, mais tout de même. J'ai toujours pensé que je m'exagérais sa vanité, mais apparemment non.

Shaw se tortille sur son siège en essayant désespérément de me faire lâcher son sexe.

— Vous avez l'air surpris, Matthews. (Ça, il doit l'être. J'ai un mal fou à me retenir de ricaner.) Ce n'est pourtant pas la première fois que je vous complimente, non ?

— Euh, non. (Shaw se racle la gorge quand je lui lèche le gland.) Non, monsieur. (Je jurerais que sa voix a monté d'une octave.) C'est juste que je ne m'y attendais pas après ce qui est arrivé. Mais, euh... je vous remercie.

Je le prends entièrement en bouche et, dans mon geste, je me cogne la tête sur le bas du tiroir au-dessus de moi, ce qui force Shaw à s'agiter de nouveau sur son siège pour justifier le bruit. Mais je ne le lâche pas. Pas même lorsqu'il glisse une main sous le bureau pour essayer de me repousser. Je tiens bon, fermement agrippée à ses cuisses.

Wade ne se doute absolument pas que son poulain se fait tailler une pipe juste

sous son nez. Même si la bite de Shaw est plutôt imposante, je suis sûre que Wade a de plus gros soucis en tête.

— Alors, à quel point nos chances sont-elles compromises ?

Shaw se penche totalement en avant de manière à pouvoir reculer le bassin et essayer de se libérer de ma bouche. En vain. Je ne lâche pas prise. Bien que ce soit comique d'observer ses tentatives tout en essayant de poursuivre une conversation cohérente.

— Eh bien, je crois que vous serez heureux d'apprendre qu'elles ne le sont pas du tout. Le père de Rocket m'a confié qu'il allait signer chez Striker. Félicitations, monsieur, vous avez

remporté le gros lot.

Cela mérite punition. Je le suce de plus belle sur toute la longueur. La poigne de Shaw sur mon épaule se resserre, mais il n'essaie plus de me repousser.

— Nom d'un chien, Matthews ! Vous avez réussi ? Vous avez eu le contrat ? Eh bien, mince... Il faut faire une réunion pour l'annoncer officiellement.

Mes dents éraflent la peau et la voix de Shaw monte de nouveau d'une octave.

— Non, monsieur. (Il marque une pause avant de poursuivre, ce qui me permet de me remettre à l'ouvrage.) Je suis navré, mais je n'ai pas décroché le contrat.

Wade se tait et je m'arrête, craignant qu'il m'ait entendue.

— Whalen l'a eu ?

— Pas encore. Mais j'ai eu la garantie de M. Rockford que son fils signera chez nous. Denver doit encore décider quel agent il choisira. Mais j'ai confiance en mes chances. En dépit de mon erreur de jugement.

Plutôt mourir. Fini de jouer avec lui. Je veux qu'il se tortille, qu'il passe pour un imbécile devant Wade. Je caresse de la langue toute la longueur de son sexe en m'attardant sur le gland avant de l'enfourner de nouveau. Je répète le mouvement plusieurs fois, tandis que la main de Shaw cachée sous le bureau

parvient à trouver ma nuque.

— Oui, eh bien, c'est tout de même une bonne nouvelle. Mais je ne vendrai pas la peau de l'ours avant de l'avoir tué. Whalen est un adversaire redoutable. Elle sait s'y prendre.

— Oh, oui, elle sait s'y prendre, marmonne Shaw.

— Pardon ?

— Rien, monsieur.

Je l'engloutis jusqu'au fond de la gorge et je déglutis. Shaw gémit et j'ai un mal de chien à ne pas éclater de rire alors que j'ai la bouche pleine.

— Vous vous sentez bien, Matthews ?

— Hein ? Euh, oui, oui. J'ai juste mal à la jambe depuis Vegas. Je crois que j'ai dû me déchirer un tendon ou quelque chose de ce genre.

Ça y est, j'ai réussi : il ne sait plus où se mettre.

— Vous devriez consulter.

Zut, ça n'a pas marché. Wade n'a pas fait attention.

— Vous avez raison. Je vais m'en occuper dès que possible.

J'entends grincer le fauteuil de Wade qui se lève.

— OK, eh bien, félicitations pour avoir rattrapé la situation. Je vais vous laisser travailler, à présent.

Il s'en va ? Non ! J'ai fait tout cela pour rien ?

— Merci. Je vous raccompagnerais bien, mais vous comprenez, avec ma jambe...

Je déteste Shaw Matthews.

— Pas la peine. Je connais le chemin. Soignez-vous, c'est compris ?

— Ce sera fait. Bonne journée. (Je commence à libérer Shaw, vaincue, mais il me retient en m'empoignant par les cheveux.) Oh, excusez-moi. En passant, pourriez-vous demander à Ben de venir me voir ? Merci.

La porte s'ouvre et j'entends Wade passer la consigne. Quelques secondes

plus tard, Ben est sur le seuil.

— Oui, patron ?

— Ferme la porte, et à clé, je te prie. J'ai un appel très important à passer et je ne veux être dérangé à aucun prix. C'est clair ? répond Shaw d'un ton sans réplique.

— Tout à fait, répond Ben.

J'entends le déclic de la serrure puis celui du verrou.

C'est alors que Shaw se baisse enfin vers moi. J'ai sa bite dans la gorge aussi loin que je peux sans m'étouffer et il refuse de me lâcher. L'expression de son visage me laisse perplexe. Je n'arrive pas à savoir s'il est content ou fâché de ce

qu'il voit. Cela dit, je sais qu'il est en colère, non ? Évidemment que oui. Je viens d'essayer de le couler devant notre patron.

Ce n'est peut-être pas la meilleure idée que j'aie eue de ma vie. Si je dois en juger par son regard, je vais passer un sale quart d'heure.

J'essaie donc de me dégager, mais Shaw continue de me retenir.

— Où croyez-vous aller, Cassidy ? demande-t-il avec le sourire narquois d'un chat qui joue avec une souris. Vous n'en avez pas terminé. On doit toujours achever ce qu'on entreprend et vous savez comme moi à quel point vous détestez le travail à moitié fait.

Adossé à son fauteuil, Shaw continue de me maintenir la tête tout en sortant sa bite de ma bouche avant de la renfoncer d'un coup de hanches.

— Doucement et gentiment, à présent, dit-il.

Comme si je n'avais pas mon mot à dire sur la question. Un moment, j'envisage de le mordre, mais je me ravise. Ma dernière idée stupide ne m'a pas vraiment réussi : ma crampe à la mâchoire en est la preuve.

— Plus profond. (Je réprime une nausée quand il pousse trop loin.) Oui, j'aime ça.

Il aime ça ? Moi pas, c'est sûr.

J'enserme donc la base de sa bite pour l'empêcher de recommencer. Vomir sur le bas-ventre d'un homme alors qu'on le suce, ce ne serait franchement pas sexy, quoi qu'il en pense. Il se fait des illusions.

— Oh, vous plombez l'ambiance, dit-il avec une moue boudeuse. Mais faites comme vous voulez.

Le sourire qui suit m'inquiète encore plus que le précédent.

Et à raison.

En me maintenant solidement, Shaw commence une série de coups de reins rapides et brefs. En gémissant, il regarde la scène comme si nous étions deux stars

de porno qui jouent devant la caméra.

— Regardez-moi, gronde-t-il. Oh, oui... brave fille, fait-il en me voyant obéir.

Je ne sais pas si c'est sa manière de parler, mais mes cuisses qui ruissellent ne sont pas une illusion. Je suis ravie de lui faire plaisir. Et cela ne tient absolument pas debout. Brusquement, je me sens comme une star de porno et je me glisse dans le rôle en lui agrippant la cuisse d'une main et en le branlant de l'autre. Accompagnant ses coups de boutoir de va-et-vient de ma tête, je l'engloutis et le pompe avec ardeur.

Une fois pris ce rythme régulier, Shaw cesse de me défoncer la bouche et me

laisse procéder à ma guise. Et je ne m'en prive pas.

Sa bite durcit de plus en plus et tout son corps se tend alors qu'il s'enfonce dans son fauteuil et se prépare à ce qui sera indubitablement un orgasme énorme. Il ne dit pas un mot, mais j'entends sa respiration ponctuée de grognements. Il doit fournir d'immenses efforts pour ne pas faire de bruit et cela me ravit de savoir que j'ai cet effet-là sur lui. Je lui donne tout ce plaisir. Et je peux l'en priver quand je veux. C'est du pouvoir, pur et simple. Mais plutôt que d'en abuser, j'en retire une nouvelle assurance. Bien que je n'aie jamais voulu offrir à Shaw aucune espèce de satisfaction, j'ai envie de lui donner cela.

Alors je suce, je lèche et je fais monter le plaisir du plus profond de lui. Quand ses doigts se crispent sur les accoudoirs, je sais qu'il jouit. Je n'ai pas le temps de me demander si je vais cracher ou avaler ou autre chose, car il me décharge dans la bouche et la remplit. Les yeux clos, j'avale le tout à grandes goulées.

Je sens sa bite mollir dans ma bouche et je me retire en déposant un dernier délicat baiser sur le gland. C'est là que ce crétin gâche tout en me tendant un mouchoir en papier et en disant :

— Il en reste un peu. (Avec un regard noir, je lui arrache le mouchoir.) Juste là, dit-il en désignant le coin de sa bouche.

Je m'essuie et lui souris effrontément.

— C'est mieux ?

— Oui. (Il recule son fauteuil pour me permettre de sortir de sous le bureau, ce que je m'empresse de faire.) Merci d'avoir nettoyé. C'est très sympa de votre part.

— Ne me remerciez pas.

Il éclate de rire en me faisant asseoir sur ses genoux.

— Je blaguais. Ne soyez pas aussi désagréable.

— Ah bon, je le suis ? répons-je en me levant d'un bond, prête à me lâcher.

Shaw pose un doigt sur ses lèvres pour m'imposer le silence et appuie sur le bouton de son téléphone.

— Ben ?

— Oui, patron ?

— Imprimez-moi le dossier Kershawn et faites six copies de chaque contrat. Et il me faut cela au plus vite pour une réunion. Compris ?

— Bien reçu. Je m'en occupe.

Shaw coupe et va à la porte écouter. Au bout d'un moment, il l'entrebâille, puis il l'ouvre tout entière.

— Vous pouvez filer, dit-il avec un geste cérémonieux.

Après avoir vérifié que mon tailleur est présentable, je sors, non sans avoir glissé le mouchoir souillé dans sa poche de veste.

— Vous me le paierez, dis-je en partant.

— Je n'en doute pas.

12

Shaw

Cassidy Whalen vient de réaliser pour moi le fantasme de tous les cadres. Une pipe sous le bureau. La réalité est plutôt risquée et elle a eu une sacrée chance que son petit numéro n'ait pas été découvert. À vrai dire, le danger a été un facteur d'excitation supplémentaire, mais ce n'est pas la question.

Le simple fait de la savoir sous mon

bureau et si près de ma bite a suffi à me faire bander, mais quand elle a eu l'audace de me la sortir et de la prendre en bouche, j'ai failli perdre mon sang-froid. Cette femme sera ma perte. J'avais hâte que Wade s'en aille. Je sais que pour elle, c'était un jeu, une idée tordue et perverse pour me déstabiliser. Mais on ne joue pas avec la bite d'un homme. Et j'ai tenu à ce qu'elle termine ce qu'elle avait commencé. À mon grand plaisir, elle n'a opposé aucune résistance.

Cassidy peut geindre et râler tant qu'elle veut, elle me désire autant que je la désire. À chaque instant, chaque jour. Alors quand elle m'a dit que j'allais le payer, cela a mis en joie le pervers qui est en moi. J'ai hâte de voir cela, même si

je suis un petit peu parano.

— Mec, on a mis un contrat sur ta tête ? demande Chaz.

— Hein ?

Il éclate de rire en finissant d'essuyer un mug qu'il vient de laver et en s'attaquant au suivant.

— Tu n'arrêtes pas de regarder par-dessus ton épaule. Attends, j'ai deviné : c'est encore une timbrée qui te harcèle.

C'est vrai qu'il y a eu un petit problème il y a quelques mois avec une fille qui s'était mise à rédiger nos vœux de mariage après un malheureux coup d'un soir. J'avais essayé de la plaquer en douceur, sauf qu'elle avait entendu non

pas « je ne cherche rien de sérieux » mais « je ne cherchais rien de sérieux jusqu'à aujourd'hui, et je t'ai trouvée. »

— C'est à se demander ce que tu as pour rendre folles toutes ces filles.

— Qu'est-ce que tu veux que je te dise ? réponds-je avec désinvolture. J'ai le malheur d'en avoir une énorme.

Tous les hommes se vantent même quand ils mentent. Mais ce n'est pas se vanter quand on a de quoi le justifier. Ce qui est mon cas.

La porte s'ouvre et Landon entre avec Sasha, ce qui n'a rien de surprenant, ni qu'ils se tiennent la main. Mais ce qui me surprend, c'est le petit baiser sur les

lèvres qu'il se penche pour lui donner, suivi d'un autre sur le bout de son nez, avant de la laisser partir à regret rejoindre Cassidy et les autres à leur table. J'ai conscience que je les fixe, mais en même temps, la moitié de la salle en fait autant, et toutes les femmes se pâment quand Sasha laisse échapper un petit gloussement de gamine que je n'ai encore jamais entendu chez elle. Ses joues rosies, l'étincelle dans son regard et son sourire – également nouveau chez elle – ne laissent aucun doute. Elle est folle amoureuse.

Tout comme mon pote. Les quelques pas qui le séparent de son tabouret habituel au bar à côté de moi, Landon les fait avec assurance et, comme disent les

jeunes de maintenant, du *swag*. Landon a du *swag*.

— Putain ! Depuis quand ? lui demandé-je, pire qu'une fille qui attend d'entendre les détails croustillants. Car les hommes parlent, eux aussi. Autant les femmes adorent croire qu'elles ont le monopole des commérages, autant elles se trompent. Les ragots entre potes sont juste un petit peu plus sacrés parce que nous avons notre code de l'honneur. Ce qui signifie que nous ne risquons pas d'aller répéter ce que nous savons, de peur qu'on nous en fasse autant.

— Hier soir, répond Chaz pour lui. Sasha l'a regardé, et bam !

— Tais-toi et file-moi une bière,

répond Landon en riant.

Landon est quelqu'un de très discret. Nous ne l'avons jamais entendu parler de sa vie privée ni se vanter de telle ou telle bombe qu'il aurait fréquentée. Principalement parce que nous savons tous qu'il se réservait pour Sasha. Même s'il ne l'a jamais dit. Nous le savons. Un homme ne se montre aussi protecteur vis-à-vis d'une femme que lorsqu'il tient à elle. Et Landon est redoutable dès qu'il est question de Sasha : silencieux, mais mortel.

Chaz se baisse pour sortir du frigo une bière qu'il décapsule sur le coin du bar avant de la faire glisser sur le comptoir luisant dans la direction de Landon.

— Alors, ça s'est passé comment ?

Landon boit une gorgée en réfléchissant à la question.

— Tu as vu son sourire, non ?

— Dur de le manquer, réponds-je.

Il hoche la tête avec assurance, mais sans vanité.

— Tu n'as pas besoin d'une autre réponse. Et moi, tout ce qui m'importe, c'est son bonheur.

Chaz lui donne gentiment un coup dans le bras.

— Oui, et au moins, je sais que je n'aurai pas à te punir de l'avoir mal traitée.

— Non, elle a assez souffert comme ça. Je vais lui montrer ce que c'est que d'être avec un vrai homme, à présent.

— Eh bien, moi je trouve qu'il était temps que vous sortiez ensemble. Il lui a fallu assez de temps pour y arriver, mais l'important c'est que ce soit fait. (Je lui donne une claque dans le dos qu'il a sacrément méritée. Et il n'est pas le seul.) Et toi, Chaz ?

Mais Chaz n'a pas entendu un mot de ce que j'ai dit : il est en train de regarder Demi qui vient d'arriver et traverse la salle pour rejoindre ses amis à sa table habituelle. Le sourire qu'elle lui fait est plus que séducteur. Tout comme son « salut, Chaz » et son petit geste de la main.

— Tu vas te décider à bouger tes fesses et faire quelque chose ? demandé-je.

Je ne sais pas pourquoi je m'imagine brusquement que je suis le roi des conseils matrimoniaux, mais c'est sorti tout seul.

— Mec, il suffit qu'elle entre pour que je bande, dit-il en se rajustant pour le prouver. Je suis content de bosser derrière le bar et que personne ne le voie. Je n'arrive même pas à sortir avec une autre, histoire de l'oublier, parce qu'à chaque fois que j'essaie (il désigne du menton la table où l'objet de son affection est en train de glousser, sans doute en entendant Sasha raconter sa

soirée avec Landon), la brigade des filles me casse la baraque. Je m'étonne qu'elles ne m'aient pas coupé les mains pour que je ne puisse pas me branler. Et ne va pas imaginer que Quinn ne s'est pas mis de la partie aussi.

Oh, je n'en doute pas.

Landon porte sa bière à ses lèvres.

— Je crois que tu devrais juste te prendre par la main et aller l'inviter.

— Dit l'homme qui a attendu pendant des semaines que la fille fasse tout le boulot, rétorque Chaz.

La capsule que Chaz a laissée posée sur le comptoir verni vole dans les airs et il l'évite de justesse. Nous rions tous les

trois quand il riposte en donnant un coup de serviette sur le bar, manquant Landon de peu.

— Au moins, ce n'est pas bêtement à cause de mon salaire que je me retiens d'être avec celle que j'aime.

— Hé, je suis un homme. Et en tant qu'homme, je me dois de me comporter comme tel.

Landon et moi échangeons un regard et éclatons de rire.

— Parce que c'est ton salaire qui va prouver que tu en es un ?

— Facile à dire, pour toi. Cassidy et toi vous gagnez pareil.

Je manque de m'étrangler avec ma

bière.

— Holà ! Ça veut dire quoi, ça ?

— Bravo, dit Landon. Tu sors ça comme ça, Chaz ? Aucune finesse, aucune délicatesse, juste... bam ! (Il secoue la tête, incrédule.) C'est vrai, tu es un homme.

— Quoi ? fait Chaz en haussant les épaules et en me regardant. Oh, merde, mec. Ça va ? On dirait que tu vas gerber.

C'est parce que je suis sur le point de gerber.

— Mais pourquoi tu es allé sortir un truc pareil ?

Landon le coupe juste à temps.

— Je vais m'en occuper, si tu veux bien. (Il se tourne vers moi, l'air pas tout à fait à son aise.) On se trompe peut-être à mort, et tu n'as peut-être même pas envie d'en parler, ce qui ne pose aucun problème, mais on a remarqué que tu as l'air vraiment un peu distrait par Cassidy...

Je le fais taire en vitesse. L'entendre prononcer son nom à haute voix me rend parano. La table des filles est assez loin, mais elles ont des oreilles aussi sensibles que des paraboles.

Landon me regarde avec gêne et corrige :

— Tu as l'air d'être distrait par une certaine jeune fille que nous connaissons

et adorons tous.

Connaissons ? Oui. Adorons ?
Sûrement pas.

— Parle pour toi, dis-je en prenant une gorgée de bière. Tu confonds l'amour et la haine. C'est assez fréquent.

— Oui, tu sais ce qu'on dit : la frontière est mince, renchérit Chaz.

— Oui, et le déni, c'est courant aussi, rajoute Landon. Quand deux personnes rivalisent à ce point, c'est généralement qu'elles se respectent mutuellement. À mon avis, tu as choisi d'entrer en compétition avec elle parce que tu sais que c'est la seule qui soit à ton niveau. Imagine ce que ça pourrait donner dans un

lit, conclut-il en riant.

Ce n'est pas la peine : je le sais déjà. Enfin, pas dans un lit, mais dans mon bureau, son bureau, la salle de réunion et une ruelle obscure. Ma braguette se gonfle à ces souvenirs.

— En fait, continue Landon, alors que je préférerais qu'il se taise, ce qu'il y a entre elle et toi, c'est un comportement de cour de récré classique. Le petit garçon qui tire sur les couettes de la petite fille, ce n'est pas très loin de ce que tu fais en lui soufflant un contrat et en lui tenant la dragée haute. Une attention négative, c'est toujours mieux que pas d'attention du tout.

— Oh, roucoule Chaz. Shaw est

amoureux.

Il n'y a rien de plus troublant que de voir un chauve musclé et tatoué devenir sentimental, limite larme à l'œil. Ce type est en cuir, rangers, jean et T-shirt moulant, nom de Dieu. Ça la fiche mal.

Je me sens acculé comme s'ils se liguaient tous contre moi.

— Tu n'as pas du boulot qui t'attend, souillon ? Tous les clients là-bas ont l'air prêts à sauter par-dessus le comptoir pour se servir eux-mêmes.

Je ne dis pas ça pour détourner son attention : c'est vrai.

Chaz vérifie d'un coup d'œil et va s'en occuper. Je me tourne vers Landon.

— Où vous êtes allés chercher ça, d'ailleurs ?

Il s'adosse confortablement au bar.

— La formation intensive à l'observation fait partie de mon entraînement militaire. J'ai l'œil pour repérer les comportements humains. C'est comme ça que j'ai su qu'il valait mieux attendre que Sasha vienne à moi plutôt que de faire le premier pas. Tu vois, chaque fois qu'elle sortait avec quelqu'un qui l'avait invitée, ça finissait presque aussitôt. Étant donné que Sasha a un besoin inné de soigner les gens, ceux avec qui elle sortait étaient presque toujours des cas sociaux. Elle s'en occupait, la situation tenait pendant un

bref moment, mais leur présence dans sa vie était conditionnée au fait qu'elle continuait à donner sans rien demander en retour. Et ça finissait toujours de la même manière. Ils l'utilisaient égoïstement, et quand elle avait le plus besoin d'eux, ils se défilaient. Ce genre de chose épuise un individu. Il n'y avait jamais aucun équilibre et ces relations étaient vouées à l'échec. Elle avait besoin de croire qu'ils étaient capables de la soutenir exactement comme elle soutient les autres.

— Et quel est le rapport avec moi, monsieur le psy ?

— L'équilibre, se contente-t-il de répondre. Les constants allers-retours entre vous deux signifient que, comme sur

une balançoire à bascule, il y en a toujours un en haut et l'autre en bas. Ces rapides et extrêmes hauts et bas vous empêchent de penser clairement. Il faut rester les pieds au sol plus longtemps qu'une fraction de seconde quand on veut être lucide. Sinon, on prend de mauvaises décisions. Genre, disons, un voyage à Vegas qui se termine avec toi derrière des barreaux en compagnie de personnages intéressants. (Il éclate de rire en me voyant lever les yeux au ciel.) Je dis simplement qu'un esprit instable est un esprit cliniquement dérangé, mon ami.

Cela semble tout à fait bien analysé, mais sans rapport avec moi.

— Landon, je t'adore, mais tu te

fourres le doigt dans l'œil, là.

— OK, concède-t-il avant de se détourner.

La conversation est terminée. C'est l'une des choses que j'apprécie énormément chez Landon. Cela le gêne de se mêler de mes affaires, et les rares fois où il s'y hasarde, cela ne dure pas longtemps.

Bon sang... mais il a raison, non ? Je le regarde et je constate qu'il exsude le calme et l'assurance. Il a vu des tas de choses, même si on a du mal à le croire, étant donné sa jeunesse. Si les existences passées existaient, je jurerais qu'il en a vécu mille.

Je jette un coup d'œil par-dessus mon épaule à Cassidy qui rassemble ses affaires et s'apprête à partir. Elle lève brièvement les yeux et durant une fraction de seconde, nos regards se croisent. Je la vois de l'autre côté de cette balançoire, un sourire mauvais sur les lèvres alors qu'elle s'apprête à s'élancer dans les airs et me renvoyer m'écraser au sol. Comme si elle lisait dans mes pensées, elle me frôle en passant et se dirige vers la porte, sans cesser de sourire. Et c'est à cet instant que tout ce que vient de dire Landon devient clair.

Je finis ma bière, sors deux billets de mon portefeuille et les pose sur le bar en me levant.

— À plus tard, les gars.

Landon me salue sans un mot, mais son regard me félicite muettement d'avoir enfin compris. Et sur ce, je sors pour m'élancer sur les traces de Cassidy Whalen.

Landon avait raison. Mon problème, ces derniers temps, c'est que tout va de travers et que mon cerveau et ma braguette me jouent des tours. Il est temps que je retrouve un certain équilibre. Et la seule manière d'y parvenir, c'est que Cassidy et moi soyons quittes.

Cassidy

Devant ma porte, je cherche mes clés dans mon sac en regrettant que Quinn ne m'attende pas de l'autre côté avec un grand verre de vin. Mon ancien coloc' me manque. Il réussissait toujours à rattraper la fin d'une journée désastreuse en m'offrant de la glace ou une dose d'alcool bienvenue. Je suis physiquement et mentalement épuisée et au bord de la rupture. Là, je fonctionne sur automatique – j'ouvre la porte, j'allume, je referme, j'entre dans la pièce vide, *etc.*

Je me dirige droit dans ma chambre sans prêter attention aux gargouillements affamés de mon estomac. La douche m'appelle, et je ne peux pas rester sourde à la promesse des jets qui vont masser mes muscles endoloris. Je me déshabille

tout en réfléchissant à la cause de cet état de faiblesse. La réponse qui arrive rapidement ne me surprend pas : Shaw Matthews.

Mon épuisement mental repose sur les larges épaules de Shaw. Je me suis vainement creusé la cervelle toute la journée pour essayer de trouver un moyen de le devancer. Tout ce qui m'est venu risquait de se retourner contre moi. Il faut que je gère la situation avec prudence pour ne pas donner de fausses idées à Denver.

Mon épuisement physique est dû au stress constant d'attendre l'inévitable conclusion. Là aussi, c'est la faute de Shaw. Je suis sur le fil du rasoir,

tellement tendue que je suis surprise de ne pas exploser.

La vapeur et la chaleur de la douche atténuent un peu la raideur de ma nuque et de mes épaules, mais encore un peu de détente me ferait du bien avant de dormir. J'enfile un peignoir douillet qui m'évite de mettre mon pyjama, et je sors sur la terrasse.

Je me réfugie dans mon coin préféré sur une confortable chaise longue, là où je peux contempler les étoiles et oublier les horreurs que me réserve la vie. Cet endroit me rajeunit l'esprit autant que le corps et l'âme. Je ferme les yeux, sentant la brise qui me caresse le visage. Le bourdonnement régulier de la ville tout en

bas me berce. Je me sens m'enfoncer de plus en plus dans les coussins, alourdie par la fatigue. Et à chaque seconde qui passe, la tension quitte mon corps et je me sens comme une éponge imbibée d'eau.

Un petit cliquetis trouble ma rêverie, mais mes paupières lourdes refusent de bouger. Quinn ne m'a pas dit qu'il comptait passer ce soir, mais il faut dire qu'il prévient rarement.

— Quinn, c'est toi ?

— Vous savez que vous devriez verrouiller votre porte, répond une voix grave et profonde qui me donne la chair de poule et pénètre en moi pour exploser en une myriade de perles brûlantes

jusqu'au bout de mes doigts.

Ce n'est définitivement pas la voix de Quinn. Je sursaute et me retourne pour me retrouver face à face avec Shaw Matthews.

— Qu'est-ce que vous fichez ici ?
Comment vous êtes entré ?

Je regarde par la baie vitrée vers la porte comme si la réponse allait venir de là-bas.

— Je viens de vous le dire. Vous n'avez pas fermé à clé.

Je reconstitue mentalement mon arrivée chez moi pour trouver la preuve du contraire, mais je dois me rendre à l'évidence. J'étais tellement épuisée

quand je suis rentrée que je n'ai probablement pas dû tourner le verrou, ce qui est étrange, étant donné que j'ai fait tout le reste au radar et que cela fait partie de mes habitudes.

— Pas d'inquiétude, elle est verrouillée, maintenant.

Le son de sa voix me ramène brusquement au présent et je me rends compte que Shaw est en train de lorgner ma poitrine. Je baisse les yeux. Apparemment, dans ma précipitation à me retourner pour voir qui était l'intrus, mon peignoir s'est ouvert et dévoile une bonne partie de ma personne.

— Hé, mes yeux sont là-haut, Matthews, dis-je en coupant court à ce

peep-show gratuit.

— Oui, si vos nichons arrêtaient de me faire de l'œil...

Bon Dieu, mais qu'est-ce qu'il a, ce sourire sardonique, pour que je me sente toute chose quand je le vois ?

— Vous n'êtes pas en liberté conditionnelle ou quelque chose de ce genre ? Vous ne risquez pas des ennuis à entrer par effraction chez les gens ?

Shaw penche la tête de côté et me regarde avec une lueur malicieuse dans ces yeux bleus pas si innocents que cela.

— Vous n'avez pas fait de droit ? Je ne suis pas en liberté conditionnelle et je répète que la porte n'était pas

verrouillée, donc il n'y a pas eu effraction.

— Très bien. Vous êtes quand même entré sans autorisation.

— Il n'y a pas de loi qui l'interdit, répond Shaw en se penchant sur moi.

— Si. Ça s'appelle violation de propriété. (En le voyant s'asseoir au bout de la chaise longue, juste entre mes jambes, je perds mes moyens. Mais qu'est-ce que vous faites ?

— Appelez la police, alors, répond-il sans relever.

Sa main est en train de me caresser l'intérieur de la jambe et au lieu de le repousser d'un coup de pied, je suis

soulagée de m'être épilée la veille. Manifestement, je suis une idiote qui ne sait plus où sont ses vraies priorités.

— Oui, je devrais.

C'est tout ce que je parviens à trouver.

— Allez-y, dit Shaw dont la main continue de monter.

— Je vais le faire.

Mais je reste immobile, en retenant mon souffle.

Pendant ce temps, Shaw écarte les pans de mon peignoir pour mieux contempler mes cuisses nues. Et ce n'est pas la seule chose qui soit nue là-dessous.

— Alors ? finit-il par demander.

Une diversion. Il faut que je trouve une diversion.

— Qu'est-ce que vous faites ici ?

Le sourire sardonique est de retour et avant que j'aie le temps de réagir, Shaw m'agrippe par les hanches et me tire vers lui. Et en même temps, il baisse la tête, me force à écarter les cuisses, et sa bouche brûlante et humide fond sur ma chatte enfiévrée.

Eh bien, c'est une manière de répondre à la question, sans doute.

Sa langue remonte de l'arrière au devant, puis ses lèvres se referment sur mon clitoris pour le sucer si longuement que je manque d'en devenir folle.

— Oh, mon Dieu. Je... je v-v-eux que vous... (Je ferme les yeux et pousse un grognement, frustrée de ne pas arriver à le dire.) Je veux que vous partiez.

— Pas du tout. Vous *devriez* vouloir que je parte, et c'est ce que votre cerveau vous ordonne de dire, mais votre bouche à un mal fou à dire ce mensonge, n'est-ce pas ?

La sienne n'a de mal fou à rien du tout. Et même à continuer d'agir tout en parlant. Seigneur, ce qu'il est doué.

— Vous vous croyez si malin ? Dites-moi, Shaw... vous me prenez pour une sucette ? Vous croyez qu'en continuant à me lécher, je vais fondre ?

Mais où est-ce que je suis allée chercher ça ?

Shaw s'arrête et hausse un sourcil, se posant probablement la même question.

— Oui... c'est à peu près ce que je constate. Mais peut-être qu'il faut que je mordille un peu aussi.

Son haleine brûlante se mélange à l'air frais de la nuit à chacun de ses mots et ce cocktail éveille en moi une sensation nouvelle dont je ne parviens pas à être rassasiée. Et Shaw m'en donne encore en se penchant simplement sur ma chatte en gémissant. Puis il s'y attaque à nouveau, la caressant des lèvres tout comme lorsqu'il embrasse ma bouche.

Je suis impuissante, incapable de le retenir. J'ai envie de ce qu'il m'offre si généreusement. Et sa tête qui s'agite entre mes cuisses est un spectacle fabuleux. Lentement et méthodiquement, il me dévore. Ses agaceries suivies de l'intention de me faire plaisir parviennent à vaincre toutes mes résistances.

Sa langue me lèche le clitoris, de plus en plus rapide et pressante. Seigneur, il faut que je me cramponne à quelque chose, et comme mon siège ne m'offre aucune prise, j'empoigne ses cheveux. Shaw doit apprécier, car il gémit contre mes chairs à vif et y enfouit sa bouche.

La chaleur soyeuse de sa langue mélangée à celle de ses joues râpeuses

me remplit d'une douloureuse envie de jouir. Et au moment même où je crois pouvoir connaître ce plaisir, Shaw se retire, mais pas totalement.

— Oh-oh, fait-il en embrassant l'intérieur de ma cuisse. Pas si vite.

Puis, du bout des doigts, il me masse le clitoris, lentement, fermement, dans un mouvement circulaire qui me rend folle. Je m'entends geindre. Comme si je geignais de dépit. Ou bien est-ce une supplication ? Quoi qu'il en soit, Shaw trouve cela amusant. Son petit gloussement suivi d'un grognement approbateur me donne envie de lui faire encore plaisir afin de l'entendre encore.

Ses longs doigts me caressent et sa

bouche revient déposer de délicats baisers sur ma chair débridée. Shaw écarte mes lèvres et regarde mon clitoris tout en le titillant, soufflant sur le bouton tuméfié, ravi de me voir me contorsionner. Je me cambre pour tenter de me rapprocher de sa bouche, mais il me punit de nouveau.

— Tenez-vous bien, m'avertit-il avant de me donner une tape sur le clito.

Cela me rend malade, mais j'adore. Et j'ai envie qu'il recommence. Je l'empoigne donc par les cheveux et le force à se rapprocher.

— S'il vous plaît ?

Je suis récompensée par une autre

claque. Sauf que cette fois, je gémiss plus fort, trahissant ainsi mon plaisir secret. Le soupir qu'il pousse est audible, tout comme son râle. Shaw est une fois de plus satisfait. Mais insatiable.

Quand sa bouche me dévore à nouveau, ce n'est pas pour me donner du plaisir, mais pour en prendre. Il lèche et tète mon clitoris, sa langue explorant chaque repli de mes lèvres trempées. Pour chaque goutte qu'il me dérobo, mon corps est plus que prêt à lui en donner plus encore.

Quelque chose de surnaturel monte en moi et se déploie, au point que j'ai l'impression que cela va jaillir de mon corps et me consumer jusqu'à ce qu'il ne reste plus rien de moi. Mais Shaw le

remarque lui aussi. Bien qu'absorbé dans sa tâche, il lit chaque mouvement de mon corps et remarque le moindre signe. Je suis au bord de l'orgasme. Dans une fraction de seconde, je vais...

Et Shaw se retire de nouveau, me privant de ma jouissance.

Mon bruyant grognement résonne dans la rumeur de la ville. Puis je lui empoigne la tête et l'attire jusqu'à ma bouche. Seigneur, je suis si délicieuse sur ses lèvres. Je les lèche et les suce, je deviens une créature que je n'imaginais pas. Ma langue s'insinue dans sa bouche, dominatrice, pour assouvir mon désir. Shaw ne me laisse faire qu'un moment avant de me repousser et me retenir à

bout de bras.

— Arrêtez.

Bien entendu, je l'ignore et me précipite pour caresser la bosse de sa braguette, que je distingue à peine à la lueur des étoiles et de la lune. Oh, mon Dieu. Il est énorme, et si dur. Les yeux clos, je me mords la lèvre tout en le caressant à travers l'étoffe. J'ai envie de lui. En moi. À fond. Mais cela aussi m'est refusé. Shaw m'agrippe les poignets et les attache ensemble avec sa cravate que je ne l'ai même pas vu retirer. Pourtant, cela ne semble pas lui suffire, car il me lève les bras derrière la tête et les passe derrière le dossier de la chaise, si solidement attachés que cela me fait

presque mal. Je ne pourrai plus m'échapper jusqu'à ce que Shaw décide de me libérer.

— Voilà. C'est beaucoup mieux, dit-il. (Ses doigts me frôlent la joue et le cou, la clavicule, puis s'insinuent sous le revers du peignoir.) Votre peau est si douce.

Sa voix est un chuchotement aussi léger que sa main. Puis il écarte brutalement les pans du peignoir, révélant totalement mes seins.

J'étouffe un cri. De surprise et d'excitation. Une brise fraîche venue de la baie vient caresser mes tétons qui durcissent et se dressent aussitôt. Shaw interprète cette réaction comme une invitation et plonge sa bouche sur l'un,

tout en pétrissant l'autre. Je me tortille, essayant de coller ma chatte contre lui, mais il m'empêche même de me frotter les cuisses l'une contre l'autre en faisant barrage de son corps.

Il engloutit mon téton qu'il titille de la langue avant de le mordiller. Puis il le lèche de nouveau avant de tirer sans ménagement dessus en véritable maître de la situation, alors que je suis réduite à l'impuissance.

Je m'arc-boute et pousse un cri de surprise quand Shaw enfonce deux doigts tout au fond de moi. Je ne m'attendais pas à ce geste – même si je suis loin de m'en plaindre. Il ne me laisse même pas me remettre que ses doigts accélèrent l'allure

et me pistonnent tandis qu'il me fixe droit dans les yeux avec une expression assurée et arrogante. Il sait sans la moindre équivoque qu'il a visé juste.

Enfonçant les doigts jusqu'au bout, il va et vient tout en titillant mon point G.

— Vous voulez jouir, Cassidy ?

Je suis incapable de parler. Je peux à peine respirer. Mais curieusement, je parviens à hocher la tête.

— Quand ? demande-t-il tout en continuant son manège. Maintenant ?

Des hanches, je pousse sur sa main autant qu'il me laisse faire et je ferme les yeux, tandis que la sensation monte du plus profond de moi. Je gémis en me

mordant la lèvre inférieure tout en dodelinant de la tête.

Shaw se penche et pose ses lèvres au creux de mon cou.

— Oh, oui. Vous êtes tout près, chuchote-t-il contre ma peau.

J'ai envie de le sentir sur moi, mais il a gardé tous ses vêtements, sauf sa cravate. Malgré tout, je sens la chaleur de son corps à travers l'étoffe chaque fois qu'il s'approche. Je me cambre contre lui et il recule de nouveau. Peu importe, je suis au bord de l'orgasme. Je vais jouir. Je me presse contre lui de toutes mes forces, tous mes muscles crispés dans l'attente du plaisir.

Et c'est alors qu'il s'arrête de nouveau.

Je retombe, vaincue. Le supplice de ce plaisir encore une fois dérobé me donne envie de pleurer.

Et il reprend au début. De nouveau, Shaw m'amène au bord du plaisir et me le refuse, me démontrant qu'il est le seul à pouvoir me l'accorder. Je savoure chaque douloureuse seconde qui m'y mène et je déteste chaque fois qu'il m'en prive. J'ai beau essayer de ne rien laisser paraître, Shaw n'est pas dupe.

Ses lèvres frôlent les miennes, tendrement. Un geste que dément la lueur insolente dans son regard. Il savoure le pouvoir qu'il détient. Et je ne lui en veux

même pas. C'est Shaw tel qu'il est. Il me défie, il me force à vouloir la victoire plus que tout autre chose. Que ce soit un client, le poste d'associé ou simplement l'orgasme. Il me pousse dans mes derniers retranchements et je riposte à chaque fois.

Je suis parfaitement consciente qu'il pourrait décider de me torturer toute la nuit jusqu'au matin sans jamais me laisser jouir. Il pourrait s'en aller et me laisser attachée au vu et au su de tous. Il pourrait même sortir son téléphone et prendre quelques clichés ou tourner une vidéo avec laquelle il me ferait chanter.

Mais il n'en fait rien.

Il ne le fera pas parce que nous nous

comprenons lui et moi. Il ne le fera pas, parce que nous savons tous les deux qu'il veut pouvoir recommencer.

Aussi, quand il enfouit son visage entre mes cuisses, je savoure cette sensation aussi longtemps qu'il veut bien me l'accorder. J'écarte les cuisses pour lui, je regarde sa tête s'agiter et je grave ce spectacle dans ma mémoire. Mais ce que je préfère, c'est surtout l'expression de son regard quand il relève la tête et me laisse voir sa langue qui s'active sur mon clitoris dressé et tuméfié.

Puis ses doigts de virtuose se mettent de la partie et me besognent à l'intérieur tandis que ses lèvres, ses dents et sa langue s'activent à l'extérieur. Même si je

sais qu'il va probablement me le refuser à nouveau, je ne peux ignorer la sensation qui monte dans mon ventre. Je ne prends même pas la peine de la dissimuler : de toute façon, sa volonté l'emportera.

Je gémis et ondule des hanches contre son visage, suivant le rythme de ses doigts qui s'enfoncent en moi. Sa tête va et vient, dans tous les sens, sans rien oublier. Puis ses dents mordent ma chair juste au-dessus du clitoris et je pousse un cri, ne m'attendant pas à cette douleur. Mais cette douleur est différente, c'est comme une piqure tout aussi délicieuse que sa langue qui passe et repasse au même endroit pour l'apaiser. Il m'a marquée. Et je l'accepte.

Sans perdre une seconde, il revient sur mon clito, le titille du bout de la langue et l'excite tandis que ses longs doigts besognent mon point G. La double sensation de sa bouche et de sa main, les bruits nocturnes, le fait que n'importe qui puisse me voir depuis les fenêtres des immeubles voisins, et la brise fraîche qui calme la chaleur brûlante de mon corps... c'en est trop. Je renverse la tête en arrière et je contemple le ciel constellé en le priant de me prendre en pitié.

Et il arrive. Je ferme les yeux et l'orgasme que j'attends jaillit comme une comète qui s'élève de plus en plus haut en laissant une traînée de feu dans son sillage avant d'exploser en un million d'étincelles qui parsèment un ciel

imaginaire.

Shaw m'empoigne par les hanches pour me maintenir contre sa bouche afin de continuer de lécher et téter ma chatte. Je n'ai jamais joui aussi violemment. L'attente a failli me tuer, mais quand le moment est enfin venu, c'était indescriptible. Le délicieux supplice valait la peine et j'ai envie de remercier l'homme qui me l'a infligé — mais évidemment, il n'en est pas question.

Shaw lève les yeux vers moi tout en se purléchant ostensiblement les lèvres.

— Maintenant, nous sommes quittes.

Je suis incapable de parler, de former des paroles cohérentes, même si ce n'est

apparemment pas nécessaire. Shaw se lève, défait mes liens pour récupérer sa cravate et s'en va sans rien ajouter. J'ai mal aux bras, mais je parviens à me redresser et je le vois traverser mon appartement et franchir la porte.

Je referme mon peignoir et me laisse retomber sur la chaise longue avec un sourire inattendu aux lèvres.

— En effet, dis-je dans la nuit.

Pour la première fois, je commence à voir Shaw sous un jour différent, et je me rends compte que tout ce qui m'irrite tellement chez lui est également ce qui m'attire vers lui. Il est agressif et insolent, mais c'est la seule personne qui est capable de me dominer. Je ne sais pas

trop ce que je dois en penser. Même si je sais que cela devrait me rendre furieuse, quelque chose de la gamine en moi est tout chose rien que d'y penser. Peut-être que c'est là que je me rends compte que je ne suis pas une femme comme les autres. Le romantisme et les gentilleses ne sont pas faits pour moi. Je veux un homme ferme avec qui je suis une femme qui a besoin d'être domptée. C'est presque thérapeutique de céder le contrôle obsessionnel et soigneusement orchestré que j'exerce sur chaque instant de ma vie. Ne serait-ce que l'espace d'un instant. Sans doute faut-il que je remercie Shaw pour cela. Je m'enfonce encore plus dans cette béatitude qui suit le plaisir, certaine que je n'en ferai rien.

13

Shaw

Aujourd'hui promet d'être une excellente journée.

Tout est prêt : moteurs en route, le jet privé de luxe que j'ai affrété attend de décoller, le temps est clair, le pilote a terminé ses vérifications et le bar est plein. Il ne manque plus que l'invité d'honneur, clé de ma future prospérité, Denver Rockford, alias Rocket Man.

Oui, nous nous envolons de nouveau en expédition ensemble, mais cette fois, nous allons bien nous tenir. Nous partons pour le travail, pas pour le plaisir. Tous les grands décideurs de Detroit attendent notre arrivée. Je vais piloter Denver durant tout le processus et lui démontrer précisément ce que je peux faire pour lui en étant son agent. Rien ne va m'empêcher de remporter cette victoire. Je suis plus déterminé que jamais à gagner.

J'avoue que je fais les cent pas en consultant ma montre toutes les deux minutes, craignant qu'il ne vienne pas ou qu'il nous mette en retard. Quand la voiture que j'ai envoyée le chercher arrive sur le tarmac, je suis soulagé

comme jamais. Un rapide petit tour aux toilettes pour une dernière vérification : tout est en ordre. Je suis plus nerveux qu'un gamin pour son premier rendez-vous amoureux, en grande partie parce que j'ai organisé cette entrevue il y a plus de deux semaines, quand il a été annoncé que Denver était à la recherche d'un nouvel agent. C'était un énorme risque, mais j'étais tout à fait certain qu'il aurait signé avec moi d'ici là. C'est raté. À mon grand désarroi, Cassidy a été beaucoup plus habile que je ne l'avais prévu et j'ai de la chance que Denver accepte encore ce voyage après notre dernier fiasco. Sinon, j'aurais l'air d'un imbécile et tout le monde à Detroit me rayerait de son agenda.

Mais là... c'est ma grande chance et tout se met parfaitement en place.

— Bonjour, M. Rockford. Bienvenue à bord, l'accueille l'hôtesse. Je vais prendre votre bagage, monsieur.

Mon sourire vainqueur sur les lèvres, je sors des toilettes pour l'accueillir.

— Rocket ! Salut, mon pote. Vous êtes pile à l'heure.

Mais mon enthousiasme me reste en travers de la gorge. Denver se retourne pour proposer sa main et son assistance à quelqu'un qui n'était pas invité. Enfin, que je n'avais pas invité, en tout cas.

— Regardez qui a décidé de se joindre à nous ! dit-il avec entrain.

— Je vous ai manqué, Matthews ?
demande Cassidy.

Elle porte un petit ensemble noir moulant toutes ses courbes. Certaines que je connais, d'autres que je n'ai jamais vues. Je ne sais pas comment c'est possible alors que cette femme a été toute nue plus d'une fois devant moi, mais c'est ainsi. Et elle a détaché ses cheveux qui tombent en cascade sur ses épaules nues comme un feu liquide qui ne demande qu'à flamboyer. Il est évident qu'elle n'est pas venue là pour affaires.

— Vous vous fichez de moi, marmonné-je.

Peu importe qu'elle ait l'air aussi sexy. Elle est dans mon fichu jet privé, payé de

ma poche, avec mon client. C'est ce qui s'appelle me gâcher mon plaisir.

Mais je ne peux pas perdre mon sang-froid devant Denver.

— Cassidy, la salué-je avec un sourire faux. Comment se fait-il que vous vous joigniez à nous ?

Elle n'a pas besoin de répondre, car Denver se précipite. C'est tout à fait héroïque de sa part.

— Oh, c'est moi qui l'ai invitée. J'espère que ça ne pose pas de problème ?

Je garde mon sourire en place, même si j'ai du mal à continuer de mentir.

— Absolument aucun. Plus on est de

fous, plus on rit.

— M. Matthews, le commandant de bord est prêt à décoller. Si vous voulez bien tous vous asseoir et attacher vos ceintures, nous nous mettrons en route.

Notre hôtesse est une beauté. Je l'ai choisie personnellement, pas pour moi, mais pour faire bonne impression sur Denver.

— Merci... Annette, dis-je en lisant son badge.

Si je dois en juger par son sourire, elle flirte avec moi. Mais peut-être qu'elle se contente simplement de faire son travail. En même temps, je suis Shaw Matthews.

J'entends quelqu'un se racler la gorge

— pas besoin d’être médium pour deviner qui — et mettre brusquement fin à notre échange. Je me retourne en souriant vers mes invités et leur désigne les canapés en cuir ivoire de part et d’autre de la cabine. Denver fait signe à Cassidy de le précéder, en bon gentleman, puis il va s’installer à côté d’elle et attache sa ceinture. De la sueur perle sur son front et il est blême comme un linge.

— Ça va, mon vieux ? demandé-je en m’asseyant en face d’eux.

La cause de ce brusque malaise n’a absolument rien de nouveau pour moi.

Denver pose la tête contre le dossier.

— Oui, je m’en suis occupé.

— De quoi donc ? demande Cassidy, interloquée.

— Pas d'alcool cette fois, d'accord, mon pote ?

— Pas d'inquiétude, glousse-t-il. Vegas a été une bonne leçon pour moi et je ne l'oublierai pas.

— Quelqu'un peut m'expliquer ? demande Cassidy en se penchant en avant et en jetant à Denver un regard qu'il ne peut guère éviter.

— J'ai un problème avec l'avion, commence-t-il avec un nonchalant haussement d'épaules. Ça me fiche une trouille d'enfer. (Il laisse échapper un petit rire nerveux.) Alors mon toubib m'a

prescrit un calmant qu'on ne doit pas mélanger à de l'alcool.

— Ah.

Le regard de Cassidy s'éclaire, puis elle se renfonce dans son siège.

— Oui. Désolé, mais je vais être assommé dans un rien de temps.

À moi de briller.

— Tiens, mais le lit dans la cabine privée est vraiment confortable. Dès que le pilote donnera l'autorisation de déboucler les ceintures, vous devriez aller vous allonger. Le vol dure quatre heures et demi, ce sera largement suffisant pour faire une sieste.

— Bien vu. Merci d'avoir pensé à moi,

mec.

— Attendez, demande Cassidy. Il y a une chambre dans cet engin ?

Je me retiens de rire, mais cela doit quand même être perceptible.

— Évidemment que oui.

— Cela a dû coûter une petite fortune à Striker. Comment vous avez réussi à convaincre Wade ?

Là, je ne me retiens plus.

— Wade n'a pas eu besoin d'être convaincu puisque ce n'est pas Striker qui paie. C'est moi.

Elle hausse les sourcils, surprise, puis elle les fronce. Elle ne devait sûrement

pas s'attendre à ce retournement. Et maintenant, elle sait précisément jusqu'où je peux aller pour remporter la victoire. Est-ce qu'elle pourrait me suivre sur ce terrain-là ? J'en doute.

L'avion s'engage sur la piste et accélère. Je me cramponne à mes accoudoirs, sans rien dire ni penser à autre chose qu'à un décollage sans encombres. Contrairement à Denver, je n'ai pas la trouille de voler, mais je dois admettre que les décollages et atterrissages me rendent un petit peu nerveux.

Denver a les yeux fermés et il s'agrippe, mais Cassidy est impassible. Avec cette robe. Jambes croisées,

exhibant ses splendides mollets comme une pin-up qui pose pour un calendrier. Le vol de quatre heures et demie va me paraître deux fois plus long si je dois la regarder jusqu'au bout.

En un rien de temps, nous prenons de l'altitude. Denver sue à grosses gouttes avec l'air d'un gosse qui réclame sa maman. Quelle ironie de voir une telle armoire à glace faire montre d'une telle vulnérabilité. La peur de l'avion n'est pas sa seule faiblesse, cependant. Durant notre voyage à Vegas, il m'a également confié sa peur des clowns et des petits chiens. Si quelqu'un a envie de terrifier ce type, il suffirait de déguiser un chihuahua en clown et de l'asseoir à côté de lui dans un avion. Il ne passerait pas le

décollage.

Le commandant de bord prend la parole et nous sort son couplet sur l'altitude et l'heure d'arrivée prévue. Une fois qu'il nous a donné l'autorisation de nous déplacer librement, c'est un Denver quasiment assommé qui se lève difficilement.

— Oh, laissez-moi vous aider, dit Cassidy en débouclant sa ceinture et en se levant si précipitamment qu'ils manquent de se cogner le crâne.

Denver tente de retrouver son équilibre.

— C'est bon, je me débrouille.

— Laissez-moi faire.

Je me lève à mon tour et passe son bras sur mon épaule pour le soutenir. J'ai l'impression de porter mon propre poids.

Annette, notre charmante hôtesse, nous conduit au fond de la cabine. Une fois à l'intérieur, Denver pique du nez sur le lit. Sans qu'on lui demande, notre hôtesse lui enlève délicatement ses chaussures et glisse sous sa tête un oreiller qu'il empoigne aussitôt et serre contre lui.

— Merci, chuchoté-je.

— Je vous en prie, M. Matthews. Désirez-vous quelque chose pour vous et votre autre invitée ?

Je jette un coup d'œil vers la cabine principale. Toutes les prestations de ce

vol m'ont déjà coûté une fortune, mais j'avais pensé que nous ne toucherions pas aux boissons.

— Nous nous servirons. Préparez donc le repas de l'équipage.

Le sourire qu'elle arbore est l'un des plus beaux et sincères que j'aie jamais vus. Dans d'autres circonstances, j'aurais probablement fini par la sauter dans la cuisine.

— Vous êtes sûr ? demande-t-elle.

J'acquiesce avec un soupir. Je ne sais pas pourquoi Cassidy est montée à bord ni pourquoi elle s'est habillée comme si nous avions prévu de sortir, mais j'ai bien l'intention de le découvrir.

— Très bien, alors. Je vais rejoindre la cabine du personnel. Si vous changez d'avis, il suffit de décrocher le téléphone.

Et avec un autre ravissant sourire, elle s'éclipse. Je la suis du regard en admirant le délicat balancement de ses hanches. Mais ce spectacle n'a pas sur moi le même effet qu'il aurait eu naguère. Peut-être que la cause de mon indifférence est la pensée presque obsessionnelle qui ne cesse de me tourner dans la tête.

Et mon obsession du moment n'est pas Denver, comme je l'imaginais. C'est Cassidy. Bon sang. Depuis quand ?

Je ferme la porte ultramine de la cabine privée où Denver ronfle paisiblement et retourne dans la cabine

principale. Cassidy est en train de feuilleter un magazine – *Sports Illustrated*, pas *Cosmo* – comme si de rien n'était, alors que j'essaie de dominer ma jalousie croissante.

Ce n'est pas une émotion dont j'ai l'habitude. À vrai dire, je me retiens depuis longtemps d'en éprouver la moindre, c'est nettement mieux pour les affaires. Certaines des plus graves erreurs dans ce milieu ont été commises par des agents qui se sentaient vexés. Je n'ai aucune intention d'en faire partie, mais il faut que je cesse de me demander ce qu'elle est venue faire ici avec lui, car cette question m'empêche de réfléchir rationnellement.

Je ne sais pas ce que Cassidy voit quand elle lève les yeux alors que je me dirige vers elle, mais il est clair d'après son expression qu'elle ne s'y attend pas et que cela lui plaît. Sans crier gare ni réfléchir – n'oublions pas que je ne suis plus rationnel – je la soulève de son siège, écrase ses splendides courbes contre moi et m'empare de sa bouche.

Qui m'appartient.

Cassidy

Attention les yeux !

Shaw se dirige vers moi d'un pas

décidé, son visage figé dans une grimace de colère et le regard flamboyant de désir. Mon Dieu, quel spectacle.

Mais ce n'est rien comparé à la manière dont il me soulève comme si j'étais légère comme une plume et me plaque contre lui. La chaleur de son corps, son parfum, ce baiser implacable... un baiser auprès duquel tous ceux des films romantiques passeraient pour des bisous sur la joue. Les lèvres de Shaw, douces, mais fermes, s'emparent des miennes avec une maîtrise parfaite. Ses doigts me saisissent, m'attirent encore plus près, tandis que sa langue vient titiller la mienne. J'accepte l'invitation sans même feindre la moindre résistance.

Oh, mon Dieu... sa bouche. Sa magnifique bouche. Cela me rappelle immédiatement tout ce que Shaw peut faire et a fait avec. Ses lèvres, ses dents et sa langue suggèrent des promesses qui n'ont pas besoin d'être prononcées à haute voix car je sais pertinemment qu'il sait les tenir.

Je suis fichue. Perdue. Grisée et vaincue par sa présence physique.

Il glisse alors vers mon cou et s'attaque sans aucune pitié au creux de mon épaule. C'est ma faiblesse, l'endroit où s'ouvre la voie du plaisir, et il le sait.

— Pourquoi êtes-vous venue avec lui ? demande-t-il sans ralentir.

Je pourrais lui dire que je suis là pour surveiller Denver, étant donné qu'il s'est montré si négligent avec le quarterback dernièrement. Je pourrais répondre que je veux espionner ses faits et gestes afin de déjouer ses manigances. Ou simplement que je veux être une épine dans le pied. Mais je ne dis rien. Parce que je sais que toutes ces vérités lui donneraient bien trop de satisfaction. Et qu'il n'y a qu'une seule manière de le satisfaire qui m'intéresse.

Je prends alors les choses en main et le force à changer de rôle. Il résiste à peine. Je fourre mon visage dans son cou et inspire profondément, grisée par son odeur. Mon mordillement fait tressauter contre mon ventre sa bite durcie et

mentalement je souris victorieusement tout en m'attaquant au tendon derrière son oreille.

— Qu'est-ce que cela peut vous faire ?

Ma réponse hésitante n'est pas du tout ce qu'il aurait voulu entendre. Et il veille à ce que je le sache.

Il m'empoigne par les cheveux, tire ma tête en arrière et me force à le regarder. Ses yeux ont pris une couleur d'orage.

— Répondez à ma foutue question, Cassidy.

— Parce que j'ai envie.

C'est en partie vrai.

— Je ne suis pas d'accord, répond-il,

mâchoire serrée.

— Je ne me rappelle pas vous avoir demandé la permission.

— Pourquoi tenez-vous tant à me faire enrager ?

Il referme la main sur mon sein et serre brutalement comme s'il me punissait pour ma réponse. Sauf qu'il ne se rend pas compte que cela me plaît. Énormément.

— Parce que j'en ai envie, réponds-je avec malice.

Il grogne et glisse ses grosses mains sous ma robe pour m'empoigner les fesses. Mais il ne s'arrête pas là. M'agrippant avec une brutalité qui me fait tressaillir d'une douleur que je trouve

tout à fait délicieuse, il me soulève, me forçant à me cramponner ou à tomber. Même si je me doute qu'il ne me laissera pas choir, étant donné que cela me permettrait de m'échapper et qu'il ne me laissera aller nulle part tant qu'il ne l'aura pas décidé.

Je le prends par le cou et le regarde avec un sourire narquois qui ne peut que l'agacer davantage.

— Et ensuite ? On va se donner en spectacle devant l'équipage ? (Il fronce les sourcils.) La réglementation aérienne exige la présence de caméras dans la cabine principale.

Shaw balaie la cabine du regard et repère la preuve de ce que j'avance. Puis

il se déride. Manifestement, il a trouvé une solution.

— Vous ne vous en tirerez pas aussi facilement, me prévient-il.

Je prie pour que ce ne soit qu'une façon de parler. Surtout après le supplice qu'il m'a fait endurer lors de notre petite entrevue de l'autre soir, quand il n'a cessé de me faire frôler le plaisir sans jamais me l'accorder.

En le voyant se tourner et gagner l'arrière de l'avion, j'éclate de rire.

— Qu'est-ce que vous comptez faire ? Me mettre dans le lit et me sauter juste à côté de Denver ?

— Je devrais, répond-il sans rire.

Je crois qu'il en serait capable s'il n'y avait pas d'autre solution.

Avec précaution, il parvient à ouvrir la porte du cabinet de toilette et nous y faire entrer avant de la refermer. L'intérieur est tout à fait impressionnant, bien plus vaste et élégant que dans un avion de ligne, ce qui n'a rien de surprenant, étant donné l'extravagance du reste de l'appareil. Mais quand Shaw m'assoit sur le rebord du lavabo et dévore mon épaule nue pendant que ses mains baissent le haut de ma robe pour découvrir mes seins, c'est le miroir en pied situé derrière lui qui attire mon attention. Ce n'est pas que ce qu'il me fait soit désagréable, bien au contraire, mais c'est surtout que je vois tout dans ce miroir qui m'offre un point

de vue entièrement nouveau qui m'excite comme jamais.

Ma robe est maintenant troussée à ma taille et Shaw s'empresse de me dégager les bras des manches afin de descendre le haut. Je remercie mentalement le couturier pour l'étoffe extensible tout en espérant qu'elle ne finisse pas trop déformée une fois que tout sera terminé. Je risquerais d'avoir une allure très suspecte.

La bouche brûlante de Shaw trouve la pointe durcie de mon téton et l'aspire longuement tandis que je ferme les yeux pour savourer cette sensation, mais pas très longtemps. Je ne veux rien manquer et avec cette nouvelle position, je peux

tout voir. Mais le miroir ne me permet pas de voir ce qu'il fait mieux que lorsque je baisse les yeux. Ce que je fais. Son regard bleu glacier croise le mien avec approbation. Cela lui plaît que j'aie envie de regarder et il se donne en spectacle, exagérant chaque mouvement de sa langue et veillant à ce que je voie bien tout ce qu'il fait subir à mon téton. J'apprécie particulièrement quand il l'engloutit et le tète lentement avec application.

Après quoi, il glisse la main dans ma petite culotte et je suis récompensée par ce gémissement sensuel qu'il laisse chaque fois échapper quand il découvre à quel point je mouille.

— Chut, vous allez réveiller Denver, lui dis-je.

— Je m'en fiche.

Et c'est en entendant cette réponse de jaloux que tout s'éclaire. Tout cela, c'est parce que Shaw est jaloux de Denver. Il n'est pas en colère que je me sois imposée — il est vexé que je sois venue avec un autre homme. Cette découverte me ragaillardit et me redonne toute ma confiance.

Du coup, je lui empoigne le visage et force sa bouche à venir couvrir le gémissement que je pousse à mon tour. Bon sang, ses doigts sont vraiment doués et il est d'humeur à se donner en spectacle. J'écarte encore plus les jambes

et je me cambre pour lui faciliter les choses. Sa manière de me masser le clito est digne des plus talentueux. Je lui mords la lèvre et je m'immobilise, attendant l'orgasme qui va jaillir à tout instant. C'est dire à quel point il sait y faire.

Et l'orgasme jaillit. J'enfouis mon visage dans son cou et je réprime un gémissement tandis que Shaw continue de me besogner. Le profond soupir qu'il pousse me fait comprendre que mon orgasme le rend fou. Au moins, il se tient et n'essaie plus de faire en sorte que Denver soit au courant des petites cochonnetés que nous sommes en train de faire.

Quand mon orgasme décroît, Shaw

m'enlève ma petite culotte trempée pendant que je sors sa bite. Je veux qu'il me pénètre. Plus encore quand je baisse son pantalon et que je vois à quel point il bande. Il y a de quoi vous faire pleurer d'effroi, mais moi, j'admire son sexe comme si c'était une sculpture. Sauf que je peux toucher cette œuvre d'art.

La bite de Shaw est splendide, avec un magnifique et robuste gland. Sa peau douce est tendue sur la chair turgescente, bronzée comme le reste de son corps. Mais Seigneur, ces veines... elles sont gorgées d'un sang brûlant du désir qui les parcourt.

— Il faut que je vous pénètre, chuchote-t-il.

Oui, moi aussi j'ai envie de le sentir en moi.

Il me prend sa bite des mains, plie les genoux et se place devant ma chatte en me tirant en avant jusqu'à ce que je sois en équilibre sur le rebord. Puis il enfonce le gland en moi. J'entends de nouveau un long et profond soupir : je regarde son visage et je manque de jouir encore en voyant ses yeux mi-clos d'extase. C'est fou l'effet que cela fait de savoir que l'on donne un tel plaisir à un homme.

Il se retire de nouveau, ouvre les yeux et les plonge dans les miens tout en s'enfonçant de nouveau en moi, un peu plus loin.

— Quelle sensation incroyable, dit-il.

Il baisse les yeux vers l'endroit où nos corps se rejoignent. J'en fais autant et nous regardons ensemble sa bite qui entre et sort, inlassablement, jusqu'à ce qu'il soit entièrement en moi.

La sensation de plénitude qu'il me procure est semblable à aucune autre. Et la vision de cette virilité luisante est inoubliable. Pour Shaw aussi, à en juger par son regard fasciné.

Puis, enfin, il renverse la tête en arrière et s'enfonce en moi en m'empoignant les fesses à deux mains tout en accélérant la cadence. Je l'étreins en me collant désespérément à lui. Oh, mon Dieu, c'est si bon de le sentir bouger en moi, mais c'est quand il pose son front

sur mon épaule que tout se déchaîne vraiment.

L'haleine brûlante de Shaw sur ma peau nue, ses doigts enfoncés dans la chair de mes fesses et le grognement étouffé qu'il pousse à chaque coup de reins me touchent au plus profond de moi. Et juste derrière lui, il y a mon nouvel ami, le miroir.

Il est hors de question que les basques de sa chemise me bloquent la vue. J'écarte encore plus les cuisses, passe les bras sous les siens et soulève sa chemise pour révéler le trésor qu'elle tentait de dissimuler. Les deux fossettes des reins de Shaw se donnent à moi tandis que les muscles de ses fesses se crispent et se

détendent en rythme avec ses coups de boutoir.

— Putain, dis-je, entre murmure et gémissement.

Mais cela ne détourne pas l'attention de Shaw le moins du monde. Pas plus que lorsque je lui mords l'épaule, même si je devine à ses coups encore plus profonds que cela lui plaît.

Je devrais lui en vouloir quand il se retire et me prive de mon spectacle, mais quand je m'aperçois qu'il fait cela pour pouvoir me besogner de plus belle – et me permettre de le regarder faire – je suis tout à fait d'accord. En plus, comme Shaw entretient sa toison, c'est une peau douce et brûlante qui masse mon clitoris

tuméfié tandis qu'une bite énorme et gonflée me ramène dans une frénésie de sensations.

— Ça vous plaît ? demande-t-il avant de me mordiller la lèvre. Regardez-moi faire, Cassidy. Regardez-moi vous baiser en sachant que c'est ma bite qui est en vous.

Shaw se retire presque entièrement avant de s'enfoncer de nouveau, frottant son bas-ventre sur mon clito. M'entendant pousser un geignement désespéré, il colle ses lèvres à mon oreille.

— Vous voulez jouir sur ma bite ?

Je me mords les lèvres et me cramponne à lui en essayant

désespérément de trouver prise dans son dos. L'angle me permet de contempler ses fesses crispées et je m'agrippe solidement pour le laisser me remplir et me combler. Il sent si bon, il est si sexy et ce qu'il me fait est divin. Je jure que j'entends battre mon cœur dans ma poitrine pour pomper tout mon sang et l'envoyer tout au fond de moi avant de m'irriguer jusqu'à mes extrémités en y portant l'incroyable sensation de l'orgasme.

Je me colle à lui et les parois de ma chatte palpitent avec chaque vague de plaisir, comprimant son énorme bite qui continue d'aller et venir en moi. Shaw sent mon plaisir et en profite à son tour.

L'avion commence à être secoué et je panique, mais Shaw me regarde en secouant la tête :

— Pas question que j'arrête, débite-t-il à une telle vitesse que je l'entends à peine.

Il se penche en arrière et continue de se regarder me baiser, de plus en plus vite, de plus en plus fort, ses coups de reins devenant de plus en plus courts. L'avion pourrait être en train de piquer du nez que Shaw continuerait de me baiser. Il arbore une expression si concentrée, si déterminée à atteindre le plaisir qui est à sa portée. Nous pourrions mourir avant qu'il y parvienne, mais il continuera jusqu'à son dernier souffle. Comment se

fait-il que je sois à ce point excitée par ce comportement de casse-cou qui fait passer son plaisir avant notre sécurité ?

Shaw se retire et se branle avec la même intensité à la même cadence jusqu'à ce qu'il décharge dans un râle en longues giclées sur ma chatte. J'ai presque envie de le féliciter de ce succès, mais je n'ai pas l'énergie. Avec un profond soupir, je laisse reposer ma tête sur le miroir derrière moi en essayant de calmer les battements de mon cœur. Les turbulences ont cessé, nos vies ne sont plus menacées, mais je redoute que ces vives secousses aient réussi à réveiller Denver.

Shaw doit s'en inquiéter lui aussi, car

il s'empresse de prendre des linges de toilette dans le placard et de les mouiller sous le robinet. Il m'en tend un, puis il se nettoie avec l'autre. Une fois cela fait, il entreprend de se rajuster.

Je dois avouer que Shaw est toujours méticuleux dès qu'il s'agit de son apparence. Je sens qu'il est très fier de son allure, qui en dit long. Heureusement pour lui, déjà, il n'a naturellement aucun défaut.

— Oh, dis-je en repérant une tache sur son épaule. Désolée. Mon maquillage a un peu coulé.

— Ce n'est pas grave, dit-il en haussant les épaules. J'ai une veste.

Dans la pièce voisine, un Denver encore groggy s'ébroue et je me raidis.

Shaw se met à rire.

— Je vais aller jeter un coup d'œil sur lui. Vous, rajustez-vous et sortez quand vous serez prête.

— Attendez. Pourquoi êtes-vous si aimable ? demandé-je, soupçonneuse.

Il boucle sa ceinture et se regarde dans le miroir tout en se recoiffant du bout des doigts.

— Parce que maintenant que je vous ai baisée, je sais qu'il n'y a aucun risque que vous baisiez avec *lui* ce soir.

Je dois rester bouche bée tellement je suis ébahie, car Shaw me la referme d'un

doigt sous le menton avant de déposer un chaste baiser sur mes lèvres.

— Ne prenez pas trop de temps, dit-il en ouvrant la porte et en sortant avant que j'aie eu le temps de lui lancer les grossièretés qui me viennent à l'esprit.

Oh, mon Dieu. J'entretiens une liaison avec Belzébuth.

14

Shaw

Detroit a mis les petits plats dans les grands pour l'arrivée de Denver. Je m'en doutais, évidemment. Ce n'est pas tous les jours qu'un quarterback vedette qui peut se permettre de choisir son équipe vous accorde toute son attention, alors quand il est là, vous avez sacrément intérêt à faire appel à ce qui compte le plus pour lui. Pour Denver, c'est l'argent et la notoriété.

Une Escalade avec chauffeur vient nous prendre à l'aéroport et nous emmène au stade, où tous les décideurs possibles attendent de nous recevoir. Ils sont tout sourire, prêts à accepter n'importe quelle demande de Denver, même la tête de leur numéro un actuel sur un plateau d'argent. Dans la loge du propriétaire est dressé un buffet royal, et chacun détaille à Denver tous les avantages dont il pourra bénéficier. Dollars, dollars, dollars et flatteries à la pelle. Je suis surpris qu'il n'y ait pas de filles postées sous les tables pour sucer l'homme du jour, mais la présence de quelques-unes des plus jolies pom-pom girls compense cet oubli.

Denver n'est pas la seule star du moment. J'ai droit à pas mal de claques

dans le dos aussi. C'est agréable, ce respect qu'on me témoigne. Certains de ces hommes ont été comme des pères pour moi, mais ils savent tous comment cela va se passer. Denver ne m'a pas encore choisi, mais s'il me choisit – quand il me choisira – ils tiennent à avoir mon soutien pour le convaincre de signer avec Detroit.

Cassidy se balade dans les parages, sans vraiment prendre part aux conversations. Non que personne ne sache qui c'est, mais le fait qu'elle ne participe pas vraiment à cette transaction la réduit au rôle de femme au bras de Denver. Et cela ne me gêne pas... cette fois-ci.

La visite de Ford Field ravive des tas de souvenirs de mon adolescence. C'est là que ma carrière d'agent a commencé, quand Monty Prather a pris sous son aile un gamin ignare et en a fait une redoutable machine à signer des contrats. Avant cela, Ford Field a été mon salut, en me tenant à l'écart de la rue et de ses dangers quand personne n'était là pour me protéger. C'est ici que j'ai vécu des moments qui ont changé entièrement ma vie et que je n'oublierai jamais.

Comme la fois où j'ai vu la femme d'un joueur lui faire une scène devant toute l'équipe après un entraînement. Apparemment, elle avait reçu un coup de fil d'une fille qui prétendait avoir couché avec lui et faisait des histoires. L'incident

avait déraillé et avant que j'aie le temps de dire ouf, ce salaud était parti comme une furie en laissant sa très sexy et très hystérique épouse prostrée au milieu du terrain. Elle s'était ridiculisée par amour et il l'avait plantée là comme si elle n'avait aucune importance. Ayant été bien trop souvent témoin de ce genre de scène entre mes parents, je lui avais offert un peu de réconfort. Je n'avais aucun moyen de prévoir ce qui résulterait de ce geste charitable. J'étais un gamin de dix-sept ans à l'époque et elle avait deux fois mon âge, mais elle avait fait de moi un homme en prenant mon pucelage. Et pour l'avoir pris, elle l'avait pris. J'avais fini par la venger quand mon tout premier client avait pris la place de son mari infidèle

dans l'équipe avec un salaire deux fois plus élevé.

Je suis de très bonne humeur quand arrive le soir et que nous quittons le stade pour aller au MGM Grand, où j'ai réservé nos chambres. Denver me prend par l'épaule en sortant. C'est clair, nous faisons équipe. Cassidy lui tient l'autre bras, en faisant apparemment la tête. Aucun contrat n'a encore été signé, mais je ne vois aucune raison que cela ne se fasse pas prochainement. La vie est belle.

Et c'est là que je suis ramené à la réalité.

C'est seulement quand nous arrivons à l'hôtel et que le réceptionniste me donne les clés des chambres que j'ai réservées

que je me rends compte qu'il n'y en a que deux. Deux clés pour deux chambres. Une pour moi, l'autre pour Denver. Et Cassidy, donc ? Pas question qu'elle dorme avec son petit protégé. Pas quand je suis là, et sûrement pas à mes frais.

Je glisse les clés dans ma poche et me tourne vers eux avec un sourire.

— On y va ?

Cassidy a l'air plus que prête à se coucher et Denver aussi.

— Ah oui, mon pote. Je paye le décalage horaire et j'ai mal au crâne après toute cette journée.

Voilà qui me réjouit. Denver sent qu'il est le centre de toutes les attentions. Du

coup, je réorganise mentalement le mobilier de mon nouveau bureau chez Striker et je pose une plaque avec le mot ASSOCIÉ en doré sur la porte. La vie me sourit et tout ce que je me suis coltiné, tous les échelons que j'ai gravis et toutes les bottes que j'ai léchées vont finir par payer. Enfin, je vais pouvoir me reposer sur mes lauriers. J'ai fait quelque chose de ma vie.

Pas mal pour un môme de Detroit qui a commencé sans rien d'autre que de l'espoir et une langue bien pendue.

Traverser le hall pour gagner les ascenseurs prend plus longtemps que prévu à cause d'un groupe de gens qui hèlent Denver et lui demandent de poser

pour des selfies et de signer des autographes. Ce n'est pas une mauvaise chose. Tant que les fans l'adorent, cela nous garantit de bonnes rentrées d'argent. J'aurais pu apprécier les regards jaloux que certaines des femmes jettent à Cassidy, mais je finis par faire monter dans l'ascenseur l'objet de leur convoitise.

— Bon sang, jamais je ne m'y ferai. Ça va ? demande-t-il tout en remettant une mèche rebelle derrière l'oreille de Cassidy.

— Je suis fatiguée, répond-elle avec un sourire las.

L'échange est un peu trop langoureux à mon goût, même si cela m'encourage au

sacrifice que je vais faire pour qu'il n'arrive rien d'inconvenant entre eux.

Une fois au huitième étage, je les conduis dans le couloir jusqu'aux chambres mitoyennes et je tends une clé à chacun.

— Et vous ? demande Cassidy.

— J'ai... euh... prévu autre chose.

— Vous ne dormez pas ici ? demande-t-elle avec un ravissant air perplexe.

C'est alors que je vois une occasion de renverser la situation et de la rendre un peu jalouse.

— Je ne viens pas souvent à Detroit et il y a quelqu'un à qui j'aime rendre visite, réponds-je avec un clin d'œil

appuyé.

— Ah. C'est bien. (Un silence, puis elle ajoute :) Je vais sûrement prendre une douche. Je me sens toute sale après ce vol.

Bam ! Et voilà. La jalousie fait son œuvre. Mais elle me ronge à mon tour quand je commence à me poser des questions sur son intonation. Veut-elle dire qu'elle a l'intention de se laver pour pouvoir aller retrouver Denver ? Ou bien qu'elle est dégoûtée de ce que nous avons fait ? Dans un cas comme dans l'autre, c'est bien visé.

— Figurez-vous que c'est une excellente idée, réponds-je avant de me tourner vers Denver. Dites, mon pote, ça

ne vous embête pas si je prends une douche dans votre chambre ?

Il répond avec un gloussement malicieux et un regard entendu.

— Bien sûr, mon vieux, dit-il en ouvrant sa porte. *Mi casa es su casa.*

La douche est sublime, mais tomber sur Cassidy quand je ressors dans le couloir l'est nettement moins. Elle s'est changée, recoiffée et remaquillée. Bien qu'elle ait l'air plus détendu avec son jean et sa chemise trop grande, son expression trahit qu'elle mijote quelque chose. Tout comme le pas pressé avec lequel elle se dirige vers l'ascenseur.

— Où allez-vous ? demandé-je en la suivant.

— Nulle part, je... euh... (Elle hausse les épaules, se voulant vainement nonchalante.) Je me suis dit que j'allais sortir faire un tour. Passer voir le casino, peut-être. Et vous ? demande-t-elle en appelant l'ascenseur.

— Je vous l'ai dit... J'ai quelqu'un à voir.

— Ah oui, c'est vrai. (Elle se dandine.) Eh bien, amusez-vous !

Et avec un petit signe de la main, elle monte dans l'ascenseur comme si elle ne se doutait pas que je compte l'imiter. Je suis ravi de la ramener sur terre.

— Detroit n'est pas vraiment un endroit sûr pour qu'une femme se promène toute seule en pleine nuit, l'avertis-je quand la porte se referme. Vous ne devriez pas quitter l'hôtel et si vous sortez quand même, veillez à rester dans des endroits fréquentés.

— Mmm-mmm, bien sûr, opine-t-elle d'un air détaché.

Je la tourne vers moi pour qu'elle prête attention.

— Je ne blague pas, Cassidy. Nous ne sommes pas toujours d'accord, mais je ne voudrais pas qu'il vous arrive quelque chose non plus.

Elle jette un regard à la main que j'ai

posée sur son épaule et je l'enlève.

— Je suis une grande fille, Shaw. Tout ira bien. Allez faire ce que vous avez à faire, ou plutôt vous faire *qui* vous avez à vous faire.

Elle se retourne vers la porte en croisant les bras et je souris victorieusement. Elle est jalouse. Et j'en suis ravi.

Les portes s'ouvrent et elle sort sans un mot de plus. Je la suis du regard, admiratif. Bon sang, elle a un cul fantastique. Puis je me secoue et je pars dans l'autre direction, vers la sortie principale.

— Que puis-je pour vous ? me

demande le portier.

— Un taxi, s'il vous plaît.

Il donne un coup de sifflet et l'une des voitures qui attend vient s'arrêter devant lui. Il m'ouvre la portière et je monte après lui avoir glissé un billet de vingt.

— Où on va ? demande le chauffeur avant que je sois installé.

— Seven Mile, réponds-je en claquant la portière.

— East ou West ?

— East.

Il se retourne et me toise.

— Habillé comme vous êtes ? Vous êtes sûr ?

Je n'ai pas besoin de vérifier. Je sais de quoi il parle. Quelqu'un habillé comme moi dans ce quartier est une cible toute trouvée. Mais il faut bien que j'y aille.

— Oui.

Il éclate de rire en secouant la tête.

— Vous allez à vos funérailles. Ça fera vingt-sept dollars, payables avant que je démarre.

Il y a des choses qui ne changent jamais. C'est l'une d'elles. Les taxis encaissent la course pour deux raisons. La première pour être sûrs de ne pas se faire arnaquer. Je sors deux autres billets de vingt de mon portefeuille et les glisse

sous la cloison en plastique qui nous sépare.

— Gardez la monnaie, dis-je, sachant qu'il mérite ce gros pourboire.

Il démarre aussitôt.

J'aurais appelé un vieil ami si j'en avais un. Mais je n'en ai pas. Avoir des amis à Detroit, c'est avoir quelqu'un à perdre. Il n'en a pas toujours été ainsi. J'ai juste été forcé d'apprendre cette leçon très tôt dans ma vie.

Un jour, quand j'étais petit, j'étais chez mon seul et unique copain. Nous faisons la même chose que tous les gamins de notre âge : nous jouions aux petites voitures au milieu du salon pendant que

sa mère préparait le dîner et que son petit ami assis sur le canapé regardait le sport à la télévision. Brusquement, la porte d'entrée a été défoncée et un type coiffé d'une cagoule a foncé pour tirer dans le crâne du petit ami. Il lui a fait sauter la cervelle devant nous, mon T-shirt Superman préféré s'est retrouvé maculé de sang et de Dieu sait quoi d'autre, puis il est ressorti comme si de rien n'était. Après, cela a été le chaos. La mère de mon copain s'est mise à pousser des hurlements stridents et les voisins ont accouru pour mater la scène. Personne n'a remarqué le gosse qui sortait en marchant comme un zombie sans émotions. Je suis rentré chez moi plus tard, même si je ne me rappelle pas le

trajet. Puis je me suis lavé et j'ai rampé sous mon lit pour me blottir dans le coin en tremblant, sous le choc. Ce n'était pas normal pour un gosse d'être exposé à une telle horreur, et dès cette époque, j'ai su que je ne pourrais jamais effacer cela de ma mémoire jusqu'à mon dernier jour.

Je ne me suis plus fait de copains après. C'était trop risqué.

À présent, je suis un type qui a réussi professionnellement en tant que cadre et j'habite dans un quartier huppé. C'est facile pour quelqu'un de l'extérieur de me coller une étiquette. Mais comment peut-on juger un individu sans prendre la peine de savoir d'où il vient ? Seven Mile Road est un quartier qui reste en

vous, où et aussi longtemps que vous partiez, mais je ne l'ai pas laissé m'emprisonner.

La voiture s'arrête à l'orée de l'enfer et le chauffeur me dit de descendre. Même si j'ai vécu ici la majeure partie de ma vie, je ne suis toujours pas préparé à une telle précipitation. C'est la deuxième raison pour laquelle les taxis veulent être payés d'avance : pour ne pas courir de risque supplémentaire en attendant de recevoir leur argent, qui a de grosses chances d'être arraché de la main du client avant d'arriver dans la leur. Les taxis ne s'aventurent jamais au-delà d'un certain point. Sinon, ils n'ont aucune garantie de sécurité. À vrai dire, ils sont presque sûrs d'être dépouillés et très

probablement tués.

À peine suis-je descendu de la voiture que le taxi repart en trombe. L'instinct prend les commandes comme si je n'avais jamais quitté le quartier et je me dirige vers la pénombre.

Cassidy

À peine Shaw a-t-il hélé un taxi que je m'élance à sa poursuite. Je ne sais pas pourquoi, mais je veux savoir où il va. Ou bien je veux voir à qui il rend cette visite particulière. C'est probablement une ancienne petite amie, ce qui me donne

la nausée.

Je ne me sentais déjà pas bien, mais j'ai la peur de ma vie quand le chauffeur de mon taxi s'arrête brutalement et m'ordonne de descendre de voiture, puis redémarre dans un crissement de pneus dans sa hâte de faire demi-tour. Quelle éducation ! Il n'est clairement pas du genre sociable, mais je ne peux pas perdre mon temps à réfléchir aux problèmes mentaux d'un parfait inconnu alors que je dois rattraper Shaw, qui a une bonne avance, étant donné que j'ai demandé à mon taxi de ne pas le suivre de trop près.

Il ne me faut pas longtemps pour le trouver, même s'il reste dans la pénombre

au lieu de marcher au milieu du trottoir. L'espace d'une seconde, je me demande s'il essaie de surprendre quelqu'un, mais, rapidement, je comprends la situation.

Seigneur, je suis au milieu d'une zone de guerre. Et cela me fiche une trouille bleue. Sauf qu'il n'y a pas de vaillants combattants pour nous sauver. Nous sommes tout seuls.

Des bâtiments abandonnés bordent les deux côtés de la rue, entre des stations-service et des magasins de pièces détachées dans un tel état de délabrement qu'on a du mal à savoir s'ils sont toujours en activité ou non. Les rues sont pratiquement désertes, hormis çà et là un véhicule qui passe à une lenteur

suraturelle ou à tombeau ouvert, comme pour une urgence. Les luxueux 4×4 avec leurs roues énormes, leurs chromes étincelants et leurs stéréos tonitruantes font tache dans ce quartier rongé par la pauvreté. Qu'est-ce que des gens capables de s'offrir ce genre de voitures font donc dans un tel environnement ?

Shaw court à moitié d'une ombre à l'autre et je l'imite sans me faire repérer. Je manque de tout gâcher quand je trébuche sur une porte qui a été balancée au milieu d'une pelouse envahie d'herbes folles. Quel genre de quartier cela peut-il bien être, quand quelqu'un se sent plus en sécurité dans l'obscurité qu'en pleine lumière ?

Mon cœur bat la chamade et ce n'est pas parce que je marche vite. C'est la pire idée que j'aie eue de ma vie. Même si Shaw finit dans un endroit sûr, qu'en sera-t-il de moi ? Il ne peut pas savoir que je le suis, et du coup, je suis livrée à moi-même dans ce décor post-apocalyptique et je vais peut-être devoir me battre pour sauver ma peau.

Une fumée noire et le grésillement d'un feu de bois attirent mon attention alors que nous passons devant une maison en flammes. Il n'y a pas de pompiers sur les lieux, pas de policiers pour boucler les alentours et aucun citoyen en train de se tordre les mains, inquiet pour les habitants. Personne ne se soucie de rien. Absolument personne. Au matin, ce ne

sera plus que de nouveaux décombres calcinés dans cette banlieue américaine.

Un instant, je me demande si nous ne sommes pas entrés sur le plateau de tournage d'un film d'horreur, mais c'est fort peu probable. Cela dit, ce serait génial. En tout cas, cela expliquerait les frissons qui me parcourent depuis que j'ai été quasiment jetée dehors par mon taxi.

Un coup de feu retentit au loin et je me baisse, terrifiée à l'idée qu'une balle perdue finisse par m'atteindre. Shaw ne bronche pas. Il continue son chemin. Probablement parce qu'il est plus difficile d'atteindre une cible mouvante. Un gilet pare-balles serait bienvenu, mais ne pas rester plantée au même endroit

pour provoquer la violence est une bonne idée aussi. J'imite donc Shaw et accélère l'allure. Tout en songeant à appeler Shaw pour qu'il vienne me prendre la main.

À n'en pas douter, ma vie est en danger. Je n'ai jamais été plus soulagée que lorsque je vois Shaw entrer dans un immeuble. Cela dit, je change d'avis quand je jette un coup d'œil par la vitre à l'intérieur. On dirait que l'endroit est voué à la démolition. Murs et sol sont répugnants, l'entrée est jonchée de détritrus et de débris de verre et la plomberie est visible par les trous dans les parois. Il n'y a qu'une seule lampe qui fonctionne et j'imagine aussitôt des violeurs tapis dans l'obscurité, attendant l'occasion qu'une femme comme moi

tombe entre leurs griffes.

— Pas question que je rentre là-dedans. (Une autre détonation retentit, plus proche, cette fois, et je change d'avis.) Gare à vous, les pervers, dis-je en ouvrant la porte et en me plaquant aussitôt contre le mur une fois à l'intérieur.

J'aperçois tout juste Shaw au moment où il disparaît dans l'escalier, et je le suis discrètement en essayant de ne pas faire grincer les marches. Je suis allée trop loin pour me faire pincer ; en plus, je ne veux alerter personne d'autre de ma présence. En haut de l'escalier, je parviens à me glisser dans un coin sombre, où j'attends tout en observant.

Shaw est dans le couloir trois portes plus loin, la main en l'air. Il frappe à la porte.

— Qui c'est ? demande une voix féminine éraillée.

— Shaw, se contente-t-il de répondre.

Le cliquetis d'une chaîne et celui d'un gros verrou résonnent, puis la porte s'entrouvre. De la lumière se répand dans le couloir, mais heureusement pas suffisamment pour trahir ma présence. La femme s'appuie contre le chambranle, une cigarette à la main. Elle est menue, comme perdue dans ses vêtements trop grands, et ses cheveux blonds décolorés réunis en queue-de-cheval ont l'air sale. Cette femme en a vu de toutes les couleurs, et cela ne semble pas près de

devoir s'arranger. Je refuse d'imaginer Shaw avec quelqu'un comme elle.

La femme tire une bouffée de sa cigarette et souffle la fumée sans même prendre la peine d'éviter Shaw ni de chercher un cendrier, laissant tomber sa cendre dans le couloir. En même temps, cela ne changerait pas grand-chose.

Elle prend une autre bouffée et déclare, un nuage de fumée ponctuant chaque mot :

— Je m'étais convaincue que je ne te reverrais jamais.

Le soupir de Shaw est chargé de culpabilité et peut-être même d'un peu de rancœur.

— Content de te voir aussi, Maman.

Holà ! Si nous étions dans une série télé, ce serait un retournement de situation dramatique et les téléspectateurs pousseraient un cri. Ce que je fais. Suffisamment fort pour que Shaw tourne brusquement la tête et scrute la pénombre.

À peine m'a-t-il repérée qu'il ouvre de grands yeux et se crispe.

— Qu'est-ce que vous fichez ici ?

Je m'avance tout en inspectant les murs et le plafond.

— Je pensais investir dans l'immobilier. J'ai entendu dire que cet immeuble était en vente.

Shaw n'en croit pas un mot. Il se précipite sur moi et m'empoigne par le

coude.

— Vous savez que c'est de la pure folie de m'avoir suivi ? Cet endroit est dangereux.

— J'en ai vaguement conscience, oui.

Il jette sur moi un regard incrédule.

— Vaguement conscience ? C'est tout ce que vous trouvez à répondre ?

— Eh bien, non. Vous ne m'avez pas laissée finir. J'allais vous dire que j'en avais vaguement conscience, oui, *maintenant*.

Pendant un long et pénible moment, il se contente de me fixer. Ne sachant pas s'il attend que je continue, j'ajoute :

— Je peux faire la connaissance de votre mère ?

— Non, répond-il immédiatement. Vous allez retourner à l'hôtel.

— Vous voulez que je fiche le camp ? demandé-je en désignant la porte d'un haussement d'épaules. Toute seule ? Bon, j'ai survécu à l'aller, mais je ne pense vraiment pas que ce soit prudent de tenter le destin.

— Vous entrez ou pas ? demande sa mère depuis la relative sécurité de l'appartement.

C'est une bonne question.

— Oui, si on entrait ?

— Désolé, Maman, répond Shaw sans

me quitter du regard. Mais il faut que je retourne à l'hôtel.

Maman souffle sa fumée.

— Comme vous voulez, se contente-t-elle de répondre avant de reculer et fermer la porte.

Juste comme ça. Comme si elle avait été agacée par cette interruption. Ce que je ne trouve pas du tout maternel comme attitude.

Mon regard va de la porte close à Shaw, perplexe, attendant une explication. Aucune ne vient.

— Pas un mot, dit-il. Allons-y.

Oui, quand je marche dans la vallée de l'ombre de la mort...

Je regrette de ne pas avoir un bâton pour me réconforter. Ou d'être accompagnée par Buffy la tueuse de vampires. Oui, ce serait cool.

15

Shaw

Apparemment, mon « Pas un mot » était trop vague. Ce n'est pas un mot que prononce Cassidy, c'est un million. Pour tout dire, nous manquons de nous faire choper par une bande sur le chemin du retour parce qu'elle refuse de la fermer.

Je suis agacé et énervé, mais surtout, je suis gêné. Pas par cette fille qui me met en fureur tout en me faisant bander à mort.

Non, j'ai honte que l'obscur secret que je pensais avoir si soigneusement dissimulé ait été découvert. Enfin, plus ou moins.

Je ne réponds à aucune des questions de Cassidy. Elles commencent assez aimablement, principalement sur ma mère et mon enfance, mais quand je m'enferme dans mon mutisme, elle se met à ressembler de plus en plus à l'avocate qu'elle a failli devenir et ses questions se transforment en accusations. Un juge qui la rappellerait à l'ordre pour harcèlement de témoin serait bienvenu. Cette bonne femme ne sait pas quand arrêter de tirer sur la corde. Et le temps que nous arrivions à l'hôtel et que je la pousse dans sa chambre pour éviter qu'elle réveille Denver, elle a franchi la limite et

entreprend de me démolir à un niveau très personnel.

— Vous êtes un sacré numéro, Shaw Matthews ! Je savais que vous pouviez être un sale type en affaires, mais je ne vous pensais pas dénué de cœur au point d'avoir tout cet argent et de laisser votre propre mère, la femme qui vous a donné la vie, vivre dans des conditions aussi déplorables. Dans cette histoire vous n'êtes pas un super-héros. Vous êtes le méchant.

Les paroles de Cassidy sont autant de poignards lancés avec une précision cruelle et le dernier fait mouche. Elle ignore tout de l'enfer que j'ai vécu et de la culpabilité qui continue de me ronger.

J'ai peut-être fait des saloperies pour me sortir du caniveau, mais j'ai toujours eu une morale.

— Vous ne savez rien du tout de moi, Whalen. Vous imaginez n'importe quoi.

Je me suis préoccupé de dissimuler mon passé pour une bonne raison et Cassidy a la ténacité d'un pitbull. Elle pourrait très bien fouiner et révéler au grand jour mon secret peu avouable, avec le petit numéro de détective privé qu'elle m'a joué ce soir.

— Qu'est-ce que vous croyez, Matthews ? Quand on voit comment vous vous comportez... Vous êtes un salaud égoïste qui ne se soucie de personne d'autre que lui-même.

Une expression déçue passe dans ses yeux verts. Cassidy n'est sûrement pas contrariée par ses réflexions. Il n'y a aucune affection dans notre relation. Elle est purement physique.

— Oh, alors tous les orgasmes que je vous ai donnés dernièrement, c'était par égoïsme ?

— N'essayez pas de changer de sujet. Il ne s'agit pas de sexe, mais du fait que vous laissez votre mère vivre dans le dénuement.

Il faut que je lui cloue le bec. Elle touche un point sensible et me donne envie d'avouer la vérité. J'ai essayé de tirer ma mère de cet enfer qu'est notre quartier. Elle a refusé. Principalement

parce qu'elle ne voulait pas quitter mon feignant de père. Quand on se fait rejeter à chaque fois, on finit par renoncer. C'est ce que j'ai fait.

— C'est pourtant bien ce que nous faisons toujours, Cassidy, non ? Il n'y a rien de personnel entre nous. Nous nous disputons, nous baisons. Pourquoi changer quelque chose que nous avons fini par si bien réussir ? (Je m'avance d'un pas. Je l'accule. Ses pupilles se dilatent et ses joues se mettent à rosir. Puis elle relève le menton et redresse les épaules, se préparant à m'affronter pied à pied. Et en la voyant refuser de battre en retraite et faire montre de cette ténacité que j'ai fini par adorer, je bande de plus belle.) Je vais même vous laisser

balancer quelques assiettes, si ça peut vous exciter.

— Vous êtes un connard, chuchote-t-elle sans conviction.

Elle est tout aussi chaude que moi et doit probablement mouiller comme jamais. J'ai envie de plonger mes doigts dans sa petite culotte pour vérifier mon intuition.

— C'est ce qui vous plaît chez moi.

Enfin. Nous voici revenus en terrain familier. J'avance encore un peu, jusqu'à ce que nous ne soyons plus qu'à quelques centimètres l'un de l'autre. Si près que je distingue la veine qui palpite à la base de son cou. Que je sens la chaude caresse de

son haleine sur mon visage. Elle ouvre la bouche et je regarde, fasciné, sa délicieuse langue rose qui vient lécher ses lèvres pulpeuses que j'imagine déjà se refermer sur ma bite.

— Ma vie privée ne vous regarde pas. Alors tenons-nous en à ce que nous faisons le mieux.

Je baisse la tête dans l'intention de réprimer son insolence d'un baiser. De lui faire oublier tout ce qu'elle a vu ce soir. Et de limiter notre relation strictement au sexe. Rien de plus.

Cassidy ferme les yeux et, devant sa posture soumise, je triomphe silencieusement. J'ai réussi à la mener là où je voulais.

Puis une vive douleur me force à reculer : elle vient de me mordre la lèvre.

— Nom de Dieu !

Je m'essuie la bouche d'un revers de main. J'ai envie de lui faire avaler son expression satisfaite. Bien que je bande comme un taureau.

— Vous ne gagnerez pas cette partie, Matthews. Je ne suis pas l'une des putes qui vous vénèrent et qui sont prêtes à écarter les jambes dès que vous leur en donnez l'ordre. Vous n'êtes pas si doué. J'ai des principes et je refuse de m'abaisser à coucher avec un homme assez abject pour laisser vivre sa mère dans des conditions aussi déplorables.

Là, je vois rouge. Elle vient de nouveau de toucher mon point sensible et elle a dépassé les bornes.

— Des principes ? Ha ! Permettez-moi de ne pas être d'accord. Parlons de notre attitude avec Denver au cours des derniers jours. Vous êtes descendue de vos grands chevaux, jusqu'où vous êtes-vous abaissée pour décrocher ce contrat ? Je suis peut-être un connard, mais au moins, je n'essaie pas de me faire passer pour ce que je ne suis pas.

— Je n'aime pas ce que vous insinuez.

Je hausse les épaules, avec une désinvolture que je n'éprouve curieusement pas. Mais nous jouons le même petit jeu sans pitié et il est difficile

de changer les choses pour la dernière manche.

— Quand on voit comment je me comporte — c'est bien ce que vous avez dit ?

La culpabilité me noue l'estomac. Je suis peut-être allé un peu trop loin dans ce tête-à-tête pervers en la traitant en gros de pute — en la condamnant simplement parce que je m'imagine qu'elle serait capable de se servir de son corps pour amener Denver à signer avec elle plutôt qu'avec moi. *C'est qui, le crétin, à présent, Matthews ?*

Et pourquoi la pensée que Cassidy puisse coucher avec un autre me met-elle à ce point hors de moi ?

Alors que je suis perdu dans mes pensées, une vive douleur m'irradie la tempe. Whalen vient de me flanquer un coup avec le menu du service d'étage. À en juger par son épaisseur, la carte doit être bien fournie.

— Espèce de salope ! m'écrié-je en me frottant le crâne.

— Vous êtes un crétin absolu. Comment osez-vous rester là et me traiter de...

Je lève les yeux : pourquoi est-elle incapable d'achever ? Mon ventre se noue à la vue de ses yeux embués de larmes. Je suis incapable de savoir si elle est vexée ou furieuse. Je sais seulement que cela ne me plaît pas d'être celui qui la fait pleurer.

Cassidy se jette sur moi, décidée à me faire mordre la poussière.

C'est qu'elle doit être furieuse, alors.

Je la laisse donner libre cours à sa rage et me tambouriner la poitrine de ses petits poings, quand je me rends compte qu'elle est capable de me faire mal. Bon sang, je vais avoir des bleus demain matin.

Je passe un bras autour de sa poitrine pour l'attirer contre moi et je retiens ses coups de l'autre main. Sa svelte silhouette se tortille contre moi, faisant tressauter ma bite qui bande douloureusement et ne demande qu'à être libérée. Ce n'est pas la première fois que nous nous retrouvons dans cette situation

— la colère galvanisée par le désir — mais cette fois, quelque chose ne va pas tout à fait. C'est différent. Nous avons franchi une ligne invisible. C'est une chose de provoquer Cassidy avec des railleries vides, mais cela m'ennuie qu'elle croie que je la méprise. Grâce à elle, je me rends compte que nous sommes tous les deux coupables de ne pas jouer à la loyale pour arriver à convaincre Denver de signer.

— Lâchez-moi, ordonne-t-elle en essayant de se dégager.

Alors que je me colle de plus belle contre elle, mon sexe dressé palpite entre nous et elle cesse de bouger. Et je ne peux pas manquer le petit gémissement qui

s'échappe de ses lèvres.

Je me dis que ce n'est pas le moment de dire des choses que je pourrais regretter. Peu importe le genre de relation que nous avons, je ne saurais pas lui donner un nom, mais c'est agréable, sacrément agréable. Et réciproque.

— Vous en avez autant envie que moi, Whalen. Votre corps ne peut pas mentir. En cet instant, rien n'existe en dehors de cette pièce.

— Je vous déteste, crache-t-elle comme si ces mots étaient trop répugnants pour rester dans sa bouche.

Et à cela, il n'y a vraiment qu'une seule réponse qui convienne.

— Tant mieux, grondé-je contre ses lèvres dans un violent baiser qui ne laisse la place à aucune discussion.

Finis les bavardages.

Si elle me faisait comprendre d'une manière ou d'une autre qu'elle n'est pas d'accord, j'arrêteraï. Un regard hésitant, un pas en arrière, peu importe. Mais rien. Elle fait montre d'autant de véhémence et de désir que moi. La chaleur de sa bouche, la passion avec laquelle elle s'empare de ma langue et m'empoigne les cheveux sont la preuve de la minceur de la frontière qui sépare l'amour de la haine.

Nous titubons vers le lit, Cassidy tombe la première, ses cheveux étalés sur

les oreillers. J'ai envie d'enfouir mon visage dans ces mèches soyeuses tout en la possédant. Debout au-dessus d'elle, je déboutonne mon pantalon et accorde un sursis à ma bite tout en contemplant ce spectacle.

— Enlevez votre jean, ordonné-je en déboutonnant ma chemise.

Au lieu d'obéir, elle redresse la tête et me foudroie du regard. Mais je vois très bien ses genoux qui s'écartent légèrement et ses doigts qui se crispent sur la couette. Son « baise-moi » muet est un défi que je ne peux pas refuser, et je suis frappé par une vision qui m'inspire. De celles qu'on ne peut ignorer. Avec mon sourire le plus assuré, je lui empoigne les chevilles et la

tire vers le bord du lit. D'un mouvement aussi vif que délicat, je la retourne et elle se retrouve penchée sur le lit les fesses en l'air. Elle porte un jean moulant qui met merveilleusement son cul en valeur et que je ne perds pas de temps à baisser jusqu'à ses genoux.

Le gémissement étouffé de Cassidy est comme de l'huile jetée sur le feu. Je m'agenouille, lui écarte les fesses et la lèche d'avant en arrière d'un long coup de langue. Elle mouille tellement elle est excitée et la chair laiteuse à l'intérieur de ses cuisses est ruisselante. Elle s'arc-boute pour me faciliter la tâche. J'accepte son invitation muette et plonge mon visage aussi loin que je peux avant de revenir à cette entrée interdite, le cœur de

cible de mes innombrables et très cochons fantasmes charnels. Elle est taboue, c'est le cadeau ultime qu'une femme peut faire à un homme. Tôt ou tard, elle sera à moi. Mais pour l'instant, je veux pénétrer sa petite chatte étroite.

L'absence de protestation de Cassidy fait monter des gouttelettes qui perlent au bout de ma bite. Elle est parfaitement immobile et seul le tremblement de ses cuisses trahit qu'elle en a envie elle aussi.

Je me penche pour la goûter à nouveau, déjà grisé par cette saveur piquante dont je suis insatiable. Je la maintiens ouverte d'une main tout en ôtant mon pantalon de l'autre. Et je me rends compte que mes

mains tremblent. Dans un effort pour me ressaisir, je me concentre sur les statistiques de football pour essayer de ne pas décharger avant d'être entré en Terre Promise.

Tout en maintenant ses jambes réunies, je glisse ma bite entre ses cuisses, savourant leur chaleur moite et leur étroitesse. Cassidy se tortille et se colle à moi comme une chatte qui réclame les caresses. Notre petite dispute l'a excitée, et même si elle ne l'admettra jamais, j'en ai la preuve qui ruisselle sur ma bite. Une fois bien lubrifié, sans prêter attention à son soupir indigné, je me dégage et écarte ses fesses pour glisser ma bite entre les deux. D'un geste vif, je me débarrasse de ma chemise qui me gêne, tout en faisant

un aller-retour. Chaque fois que ma bite glisse sur son anus, elle pousse un gémissement.

Je recommence, plus insistant, cette fois. Immédiatement, avec un geignement qui fait vibrer ma bite, elle soulève ses hanches. Bon sang, si je ne la pénètre pas au plus vite, je vais jouir sur ses fesses comme un adolescent tout juste pubère.

Étant donné ma taille imposante, je ne veux pas tenter de lui prendre le cul ce soir. Mais cela ne veut pas dire que je ne peux pas lui laisser entrevoir ce à quoi elle va pouvoir s'attendre prochainement. Jouer des doigts à cet endroit peut faire littéralement perdre la tête à une femme, quand on sait s'y prendre. Et je sais m'y

prendre, moi qui m'apprête à baiser Cassidy Whalen. D'un vif coup de reins puis à petits coups rapides, je m'enfonce jusqu'à ce que je sois entièrement en elle.

— Nom de Dieu ! ne puis-je m'empêcher de laisser échapper.

Cassidy se soulève sur un bras pour tenter de m'accueillir plus profondément en elle, mais j'ai besoin de mener les débats. D'une main douce, mais ferme, je la plaque contre le matelas. Ma main demeure sur sa nuque dans un geste dominateur qui rappelle mon pouvoir. Tandis que sa chatte se contracte sur moi, je ricane intérieurement à cette pensée. À chaque crispation de sa chair, je sens ce fameux pouvoir m'échapper.

Je la saisis par les hanches et plie les genoux en me préparant à la baiser. Un violent et profond coup de boutoir est suivi par un autre, puis un autre, la faisant tressauter sur le lit. Le claquement rythmé de sa peau contre la mienne résonne dans la chambre où s'élève une odeur de sexe. Je fixe intensément ma bite qui entre et sort. À chaque coup de reins, sa chemise remonte, dévoilant un peu plus sa peau, et ce satané tatouage me nargue silencieusement. La sueur ruisselle dans mes yeux et sur mon nez, mais je refuse de cligner des paupières. C'est comme si je voulais effacer à coups de bite l'encre de son délicieux derrière.

— C'est qui, ce Casey, nom de Dieu ?

Même moi, j'entends la tension dans ma voix. Je ne voulais pas poser la question, mais je suis forcé de céder à la colère et elle a intérêt à me répondre.

Elle essaie de se retourner pour me regarder, mais je l'immobilise de la main, refusant de la laisser voir dans quel état me met la vue de ce tatouage.

— Ma vie privée ne vous regarde pas. On s'engueule, on baise... C'est bien ce que vous avez dit, non ?

J'aurais dû me douter qu'elle me renverrait mes paroles en pleine face. J'ignorais en revanche qu'elles seraient aussi difficiles à encaisser.

Je continue de la pilonner à fond, sans

pitié. Cassidy miaule et se tend sur le lit en agrippant désespérément les draps.

— Est-ce qu'il vous a déjà baisée comme ça ? grogné-je tout en accélérant la cadence.

Elle a peut-être la marque de Casey sur elle, mais je suis déterminé à ce qu'elle n'oublie pas ce que c'est d'être baisée par mes soins.

J'écarte ses fesses et passe le pouce sur sa rondelle. Cassidy gémit et je me retiens tout juste de jouir.

— Oh, oui, ça vous plairait qu'on vous encule, lui dis-je.

Et là, j'enfonce le pouce à l'intérieur pour lui donner un petit avant-goût de ce

qu'elle pourrait connaître si je lui prenais le cul comme je le désire. Mais je ne suis pas un salaud égoïste comme elle le prétend et j'ai bien l'intention de le lui prouver.

Cassidy se cambre brutalement et dans un cri jouit d'un orgasme que je n'ai pas vu venir. Sa chatte se crispe si violemment sur ma bite que j'ai l'impression qu'elle va me l'écraser. Mais je ne m'arrête pas. Pas plus que je n'enlève mon pouce. Sans cesser de pilonner sa délicieuse chatte, je ferme les yeux et laisse ses contractions entraîner ma bite. Bon sang, ce que j'ai envie qu'elle se goûte sur moi.

Je l'empoigne et la bascule sur le dos

tout en la retournant vers moi. Manifestement, elle est surprise par ce brusque changement, mais quand je l'attire vers moi pour que sa tête se renverse au bord du lit et enfourne ma bite dans sa bouche, elle comprend ce qui est au programme. Sans aucune hésitation, elle passe les bras autour de mes cuisses et me pompe avidement à fond de gorge.

— Bravo, grogné-je, les dents serrées.

Comme elle n'a pas beaucoup de latitude pour bouger, je décide de l'aider en donnant de petits coups de reins, tout en prenant garde de ne pas l'étouffer.

— Bon Dieu, ce que c'est bon.

Je me laisse emporter par ces

sensations étourdissantes qui s'emparent de moi jusqu'au moment où elles deviennent presque insoutenables. Puis ses cuisses s'écartent, dévoilant les lèvres rouge sang de sa chatte comme pour me supplier de leur accorder mon attention.

Comme je ne laisse jamais passer une occasion en or, je me penche en avant et y glisse deux doigts en les recourbant pour atteindre le point qui va la mettre dans tous ses états. Je sais qu'elle approche de l'orgasme en la voyant relever les genoux. Pour l'y aider, j'enfonce un troisième doigt et j'enfouis mon visage entre ses cuisses. Le gémissement qui accompagne son deuxième orgasme est étouffé par ma bite enfoncée dans sa

gorge, mais j'en sens la vibration jusqu'au bout de mes orteils. Elle ruisselle sur mon visage et je suis enveloppé par une odeur musquée.

J'enserme sa taille de guêpe de mes bras et me relève précautionneusement en la hissant avec moi tout en dévorant sa chatte comme si c'était la dernière fois. Cassidy se cramponne à mes cuisses comme si elle craignait que je la laisse tomber. *Pas de risque.* Je me dis que c'est parce que je ne veux pas interrompre la fabuleuse pipe qu'elle est en train de m'accorder, mais quelque chose me souffle qu'il n'y a pas que cela.

Je me retourne et m'allonge sur le lit, échangeant nos positions sans que

Cassidy ne s'interrompt dans sa tâche. Il va falloir la récompenser comme il convient de cet exploit.

Apparemment, elle a autre chose en tête.

Furtivement, alors que je ne m'y attends pas, Cassidy renverse la situation et m'enfourche.

— Ce n'est pas ce qui est censé se passer, lui dis-je avec un sourire narquois en la prenant par les hanches.

— Fermez-la, ordonne-t-elle sèchement tout en se saisissant de ma bite pour la placer entre ses cuisses.

Les yeux clos, elle renverse la tête en arrière tout en s'empalant lentement sur

moi.

Je ne pensais pas pouvoir bander davantage, mais il me semble bien que c'est ce qui vient d'arriver. Ces longues boucles rousses se répandent sur son dos et ses épaules tandis qu'elle fait passer son T-shirt par-dessus sa tête. Sans cesser le mouvement de ses hanches, elle prend le temps d'ôter également son soutien-gorge. Elle se balance d'avant en arrière en ondulant exagérément. Les pointes roses de ses seins gonflés se dressent dans l'attente d'une bouche brûlante. Je l'attire vers moi pour lui accorder ce plaisir.

Mais Cassidy ne l'entend pas de cette oreille. Posant les mains sur ma poitrine,

elle me repousse et s'appuie sur moi pour poursuivre sa chevauchée.

— Vous vous êtes très bien fait comprendre. Maintenant, c'est mon tour.

Seigneur, mais cette femme est vraiment trop sexy.

C'est alors qu'elle fait quelque chose que je n'aurais jamais imaginé de sa part. Elle se sert de moi. Purement et simplement. C'est comme si je n'étais même pas là. Dans un mouvement lent et régulier, elle va et vient sur moi, prenant son plaisir sans se soucier du mien. Je ne suis rien de plus qu'un instrument. Elle se penche en avant, pose les mains sur ma poitrine et pèse de tout son poids, puis elle accélère le rythme. Elle ne me

regarde même pas. J'ai une putain d'envie qu'elle me regarde. Mais derrière ces yeux fermés, elle est perdue dans un monde de fantasmes et je tiens à m'assurer que j'y suis avec elle.

— À quoi vous pensez ?

— Chut, se contente-t-elle de répondre.

— Regardez-moi.

Cassidy persiste à m'ignorer et ses ongles s'enfoncent dans ma poitrine alors que ses mouvements se font de plus en plus violents. Elle se mord la lèvre et fronce les sourcils, concentrée. Quand ses lèvres s'écartent et que le bonheur vient adoucir ses traits, je sais où elle est. L'étroit fourreau brûlant est de plus en

plus glissant à chaque va-et-vient et elle se penche en avant pour concentrer les frottements sur son clitoris. Je prends son cul à deux mains et lui écarte les fesses, puisqu'elle adore la sensation d'étirement de son anus. Elle ne me déçoit pas.

— Regardez-moi, nom d'un chien ! lui ordonné-je d'un ton plus pressant que je le voudrais.

— Non, répond-elle en continuant sa chevauchée.

Mais pourquoi cet air concentré ?

— Pourquoi non ?

— Parce que si je le fais... (Elle n'achève pas, puis elle s'immobilise. Lentement, elle ouvre des yeux où se lit

une vérité limpide.) Shaw...

— Non.

Je ne veux pas l'entendre, je n'en ai pas besoin. Je sais où elle veut en venir et il n'est même pas question que j'achève sa phrase, même en pensée. Et je refuse qu'elle la prononce à haute voix. Il n'y a rien d'affectueux dans ce que nous faisons et il faut peut-être nous le rappeler.

La colère brute, la puissance du désir et une détermination d'acier font un mélange mortel. C'est ce qui me pousse à la retourner sur le dos et à lui empoigner les hanches pour terminer ce que j'ai commencé. Je la baise. À coups violents et rapides. Tout comme elle il y a un

instant. Sauf que cette fois, je l'entends peut-être comme une métaphore.

Cassidy se cramponne comme elle peut à mes épaules en haletant. Je lui donne un autre orgasme, ce qui fait trois pour Shaw l'altruiste. Puis je sens le plaisir monter et je me retire d'elle pour jouir en inondant son ventre.

Je lâche ses jambes et reprend difficilement mon souffle en roulant sur le côté du lit. Pour la première fois de ma vie, le sexe ne s'est pas limité à simplement assouvir un besoin. Je ne sais absolument pas ce qu'elle s'apprêtait à dire, mais j'ai tout de même eu une peur bleue. Et je ne suis pas fichu de comprendre ce que je dois en déduire.

Je me lève, les jambes flageolantes, comme un faon qui vient de naître, mais je parviens à gagner la salle de bains sans me ridiculiser. Ma bite épuisée et flasque pend sur ma cuisse comme si elle implorait ma pitié. Elle a bien mérité ce repos.

Comme je suis quelqu'un de bien, contrairement à tout ce que Cassidy a pu dire, je mouille une serviette et revient dans la chambre pour essuyer délicatement son ventre gluant. Elle reste immobile, inerte, les yeux clos, respirant calmement tandis que j'essuie également son entrejambe. Il me semble impossible qu'une femme aussi coriace qu'elle peut l'être parfois puisse sembler aussi angélique.

Je retourne à la salle de bains et me lave avant de revenir me coucher auprès de Cassidy. La journée a été très longue, semée d'émotions contradictoires, de menaces physiques, d'agressions mentales et d'acrobaties sexuelles. Moi aussi, j'ai mérité un peu de repos. Mon cerveau épuisé est incapable de s'apercevoir que j'ai décidé de coucher ici. Alors que je sombre dans le sommeil, je songe que je me sens plus chez moi allongé à côté de Cassidy que si j'étais resté à dormir sur le canapé chez ma mère.

Cassidy

Les matins n'ont jamais été difficiles pour moi. D'habitude, je me lève d'un coup, prête à commencer ma journée : un jour nouveau, c'est une nouvelle occasion d'atteindre un objectif permettant de remporter la victoire finale. Mais ce matin, mon corps a beaucoup de mal à témoigner un tel enthousiasme. Mon cerveau aussi.

Blottie dans le cocon douillet qui me protège de la chambre glacée, je laisse le rythme régulier sous mon oreille me convaincre de regagner l'obscur refuge du sommeil. Je ne me rappelle pas m'être jamais sentie aussi à mon aise et insouciante. Mon corps pesant s'entête à refuser de bouger et je suis ravie de le laisser faire comme bon lui semble.

Boum-boum, boum-boum, boum-boum... Je pousse un soupir de contentement en bougeant à peine la tête pour suivre ce rythme. Jusqu'au moment où mon cerveau embrumé reprend conscience et s'aperçoit que ce rythme est celui d'un battement de cœur. Mes doigts se réveillent à leur tour et je me rends compte que la chaleur qu'ils perçoivent est celle d'une peau. Une peau tendue sur des muscles, et que le battement de cœur provient de juste en dessous.

Je fouille désespérément ma mémoire pour rassembler les pièces du puzzle et je finis par reconstituer une image qui me fait pousser un cri. J'ouvre brusquement les yeux et relève la tête, tandis que le reste de ma personne est toujours aussi

peu disposé à bouger.

Le corps nu de Shaw Matthews enlace le mien, tout aussi nu. Oh, mon Dieu... il faut que je le chasse au plus vite de mon lit.

— Shaw ? dis-je en le secouant.

— Mmm ? répond-il, toujours aussi endormi, en se blottissant contre moi.

Le bras qu'il a passé sur moi m'attire contre sa poitrine et son entrejambe frôle la mienne. Et en plus, il bande comme un taureau.

— Oh, bon Dieu, mais levez-vous ! piaillé-je en le secouant plus énergiquement et en essayant de me dégager de son étreinte.

Je finis par y parvenir et je me redresse en lui arrachant la couette pour m'en envelopper dans un semblant de décence.

Shaw fronce les sourcils, irrité, et roule sur le dos.

— C'est quoi, le *problème* ? demande-t-il en ouvrant enfin les yeux.

— Vous dans mon lit, c'est ça, le *problème*, réponds-je, moqueuse. Pourquoi êtes-vous encore là ?

Il a l'air aussi perplexe que moi lorsque j'ai ouvert les yeux il y a un instant. Je lui accorde un moment pour se ressaisir et je vois presque les rouages qui tournent dans son crâne.

— Je crois que vous avez dû oublier qui paie la note. Dans les faits, vous êtes dans *ma* chambre. Et je n'en fais pas un drame, moi. (Il commence à se redresser, puis il porte la main à sa tête et se rallonge.) Aïe. Merde !

Oh. Cette migraine, cela va être ma faute. Avant que j'aie le temps de m'en excuser tout en lui hurlant qu'il aurait pu au moins dormir par terre, on frappe à la porte.

— Cassidy ? demande Denver. Vous êtes réveillée ?

Je me fige. Shaw aussi. Nous ouvrons de grands yeux.

— Fichez le camp ! grondé-je en le

poussant vers le bord du lit.

— Et pour aller où ? Par la fenêtre ?
répond-il sur le même ton. Il est devant la
porte, enfin !

— Cassidy ? Tout va bien ?

— Euh, oui, réponds-je en me levant
aussi tout en gardant la couette enroulée
autour de moi. Un instant.

Je cherche du regard une cachette et je
fais de grands gestes pour que Shaw aille
dans la salle de bains.

Toujours tout nu, Shaw prend gentiment
son temps pour y aller et je reste toute
seule à chercher une solution, sans
compter qu'il a oublié d'emporter ses
vêtements. En maugréant, je les ramasse

rapidement et les balance dans la salle de bains, suivis d'une chaussure après l'autre, le manquant de peu. Il me lance un regard noir.

— Quoi ? Oh, je ne l'ai pas fait exprès ! réponds-je avec désinvolture avant qu'il referme la porte.

Je rajuste la couette sur moi et vais entrouvrir la porte.

— Bonjour, dis-je à Denver en m'efforçant de sourire.

— Bonjour, vous ! Je peux entrer ?

Il s'apprête à joindre le geste à la parole, mais je lui barre le chemin.

— Euh, je ne suis pas encore habillée, dis-je en baissant les yeux avec un

sourire pudique.

C'est alors que j'entends quelque chose d'incroyablement bruyant qui ne peut être que Shaw en train de soulager sa vessie.

— Qu'est-ce que c'est ? demande Denver, qui a lui aussi entendu.

— J'ai... euh... laissé couler l'eau dans la baignoire. Je m'apprêtais à prendre un bain bien chaud.

L'explication me paraît plausible.

— Ah. Bon, vous savez où est Shaw ?

— Non, dis-je en secouant lentement la tête. Mais vous savez... Il me semble qu'il a dit hier soir qu'il avait l'intention de rendre visite à quelqu'un en ville, non

?

— C'est vrai. J'avais oublié. J'espère qu'il a fait mouche hier soir, ajoute-t-il avec un sourire entendu. Le pauvre, il a besoin de se défouler.

Je sens le feu me monter aux joues. Oh, oui, il a fait mouche hier soir, c'est sûr.

Denver essaie de regarder par-dessus ma tête, ce qui n'est pas très difficile pour lui, étant donné sa taille. L'air de rien, je me hausse sur la pointe des pieds pour ne pas lui faciliter la tâche. Avec la chance que j'ai, il va voir les sous-vêtements que Shaw a oubliés ou quelque chose du même genre. Oh, mon Dieu, j'espère que la chambre n'empeste pas le fauve.

— Vous vous sentez bien ? demande-t-il, l'air inquiet, après m'avoir toisée. Vous avez l'air épuisé.

Je m'appuie au chambranle et je prends mon air le plus désinvolte.

— Oh, oui, ça va. J'ai juste envie de prendre ce bain et mon petit déjeuner, voyez.

— Je vous comprends. Qu'est-ce que vous diriez que je descende nous réserver la table au restaurant pour gagner du temps ?

— Ce serait génial !

— Vous voulez que je commande pour vous ?

— Oui, s'il vous plaît.

— Saucisse ou bacon ?

Et c'est là que retentit le bruit de la chasse d'eau. Oh, pour l'amour du...

— Jambon et œufs, m'empressé-je de débiter en haussant la voix un peu plus que de raison, espérant détourner l'attention de Denver. Pas trop cuits, les œufs. Et des pommes de terre, s'il y en a. Et merci, hein !

Et je referme la porte précipitamment avant que ce crétin de Shaw décide de sortir pour faire un coucou à Denver.

Les hommes sont tellement idiots.

16

Cassidy

Le voyage à Detroit est de ceux que je n'oublierai pas de sitôt, et pour bien des raisons. Pour commencer, mes ébats avec Shaw, qui ont été torrides comme toujours. Sauf que.

Cette fois, cela a été aussi totalement différent.

Shaw a refusé de répondre au millier de questions que je lui ai posées et, pour

des raisons qui me restent incompréhensibles, sa réserve m'a inquiétée.

Et puis il y a eu cet ordre impérieux : *Regardez-moi, nom d'un chien !*

Je n'ai pas pu. Derrière mes paupières baissées, j'avais imaginé la situation parfaite. Shaw a probablement cru que je pensais à un autre homme. Peut-être même à Casey. Mais la vérité était bien plus dangereuse que cela. Je m'imaginais un tout autre Shaw. Un qui soit capable d'affection et de tendresse. Dont je pourrais facilement tomber amoureuse. Un Shaw qui n'existe pas.

Si j'avais ouvert les yeux, j'aurais été face à la dure réalité : Shaw ne sera

jamais l'homme que je voudrais qu'il soit.

Je n'oublierai jamais Detroit non plus pour une seconde raison. C'est là que je me suis rendu compte que j'ai probablement perdu Denver et que Shaw l'a emporté. Et curieusement, je n'ai pas réussi à trouver une bonne raison de détourner Denver de l'accord qui se préparait. Shaw avait réussi haut la main, et je devais le respecter. Detroit avait mis les petits plats dans les grands et fait miroiter toutes sortes d'avantages. C'était un gros risque pour Shaw, puisque rien ne garantit que Denver va vraiment signer avec lui, et que les propositions de Detroit seront toujours valables par le biais d'un autre agent. Mais j'ai eu le

sentiment que Shaw connaissait les risques et qu'il n'en avait cure. Son assurance m'a mise mal à l'aise.

Tout comme Denver qui m'a demandé, alors que nous nous séparions une fois rentrés à San Diego, de le voir à la première heure le lundi matin. J'ai passé le reste du week-end à faire les cent pas, réviser mes documents et écumer le Net en quête d'informations que j'aurais omises, afin de pouvoir contrer les plans de Shaw.

Contacter les décideurs du Colorado pourrait m'aider, mais agir prématurément pourrait générer plus de mal que de bien. Delilah Rockford est une autre possibilité, puisque jouer la carte

de la maman m'a déjà réussi deux fois, mais je ne veux pas passer pour celle qui n'a qu'une seule ressource. Et même si elle lui a donné la vie, elle n'a pas non plus les pleins pouvoirs sur Denver. J'appelle tout de même l'équipe de San Diego pour avoir quelques infos concernant Denver, mais comme je n'y connais personne, on refuse de me parler d'un client qui n'a même pas encore signé avec moi. Comme c'est la règle dans ce domaine, j'essaie de ne pas le prendre pour moi, mais je ne risque pas de rendre le moindre service à ces salauds avant longtemps.

Je suis coincée. Et Denver est assis en face de moi dans mon bureau, à débiter des banalités comme s'il n'était pas venu

annoncer sa décision, que je sens suspendue comme l'épée de Damoclès au-dessus de ma tête.

— Vous avez passé un bon week-end ? demande-t-il en se penchant en avant puis en se renfonçant sur son siège.

C'est la cinquième fois qu'il fait cela depuis son arrivée.

— Euh, oui, mens-je. Je suis restée chez moi pour me reposer. Je suis toujours tendue après un voyage, même court.

Denver opine, mais je constate qu'il est à des années-lumière de là. Je me penche vers lui. Je ne sais pas ce qui le préoccupe, mais c'est important. Bien que

je sache pourquoi il est venu, je sens bien que la culpabilité le ronge.

— Qu'est-ce qu'il y a, Denver ?
Quelque chose ne va pas ?

Il me regarde droit dans les yeux.

— Quelque chose ne va vraiment pas,
répond-il avec un regard suppliant.

Mon Dieu, si cette armoire à glace se met à pleurer devant moi, je vais me retrouver en idiote larmoyante en train de le consoler. La mère poule qui est en moi veut lui faciliter la vie et lui dire que ce n'est pas grave s'il a décidé de signer avec Shaw, que nous pouvons rester amis, *etc.* Je peux lui faire cette faveur. Je peux faciliter les choses parce que c'est dans

ma nature.

— Denver, écoutez, ce n'est rien. Si vous voulez...

Avant que j'aie pu terminer, ma porte s'ouvre d'un coup et je sursaute. Demi et Sasha, excitées et haletantes, font irruption dans mon bureau, l'air paniqué.

— Cassidy... C'est Quinn, dit Sasha en se tordant les mains.

— Qu'est-ce qu'il y a ? demandé-je en sentant mon ventre se nouer. (Si quelque chose lui est arrivé... S'il a été blessé...) Oh, mon Dieu, il va bien ?

Demi acquiesce tout en secouant la tête, comme elle sait si bien le faire.

— Tout ce qu'on sait, c'est qu'il est en

pleine crise.

Je comprends très bien de quoi elle parle. Quinn a un don pour le drame. Généralement, il est euphorique, mais quand il atterrit, c'est violent et on ne sait jamais quand il sortira du trente-sixième dessous.

— Qu'est-ce qui s'est passé ?

Sasha lève les bras au ciel et les laisse retomber.

— On ne l'a pas vu de tout le week-end et puis il a fini par me rappeler ce matin. Il était en larmes et je n'ai pas très bien compris tout ce qu'il me racontait, mais il était clairement question de Daddy qui s'était conduit en salaud. Il a

aussi parlé de cachets et de vouloir s'endormir pour ne plus souffrir.

— Quoi ?

À présent, je panique. Comme je l'ai dit, Quinn a un don pour le drame, et même s'il a déjà menacé de se suicider, il n'a jamais mis cela en pratique. Cependant, nous ne pouvons pas ignorer ce risque.

— Pourquoi tu n'es pas allée chez lui ?

— On y est allées ! répond Demi. On est allées chez lui voir ce qu'il en était, mais la porte était verrouillée et il n'a pas ouvert. Et il ne répond plus à son téléphone. On a pensé que tu avais peut-être la clé.

— Merde, non. (Quinn et moi en avions parlé, mais nous n'avions jamais fait l'échange.) Il faut qu'on aille là-bas.

Sasha sort son portable de son sac.

— Je vais appeler Landon pour qu'il passe nous prendre.

— Bonne idée, dis-je (avant de me rendre compte que j'ai oublié la présence de quelqu'un de très important :) Euh... Désolée, Denver. Nous pouvons terminer cela plus tard ?

Il se lève, l'air sincèrement inquiet.

— Nom de Dieu, mais ne vous excusez pas, Cassidy. Votre ami a besoin de vous. D'ailleurs, je vais vous accompagner, si vous voulez bien.

— Certainement.

J'empoigne mon sac et je me précipite derrière Demi, qui a déjà appelé Chaz également.

Ally lève vers nous un regard inquiet.

— Il faut que je file, lui expliqué-je. Annule tous mes autres rendez-vous de la journée et si Wade te demande, dis-lui que j'ai été appelée pour une urgence.

— Je m'occupe de tout, dit-elle avec un sourire encourageant.

La connaissant, je sais qu'elle tiendra parole.

Je suis encore tournée vers elle quand je sors dans le couloir, et je manque d'emboutir Shaw. Mes genoux flageolent

quand je le revois, mais heureusement, il me rattrape par les épaules avant que je m'effondre.

— Holà, holà ! C'est quoi, l'urgence, vous trois ? demande-t-il.

Il y a des choses que Shaw et moi devons discuter, mais pour l'instant, je n'ai la tête qu'à Quinn. Il faut que je file.

— Je n'ai pas le temps maintenant, dis-je en l'écartant pour continuer vers l'ascenseur.

— Aïe ! Mais qu'est-ce que j'ai fait ?

Il n'a mal nulle part, sauf à son stupide ego.

Demi explique la situation puisque, comme par hasard, nous devons attendre

l'ascenseur. En définitive, j'avais le temps, mais sûrement pas la patience.

— Je vous accompagne, dit Shaw qui nous rejoint dans l'ascenseur.

Heureusement que Landon a un énorme 4×4 . Son Armada est un véritable camion où notre petite bande tient à l'aise. Chaz arrive en moto en même temps que nous à l'immeuble où Quinn partage un penthouse avec Daddy. Nous ne perdons pas notre temps en politesses car nous n'avons qu'une seule chose en tête : Quinn.

J'ai l'impression que l'ascenseur monte à une allure d'escargot, mais c'est

tout de même plus rapide que de faire les dix-huit étages à pied. Je n'ai pas arrêté de téléphoner à Quinn, mais il ne me répond pas plus qu'aux autres. La dernière fois, mon appel étant directement passé sur répondeur, je lui ai laissé un message.

— Quinn, je te préviens, si tu as fait une bêtise, genre mourir, je vais te tuer.

Non, ce que j'ai dit n'a aucun sens, mais je serais capable de me jeter sous un train pour pouvoir traquer son fantôme et lui casser les pieds jusqu'à la fin des temps. Et lui apprendre à m'avoir ignorée.

Enfin arrivée devant l'appartement, je frappe plusieurs fois. Nous l'appelons en

chœur, mais il ne répond pas. Je commence donc à tambouriner sur la porte.

— Quinn ! Ouvre immédiatement !

Sasha pose la main sur mon épaule pour me demander de lui laisser la place.

— Quinn, mon chéri, dit-elle, préférant une approche plus suave. On t'aime et on est là pour te soutenir. Ouvre la porte, mon chou, s'il te plaît !

Toujours rien.

Demi s'y essaie à son tour.

— Arrête de faire ton cinéma et ouvre cette porte avant que j'appelle les pompiers et qu'ils la défoncent !

— Vous n'êtes pas obligés de les appeler, dit Shaw. Écartez-vous.

J'obéis, tellement je suis stupéfaite. Il y a une porte entre mon meilleur ami et moi, et je ne sais absolument pas dans quel état je vais le trouver. Ce sont mes émotions qui me gouvernent en cet instant et je m'occuperai du reste plus tard.

Shaw se concentre avant de se lancer de tout son poids sur la porte sous un angle qui fait de lui un bélier humain, épaule en avant. Au bout de deux ou trois tentatives, le bois du chambranle se fend et finit par céder.

Je suis venue visiter le luxueux logement de Quinn juste après son emménagement. Comme nous toutes. Mais

j'ai l'impression de ne pas être au même endroit. L'épaisse moquette d'un blanc immaculé est toujours là, tout comme les murs rouges, mais le mobilier et la décoration qui donnaient à cet appartement son allure élégante et européenne ont disparu. L'endroit est nu et vide. Rien aux murs, plus de rideaux aux fenêtres. Il ne reste plus que des bouts de scotch d'emballage, des cartons et du papier-bulle éparpillés un peu partout, comme si quelqu'un avait déménagé précipitamment.

— Quinn ? appelé-je.

Rien à fiche de cet appartement. Mon meilleur ami est ce qu'il y a de plus précieux ici, de toute façon.

— Je suis là, répond une voix larmoyante depuis la chambre.

Jamais je n'ai été aussi soulagée. Jamais je n'ai couru aussi vite non plus pour le retrouver. Je ne sais pas si c'est pour m'assurer qu'il n'a rien ou lui botter les fesses pour lui apprendre à m'avoir angoissée. Très probablement pour m'assurer qu'il n'a rien et ensuite lui botter les fesses. Si Demi n'arrive pas avant moi. Ou les autres, qui se sont déjà tous élancés vers la chambre comme un seul homme.

— Oh, mon Dieu ! Tu nous as fait une peur bleue !

— Pourquoi tu n'as pas ouvert ?

— Ça va ?

— Tu as pris quelque chose ? Quinn !
Est-ce que tu as avalé quelque chose ?

Waouh. Finalement, je n'ai besoin de rien dire du tout. Quinn est assis par terre contre le mur du fond, ses vêtements et ses chaussures éparpillés dans la pièce. Impossible qu'il ait fait cela. Quinn est bien trop soucieux de sa personne et de sa tenue pour agir ainsi, même dans une crise de fureur.

Vaincu par toutes les questions qui lui tombent dessus, Quinn pose les mains sur ses tempes et appuie la tête contre le mur en fermant les yeux.

— Désolé de vous avoir fait peur. Je

n'ai pas ouvert parce que je ne voulais *voir* personne et je n'ai pas répondu au téléphone parce que je ne voulais *parler* à personne. Non, ça ne va pas, mais je n'ai rien pris. Mais si l'un de vous avait une pilule magique qui pourrait tout arranger, je serais ravi de la prendre.

Je m'accroupis auprès de lui – comme je peux, à cause de cette fichue jupe droite que j'ai mise pour venir au bureau – et le prends dans mes bras.

— Tout arranger, Quinn ? Qu'est-ce qui ne va pas ?

— Qu'est-ce qui ne va pas ? *Qu'est-ce qui ne va pas ?* demande-t-il en levant les bras au ciel. Regarde autour de toi, tu verras ce qui ne va pas.

— Attends que je devine, dit Demi en l'enlaçant de l'autre côté pendant que Sasha s'assoit devant lui. La décoratrice de Jennifer Aniston n'a pas été payée, alors elle est venue tout reprendre ?

Chaz ricane, mais je m'efforce de ne pas sourire, tout en réprimandant d'un regard mon indélicate amie.

Sasha se débrouille mieux que moi.

— Sérieusement. Qu'est-ce qui s'est passé ? demande-t-elle en sortant un paquet de mouchoirs en papier de son sac à main et en le lui tendant.

Quinn en prend un et s'essuie le nez.

— Il se trouve que... Daddy n'aime pas les ultimatums. Et moi non plus.

— Quel ultimatum ?

L'inquiétude que je perçois dans la voix de Shaw, ainsi que la démonstration d'héroïsme qu'il vient de faire me forcent à remettre en question tout ce que je croyais savoir sur lui. Est-ce une nouveauté ou bien quelque chose qui a toujours été là et que j'ai toujours refusé de voir ?

— Je l'ai fait, OK ? Je lui ai dit que j'en avais assez qu'il me cache, qu'il m'avait fallu trop de temps pour sortir du placard pour accepter qu'on m'y enferme à nouveau. J'ai essayé de lui faire comprendre que nous serions nettement plus heureux si nous n'étions pas obligés de dissimuler notre amour aux yeux du

reste du monde.

La tirade de Quinn interrompt mes réflexions et j'accorde de nouveau mon attention à mon meilleur ami, comme il se doit.

— Et qu'est-ce qu'il a dit ? demande Chaz en faisant craquer ses phalanges d'une manière aussi intimidante que son intonation.

Quinn lève les yeux au ciel, agacé.

— Il n'a pas arrêté de parler de ses enfants et de sa femme, disant qu'il n'était pas prêt et qu'il ne le serait probablement jamais. Et puis il a dit que si je ne pouvais pas être heureux avec lui dans la situation actuelle sans constamment

réclamer davantage, ce n'était pas la peine qu'on reste ensemble. J'aurais mieux fait de la fermer, conclut-il en secouant la tête.

Demi le prend par l'épaule.

— Mais chéri, tu n'étais pas heureux comme ça.

— Parce que j'ai l'air heureux, maintenant ? Regarde autour de toi. J'ai tout perdu. Et maintenant, je n'ai plus de logement, dit-il en posant la tête sur l'épaule de Demi et en sanglotant dans ses cheveux.

— Bon Dieu, dit-elle en se pinçant le nez et en s'écartant. C'est quand, la dernière fois que tu as pris une douche ?

— Sérieusement ? Ma vie est finie et tu m'insultes ? demande Quinn en se redressant.

— Oh, arrête de faire ton cinéma. Ta vie est loin d'être finie. C'était juste un bonhomme et il y en a des tas d'autres.

— Mais je l'aime et il ne veut plus de moi.

Demi hausse les épaules.

— C'est nul de se faire plaquer, mais ça ne veut pas dire qu'on doive renoncer. Si celui que tu désires ne veut pas de toi, ce n'est pas un drame. Il en viendra un qui voudra. Je peux te l'assurer.

Je ne peux m'empêcher de voir Chaz se raidir, comme pour dire : « Je préférerais

crever plutôt que de voir ça ». Tant mieux. Peut-être que c'est l'encouragement qu'il lui faut pour enfin se bouger les fesses.

— Peut-être, mais en attendant, je suis tout seul.

— Tout seul ? répète Denver en s'avançant et en nous regardant tous. Comment pouvez-vous être tout seul alors que vous avez six amis qui ont tous lâché ce qu'ils faisaient pour être ici avec vous ? *Six !* Vous savez ce que je ferais, moi, pour en avoir ne serait-ce qu'un seul ?

Quinn n'avait pas dû le remarquer, bien que je me demande comment on peut manquer un mastodonte comme Denver, même au milieu d'un groupe.

— Nom de Dieu... Qu'est-ce que fait Denver Rockford ici ? (Il se détourne et s'essuie les joues et les yeux.) Oh, bon sang, je suis dans un sale état, je ne ressemble à rien. Ne me regardez pas.

Denver vient s'accroupir auprès de nous.

— Mais non. Peut-être que vous avez la tête et le cœur dans un sale état, mais ça ne se voit pas à l'extérieur.

— menteur, toussote Demi.

Franchement, je ne sais pas ce que nous allons faire d'elle, mais nous l'aimons bien comme elle est quand même.

En revanche, Denver me surprend

vraiment. Je l'ai tellement vu jouer les machos que je n'aurais jamais imaginé qu'il puisse être celui que j'ai devant moi en ce moment. Il s'y prend parfaitement avec Quinn en lui disant exactement ce qu'il faut au moment voulu.

Quelle copine nulle je suis, finalement. Je suis tellement absorbée par mes propres trucs que je n'ai pas soutenu Quinn comme j'aurais dû. Je ne savais même pas qu'il envisageait d'aborder le sujet avec Daddy. Évidemment, comme je n'aurais pas tenté de l'en dissuader, nous serions toujours dans la même situation, mais une meilleure copine aurait dû se douter de ce qui se passerait en pareil cas.

— Quinn, je suis désolée que tu souffres, lui dis-je. Je sais que c'est une situation horrible, et que rien de ce qu'on te dira ne pourra te reconforter, mais il y a toujours une raison pour que quelque chose arrive.

— Il y a toujours une raison, il n'était pas assez bien pour toi de toute façon, tu mérites tellement mieux, le soleil se lèvera demain, etc., rétorque-t-il. Logiquement, je sais tout ça. Le problème, c'est que je ne me sens pas tellement logique en ce moment, parce que j'ai eu le cœur brisé en mille morceaux. Et que j'ai envie de... lui arracher la tête !

— Alors faites-le, dit Denver. Pas

littéralement, évidemment. Au figuré.

— Je trouve qu'il ne faut pas renoncer si vite à le faire littéralement, dit Demi. (Tout le monde se retourne vers elle, stupéfait.) Je voulais juste dire que... j'aimerais m'en occuper un peu.

— Bon sang, grogne Chaz. Tu essaies toujours de me forcer à finir en taule.

— Et en quoi est-ce que cela t'y forcerait ? demande Demi.

— Parce que si tu le touches, il va vouloir riposter et que je vais être obligé de l'étrangler.

— Oooh, roucoule Demi. Tu tuerais quelqu'un pour moi ?

Chaz se dandine en jetant des regards à

ses copains, inquiet de passer pour un tendre. Puis il gonfle la poitrine et redresse les épaules.

— Ouais. Évidemment que je le ferais.

Les petits cœurs roses qui flottent autour de Demi sont quelque chose que seules les femmes ont la faculté de voir.

— Vous savez quoi ? Vous avez raison, Denver, dit Quinn en se levant.

Et sans prêter attention aux jeux de séduction de Chaz et Demi qui durent pourtant depuis que je les connais, il sort de la chambre pour rejoindre le salon et nous nous précipitons derrière lui.

Il s'arrête en voyant la porte et se retourne vers nous avec un air ébahi.

— Ah oui, fait Shaw. J'ai euh... j'ai un peu abîmé la porte.

— Parfait, répond Quinn avec conviction en se redressant, l'air presque ravi. Vous pouvez l'arracher complètement, je m'en fous. Regardez cet appartement. Il était censé être à moi et il me l'a repris... pour lui donner à *elle*. (Il se retourne et balaie la pièce du regard.) Eh bien, elle peut l'avoir, son bonhomme. Mais elle n'aura pas ce foutu penthouse sans avoir à lui faire subir autant de chirurgie esthétique qu'elle en a infligé à sa personne en plastique et en silicone.

— Quinn, qu'est-ce que tu vas encore faire ? demandé-je, inquiète.

Sentant qu'il ne compte pas répondre à

ma question, je m'apprête à le suivre pour voir par moi-même, mais Shaw me retient délicatement.

— Laissez-le, dit-il. Il en a besoin.

— Besoin de quoi ?

Je le découvre quelques secondes après que Quinn disparaît dans la chambre principale. Le rugissement qu'il pousse est rempli de colère et de détermination, c'est le cri de guerre d'un soldat succombant sous le nombre mais décidé à emporter avec lui dans la tombe le plus possible d'ennemis. Un fracas de verre brisé retentit et, l'espace d'une seconde, j'éprouve le petit malaise qui gagne les gens superstitieux quand ils se rendent compte que sept ans de malheur

les attendent. Mais cela se dissipe au fur et à mesure que j'entends les éclats des miroirs de la salle de bains qui tombent sur le sol.

C'est alors que je comprends. Quinn avait besoin de cela. D'une certaine manière, je suis jalouse de ne pas avoir ce genre de soupape. Je devrais le retenir, mais pour une fois dans ma vie, je n'ai pas envie de jouer l'adulte responsable. Je veux qu'il puisse se défouler parce qu'on l'a privé de son bonheur et se venger de toutes les fois où on a profité de lui et où on l'a blessé sans qu'il ait la satisfaction de riposter.

Un peu plus tard, Quinn sort de la chambre la tête haute, bien que ses joues

soient striées de larmes.

— Ça va ? lui demande Sasha.

— Non, mais ça va aller mieux bientôt, répond-il. Je te conseille de reculer, ma chérie.

Protecteur, Landon prend Sasha par l'épaule et la fait reculer contre sa poitrine pendant que Quinn s'empare du tisonnier comme d'une batte et l'abat sur le mur rouge, y faisant une entaille béante. Les fragments de plâtre qui pendent au papier peint me font penser à des organes qui s'échappent d'une blessure. Si je dois en juger d'après le troublant soupir de satisfaction de Quinn qui admire son œuvre, je dirai que c'est exactement l'effet qu'il recherchait.

Mais il n'en a pas encore terminé.

Il continue de s'acharner sur le mur et j'arrête de tressaillir au troisième coup pour sourire victorieusement avec lui. Quand il en a fini, Quinn recule pour admirer son œuvre. Celui qui a brisé le cœur de Quinn va connaître une infortune en tout point aussi intime que ce qu'il lui a infligé. Quinn a cessé de respecter le vœu de discrétion de Daddy.

La vérité ne sera pas aussi facile à faire disparaître que leur relation, car elle est inscrite sur le mur. Enfin, gravée, plutôt. En lettres géantes qui clament : « IL EST GAY ! »

Quinn laisse tomber le tisonnier d'un geste théâtral avant de s'essuyer les

maines.

— Ce qu'on fait dans le noir finit toujours à la lumière, salope, dit-il avant de se retourner vers nous. Voilà, maintenant je suis prêt à rentrer à la maison.

La maison, c'est exactement sa place. Je suis sa famille. *Nous* sommes sa famille. Et si être une fille de Stonington, dans le Maine, m'a enseigné quelque chose, c'est qu'une famille veille sur les siens.

Je prends mon meilleur ami par le bras et l'entraîne vers la porte.

— Ne t'inquiète pas, Quinn... Tu seras toujours le bienvenu à la maison, parce

que la famille est la seule chose sur laquelle tu peux compter. (Je me retourne et jette un regard culpabilisateur à Shaw.) En tout cas, cela *devrait* être ainsi.

17

Shaw

Cassidy Whalen est une petite garce tenace. J'ai eu de la chance durant le week-end qu'elle ne passe pas au Monkey Business, mais j'avais prévu de filer si elle y pointait le bout de son nez. Cependant quand toute cette affaire avec Quinn s'est terminée et qu'elle a fait cette réflexion sur ma famille, j'ai compris qu'elle n'allait pas oublier ce qu'elle avait vu à Detroit. Cette bonne femme

aura ma peau.

J'ai été gentil et j'ai aidé à rapporter les affaires de Quinn chez eux, mais elle a quand même continué de me lancer des piques. À tel point que les autres se sont arrêtés pour demander ce qui se passait entre nous. Cassidy a balayé cela d'un rire en feignant l'innocence tandis que je la regardais comme si elle était folle – parce qu'elle l'est. Ils n'ont pas insisté, même s'ils ne nous ont crus ni l'un ni l'autre.

Alors, oui, dès l'instant où Landon nous dépose au Monkey Business, je pars dans la direction opposée. Je préfère être chez moi plutôt que ridiculisé devant mes amis par la femme que je saute

régulièrement.

Après avoir gravi les trois étages — l'ascenseur de mon immeuble ne fonctionne pas, et cela depuis que j'habite ici — je suis soulagé d'arriver devant ma porte, clé en main.

— Waouh, alors c'est là que vous habitez, hein ?

J'aurais dû sursauter, mais je reconnâitrais cette voix entre mille. Agacé, je ferme les yeux en essayant de garder mon sang-froid. Cassidy a vraiment la sale habitude d'apparaître là où elle n'est ni conviée ni bienvenue. Elle a dû être une chatte dans une existence antérieure, car je ne vois absolument pas comment elle a pu monter

l'escalier derrière moi sans faire un bruit.
Je me retourne à contrecœur.

— Qu'est-ce que vous fichez ici ? Vous m'avez encore suivi ? C'est une manie !

— Je suis agent sportif, ce qui fait de moi une spécialiste de la traque. C'est mon métier, et je suis sacrément douée pour ça.

Elle s'appuie contre le mur, ses chaussures à la main, l'air désinvolte.

— Ah oui ? Je ne suis pas l'un de vos clients, alors pourquoi vous me traquez ?

— Parce que j'attends toujours vos explications.

Je me tâte la braguette.

— Oui, elles sont toujours là, fanfaronné-je. Ce qui veut dire que je suis un homme et que je n'ai d'explications à fournir à personne.

— Je veux juste savoir comment vous pouvez rentrer dans votre luxueux appartement, poser votre tête sur un oreiller qui doit coûter une fortune et dormir tranquille en sachant que votre mère est toute seule dans un immeuble condamné au milieu d'un quartier infesté par les gangs. (Sa voix enfle à chaque mot, ce que la mère du propriétaire, qui habite juste en face, doit sûrement apprécier.) Et au cas où vous auriez une idée derrière la tête, vous ne vous en tirerez pas comme ça en me sautant dessus, Shaw Matthews.

J'ai envie de me taper la tête contre le mur.

— Seigneur... Rentrez chez vous, Cassidy. J'ai des voisins. Je ne vais pas rester à discuter avec vous dans le couloir toute la nuit.

— Eh bien, dit-elle en haussant la tête et en croisant les bras, dans ce cas, vous feriez mieux de me faire entrer chez vous, parce que je ne bougerai pas d'ici.

Comme si je ne pouvais rien contre ce genre de menace. Pas question qu'elle mette les pieds chez moi.

— Pas de problème. Je vais entrer et vous laisser plantée dehors.

— À votre aise. Je vais passer un petit

coup de fil et ensuite tambouriner sur votre porte jusqu'à ce que Denver arrive et la défonce comme vous-même l'avez fait chez Quinn. À vous de choisir, conclut-elle en sortant son téléphone de sa poche.

Nom d'un chien ! Denver serait capable de le faire pour ses beaux yeux, en plus.

— Très bien, concédé-je avec un soupir. Allons ailleurs pour que vous vous calmiez.

— Pourquoi ne peut-on pas entrer chez vous ? demande-t-elle en me barrant le chemin vers les escaliers.

— J'aurais cru que vous préféreriez un

endroit public pour que je ne puisse pas m'en tirer en vous sautant dessus ou Dieu sait ce que vous imaginez d'autre. (Je lui sers le sourire goguenard que je réserve aux femmes quand je veux qu'elles soient à ma merci.) Et si vous tenez à être aussi près de mon lit, vous pouvez être sûre que je vais vous sauter dessus.

Elle s'approche de moi et je me penche sur elle en sentant la chaleur de son corps.

— Je crois que je peux me débrouiller toute seule, dit-elle en m'arrachant des mains la clé de mon appartement et en fonçant déverrouiller la serrure.

Je manque de perdre l'équilibre et avant que j'aie le temps de me rattraper

au mur, elle a déjà ouvert grand la porte.

— Merde !

Une vie privée que j'ai tant protégée vient d'être dévoilée devant la dernière personne au monde à qui je voulais la révéler.

Cassidy

C'est peu de dire que je suis décontenancée. Chaque fois que je me suis imaginé jusqu'ici les goûts de Shaw en matière de décoration, je voyais quelque chose de moderne et de chic, voire d'un peu futuriste. Mais la réalité se

révèle bien loin de cela. Il n'a absolument aucun goût. Et je ne veux pas dire par là qu'il a « mauvais goût » : juste qu'il n'en a pas du tout.

— Où sont vos affaires ?

L'appartement de Shaw n'est pas très différent du penthouse que nous avons quitté il y a quelques heures. Il n'y a ni moquette épaisse ni peinture rouge, juste du parquet nu et des murs blancs. Certes, il y a un fauteuil relax et une table dans la pièce qui doit être le salon, mais pas d'autre mobilier. Pas même une télévision.

— Il n'y a rien de plus que ce que vous avez sous le nez, répond Shaw qui passe devant moi et m'invite d'un signe à entrer

à mon tour.

— Je ne comprends pas, dis-je en franchissant le seuil afin qu'il puisse refermer la porte.

— Qu'est-ce qui ne va pas ? répond-il alors qu'il désigne la pièce d'un geste large. Ce n'est pas assez chic pour vous ?

Je m'arrache à la contemplation de ce néant. Je viens de cerner un aspect de Shaw dont je n'imaginais pas l'existence. Son air honteux me serre le cœur, mais il a encore son petit rictus insolent.

— Vous savez, vous me décevez vraiment, Mlle Whalen. Pour quelqu'un qui bâche autant ses dossiers, vous n'avez pas été à la hauteur.

— Qu'est-ce que vous racontez ?

— Vous ne savez vraiment pas pourquoi il n'y a pas de meubles dans mon appartement ? (Il marque une pause en haussant les sourcils d'un air interrogateur.) Réfléchissez. Je suis sûr que vous allez deviner.

Il croise les bras, s'appuie contre le bar qui sépare la cuisine du salon et attend. Et moi, je suis plus perplexe que jamais.

— Je ne suis pas d'humeur à jouer aux devinettes avec vous.

— Très bien, dans ce cas, je vais vous donner un indice, dit-il en décroisant les bras et en se redressant. Je ne peux pas

me payer de meubles pour le moment.

— C'est ça. Très drôle.

— Il n'y a pas de quoi rire, je vous assure. Et je n'en suis pas non plus très heureux.

Il ne blague pas, ce qui n'est pas du tout logique. Peut-être que je le croirais s'il disait qu'il envoie tout son argent à sa mère, mais ayant vu où elle habite, cela ne peut pas être le cas.

— Vous gagnez amplement de quoi meubler un appartement. Sans compter qu'il y a les primes d'entreprise.

— Je gagne assez pour *payer* l'appartement, corrige-t-il. Le reste se rajoute à la prime d'entreprise, que

j'utilise pour payer des choses comme les jets privés pour Las Vegas. Et Detroit. Et les suites d'hôtel hors de prix. Et les limousines avec chauffeur, les restaurants haut-de-gamme, la garde-robe sur mesure, les billets pour les concerts, les soirées sur des yachts, les strip-teaseuses, *etc.*

Je me sens tellement idiote. Je ne comprends toujours pas ce qu'il essaie de me dire, alors que je me suis toujours considérée comme une fille intelligente.

— Il faut dépenser pour gagner de l'argent, explique-t-il.

— Vous n'êtes pas riche ?

— Je crois que nous gagnons à peu près le même salaire. Vous l'êtes, vous ?

— Non. Mais vous étalez toujours votre argent.

— Et du coup, vous avez décrété que j'en avais beaucoup. (Il se met à marcher de long en large.) Dès le début, vous avez eu sur mon compte toutes sortes de préjugés fondés sur des rumeurs, sans jamais vous donner la peine de chercher ce qu'il en était vraiment. Vous avez cru m'avoir cerné et ne pas avoir besoin de mieux me connaître, n'est-ce pas ? Vous ne m'avez jamais laissé une seule chance parce que vous me détestiez déjà avant même que j'arrive le premier jour.

C'est exact, et je me sens brusquement totalement idiote, mais il n'est pas non plus entièrement innocent.

— Bon, si vous ne vous comportiez pas comme un pauvre type en refusant de rien laisser paraître, les gens n'auraient pas d'idées préconçues sur votre compte. Sans compter que vous n'avez jamais tenté de changer l'opinion qu'on a de vous.

— Ah, donc le tribunal me juge coupable tant que je n'ai pas prouvé mon innocence. C'est ça ? C'est le monde à l'envers. Où dites-vous avoir fait votre droit ?

— Épargnez-moi ça. Les gens voient exactement ce que vous voulez qu'ils voient, dis-je en pointant vers lui un index accusateur. Mais la vérité, qu'est-ce que c'est ? La vérité, c'est que vous êtes un

menteur.

— Pardon ?

— Vous m'avez bien entendue. Vous êtes un menteur. Votre existence entière est un énorme mensonge. C'est triste.

— Non, c'est la vérité sur ma vie qui l'est. Le mensonge est nettement plus préférable. Pour moi, en tout cas. Et cela n'a sûrement pas causé de tort à ma carrière. (Il passe côté cuisine et sort une bière du réfrigérateur.) Vous en voulez une ?

— Ce que je veux, c'est savoir ce que vous cachez.

Même si je regrette d'avoir été témoin de ce mensonge, je réclame toujours la

vérité.

— Pourquoi ? Cela vous fera-t-il changer d'opinion sur mon compte ? demande-t-il en décapsulant sa bouteille.

— Faites-moi changer d'opinion, Shaw. Qui êtes-vous en réalité ? Qu'est-ce qui est si affreux dans votre vie pour que vous soyez obligé de vivre un mensonge ?

— Tout, répond-il avec un rire sans joie. Mais si vous voulez des précisions, très bien, je vais vous laisser apprécier toutes les horreurs. Mon père était un foutu escroc qui n'a jamais été fichu de garder un boulot, mais il a quand même réussi à me transmettre un peu de son talent. Quant à ma mère, c'est une

alcoolique qui se souciait davantage de trouver de quoi boire que de nourrir son gosse. Je les encombrais, j'étais une erreur, je n'aurais jamais dû voir le jour et la plupart du temps, ils se comportaient comme si je n'existais pas.

— Je n'en crois pas un mot.

— Et je sais précisément pourquoi, répond-il avec arrogance. (Je lève les yeux au ciel, me préparant à écouter ses absurdités. Shaw s'avance vers moi, bière à la main.) Je suis prêt à parier que vous êtes fille unique. Je me trompe ? (Il tourne autour de moi comme si j'étais un objet exposé que l'on examine.) Papa et Maman ont donné à leur petite princesse tout ce qu'elle voulait depuis qu'elle est

née. Ils vous ont dit que vous pouviez devenir qui bon vous semblait. Parce que c'est ce que les bons parents sont censés raconter. Et vous les avez crus, parce qu'ils vous aimaient, qu'ils veillaient sur vous et qu'ils soignaient tous vos petits bobos avec un bisou. Alors vous avez voulu qu'ils soient fiers de vous. (Ayant terminé son tour, il se retrouve de nouveau devant moi. Nos regards se croisent. Je ne cille pas devant son ton inquisiteur.) Ils le sont ? demande-t-il. Ils sont fiers de vous voir regarder de votre piédestal la masse des abeilles laborieuses et répéter inlassablement le même refrain ? *Je me suis donné un mal fou pour en arriver là*, se moque-t-il. (Puis la condescendance laisse place à un

rictus impitoyable.) Tant que vous n'aurez pas été à ma place, ma petite, vous ne saurez pas ce que c'est que se donner un mal fou.

— Il ne s'agit pas de moi, mais de vous.

— Oh, vous n'aimez pas qu'on vous examine et qu'on vous juge, mais vous n'avez aucun mal à le faire subir à quelqu'un d'autre ? Je vois. Eh bien, ne vous gênez pas, revenons-en à moi, puisque nous savons tous les deux que je suis un salaud égoïste.

Il pose un index sarcastique sur son menton tout en levant les yeux au plafond et en recommençant à me tourner autour, comme un procureur qui essaie de mettre

un accusé mal à l'aise. Mais comme ce n'est pas moi qui comparais, cette tactique d'intimidation ne risque pas de marcher.

— Où en étions-nous ? Ah oui, je me souviens. Contrairement à vous, je n'ai pas eu le privilège d'aller dans une université prestigieuse et d'avoir un diplôme de troisième cycle. Personne n'a payé mes études. Vous prétendez avoir commencé en bas de l'échelle et gravi chaque degré. Eh bien, si vous avez commencé en bas, moi, je dirais que j'ai commencé à vingt pieds sous terre.

« Tout ce que je sais, je l'ai appris tout seul. Rien ne m'a été offert. Voilà ce que les gens ne comprennent pas : quand on

grandit à Detroit on peut bosser à plein-temps, dans un boulot éreintant, et ça ne suffit pas. C'est pour cela qu'il y a autant de délinquance là-bas. Pour entretenir une famille, on est pratiquement forcé de se résoudre à cette trinité : drogue, violence et taule. (Il s'interrompt de nouveau et m'adresse ce faux sourire qui, dans des circonstances différentes, serait éblouissant. Oh, il sait y faire.) Mais je voulais réussir, continue-t-il. Je voulais tellement ne pas finir ouvrier que je n'ai pas eu peur de me donner du mal pour y arriver. Je savais que si je voulais avoir une vie digne de ce nom, meilleure que celle qu'avaient connue mes parents, il allait falloir que je me débrouille par moi-même. Oui, je n'ai pas toujours joué

selon les règles, mais je ne pouvais pas faire autrement si je voulais rompre ce cercle vicieux.

— Et vos parents ? Vous les avez laissés se débrouiller tout seuls ?

— Ah, mes parents. Tout se résume toujours à ce sujet, pour vous, hein ?

Je n'arrive pas à comprendre pourquoi il n'en est pas de même pour lui. Ce sont vos racines qui vous rendent fort.

— Dans mon monde, les parents sont l'atout le plus précieux qu'on ait dans la vie. Je n'ai aucune honte à le dire.

— Laissez-moi vous parler de mes parents à *moi*, commence-t-il. Presque toutes les nuits quand j'étais ado, je

dormais dans les stades. Il me suffisait de me cacher des vigiles parce que je connaissais leurs horaires par cœur. Et si je faisais cela, c'est parce que j'étais en sécurité là-bas. Mes parents... jamais ils ne se sont donné la peine de me chercher. Je crois qu'ils se foutaient que je sois parti, si tant est qu'ils s'en apercevaient.

La tristesse que j'éprouve pour le petit garçon qu'a été Shaw me pince le cœur. Mes parents ont toujours su où j'étais et ce que je faisais, et sinon, quelqu'un d'autre dans notre petite ville était au courant et ils étaient rapidement avertis. Quand on vient d'un endroit où chacun veille sur son voisin, peut-on vraiment se mettre à la place de quelqu'un qui n'a jamais eu personne ?

— Ils ne se souciaient pas de moi, alors pourquoi devrais-je m'occuper d'eux ?

— Je suis désolée que vous ayez vécu cela, dis-je en me radoucissant. Ce n'est pas normal.

Je me rends brusquement compte que je me suis lourdement trompée concernant Shaw. On ne lui a pas tout offert sur un plateau d'argent. On ne lui a rien donné du tout, même. En réalité, il a dû se donner mille fois plus de mal que moi pour arriver au même point.

— Oh, ne vous inquiétez pas. Je m'en suis bien sorti. Regardez-moi. Je vais dans des restaurants huppés, je couche avec toutes les femmes que je veux —

vous y compris —, je fréquente les gens riches et célèbres, j'ai une certaine influence et les gens connaissent mon nom.

— Le tout dans un appartement vide, ajouté-je.

— Il ne le sera plus quand j'aurai signé Denver, dit-il avant de prendre une gorgée de bière. Ce poste d'associé va tout changer dans ma vie. Je pourrai enfin m'installer quelque part avec l'impression d'avoir réussi quelque chose. C'est le commencement d'une nouvelle vie et de tout ce pour quoi je me suis crevé à la tâche.

— Vous croyez que cela va vous rendre heureux ?

— Pourquoi je ne le serais pas ?

— Parce que ce sera un bonheur souillé par tous les mensonges que vous avez dits pour l'obtenir.

— Je n'ai absolument pas menti.

Il me fait un clin d'œil plein d'assurance, comme s'il avait gagné sur un vice de procédure, mais je n'ai pas dit mon dernier mot.

— Prétendre qu'on est quelqu'un d'autre, c'est mentir.

Shaw éclate d'un rire plus moqueur que véritablement amusé.

— Qu'est-ce qu'il y a de drôle ? demandé-je, troublée.

— Vous. (Le soupir qui suit est tout aussi faux que le rire.) Vous êtes là à me juger — comme toujours, ajouterai-je — alors que vous faites exactement la même chose.

Il a manifestement perdu la tête et je suis insultée.

— Je ne prétends pas être quelqu'un d'autre, moi.

— Ah bon ? (Le regard pénétrant de Shaw me perce comme s'il pouvait lire jusque dans mon âme.) Vous êtes bien sûre de cela, Cassidy ?

Je ne le suis pas, mais tant que je ne saurai pas où il veut en venir, il n'est pas question que j'avoue quoi que ce soit.

— Vous avez beaucoup d'imagination.

— Oh, que non !

— Crachez ce que vous tenez tant à prouver, Matthews.

— D'accord. (Il se redresse et pose sa bière sur le comptoir.) Pour quelqu'un qui se prétend aussi réglo, vous ne vous privez pas de naviguer en eaux troubles, non ?

— Comment cela ?

— Denver, pour commencer, dit-il en levant un doigt comme s'il comptait les points. (Évidemment : tout est une compétition, pour lui.) Qu'est-ce que vous faites avec lui, au juste ? Vous baisez avec ou vous essayez d'être son

agent ? Parce que si vous n'avez pas réellement envie d'être avec ce mec, vous êtes en train de le mener en bateau pour décrocher le contrat. Et c'est sacrément immoral.

Mon Dieu, il a raison. Je m'en veux depuis l'instant où j'ai compris que Denver en pinçait pour moi et que j'en ai un peu profité. Et cette honte me pèse depuis le début. Mais j'ai fermement l'intention de mettre les points sur les *i* la prochaine fois que je le verrai.

— Denver et moi n'avons jamais...

— Attendez, coupe Shaw. Je n'ai pas fini. (Il lève un autre doigt.) Vous avez tatoué sur le cul le prénom d'un certain Casey dont vous ne parlez jamais. Je me

trompe peut-être, mais quand on se tatoue le prénom d'un mec sur le cul, c'est qu'on tient à lui.

La culpabilité me noue l'estomac. Casey est un sujet tabou.

— Il n'est pas question que je parle de Casey avec...

— Je n'ai toujours pas terminé. Enfin, il y a moi. Le type que vous prétendez détester mais avec qui vous baisez régulièrement. (Il avait l'intention de me faire une réflexion mordante, mais le ton est séducteur. Pour appuyer ses paroles, il se rapproche de moi et me fait lentement reculer vers le mur, jusqu'à ce que je sente la chaleur de son corps sur ma peau. Je n'ose pas lever les yeux vers lui : si je

le fais, je sais que j'aurai envie de l'embrasser.) Il est impossible qu'une femme déteste un homme à ce point et baise avec lui comme vous baisez avec moi. (J'entends nos deux respirations dans le silence qui suit cette phrase.) Denver... Casey... moi... Vous menez trois vies différentes. Alors, laquelle est la vraie Cassidy ?

En le suivant jusque chez lui, je ne m'attendais pas à ce que Shaw me tende un miroir qu'il me forcerait à regarder. Je suis venue pour le faire avouer, pas pour qu'il fouille dans mes secrets. Mais bon sang, c'est vrai que je trimbale de plus en plus de casseroles sans même m'en rendre compte. Peut-être qu'il va falloir que je fasse le ménage. Et à vrai dire, je

ne connais même pas la réponse à sa question.

Je lève les yeux vers lui et je lui renvoie sa propre accusation dans les dents :

— Qui est-ce qui s’imagine des choses, à présent ?

Il me gratifie de nouveau de son rire insolent.

— Au moins, je revendique ma vérité. Vos mensonges sont si profondément enracinés que vous ne vous rendez même plus compte de leur présence.

Je hausse le menton avec assurance.

— Je sais ce que je vaux, répliqué-je. Et c’est ce qui compte.

— Ah oui ? Alors quel est le prix actuel ? Un poste d'associé ? (Shaw se penche si près que je sens le parfum enivrant de son eau de toilette à chacune de mes inspirations. Ses lèvres frôlent mon oreille et je suis gagnée par la chair de poule.) Jusqu'où êtes-vous prête à aller pour gagner, Cassidy ? C'est Wade le prochain sur la liste ?

Je craque, furieuse de cette insinuation, et je le repousse des deux mains afin d'avoir suffisamment d'espace pour lui décocher un coup de poing dans l'œil. Une douleur cuisante me parcourt le poignet, mais je n'en montre rien. Je suis trop en colère. Mon père aurait été fier de sa petite, et Casey aurait enchaîné avec une gauche, une droite et une dernière

gauche pour lui faire avaler son insulte. C'est comme cela qu'on procède, chez moi. Et on ne perd pas facilement ce genre d'habitude.

— Ne recommencez jamais à insinuer que je couche pour réussir !

Shaw porte la main à son œil, momentanément assommé, mais cela ne l'empêche pas de l'ouvrir encore.

— Vous n'aviez qu'à pas me balancer vos vanes.

— Oui, bon, ce n'était pas une vane, c'était un crochet du droit, pauvre con.

J'en ai ma claque. Assez d'être critiquée parce que j'ai une famille qui me soutient, assez qu'on me mente et

qu'on me traite de traînée. Et je me contrefiche de ne plus jamais revoir Shaw Matthews.

Je n'avais pas l'intention de faire une sortie théâtrale, mais je suis tout à fait consciente d'être un cliché ambulant en cet instant. Je ne suis pas la seule, cela dit. Shaw m'a saisie par le bras pour m'arrêter, un œil douloureusement fermé et l'autre essayant de se concentrer sur moi.

— Je vous conseille de me laisser partir, sauf si vous voulez avoir un deuxième œil au beurre noir, le préviens-je.

— Dites-moi la vérité maintenant, et je vous laisse partir.

Seigneur, mais il ne sait donc pas où s'arrêter.

— Quoi ? demandé-je, exaspérée.

— Pourquoi vous êtes venue ici ? Je dois penser que vous avez vraiment de l'intérêt pour moi ?

Je lève les yeux au ciel et je secoue la tête. Il refuse de croire la vérité. Après toutes les horreurs qu'il m'a sorties, je ne suis même plus sûre de la croire moi-même. En tout cas, je ne suis pas du tout disposée à avouer quoi que ce soit.

— Non, Shaw. J'ai sincèrement de la peine pour vous. (Là, je dégage mon bras.) J'espère que vous finirez par obtenir ce que vous désirez. Mais sachez

que vous allez connaître une existence solitaire et malheureuse si vous n'aimez personne et que nul ne vous aime.

Pour la première fois depuis que je le connais, Shaw Matthews ne trouve rien à répondre. Il reste là sans rien dire. Abasourdi. Honnêtement, je ne sais pas si ce que j'ai dit a changé quoi que ce soit. L'amour est franchement un concept qui lui est étranger. Comment pourrait-il connaître la différence entre un amour faux ou réel, lui qui n'a jamais connu l'amour de ses parents ? Un individu dans son genre est dangereux, capable de briser bien des cœurs. Et pas seulement celui de ses maîtresses. Quiconque a de l'affection pour lui devient une proie. Eh bien, pas question que je sois l'une de ses

victimes ni que je reste à assister à sa chute. Je le plante donc là et je fais volte-face pour quitter un appartement qui est à tous égards aussi vide que le cœur de son occupant.

18

Cassidy

Je suis encore à cran après ma conversation de la veille avec Shaw tandis que je me fais conduire chez Denver à La Jolla pour me rabibocher avec lui. N'ayant pas beaucoup dormi, je suis épuisée et le cuisant refus que je m'attends à subir me démoralise déjà. Je sens que je vais craquer : le fait que j'aie envie tantôt de hurler, tantôt de fondre en larmes est révélateur.

Denver va me laisser tomber. Comme agent, pas comme petite amie. Même si je ne suis pas vraiment son agent... ni sa petite amie. Et moi, je vais devoir le laisser tomber, sans qu'il soit mon petit ami. Zut. Pourquoi la vie doit-elle être aussi compliquée ?

La culpabilité est un thème récurrent dans ma vie, ces derniers temps. Non seulement je me sens coupable de devoir laisser tomber Denver et d'avoir hâtivement jugé Shaw, mais après avoir passé toute la nuit à me tourner et retourner dans mon lit, j'ai entrevu des similitudes entre Shaw et moi. Je lui ai reproché de ne pas s'occuper de ses parents, mais en quoi ai-je été différente ? Je ne me rappelle pas la dernière fois où

je suis rentrée voir ma famille.

Et puis il y a Casey. Je ne sais pas ce que je dois éprouver pour lui. Pire, je n'ai jamais cessé de réfléchir à notre situation. J'ai été tellement égoïste. Si j'étais honnête avec moi-même, je serais forcée d'admettre que je ne vaux pas mieux que Shaw. Alors qui suis-je pour le juger et jouer les vertueuses ? Ce qu'il fait de sa vie ne me regarde pas, de toute façon.

La vieille mentalité de Stonington est toujours présente, enracinée dans chaque fibre de mon être, et elle refuse de se laisser bâillonner. Là d'où je viens, tout le monde connaît les affaires de tous et ne se prive pas de vous balancer son opinion

en pleine face, que cela vous plaise ou non. Et c'est ce que j'ai fait avec Shaw.

Je pose la tête contre la vitre froide et j'essaie de me distraire avec le magnifique paysage des collines de La Jolla. Franchement, je suis heureuse que Denver ait envoyé une voiture et m'ait fait venir chez lui afin qu'il puisse anéantir mes espoirs de le représenter. J'aurais été gênée qu'on me voie en train de pleurer au bureau.

C'est donc le point où j'en suis dans ma vie ? Moi qui ai travaillé comme une folle pour devenir un cadre qui abat le boulot sans états d'âme, me voilà réduite en malheureuse épave sanglotante ?

Lorsque nous arrivons en haut de la

colline, la voiture ralentit et s'arrête devant une propriété de trois étages de style italien donnant sur l'océan et d'une beauté à couper le souffle. Denver attend devant une immense porte en acajou auprès de laquelle il a l'air minuscule, et il arbore un sourire aussi éclatant que le paysage qui l'entoure.

— Nous sommes arrivés, mademoiselle, annonce le chauffeur. Si vous voulez bien patienter un instant, je vous ouvre la portière.

Rien à fiche. Je sais le faire toute seule. À peine Denver se rend-il compte de mon geste qu'il se précipite. Je me demande bien pourquoi. Surtout qu'il ne risque pas d'arriver avant que je sois

descendue, même si son sprint sur quarante mètres est très impressionnant.

— Euh, salut. Merci d'être venue, dit-il, l'air emprunté.

Je souris pour le mettre à l'aise, même si je sais qu'il s'apprête à ruiner mes espérances. Je suis comme cela. Généreuse et mère poule de nature. Même si je n'arrive jamais à l'être avec Shaw, allez savoir pourquoi.

— Mais non, Denver, ce n'est rien. Ne dites pas de bêtises.

Il m'adresse un grand sourire.

— Venez, je vais vous faire visiter.

Et quelle visite ! La vie des gens riches s'assortit toujours d'une débauche de

dépenses que je suis incapable de comprendre. Denver est célibataire et sans enfants, mais sa maison s'enorgueillit de six chambres avec autant de salles de bains et deux cabinets de toilette, le tout pour plus de sept cents mètres carrés. Elle est ridiculement immense, d'un style architectural d'avant-garde, avec les meilleurs matériaux qui soient. Il habite dans une œuvre d'art. Comment peut-on se détendre et oublier sa journée quand on doit faire attention à ne rien casser ?

C'est ce que Shaw désire. Le statut social que vous accorde ce genre de dépenses, c'est exactement ce qui lui plaît. Je balaie au plus vite ces pensées : rien de bon ne peut en sortir. Je serre les

dents pour me retenir de faire des commentaires désagréables.

Denver est manifestement fier de sa maison. Qui suis-je pour le priver de ce plaisir ? En plus, elle est vraiment belle. Peut-être que je suis juste jalouse.

La diabolotie assise sur mon épaule ne cesse de me chuchoter à l'oreille : *Mais tout cela pourrait être à toi, cela ne te coûterait rien de plus que... ton âme.*

Pas aujourd'hui, la diabolotie. Je sais que je peux rectifier le tir afin de libérer ma conscience pour les autres erreurs qui nécessitent mon attention.

Quand nous arrivons à la grande chambre, au dernier étage, je commence à

être mal à l'aise. Ce n'est que le début de l'après-midi, mais Denver a fait installer un décor romantique sur une vaste terrasse, avec brasero, lumières clignotantes et champagne dans un seau à glace. Zut. Il faut que je freine ses ardeurs, et vite.

— Écoutez, Denver, je crois qu'il faut qu'on parle, commencé-je.

— Ah oui, c'est pour ça que je vous ai fait venir, voyons, répond-il avec un rire nerveux en désignant les fauteuils en fer forgé recouverts d'énormes coussins. Je crois qu'il vaut mieux vous asseoir.

Je m'exécute, sans prendre la peine de m'installer, au cas où les choses dégénéreraient et où je devrais me lever

d'un bond et filer. À ma surprise, Denver reste debout.

— Vous ne vous asseyez pas ?

— Je ne peux pas, fait-il en passant une main dans ses cheveux décolorés par le soleil. Je suis trop nerveux pour rester assis. (Génial. Ça va être pire que prévu.) Écoutez, avant qu'on commence, dit-il en nous désignant tous les deux, il faut que je vous explique quelque chose.

En le voyant commencer à déboutonner sa chemise, je panique et je me lève d'un bond.

— Oh, mon Dieu... Denver, excusez-moi, mais je ne peux pas.

— Pourquoi ? demande-t-il, vexé et

interloqué. Vous ne voulez plus de moi ?

— Quoi ? Non ! (Je m'interromps et je respire un bon coup en décidant de changer de stratégie : pas question de le blesser.) Je veux dire, ne le prenez pas personnellement, mais je ne pense pas que ce soit une bonne idée pour ma carrière. Vous comprenez ?

— Non, pas du tout. Alors tout le temps qu'on a passé ensemble dernièrement, c'était pour quoi ?

Je me rassois et je me prends la tête entre les mains.

— Zut ! Je sais, je suis désolée. C'est très mal de ma part. J'ai laissé la situation devenir beaucoup trop

personnelle parce que je vous apprécie vraiment. Je devais me dire que c'était agréable de forger des liens qui nous permettraient de consolider notre relation professionnelle.

Denver vient s'asseoir à côté de moi.

— Mais c'est le cas. C'est ce que j'essaie de vous dire. Grâce à tout le temps qu'on a passé ensemble, j'ai compris que j'ai vraiment envie d'être avec vous, mais il n'est pas question que vous acceptiez de sauter le pas tant que vous ne connaissez pas la vérité sur moi.

Je lève les yeux vers lui, exaspérée. Il a manifestement quelque chose de très important à dire.

— Quelle vérité ? demandé-je, même si cela n'a aucune importance, puisque je vais de toute façon lui faire de la peine.

— La vérité, c'est que c'est moi qui ai engagé le cameraman pour qu'il me filme avec les stripteaseuses.

— Quoi ? m'écrié-je. (Mais est-ce qu'il s' imagine vraiment que me raconter une chose pareille va me donner envie de coucher avec lui ?) C'est révoltant !

— Ce n'est pas ce que vous croyez, dit-il en se levant.

— Oh, tant mieux, dis-je en levant les yeux au ciel. Parce que je crois que vous êtes un pervers qui veut qu'on raconte qu'il a un comportement répugnant avec

de jeunes femmes innocentes.

— Cassidy, ce n'est pas du tout ça. Et croyez-moi, elles n'étaient pas innocentes. Je les ai payées aussi, répond-il avec désinvolture, comme si ce n'était rien du tout.

Je suis consternée et écoeurée.

— Oh, mon Dieu ! Mais cette fille était mineure !

— Je n'en savais rien. Elle a menti, je le jure !

Mais je n'écoute déjà plus ce qu'il raconte tellement je suis abasourdie. Comment se peut-il qu'un homme qui s'est montré aussi gentil avec mon meilleur ami *gay* se comporte comme un

cochon avec des femmes ? Je n'y comprends rien.

— Et Shaw est allé en taule pour vous ! m'écrié-je en m'en souvenant subitement. Il était de mèche avec vous ?

— Non ! Non, non, non ! répond Denver en ouvrant de grands yeux. Il ignorait tout, je vous le jure.

Je me lève d'un bond.

— Eh bien, c'est encore pire, alors ! Vous l'avez laissé moisir en prison ! *Abandonné* ! Mais comment peut-on agir ainsi ?

Denver marche de long en large, rouge de dépit ou de honte, ou les deux, mais de toute façon, je m'en fiche. C'est un sale

type et, qu'il le mérite ou pas, je suis dans un mauvais jour.

— J'étais tellement ivre, je ne savais pas ce que je faisais, dit-il. Et puis, la bagarre a éclaté et là, j'ai compris que ce ne serait pas bon pour ma carrière.

Quel sale égoïste. C'est précisément ce que je lui dis. Ou plutôt ce que je lui hurle.

— Et la carrière de Shaw ? Vous imaginez un peu la catastrophe que cela aurait pu être pour lui ?

— Je sais, j'ai été nul, dit Denver en baissant la tête, mais peu m'importe qu'il culpabilise.

— Qu'est-ce que vous aviez prévu de

faire aujourd'hui avec moi ? Me montrer vos petites vidéos ? C'est ça ? Ou bien vous pensiez qu'on allait en tourner une aussi ? Parce qu'il n'en est pas question, monsieur.

— Quoi ? fait Denver en s'immobilisant.

Mais je suis lancée.

— Je n'en reviens pas que vous ayez pu réellement croire que j'aurais envie de coucher avec quelqu'un capable d'une chose pareille. Enfin, je ne juge pas la façon dont les gens trouvent leur plaisir, je ne suis pas prude non plus, mais ça, ça ne peut pas passer.

Je suis en train de débiter tout cela

quand Denver crie quelque chose que je ne distingue pas vraiment. Ou plutôt j'ai tellement bien compris que je me tais. Impossible que j'aie bien entendu.

— Qu'est-ce que vous dites ? demandé-je.

— Que je n'avais aucune envie de coucher avec vous... parce que je suis gay, répond-il en me regardant droit dans les yeux. Voilà. C'est dit, conclut-il avec une expression mi-soulagée, mi-terrifiée.

— Oh. Vous êtes... gay, répété-je, toujours sous le choc.

Denver s'assoit juste à temps, l'air défait et les genoux flageolants. Il passe une main tremblante sur son visage

soudain blême et la porte à sa bouche comme s'il voulait avaler ses paroles.

— Je ne l'ai jamais dit à personne. Merde, je ne me le suis encore jamais dit à haute voix.

Il regarde derrière lui comme s'il s'attendait à trouver quelqu'un qui l'aurait surpris en train de faire cet aveu. C'est de la paranoïa, bien sûr. Nous sommes au bord d'une falaise, sans rien d'autre que des rochers déchiquetés et battus par les vagues.

— Je ne le dirai à personne, lui promets-je.

Apparemment, il a besoin d'être rassuré.

— Tant mieux. Parce que vous savez comme moi le tort que cela causerait à ma carrière.

J'aimerais bien pouvoir le contredire, mais c'est un fait. L'humanité a fait de sérieux progrès sur la voie de la tolérance, mais la route est encore très longue. L'égalité pour tous apparaît comme une noble cause en théorie, mais la société a beaucoup de mal à l'inscrire dans la loi. Les homosexuels dans l'armée et sur les terrains de sport en pâtissent encore plus que les autres.

Je repense aux événements qui ont précédé cet aveu et c'est là que les pièces du puzzle commencent à se mettre en place.

— Attendez... Mais vous m'avez draguée et même embrassée.

Denver acquiesce, les dents serrées.

— Oui, c'est vrai. Je devais espérer qu'on nous surprendrait, quoi. J'avais besoin qu'on me voie avec une femme.

— Alors vous avez engagé le cameraman pour vous filmer avec les stripteaseuses parce que...

— J'ai engagé le cameraman et les stripteaseuses, achève-t-il, et j'ai tuyauté les paparazzis pour que ma prétendue incartade fuite dans la presse. Comme ça, personne ne pourrait avoir de doutes sur mes préférences sexuelles. Je serais perçu comme un play-boy.

— Et ça a déraillé ?

— On peut dire ça. J'avais pris mes cachets contre l'angoisse et puis, sachant que j'allais devoir toucher des femmes, ajoute-t-il avec un petit frisson, il fallait que je sois ivre pour y arriver. Je vous jure que je ne me doutais pas de ce qui allait se passer.

— Shaw a été un dommage collatéral, conclus-je, comprenant la situation.

— Mon Dieu, oui, soupire-t-il en renversant la tête contre le dossier de son fauteuil. Jamais je n'ai voulu causer de tort à personne.

— Je vous crois, dis-je en lui pressant gentiment la main. (Puis j'éclate de rire et

je sens que l'atmosphère se détend.) Je dois vous dire que je croyais que je serais forcée de vous briser le cœur, aujourd'hui. Je me sens tellement bête, maintenant.

— Ah oui, vous étiez lancée. *Qu'est-ce que vous aviez prévu de faire aujourd'hui avec moi ? Me montrer vos petites vidéos ? C'est ça ? Ou bien vous pensiez qu'on allait en tourner une aussi ?* répète-t-il, moqueur. Bon sang, j'ai cru que vous alliez me les arracher.

— Enfin, qu'est-ce que j'étais censée croire ? me défends-je. Vous me draguez depuis le premier jour et puis vous me faites venir ici dans ce décor romantique.

— Le champagne, les éclairages...

c'était pour fêter l'événement, pas pour vous sauter dessus, bécasse.

C'est le moment que choisit mon portable pour vibrer dans la poche poitrine de mon blazer et me faire sursauter.

— Fêter quel événement ? demandé-je en prenant le téléphone et en refusant l'appel.

Peu importe qui c'est, cela peut attendre.

— Je veux que ce soit vous mon agent, Cassidy. Je voulais que tout soit clair avant pour être sûr que vous accepteriez de me prendre comme client. Parce que si ça se sait, je vais être difficile à vendre.

Mon cœur fait un bond dans ma poitrine tellement je suis folle de joie de remporter cette victoire.

— Vous me voulez comme agent ? Alors que je viens de vous hurler dessus ?

Mon imbécile de téléphone qui vibre de nouveau met vraiment ma patience à rude épreuve. Je passe la main dans ma poche pour le couper.

Denver éclate de rire, sans doute amusé par mon comportement puéril.

— Oui, même malgré ça. J'ai besoin d'avoir à mes côtés quelqu'un qui n'a pas peur de me remettre en place. Vous me rappelez un peu ma mère, et personne ne

sait mieux s'occuper de quelqu'un qu'une mère.

— Merci, Rocket, mais je ne suis pas si vieille.

— Ah, ne vous vexez pas. Vous m'avez très bien compris, dit-il en me poussant gentiment. En plus, vous avez convaincu mes parents en parlant du Colorado. Ils veulent vraiment que je sois près d'eux, et vous saurez me décrocher ça. Alors, qu'est-ce que vous en dites ?

— Mais Detroit vous a offert tellement d'argent.

Même si je sais que l'argument pèse en faveur de Shaw, je veux que Denver soit sûr qu'il prend la bonne décision.

Apparemment, il y a déjà bien réfléchi.

— Je sais, mais l'argent ne peut pas remplacer la famille. Et si je tiens à réussir avec tout ce qui se passe autour de moi, je vais avoir besoin d'eux plus que jamais.

Mon portable refait des siennes. Je ne sais pas qui essaie de me joindre, mais il va m'entendre.

— Excusez-moi, Denver, mais vous pouvez m'excuser juste une seconde ? demandé-je en sortant rageusement mon téléphone.

— Bien sûr, allez-y.

— Merci. Je n'en aurai pas pour longtemps, je vous le promets.

Je le rassure d'un sourire qui s'évanouit à peine lui ai-je tourné le dos. Je réponds sans prendre la peine de regarder l'écran.

— Oui ? grogné-je, agacée par les interruptions répétées.

— Cass ? C'est Abby, répond la douce voix de la mère de Casey.

Bien que ce soit la meilleure amie de ma mère, le fait qu'elle appelle ne peut signifier qu'une seule chose. Un événement grave a touché quelqu'un de cher. Le tout est de savoir qui : Casey ? Maman ? Papa ?

Si je ne me lève pas tout de suite, je crains de ne pas en être capable plus tard.

Ravalant la terreur qui me monte dans la gorge, je réussis à répondre :

— Qu'est-ce qui se passe ? Tout le monde va bien ?

Elle ne répond pas. Son silence est affreusement pesant. Et tout mon univers est en train de s'écrouler.

— Ta mère est tombée du toit. Elle est grièvement blessée.

— Quoi ? Elle va s'en tirer ?

Elle marque de nouveau une pause qui ne me plaît pas du tout, puis :

— Il vaut probablement mieux que tu viennes, ma chérie.

Je suis totalement assommée. En proie

au vertige, je ne sais plus où j'en suis et je passe sur pilote automatique.

— Très bien. D'accord. J'arrive.

Comme il n'y a rien d'autre à ajouter pour le moment, je raccroche.

Quand quelqu'un de chez vous annonce qu'on a besoin de vous là-bas, vous y allez. On ne m'aurait pas appelée s'il n'était pas arrivé un drame. Je ne pose donc aucune autre question. J'aurai tous les détails plus tard, mais pour le moment, l'unique portion de mon cerveau qui fonctionne encore doit se concentrer et organiser mon emploi du temps pour que je puisse me rendre là-bas aussi vite que possible.

— Il faut que je parte, dis-je en prenant mon sac. La voiture attend toujours ?

Denver se lève, me prend par le bras et se penche pour me regarder droit dans les yeux.

— Attendez un peu, Cassidy. Vous avez entendu ce que je viens de dire ? (Oui, effectivement, mais je ne m'en rappelle pas un traître mot.) J'ai dit que je voulais que vous soyez mon agent.

Ah oui, c'est vrai. Il était tout sourire, excité et empressé... tout ce que j'aurais moi-même dû être, mais mon esprit était à cinq mille kilomètres de là.

Ce que je répons est douloureux pour moi, mais nécessaire, étant donné que je

n'ai pas d'autre choix.

— Je suis navrée, Denver, mais je ne peux pas accepter.

Il s'y attendait apparemment.

— Parce que je suis gay et que ce serait trop difficile. Je comprends.

Il baisse la tête, honteux, mais je ne peux pas le laisser dire une chose pareille, étant donné que ce n'est pas le cas.

— Mon Dieu, non, Denver. Je me contrefiche de ce que les gens pensent de votre sexualité. Cela n'a rien à voir du tout. J'ai un problème personnel à régler et je ne sais pas combien de temps cela va me prendre. Je vous en prie, il faut me

croire.

Il hoche la tête, conciliant. Il faudrait que je ne bouge pas jusqu'à ce qu'il soit sûr que je lui ai dit la vérité, mais je n'ai tout bonnement pas le temps. On a besoin de moi ailleurs, et j'ignore quelle horreur m'attend.

— Prenez Shaw. Vous lui devez bien cela, et il va vous faire gagner des tonnes d'argent.

Je suis absolument sincère. Si Denver gagne de l'argent, il en sera de même pour Shaw. Et c'est la seule et unique chose qu'il aime. Encore que je m'en fiche complètement. Il y a des choses plus importantes et je m'apprête à aller les retrouver en moins de vingt-quatre

heures.

19

Shaw

But !

J'ai gagné. Le quarterback le plus convoité du pays, Denver Rockford, dit « Rocket Man », est à moi. Même s'il n'a pas encore signé dans les faits, son coup de fil pour me demander de venir discuter au plus vite de son avenir suffit pour que je comprenne.

Prends ça dans les dents, Cassidy

Whalen !

Je tressaille : le sourire béat qui tire sur mes pattes d'oie me rappelle douloureusement que le combat aura été dur. Cette fichue bonne femme m'a collé un œil au beurre noir et je n'ai toujours pas inventé une explication plausible pour ne pas passer pour une mauviète. Je mérite sans doute le méchant crochet du droit qu'elle m'a balancé. Ses affaires personnelles ne me regardaient pas, mais si elle ne m'avait pas poussé dans mes derniers retranchements et disséqué impitoyablement, je n'aurais peut-être pas éprouvé le besoin de lancer une contre-attaque afin de trouver une échappatoire. Jamais personne ne m'a mis dans un tel état. Et cela ne me plaît pas. Mais alors

pas du tout.

Quand la voiture s'arrête devant la maison de Denver, je balaie toutes ces âneries. Toutes les stratégies minutieusement calibrées que j'ai lancées et toutes les barrières affectives que j'ai élevées m'ont permis de devenir l'homme d'affaires avisé que je suis aujourd'hui. Et cet homme entrevoit un avenir fort lucratif qui est désormais à portée de sa main.

Mon nouveau client mène grand train, c'est clair. J'étais au courant, mais là, je le constate de mes propres yeux. Et je ne m'en prive pas. Je descends de voiture et respire longuement le parfum de la réussite imprégnant l'air autour de toutes

les coûteuses propriétés qui parsèment la côte. Des gens comme moi, des gens qui se sont fixé des objectifs et ont tenu bon jusqu'à ce qu'ils deviennent réalité, habitent ces maisons. Je fais partie de ce monde et je me sens comme un roi.

Je me retourne vers la porte, redresse les épaules et remonte l'allée comme si j'étais chez moi. C'est le genre de maison que je désire. C'est ce que je mérite. Et en cet instant, je sais que chaque pas me rapproche de mon triomphe. Si je poursuis sur cette voie, que je signe les plus grandes stars du sport, que je joue sur les bons tableaux et que je marque des points, le nom que mes bons à rien de parents m'ont donné signifiera enfin quelque chose. Peut-être qu'alors, je

serai finalement assez bien pour...

Je tue immédiatement cette pensée dans l'œuf. Je m'immobilise et pivote sur moi-même comme si quelque chose autour de moi pouvait répondre à ce qui a germé dans mon cerveau. Nom d'un chien, on ne peut pas imaginer idée plus tordue.

Avant que je puisse poursuivre cette introspection, Denver ouvre la porte et sursaute en voyant mon visage.

— Bon sang, mon vieux, mais qu'est-ce qui vous est arrivé ?

Il parle forcément de mon œil au beurre noir.

— Parfois, ce n'est pas facile d'être Shaw Matthews, réponds-je avec un rire

désinvolve. Ne vous inquiétez pas, c'est moins grave que ça en a l'air.

— Je préfère quand même que ce soit le vôtre que le mien ; dit-il en me gratifiant d'une tape sur le dos. Entrez donc, et merci d'être venu aussi rapidement.

— Hé, c'est vous le boss, et quand le boss demande un truc, on lui donne, réponds-je avec un sourire éblouissant.

— Ça me plaît bien d'entendre ça, j'avoue, dit-il en me conduisant dans le salon et en me désignant un canapé en cuir. Je peux vous apporter une bière ou autre chose ?

— Rien, merci. (Je pose mon attaché-

case et ajuste ma cravate, impatient d'en venir au fait.) Alors, de quoi s'agit-il ?

Le mastodonte s'assoit sur l'accoudoir du fauteuil à ma droite et joint les mains devant ses lèvres en réfléchissant à sa réponse.

— On va droit au but, hein ? fait-il en riant. C'est cool. Vite fait et bien fait, ça me plaît. (Son expression insouciante laisse la place à une autre plus grave qui m'inquiète un peu.) Je sais que vous vous êtes donné beaucoup de mal pour conclure avec Detroit, et j'apprécie vraiment. (J'entends le « mais » avant même qu'il le prononce.) *Mais* j'ai décidé de signer avec le Colorado.

Et voilà. J'ai été trop confiant en

pensant qu'il m'avait convoqué ici pour m'annoncer qu'il décidait de signer avec moi. J'ai eu tort. Le Colorado, c'est l'angle que Cassidy a choisi. Merde. Le plus gros joueur du moment a choisi une fille pour le représenter.

Je hoche la tête malgré mon envie de jeter l'éponge.

— Le Colorado est une grande franchise, avec certains des plus fidèles fans, mais Detroit paiera sacrément bien plus, dis-je, espérant qu'il n'est pas trop tard pour changer d'avis. Je peux vous obtenir ça, Denver.

— Oh, mais je le sais très bien, me rassure-t-il. (Puis il se tortille un peu, mal à l'aise.) Voyez-vous, le fait est que j'ai

une raison de préférer le Colorado. L'argent n'est pas le facteur décisif.

J'ai le sentiment que c'est une certaine rousse sculpturale qui a été le facteur clé. Maudite soit-elle. Comment puis-je rivaliser avec ses nichons et son cul ? Même si c'est un petit peu sournois, nous sommes en guerre et je ne suis pas prêt à agiter le drapeau blanc sans avoir utilisé toutes les armes à ma disposition. Il est donc grand temps que je souligne les horribles inconvénients que présente une collaboration aussi étroite avec quelqu'un avec qui on couche. Et dont les intentions ne sont peut-être pas très avouables. C'est une question professionnelle, pas personnelle. Bon, d'accord, c'est un petit peu personnel.

— Avant que vous alliez plus loin, je voudrais juste vous rappeler les répercussions d'une telle situation d'un point de vue déontologique.

Je m'interromps en le voyant relever la tête avec une expression incrédule.

— Vous êtes déjà au courant ?

Il a amené Cassidy à son bras pour assister à mon grand numéro et il croit que je n'ai rien remarqué ?

— Eh bien, oui. C'était quand même assez évident.

Il baisse la tête.

— Waouh. Et vous êtes quand même allé en taule pour moi ? (Il se ressaisit et s'avance sur le rebord de son siège si

vite que je recule.) Au fait, mon vieux, désolé pour cet épisode. Je n'ai pas assuré sur ce coup-là. Je n'aurais jamais dû laisser tout ça dérapier. Et puis Cassidy m'a fait toute une histoire.

Merde. Cassidy a avoué à Denver que nous avions une liaison, et maintenant il culpabilise parce qu'il croit qu'il m'a piqué ma copine après tout ce que j'ai fait pour lui. Et en plus, elle lui a fait une scène pour ça ?

— Mais vous comprenez que j'ai été obligé d'organiser tout ça pour préserver mon image, hein ?

Là, ça commence à devenir surréaliste. Je ne suis plus très sûr qu'on parle de la même chose.

— De play-boy ?

C'est la seule chose qui me paraisse tenir debout.

— Eh bien, oui, dit-il avec un rire sans joie. Vous imaginez où en serait ma carrière si cela se savait que je suis gay ?

Quoi ? Il me faut un moment pour être sûr que j'ai bien entendu cette syllabe.

— Attendez.

Denver n'a pas dû m'entendre, parce qu'il se lance à fond dans son explication.

— Bon, je sais que je suis censé avoir les mêmes droits et tout ça, mais vous savez comme moi que si ça se sait, on trouvera un moyen ou un autre de m'évincer. Sans compter toutes les

horreurs que je serais forcé de subir avec les autres joueurs et peut-être même des fans... (Il passe les mains dans ses cheveux en brosse.) Je peux vous dire que j'ai pas l'intention avant longtemps de donner une conférence de presse pour tout révéler. À vrai dire, j'ai encore du mal à l'accepter moi-même, même si ça me paraît plus facile à chaque fois que j'en parle.

La pause qu'il marque est une occasion qu'il faut que je saisisse.

— Pour être bien sûr que j'ai compris, dis-je en me tortillant sur mon siège, mal à l'aise. Vous êtes gay ?

Denver me regarde et je lis sur son visage qu'il comprend que je n'étais pas

au courant.

— Oui. Ça va poser un problème ? Parce que, si vous pensez que ça va compliquer votre tâche en tant qu'agent, je comprendrai. Mais je vais devoir vous demander de n'en parler à personne d'autre, parce que je tiens à m'occuper de la question comme je l'entends et quand je le jugerai utile.

Je respecte totalement sa décision, mais qu'il soit gay m'est tout à fait égal. Et même s'il s'inquiète de l'impact que cela aurait sur sa carrière, je n'ai pas peur. Nous pouvons gérer cela. C'est sur l'autre info glissée dans la phrase que mon attention s'est focalisée.

— Vous êtes en train de me dire que

vous voulez que je sois votre agent, Denver ?

— Oui, j'aimerais vous proposer d'être mon agent, dit Denver en articulant bien chaque mot pour qu'il n'y ait aucune confusion possible. Qu'est-ce que vous en dites ? Cela vous intéresse ?

— Si ça m'intéresse ? Vous rigolez, Denver, mais j'étais d'accord depuis le début.

— Alors c'est oui ?

— Un très grand oui ! dis-je en riant de cette question idiote, moins parce que c'est drôle que parce que je suis tout étourdi de joie d'entendre *enfin* prononcer ces mots.

— Pfout ! Super, mon vieux, dit-il en se laissant glisser de l'accoudoir du fauteuil dans le siège. Vous n'imaginez pas à quel point tout ça a été stressant pour moi. Peut-être que je vais pouvoir me détendre un peu, à présent.

Stressant pour lui ? Je glousse intérieurement. Nom de Dieu, la succession de hauts et de bas que j'ai endurée depuis le premier jour m'a vraiment éprouvé. Et pourtant, je ne suis pas le genre à m'émouvoir facilement. J'ai besoin de prendre un verre. Et des vacances. Dans un endroit ensoleillé, chaud, rempli de beautés exotiques à moitié nues prêtes à exaucer le moindre de mes caprices. Mais pas tout de suite. Pas question que nous puissions nous

reposer. Nous avons du travail qui nous attend, des contrats à signer et de l'argent à gagner. Je suis lancé, sur un nuage, et prêt à abattre le boulot.

Je pose mon attaché-case sur la table basse, l'ouvre et en sors le contrat que j'avais déjà préparé. Peut-être que c'était présomptueux de ma part, mais je m'en serais voulu de ne pas l'avoir prêt à temps. J'ai hâte de narguer Melle Sainte-Nitouche avec.

— Rocket, vous ne le regretterez pas. Je vous assure que vous avez pris la bonne décision, mon vieux. Cassidy est douée et elle fait bien son job, mais au final, c'est moi qui suis fait pour vous. Je vais vous faire gagner tellement plus

d'argent que...

— Vous êtes doué, oui, me coupe-t-il en riant, mais il faut que je vous dise les choses telles qu'elles sont ; vous en feriez autant avec moi.

— Absolument, dis-je, toujours souriant, mais l'estomac noué.

— Vous êtes arrivé deuxième, mon pote.

— Quoi ? (Je continue de sourire mécaniquement. Je suis sûr que j'ai mal compris.) Mais il me semblait vous avoir entendu me dire que vous me preniez comme agent.

— Oui. Mais vous n'êtes pas mon premier choix. Je l'ai proposé à Cassidy

hier, mais elle a refusé et ça m'a fendu le cœur. C'est la seule personne en dehors de ma mère qui m'ait jamais remis à ma place. Je respecte ça à mort. Alors je voulais signer avec elle... Sauf qu'elle s'est elle-même mise sur la touche.

— Elle a fait cela ? demandé-je, mâchoires crispées.

— Oui. Elle s'est retirée de la compétition. Elle a dit que cela ne l'intéressait plus. J'ai cru que c'était parce que je suis gay, mais elle m'a affirmé que non. Elle n'a pas voulu me donner la vraie raison. Elle a juste dit que c'était personnel et que je devais vous proposer le job parce que je vous le devais bien. Et comme ma mère m'a dit

de faire ce que cette petite demande... (Il me tend la main.) Félicitations, mon vieux. C'est vous et moi contre le monde entier... exactement comme vous le disiez.

Se retrouver deuxième dans une compétition est presque pire qu'être dernier : cela veut dire que vous êtes assez bon, mais que quelqu'un d'autre est juste un peu meilleur. Demandez à n'importe quelle dauphine de Miss Amérique et je parie qu'elle vous répondra que c'est un honneur, mais je ne suis pas une satanée bonne femme et je me contrefiche que Cassidy soit plus jolie que moi et mieux gaulée. Je ne rêve pas de faire régner la paix dans le monde ou nourrir tous les enfants qui ont faim,

parce que naguère j'ai été moi-même un de ces gosses affamés, pile-poil au milieu d'une zone de guerre en plein cœur des États-Unis, et je m'en suis sorti. Tout seul. Tel est censé être le récit de ma victoire sur les obstacles accumulés sur ma route pour devenir contre toute attente l'agent le plus prospère de tous les temps.

Pire que cette deuxième place, c'est d'avoir été privé de ce triomphe et de cet espoir qui me grisaient par quelqu'un qui cherche à jouer le bon Samaritain. Bon sang, je suis un homme, pas la cause charitable de Cassidy Whalen, et je n'ai pas besoin qu'elle me fasse l'aumône. Mais c'est pourtant exactement le cas. Elle m'a offert le contrat parce qu'elle a pitié de moi.

Non, Shaw. J'ai sincèrement de la peine pour vous. Ses paroles m'ont piqué au vif l'autre jour. Et à présent ? Eh bien, elles me rongent jusqu'à l'os. Mais je ne vais pas me coucher sans combattre. Je suis un coriace et j'ai la peau dure. Il ne faut surtout pas se frotter à moi. Cassidy s'y est essayée. Et cela ne me plaît pas du tout.

— Vous allez me laisser poireauter comme ça ? demande Denver, qui attend toujours, le bras tendu.

À voir son air gêné, il doit penser que j'ai du mal à accepter son orientation sexuelle et je ne peux pas le laisser croire cela.

— Non, réponds-je en lui donnant une

poignée de main ferme. Pas de souci, je suis avec vous.

Et je suis sincère.

Le problème de la diablesse qui a réussi à faire dévier ma vie de sa voie toute tracée peut attendre. Pour l'instant, je ne vais pas prendre le risque que Denver change d'avis et choisisse un autre agent, même si j'ai l'impression de récupérer les restes de quelqu'un d'autre. Je me ressaisis donc, le temps que le contrat soit signé et que tout soit réglé ici.

L'étape suivante va consister à passer chez Striker pour montrer à Cassidy Whalen une facette de moi qu'elle ne connaît pas encore. Je vais passer de Justin Timberlake à Eminem. J'ai beau

avoir enfoui mon côté racaille et la jouer civilisé, à force qu'on m'asticote, le fauve se réveille. Elle a voulu tenter le diable ? Elle va voir de quoi il a l'air.

En sortant de l'ascenseur, je trouve que le bureau a plus des airs de ville fantôme que de la ruche fébrile qu'il est habituellement. Je comprends pourquoi d'un rapide coup d'œil à ma montre. Je suis tellement distrait par ma soif de vengeance que je n'ai pas remarqué l'heure. Tout le monde est déjà rentré, mais connaissant Cassidy Whalen, elle est probablement encore là. Je vire à droite en direction de son bureau, que je trouve éteint et aussi désert que les

autres.

— Merde, murmuré-je en tournant les talons.

Wade Price arrive dans ma direction avec son attaché-case à la main et sa veste sur le bras. Je me trompe peut-être, mais je trouve qu'il a le pas bien guilleret.

— Eh bien, vous n'avez pas l'air aussi heureux que je l'aurais pensé.

— Excusez-moi, monsieur. Je cherchais à voir Cassidy, mais je crois que je l'ai manquée.

— Attendez-voir : vous vouliez flamber devant elle ? Dites donc, vous aurez été compétitifs jusqu'au bout, tous

les deux, glousse-t-il. J'espère que vous ne serez pas trop dur avec elle, la pauvre. Elle a du mal à le digérer.

— Pardon ? Du mal à digérer quoi ?

— Ne soyez pas modeste, enfin, Matthews ! Vous méritez les félicitations. La compétition a été rude, mais c'est vous le vainqueur, hein ? fait-il en me donnant une tape joviale dans le dos.

— Vous savez déjà que j'ai eu le contrat Rockford ?

— Whalen me l'a dit. Et ne lui en veuillez pas d'avoir vendu la mèche avant vous – elle a été forcée de me le dire pour expliquer pourquoi elle devait partir.

— Partir ? Elle a démissionné ?

Oh, ce serait tellement son genre de prendre une décision aussi dramatique, ne serait-ce que pour me gâcher ma victoire.

— Non, non, non, elle n'a pas démissionné. Ou du moins, ajoute-t-il avec un regard pensif, j'espère que ce n'était pas pour cette raison qu'elle a formulé une telle demande.

— Quelle demande ?

— Elle a sollicité un congé pour une durée indéterminée, répond-il en haussant les épaules. Elle a dit qu'elle devait s'occuper de quelque chose et qu'elle me donnerait des détails plus tard.

La garce. Alors même que je pensais

qu'elle ne pourrait pas me faire enrager davantage, elle vient de réussir.

— À vrai dire, je crois qu'elle était un peu gênée d'avoir perdu et qu'elle ne voulait pas montrer son museau. Alors qu'elle n'a aucune raison d'avoir honte. C'est toujours ma numéro un. Maintenant que vous avez été promu associé, en tout cas.

Il me fait un clin d'œil et me prend par l'épaule pour m'entraîner vers l'ascenseur.

— Quand est-ce que c'est arrivé ?

— En tout début de matinée. (Les portes de l'ascenseur s'écartent et nous montons.) Elle a pris le temps de

s'organiser avec ses clients et puis elle est partie.

Cours, petite, cours. Cours tant que tu veux. Cours jusqu'à l'épuisement. Je te retrouverai quand même.

À ma grande déception, c'est Quinn qui vient ouvrir et il n'a pas l'air plus heureux que moi avec sa mine renfrognée.

— Où est-elle ? demandé-je sans perdre de temps.

Quinn me plaque un papier sur la poitrine.

— C'est à cause de vous ?

Je prends le papier et lis les deux

lignes d'une écriture précipitée mais tout de même élégante :

Ai dû rentrer chez les parents. Serai absente un moment. Je t'appelle plus tard pour t'expliquer. Ne t'inquiète pas.

Cass

J'ai envie de rugir devant ce nouveau mur qui se dresse devant moi. J'ai l'impression d'être dans un satané labyrinthe conçu dans le but de m'empêcher d'avoir le dernier mot.

— Pourquoi imaginez-vous que j'ai quoi que ce soit à voir avec tout ça ?

— Oh, je n'en sais rien, répond Quinn, une main sur la hanche. Peut-être parce que vous vous pointez ici l'air tout chiffonné juste après que j'ai trouvé ce mot ?

Je n'ai pas envie d'être désagréable avec Quinn, étant donné que je sais ce qu'il a subi ces derniers jours, mais je ne peux vraiment pas me permettre de perdre du temps avec des explications que je n'ai de toute façon pas envie de donner.

— Quand est-ce qu'elle va rentrer ?

— Vous avez lu le mot. Elle ne l'a pas précisé, mais quelque chose me dit qu'elle n'a pas prévu de revenir du tout. Et elle ne répond pas à son téléphone non plus.

— Qu'est-ce qui vous fait croire qu'elle ne va pas revenir ?

— Vous en avez, des questions, aujourd'hui, hein ? répond Quinn en s'appuyant au chambranle. À mon avis, c'est vous qui détenez toutes les réponses. (Je le regarde fixement en m'efforçant de ne pas en poser une de plus, même si mon expression doit le faire à ma place. Il croise les bras et continue :) Écoutez, je sais que j'ai pas mal de problèmes de mon côté, mais ça ne veut pas dire que je n'ai pas remarqué qu'il y avait anguille sous roche avec ma meilleure copine. Vous baisez ensemble.

Houlà !

— Elle vous l'a dit ?

— Non, répond-il avec un sourire triomphant. Mais vous, oui.

Je ferme les yeux pour garder mon sang-froid.

— Quinn, je suis désolé, mais j'ai besoin de parler à Cassidy. Où puis-je la trouver ?

— Je dirais à l'aéroport, mais vous avez intérêt à foncer.

— Pourquoi ?

— Parce que j'ai trouvé ses numéros de vol notés sur la page suivante du bloc où elle avait écrit son mot. (Il va le chercher sur le comptoir et me rapporte la page déchirée.) Tenez. Filez la chercher, Roméo.

Bon Dieu, il a tout compris de travers, mais si je lui dis cela, il va probablement essayer de m'empêcher de me lancer à sa poursuite. Et le vol de Cassidy doit décoller dans pas plus d'une heure. Sans dire au revoir, je tourne les talons et je fonce.

— De rien ! me lance-t-il.

L'aéroport international de San Diego est plongé dans une cohue pire que les embouteillages sur la route qui y mène. Après quoi, je suis obligé de faire une scène quand j'essaie de rejoindre les portes d'embarquement, ce qui m'oblige à acheter un billet pour Philadelphie que je n'ai aucune intention d'utiliser. Et pour

ne rien arranger, je suis tellement pressé d'attraper Cassidy avant le départ de son vol que je ne fais pas attention quand je passe sous les portiques détecteurs de métal et que cela me vaut une palpation appuyée qui épargne tout juste mes orifices naturels. Normalement, je préfère connaître personnellement les gens qui sont aussi intimes avec moi. Et je préfère qu'ils soient du sexe opposé.

Après cela, je manque d'emboutir successivement quatre personnes qui courent vers les portes, et je songe même à fendre un groupe de vieux qui n'ont rien trouvé de mieux pour bavarder que s'installer en plein milieu du couloir. Bien entendu, la porte d'embarquement de Cassidy est tout au bout du terminal, ce

qui veut dire que personne à part moi n'est obligé d'aller aussi loin. J'ai des crampes aux mollets et je fais de la tachycardie quand j'arrive à destination, mais cela ne m'empêche pas d'essayer d'arracher la porte qui mène à la passerelle quand je me rends compte qu'il est trop tard.

— Holà, holà ! Où vous croyez que vous allez ?

Une brune s'interpose devant la porte. J'ai failli ne pas la voir : elle fait moins d'un mètre cinquante, et ça, c'est en comptant son chignon. Mais quand je baisse les yeux, je me rends compte qu'elle serait bien capable de me grimper dessus pour m'en coller une.

— Mais il n'a pas encore démarré ! Il est encore là !

Je comprends tout autant que n'importe qui l'importance des mesures de sécurité, mais puisque j'ai déjà perdu un temps fou à passer sous des détecteurs et me faire fouiller de la tête aux pieds pour arriver jusqu'ici, qu'est-ce qu'ils s'imaginent que je compte faire ?

Bien que toute menue, ma nouvelle amie ne rigole pas.

— Monsieur, si vous ne reculez pas, je vais devoir appeler la sécurité, dit-elle en prenant son talkie, prête à joindre le geste à la parole.

— Ah, arrêtez. Rien ne vous y oblige,

dis-je en lui faisant mon célèbre numéro de charme.

Sous l'épais maquillage bleu vif, son regard s'adoucit, mais cela ne change rien.

— Tous les passagers ont embarqué et la porte est fermée. Désolée. Vous allez devoir aller vous renseigner pour prendre le vol suivant pour Bangor.

— Non, vous ne comprenez pas. Ce n'est pas mon vol. J'avais juste besoin de parler à une passagère avant qu'elle décolle.

L'agent prend une expression rêveuse que j'ai vue bien trop souvent quand je fais se pâmer une femme.

— Oh, que c'est romantique, fait-elle en portant une main à son cœur.

— Quoi ? Ah, mais non, pas du tout.

L'espace d'une seconde, je songe à la laisser dire, histoire de voir si son besoin évident de croire à ce cliché sentimental va me permettre d'arriver à ce que je veux.

— Je serais ravie de vous aider, mais seuls des passagers avec un billet peuvent monter à bord.

Génial. Enfin, on avance.

— Je vais aller en acheter un, alors. Qu'il ne décolle pas sans moi.

— Le vol est plein. Et la porte est déjà fermée.

— S'il vous plaît !

Je n'ai jamais supplié personne de ma vie.

Elle fait une moue et me regarde avec de grands yeux de biche.

— Je suis désolée, je ne peux rien faire.

Il y a forcément une autre possibilité.

— Quand part le prochain vol ?

— Vous allez devoir demander au comptoir de vente, monsieur, dit-elle. (Puis, prenant des airs de conspiratrice :) Je ne suis pas censée faire cela, mais voulez-vous que je me renseigne pour vous ?

— Oui ! Merci beaucoup ! dis-je, un peu soulagé quand je la découvre pleine de bonne volonté.

— Je vois que vous avez un billet pour Philadelphie.

— Oui, dis-je en levant le billet que j'avais déjà oublié. Je n'avais pas d'autre moyen d'atteindre la salle d'embarquement.

— En fait, c'est une bonne chose, dit-elle en examinant l'écran devant elle. Il y a un vol pour Bangor qui quitte Philadelphie à 6 h 45 demain matin, annonce-t-elle avec un sourire. Il n'est pas plein. Vous allez devoir courir pour attraper le vol de Philadelphie et vous aurez une escale très longue, mais c'est le

mieux qu'on puisse faire.

— C'est à quelle porte ?

— Porte 40. Mais il faut que vous preniez votre billet pour le Maine, avant.

Je jette un coup d'œil au tableau d'information et gémis en constatant que c'est une porte située à l'autre bout de l'aéroport.

— Merci.

Je lui fais un sourire et un clin d'œil pour la remercier de m'avoir aidé malgré mon comportement de crétin. Ce qui m'est arrivé n'était pas sa faute et je suis sûr qu'elle a déjà affaire à suffisamment d'emmerdeurs chaque jour sans que j'en rajoute.

Je ne sais pas trop bien jusqu'où je suis prêt à aller pour dire son fait à Cassidy, mais à la vue de son avion qui quitte la porte et s'engage en direction des pistes, je trouve la réponse.

Un peu plus tard, je me présente au comptoir de vente et fait claquer ma carte de crédit sous le nez de l'agent.

— Un billet pour le vol Philadelphie-Bangor, s'il vous plaît.

Apparemment, je suis prêt à aller à cinq mille kilomètres d'ici.

Remerciements

Playing Dirty a commencé à me poser des problèmes quelque part aux alentours du quatrième chapitre et cela a continué jusqu'à l'arrivée des renforts. Ils m'ont sortie de mon ornière et, ensemble, nous les avons résolus. Bien entendu, cette page est destinée à remercier tous ceux qui m'ont consacré un peu de sang, de sueur ou de larmes pour m'aider à réaliser ce livre. Alors allons-y.

Je n'en reviens toujours pas de la chance que j'ai eue de décrocher mon exceptionnelle agent, Alexandra

Machinist, et mon extraordinaire éditrice, Shauna Summers. Même si « agent » et « éditrice » sont des mots bien faibles pour décrire ce que vous faites toutes les deux : réaliser des rêves. Merci d'avoir tenté votre chance avec moi.

Je remercie ma meilleure copine Patricia Dechant. Tu sais ce que j'ai envie de dire, même quand je ne suis pas très douée pour l'exprimer. Du coup, c'est toi qui réécris tout pour que cela devienne tout joli et mignon. Tu fais la même chose avec ma vie. Tu es mon café du matin, la bouée de sauvetage qui me permet de revenir sur la terre ferme quand je me suis aventurée trop loin, et la constante sur laquelle je me repose le plus. Si jamais tu essaies de me faire faux

bond, je serai obligée de te traquer et t'abattre, car tu en sais beaucoup trop sur moi.

Je remercie tout particulièrement Bobbie Butler (ma mère), Maureen Morgan (ma muse), Melanie Edwards (mon cher journal intime), Janell Ramos (ma sentinelle), Carrie St. Julien (administratrice extraordinaire), Whitney Sherman (ma sœur), Kimberly Rackley (mon gourou), Jowanna Kestner (mon amie/bras droit/assistante) et Lance Grebe (le vrai Landon, un authentique héros). Chacun de vous joue un rôle particulier dans ma vie. Vous êtes mes repères, mes partenaires et mes plus ardents soutiens. Je vous adore. Et c'est sincère.

J'adresse d'énormes remerciements du fond du cœur à Casey Salsman. Ta présence dans ma vie a été essentielle pour l'achèvement de ce livre. Merci de m'avoir fait sourire, de m'avoir aidée à trouver mes mots, d'être mon partenaire et de faire équipe avec moi. Tu me comprends comme personne jusqu'ici. Ne disparais jamais, je t'en prie.

Enfin et surtout, je désire remercier mes lecteurs et lectrices. Vous me stupéfiez par votre soutien, votre fidélité et vos encouragements. Sans oublier que vous êtes des coquins et que vous ne me jugez jamais quand je le suis aussi. La plus importante requête que je pourrais faire, c'est que vous témoigniez de l'affection à vos auteurs préférés.

Abandonnez ces chroniques, et parlez-en à tous vos amis. Nous ne pourrions vraiment pas faire ce que nous faisons sans vous. Je vous adore !

Pour en savoir plus
sur tous nos ouvrages
et sur l'actualité
du Livre de Poche :
www.livredepoche.com



le monde
entre vos mains

Le Livre de Poche

C. L. Parker est née à Los Angeles. Avant de se consacrer pleinement à sa carrière d'écrivain, elle a servi pendant deux ans à la base navale de Norfolk en Virginie. Sa série *Million Dollar* est un véritable best-seller aux États-Unis et a été publiée en exclusivité au Livre de Poche. C. L. Parker vit aujourd'hui dans le Kentucky avec ses deux fils et son chien.

© C. L. Parker, 2015.

© Librairie Générale Française, 2016, pour la traduction française.

Couverture : © Astra Production /
Getty Images.

ISBN : 978-2-253-11021-7

Table

Couverture

Page de titre

1 - Shaw

Cassidy

2 - Cassidy

3 - Shaw

Cassidy

4 - Shaw

5 - Cassidy

Shaw

6 - Cassidy

7 - Shaw

8 - Cassidy

Shaw

9 - Shaw

Cassidy

Shaw

10 - Cassidy

Shaw

11 - Cassidy

12 - Shaw

Cassidy

13 - Shaw

Cassidy

14 - Shaw

Cassidy

15 - Shaw

Cassidy

16 - Cassidy

17 - Shaw

Cassidy

18 - Cassidy

19 - Shaw

Remerciements

Le Livre de Poche

Page de copyright